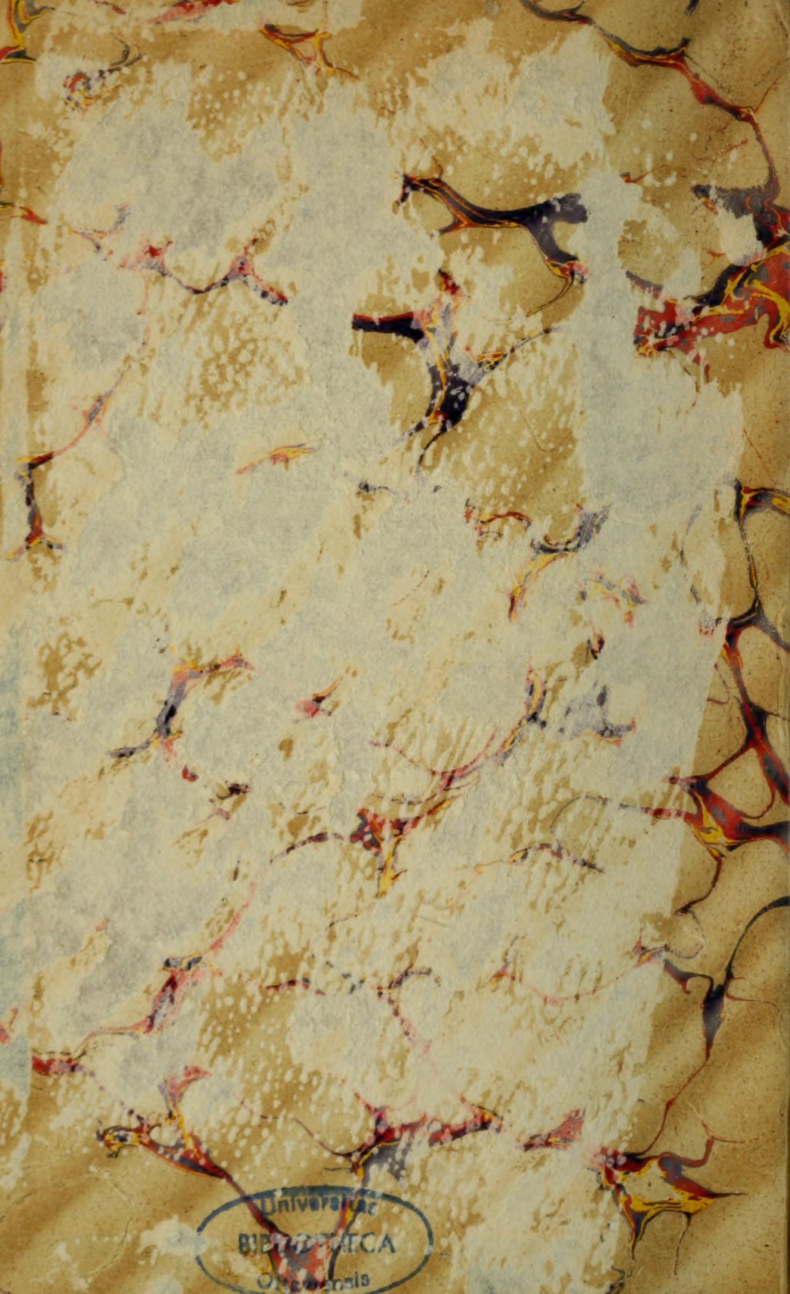
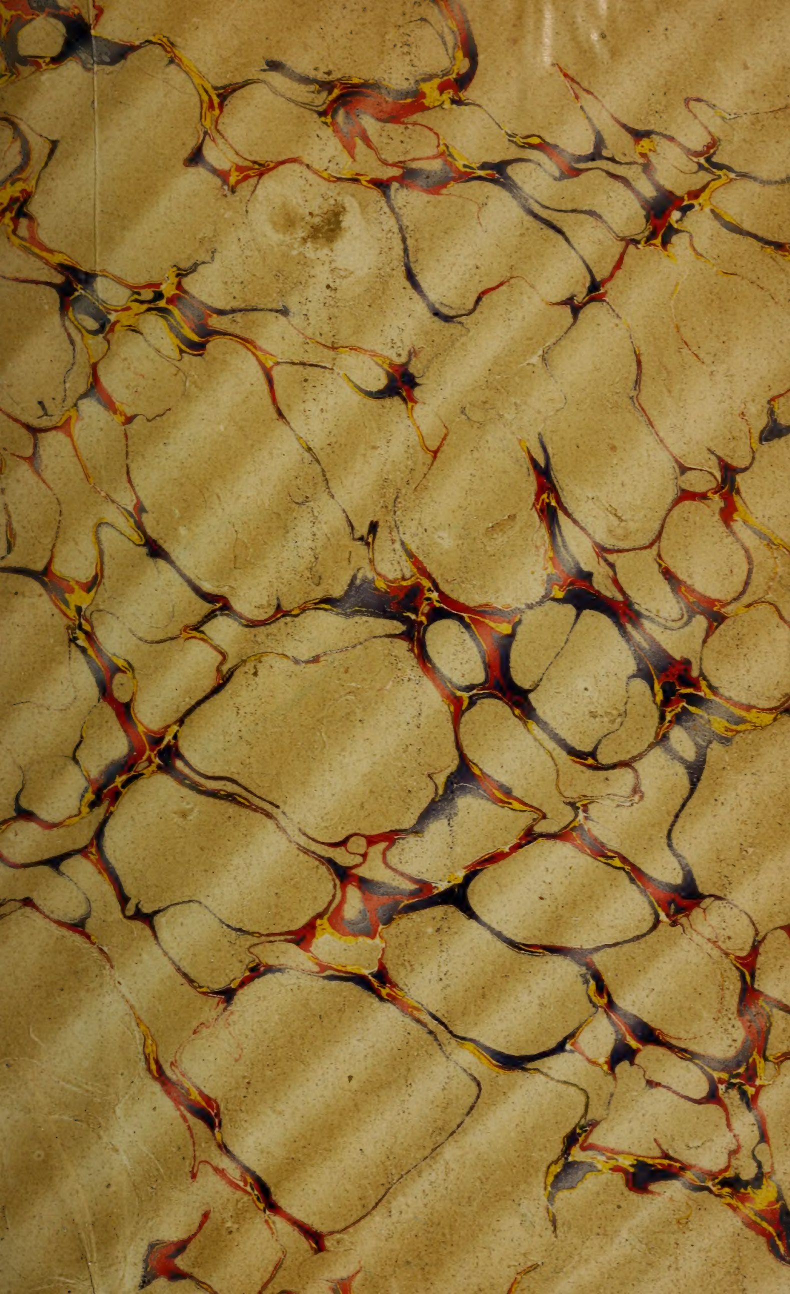
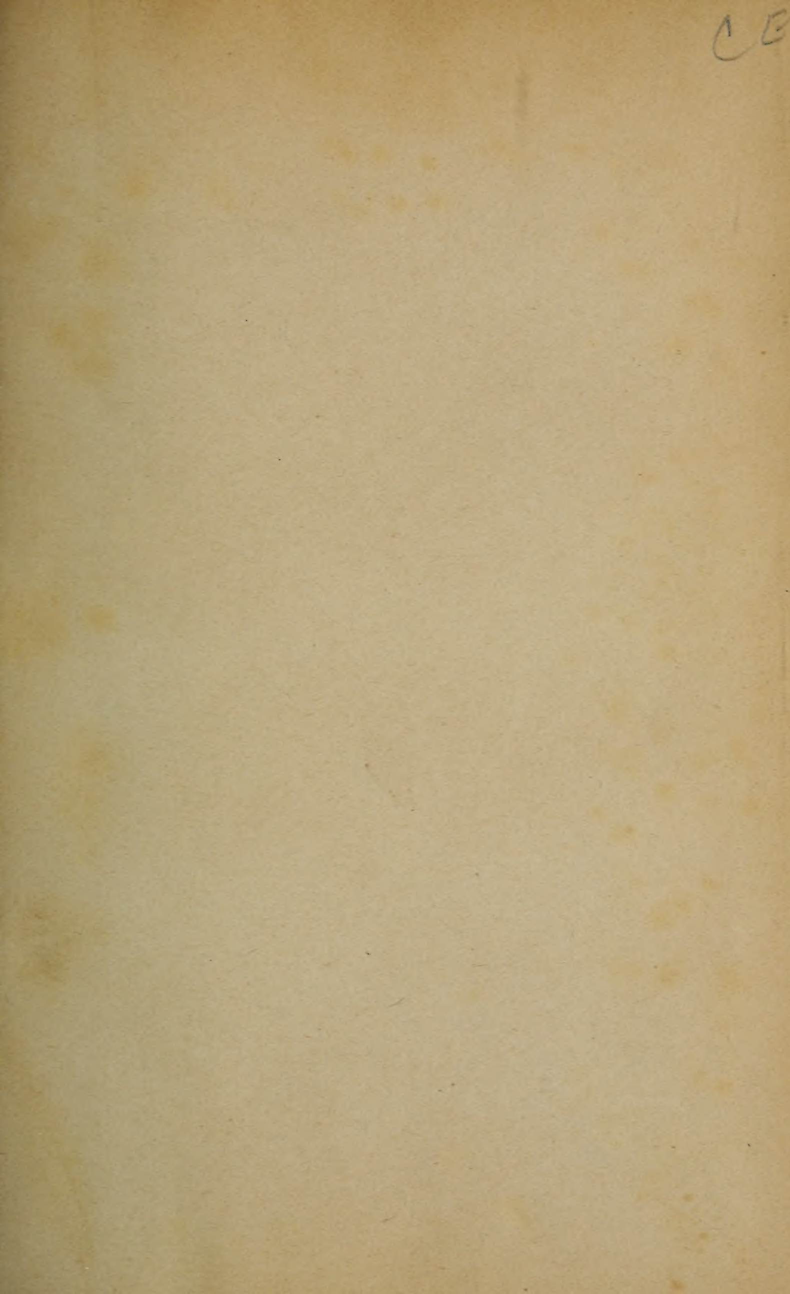

U d'/ of Ottawa
39003000307743


BIBLIOTHECA




CE

OCTAVE UZANNE

—

ÉTUDES DE SOCIOLOGIE FÉMININE

—

Parisiennes de ce temps

En leurs divers milieux, états et conditions

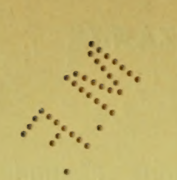
ÉTUDES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES FEMMES,
DE LA SOCIÉTÉ, DE LA GALANTERIE FRANÇAISE,
DES MŒURS CONTEMPORAINES ET DE L'ÉGOÏSME MASCULIN

—

Ménagères,
Ouvrières et courtisanes, bourgeoises et mondaines,
Artistes et comédiennes



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMX



PARISIENNES DE CE TEMPS

QUELQUES ŒUVRES LITTÉRAIRES DU MÊME AUTEUR

Caprices d'un Bibliophile, 1878 (Rouveyre, éditeur). 1 vol.

Le Bric-a-Brac de l'Amour, *avec préface* de J. Barbey d'Aurevilly, 1879 (Rouveyre) . . . . . 1 vol.

Le Calendrier de Vénus, 1880 (Rouveyre) . . . 1 vol.

Les Surprises du Cœur, 1882 (Rouveyre) . . . 1 vol.

L'Éventail, avec ill. de Paul Avril, 1882 (A. Quantin) . . . . 1 vol.

L'Ombrelle, le Gant, le Manchon, avec ill. de Paul Avril, 1883 (A. Quantin) . . . . 1 vol.

Son Altesse la Femme, ill. en couleurs par Lynch, Moreau, Rops, etc., 1885 (A. Quantin) . . . 1 vol.

La Française du Siècle, *modes, mœurs et usages*, ill. de A. Lynch, 1886 (A. Quantin) . . . . 1 vol.

Nos Amis les Livres, *causerie sur la littérature curieuse et la librairie*, 1886 (A. Quantin) . . 1 vol.

La Reliure moderne, *artistique et fantaisiste*, 1887 (Rouveyre). . . . . 1 vol.

Le Miroir du Monde, *sensations de la vie pittoresque*, ill. de Paul Avril, 1888 (A. Quantin). 1 vol.

Les Zigzags d'un Curieux, *causerie sur l'art des livres et la littérature d'art*, 1888 (A. Quantin). 1 vol.

Le Paroissien du Célibataire, *observations physiologiques et morales sur l'état du célibat*, ill. de A. Lynch, 1890 (A. Quantin) . . . . . 1 vol.

Physiologie des Quais de Paris, ill. de E. Mas, 1892 (Maison Quantin). . . . . 1 vol.

La Femme et la Mode, *métamorphoses de la Parisienne de 1792 à 1892*, ill. de A. Lynch et E. Mas, frontispice de Rops, 1893 (Maison Quantin) . . . . 1 vol.

Contes pour les Bibliophiles, avec la collaboration d'Albert Robida, 1894 (Quantin) . . . . . . 1 vol.

Vingt jours dans le Nouveau Monde, (collection des Guides Constant de Tours), 1894 (Quantin). 1 vol.

La Locomotion a travers l'histoire. *Sports et transports*. Illustrations de E. Courboin, 1896 (Ollendorff). . . . . 1 vol.

Vision de notre Heure. Choses et gens qui passent. Notations d'art, de littérature et de vie pittoresque. 1899 (Floury) . . . . 1 vol.

Les Deux Canaletto (collection des Grands Artistes), Henri Laurens, 1903.

OCTAVE UZANNE

ÉTUDES DE SOCIOLOGIE FÉMININE

Parisiennes de ce temps

En leurs divers milieux, états et conditions

ÉTUDES POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES FEMMES,
DE LA SOCIÉTÉ, DE LA GALANTERIE FRANÇAISE,
DES MŒURS CONTEMPORAINES ET DE L'ÉGOÏSME MASCULIN

Ménagères,
Ouvrières et courtisanes, bourgeoises et mondaines,
Artistes et comédiennes



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
MCMX

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

12 exemplaires sur Hollande, numérotés de 1 à 12

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



LES RAISONS ET LA MORALE DE CET OUVRAGE

Sur le seuil de cette galerie de physiologies littéraires ouverte aux Parisiennes de ce temps, il semblerait vain de réunir d'ingénieux boniments ou de nous mettre en frais d'arguments inédits pour présenter cette entreprise dont la conception n'a rien de particulièrement rare, car elle réalise, mise au niveau de notre objectif actuel, le *Tableau de Paris* déjà si fréquemment tracé et qui reste à reconstituer tous les cinquante ans.

Après *Les Français peints par eux-mêmes*, personne n'a songé, semble-t-il, à reprendre un travail depuis si longtemps démodé, et à esquisser, en une série de vivants croquis, les hommes et les femmes de ce temps dans leurs différents milieux, états et conditions. — On ne saurait affirmer que notre siècle ne soit intéressant à interpréter et à fixer avec le mouvement accentué de son transformisme. Cette société qui disparaît et se renouvelle est transfigurée par de curieux symptômes d'orientation imprévue.

Ce monde d'êtres à la veille de subir les métamorphoses que la politique générale, le socialisme et plus encore la science extraordinairement outillée lui préparent, est infiniment plus compliqué, plus difficile et, par conséquent, plus passionnant à représenter en de successifs portraits que ne fut celui de nos paisibles et simplistes ancêtres de 1840.

Tout en nous rendant compte de l'intérêt qu'il y aurait à grouper certaines physiologies de nos contemporains, beaucoup plus surprenants que nous ne croyons les voir, nous ne pouvions, à une époque où nos mœurs livresques repoussent les ouvrages à longues tomaisons, songer à entreprendre une étude aussi considérable. Toutefois, après l'histoire des mœurs et des modes de la femme française depuis quelques siècles et plus particulièrement depuis 1800, étudiée par nous en divers ouvrages, il nous a paru logique et amusant de résumer ici, en une série de courts chapitres sans prétention et dans les limites d'un seul volume, les physionomies les plus caractéristiques de la Parisienne de tous rangs sociaux au début de notre vingtième siècle.

Il ne pouvait nous venir à la pensée de refaire, dans le goût du jour, les monographies si réalistes et si colorées de Restif de La Bretonne. Ce procédé n'est plus de notre époque amoureuse de tableaux ra-

pides, plutôt personnellement observés que documentés. Aussi nous sommes-nous complu à activer le défilé des principaux types de la femme actuelle, en n'accordant à chaque physiologie professionnelle qu'un menu croquis en silhouette ou ce que la vogue photographique de notre heure nomme en argot consacré — un *instantané*.

Nous espérons que, du tableau d'ensemble de cet ouvrage écrit d'une seule poussée et sans retouches, composé d'une véritable série de croquis de sociologie courante, il se dégagera précisément ce que nous avons surtout prétendu y apporter : le caractère, l'esprit, les modes, les manières, les attitudes, les diverses formes de langage, les principaux traits distinctifs heureux ou pitoyables de la femme contemporaine, telle qu'elle se présente à nos regards insuffisamment clairvoyants dans les milieux pittoresques de la métropole française à l'heure présente.

Au surplus, comme il ne saurait nous agréer, selon les mœurs du temps, de faire écrire la préface de ce livre par quelque illustre confrère momentanément à la mode, l'idée nous est apparue, que rien n'étant nouveau ici-bas depuis que le monde est monde, notre prédécesseur Sébastien Mercier nous délivrerait mieux que personne autre du souci de gloser sur notre livre, car, dès le début de son *Tableau de Paris*

en 1780, il résuma à merveille notre programme actuel, à 130 ans de distance. — Nous aurons peu de lignes à y modifier. Lisez plutôt ce qui suit :

« Nous nous sommes plu à tracer ce *Tableau* d'après des figures vivantes ; assez d'autres ont peint avec complaisance les siècles passés. Nous nous sommes occupé de la génération actuelle et de la physionomie de notre siècle, parce qu'il est infiniment plus intéressant à nos yeux que l'histoire incertaine des Phéniciens et des Égyptiens. Ce qui nous environne a des droits particuliers à notre attention. Nous devons vivre au milieu de nos semblables, plutôt que de nous promener dans Sparte, dans Rome et dans Athènes.

« La contemporaine, notre compatriote, voilà la créature étrange que nous devons spécialement connaître, parce que nous devons communiquer avec elle et que toutes les nuances de son caractère nous deviennent par là même infiniment précieuses.

« Si, vers la fin de chaque siècle, un écrivain judicieux avait fait un tableau général de ce qui existait autour de lui, qu'il eût dépeint, tels qu'il les avait vus, les mœurs et les usages, cette suite formerait aujourd'hui une galerie curieuse d'êtres comparatifs ; nous y trouverions mille particularités que nous ignorons : la morale et la législation auraient même pu y gagner. Mais l'homme dédaigne ordinai-

rement, à tort, ce qu'il a sous les yeux ; il remonte à des siècles décédés; il veut deviner des faits inutiles, des usages éteints, sur lesquels il n'aura jamais de résultat satisfaisant, sans compter l'immensité des discussions oiseuses et stériles où il se perd.

« Nous osons croire que dans cent ans et plus on reviendra à notre *œuvre* contemporaine, non pour le mérite de la peinture, mais parce que nos observations, quelles qu'elles soient, doivent se lier aux observations du siècle qui succédera à celui-ci et qui mettra à profit notre folie et notre raison. La connaissance du peuple parmi lequel il vit sera toujours la plus essentielle à tout écrivain qui se proposera de dire quelques vérités utiles, propres à corriger l'erreur du moment, et nous pouvons dire que c'est bien la seule gloire à laquelle nous ayons aspiré.

« Si, cherchant de tous côtés matière à nos crayons, nous avons rencontré plus fréquemment, dans les murailles de la capitale, la misère hideuse que l'aisance honnête, le chagrin et l'inquiétude plutôt que la joie et le calme jadis attribués au peuple parisien, que l'on ne nous impute pas cette couleur triste et dominante : il a fallu avant tout que notre interprétation fût fidèle.

« Si ce ne sont les comparaisons, comme nous n'en doutons point, qui tuent le bonheur, avouons qu'il est presque impossible d'être heureux à Paris, parce que

les jouissances hautaines des riches y poursuivent de trop près les regards de l'indigent. — Êtes-vous en un état médiocre? Vous seriez fortuné partout ailleurs : à Paris, vous serez pauvre encore. On ressent, dans la capitale, des passions qu'on ne subit point ailleurs. Rien n'invite mieux à jouir que la vue des jouissances. Tous les acteurs qui jouent leur rôle sur ce grand et mobile théâtre vous forcent à devenir acteur vous-même. Plus de tranquillité ; les désirs deviennent plus vifs, les superfluités sont des besoins, et ceux que donne la nature sont infiniment moins tyranniques que ceux que l'opinion nous inspire. »

Ainsi parla Sébastien Mercier qui fut un étonnant précurseur de la fin du dix-neuvième et du vingtième siècle. Cette transposition peu modifiée de certaines parties de son avant-propos du *Tableau de Paris* adaptée à notre ouvrage, visant un même but, n'est-elle pas de tout point parfaite ? Pouvions-nous aujourd'hui mieux exprimer les choses qu'il ne le fit, même en cette heure qui constitue la première étape du vingtième siècle ?

De même que Mercier, nous ne saurions dissimuler que notre souci d'exactitude pour la peinture des *Parisiennes de ce Temps* nous a contraint à ne pas écrire un livre exclusivement mondain, plaisant, élégant et fleuri, un de ces jolis livres de salon qui ont

et doivent avoir toutes les grâces souriantes des optimistes, tous les euphémismes des satisfaits et dont les idées se dérobent pour ne heurter aucun préjugé bourgeois ou ne soulever aucune question sociale irritante.

En dépit de sa physionomie exclusivement féminine, cette publication ne contient point que des évocations de froufrous soyeux et des mises en scènes élégantes. La philosophie du docteur Pangloss n'y règne pas en souveraine maîtresse, bien au contraire. Nous avons coudoyé plus de misères que de richesses, et la rue nous a montré plus de vices que de vertus. C'est pourquoi peut-être certains lecteurs et lectrices seront déçus. Ils nous accuseront sans doute d'avoir pris plaisir à développer céans des chapitres attristants sur la prostitution qui, cependant, tient une place évidemment excessive, mais nécessaire, dans la vie parisienne. On se blessera aussi probablement de trouver dans cet ouvrage des types de femmes déjà campés dans le roman et le théâtre modernes, et qui même attirent les gens du monde aux cafés-concerts: nous voulons parler de ces basses prostituées mises en vogue sous le nom de *Gigolettes*, et dont cependant nous n'avons aucunement flatté les traits ou dissimulé le rôle immonde.

Si légères, en apparence, que soient les études qui vont suivre, si superficielles que paraissent les notes

accumulées en hâte dans ces successifs chapitres, on peut être convaincu que nous n'avons rien exagéré, et que la tristesse poignante qui se dégage des croquis consacrés aux professionnelles de toutes classes, nous a, au cours de ces écrits, fortement angoissé nous-même jusqu'à la compréhension de certaines revendications sociales toutes en faveur de l'ouvrière.

Ne nous attardons point sur les idées de réformes qui se font jour un peu partout dans cet ouvrage à propos des salaires de nos Contemporaines. Nul ne saurait dire que notre société soit respectable et équitable. Son seul titre de gloire, celui que signalait déjà Balzac, c'est d'avoir créé *la femme* là où la nature avait fait une femelle, d'avoir créé la perpétuité du désir là où la nature n'avait placé que la perpétuité de l'espèce, d'avoir enfin inventé l'amour, la plus belle religion de l'humanité. Mais ce titre de gloire peut également se retourner contre elle, car si ces diverses créations sociales ont divinisé la femme des hautes sphères, la créature heureuse ou tout au moins indépendante du travail, elles ont, au contraire encore aigri et accentué la détresse morale des misérables qui grouillent si nombreuses en bas de l'échelle, contraintes de négliger les délicatesses infinies de l'amour pour se soumettre, passives, aux voluptés vénales qui les ramènent à la brute amorale.

Notre société est un bazar humain où tout s'acquiert en monnaie d'égoïsme ; la vertu n'y a qu'une valeur relative lorsque l'argent ou la beauté ne soutiennent pas son éclat. L'homme qui exploite le *Moi* social dans ses trois divisions : l'orgueil, l'amour-propre et la vanité, est l'éternel grand coupable dans la déchéance injuste de la femme. Nous n'avons pas à ses yeux noirci le tableau, mais plutôt présenté le miroir de la vérité à sa conscience. — Si nos *Contemporaines* ne sont pas plus angéliques, ou si leurs ailes sont plantées si bas, c'est à toi, Contemporain, mon frère, qu'il convient d'en faire sincèrement ton Meâ culpâ. L'hypocrisie ne te sied pas en ce moment : regarde et reconnais, inconscient criminel, ton œuvre lamentable d'avilissement ou d'abaissement.

Le Paradis parisien, ce Paradis si vanté, si chanté, si envié, si convoité dans toutes nos provinces et dans le monde entier, est bien le mirage le plus décevant qui soit pour les infortunées créatures sans fortune appelées à y vivre ou plutôt à y chercher les moyens de n'y point mourir de faim. Ce n'est point certes un Paradis, mais la façade fleurie du plus épouvantable enfer qui ait jamais été imaginé. Un enfer de quotidiennes misères, de labeurs renaissants, de privations constantes, d'abnégations, de renoncements à la vie saine, aérée, hygiénique et naturelle.

Un enfer, où le sourire cache les désespoirs les plus navrants, où l'art de paraître dissimule sous la tenue et les apparences générales les plus pitoyables indigences et les pires abandons.

Paris, pour la majorité des Parisiennes qui vivent ou meurent de son luxe, de sa joie, de son bruit, de sa fièvre, de ses ambitions, constitue un effroyable bagne, un bagne de plaisir, de voluptés, d'ivresses factices, un bagne de représentations, de fêtes, de vanités collectives et mondaines, où les travaux forcés sont souvent ceux de la dissipation, des jouissances et réjouissances, des excès et de la débauche, et même de l'amour, de toutes les amours hélas! déchues, tombées à la voirie, canalisées aux égouts de Babylone.

On a dit de la Parisienne qu'elle avait la beauté du diable.

Comment ne découvrit-on jamais en elle les caractères de la damnée, de la torturée héroïque, de la martyre des mœurs égoïstes, de nos désirs passagers, de notre orgueil masculin ?

Regarder la *Parisienne dans ses divers Milieux, États et Conditions*, c'est juger de ses efforts si mal encouragés, de sa force supérieure à ses faiblesses, de sa vie de démoniaque dans un décor de féerie et d'Eden qui est, pour elle, le plus féroce des Jardins des Supplices.

PREMIÈRE PARTIE

PHYSIOLOGIE DE LA PARISIENNE CONTEMPORAINE

SON RÔLE SOCIAL. — SES ÉTATS D'AME RÉELS.
SES VERTUS SUPÉRIEURES A SA VERTU. — LE NU MODERNE.
LA TOILETTE A PARIS.

CHAPITRE I

LA PARISIENNE CONTEMPORAINE

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — APHORISMES SUR LA PARISIENNE. SON RÔLE SOCIAL DANS LA CITÉ. SES ÉTATS D'AME RÉELS. — SES VERTUS SUPÉRIEURES A SA VERTU NOTES PHYSIOLOGIQUES ET PSYCHOLOGIQUES.

Écrire sur la Parisienne, c'est également parler de la femme en général, c'est analyser le caractère, l'esprit, le goût de la Française qu'elle synthétise; c'est, de plus, rendre hommage aux diverses étrangères des deux mondes qui sont venues en assez grand nombre coloniser au pays par excellence de la grâce, du plaisir, de l'art et aussi du dévouement, de la charité vis-à-vis de la profonde misère qui s'oppose si douloureusement au luxe et à la richesse apparente.

Aphorismes :

— Les femmes de Paris ne sont pas pour un tiers Parisiennes par droit de naissance.

— On peut naître d'instinct et de goûts Parisienne sur tous les points du territoire, voire même en différentes villes ou contrées du globe.

— Il existe des Parisiennes cosmopolites ; l'espèce en est fréquente ; ce sont les exportatrices du genre, les vivants échantillons d'un style de langage et d'une façon d'élégance qu'on ne saurait démarquer par ailleurs.

— Paris crée moins la Parisienne qu'il ne la perfectionne ; son air ambiant est éminemment modeleur de jolies formes intellectuelles et physiques ; il dégrossit, épure, affine, polit, dégage, élance, embellit, amenuise, subtilise tout ce qu'il enveloppe de son charme à la fois caressant et corrosif.

— A tous les degrés de l'échelle sociale, la femme est cent fois *plus femme* à Paris qu'en aucune autre cité de l'univers.

— Elle y est plus femme, non pas qu'elle y soit plus saine, mieux équilibrée, plus judicieuse ou plus solidement attachée à ses devoirs et aux lois de la nature, bien au contraire, mais parce qu'elle y dégage à une plus haute puissance cette séduction ensorcelante, cette délicatesse morbide, cette coquetterie savoureuse, ce gentil goût affriolant, cette distinction sensible de certaines fleurs de

serre légèrement pâlies et exquisement parfumées qu'on rêve de cueillir sur leurs tiges alanguies pour en décorer les plus jolies heures de la vie.

— Tout dans la Parisienne est adorablement femme, jusqu'à cette gaminerie qui est son plus frondeur apanage ; le geste, la démarche, le sourire, le regard, le babil, l'expression sont d'une harmonie, d'une science, d'une justesse merveilleuses, d'un art parfait, sans afféterie, et, alors que, chez nous, tout sombre, que tout flotte, sauf un drapeau, dans l'incertitude d'inquiétants lendemains, alors même que Paris, livré aux transformateurs, se dégrade au point de perdre chaque jour quelque nouveau fleuron de sa couronne souveraine, la femme y conserve fièrement son rang d'Excellence et d'Altesse, sa suprématie incontestée.

— Il semble que ce soit cette sirène qui doive, quelque jour lointain, recueillir, sauver et faire valoir le *nec mergitur* de l'écusson de la ville, lorsque, dans un terrible naufrage, le bateau de Lutèce sera sur le point de couler bas, à pic dans la vase des décadences finales, et de mentir à son orgueilleuse et téméraire devise.

— Les Parisiennes sont les sultanes de l'Occident ; elles passent prestes, légères, coquettes et

radieuses, sous les yeux de l'amateur, comme des houris dans le ciel de Mahomet, distillant autour d'elles comme une griserie d'amour. Boutiquières, ouvrières, modistes, petites bourgeoises, actrices, hétaïres ou mondaines, toutes sont égales devant la séduction qu'elles exercent. Ce n'est pas qu'elles soient impeccablement belles, régulièrement jolies ; la ligne classique perd beaucoup de ses droits sur le type parisien, qui fraude fort souvent les douanes de l'esthétique pur ; mais elles ont mieux qu'une beauté parfaite ; leur minois est fait d'heureuses incorrections qui provoquent crânement la critique idéale, et on pourrait dire que, par leur gentillesse, sans un caractère typique spécialement accusé, elles ont mission de ne jamais blaser le goût des heureux féministes qui, comme Montaigne, aiment Paris jusque dans ses verrues.

— La Parisienne, avons-nous écrit en quelque précédent livre, forme une aristocratie parmi les femmes du globe. D'où qu'elle sorte, elle ne paraît presque jamais être issue entièrement du peuple. De même, naît-elle rarement bourgeoise ; si elle le devient, c'est le plus souvent par contrainte, en se pliant au bourgeoisisme et au prud'homisme marital. — Il existe cependant, par exception, des *provinciales de Paris* aussi bien

qu'on découvre parfois des Parisiennes de province, mais ce sont des casanières de quartier.

— D'une intelligence très fine et très souple, la Parisienne s'assimile à tous les milieux avec une aisance absolue et un tact incomparable. On a dit en parlant de sa grâce qu'elle avait la légèreté de l'hirondelle et la subtilité d'un parfum. Rien n'est plus juste, elle passe comme un sylphe odorant.

— Il serait prétentieux de formuler, à l'exemple de certains physiologistes d'antan, que cette sensitive habillée marche comme une harpe éolienne et qu'elle est la personnification des trois Grâces. On doit cependant affirmer sans exagération qu'aucune femme ne sait mieux trotter dans les rues des villes, ni plus gentiment arpenter d'un pas sautillant et nerveux les routes de la campagne. Aucune non plus ne possède dans le charme accueillant de son modeste *home* autant de franche gaieté, de sans-façon cordial, à la *fortune du pot*. Aucune ne babille enfin avec une expression aussi vive, une causerie si impondérée, un à-propos plus heureux. C'est pourquoi, partout où se rencontre la Parisienne, elle emparadise les yeux, l'esprit, le cœur par je ne sais quelle quintessence d'élégance, de gentillesse et de

grâce onduleuse, dont la sensation est agréable, avenante et quelque peu capiteuse.

— On a plus écrit de pensées, de paradoxes, d'aphorismes, de dissertations, de physiologies, de petits et de gros volumes sur la Parisienne qu'on n'en fera jamais sur aucune autre femme. Malgré ce qu'on a pu imprimer d'aimable, de judicieux, de satirique sur cette créature capricieuse et cette Reine de l'élégance, on peut affirmer sans crainte que la Parisienne de ce début du xxe siècle, que notre Contemporaine, telle que nous la devinons, côtoyons et sentons dans la corruption, le doute et la névrose de ce temps, n'a pas encore eu son historiographe. — Aussi bien, faut-il, en toute sincérité, désespérer d'écrire actuellement l'histoire impartiale de la femme à Paris.

— Les Parisiennes sont des aimables filles d'enfer qui font le paradis de la métropole. Au printemps, elles semblent y éclore comme les fleurs qui s'entr'ouvrent au soleil du renouveau, dans leurs toilettes fraîches et ingénieusement conçues ; en hiver, frileuses et vaillantes, emmitouflées dans des fourrures, elles apparaissent semblables à des oiseaux qui se hâtent vers leur *chaudet* ; et nous l'entrevoyons ce nid, en imagination, ingénieusement capitonné, fait pour les amours à deux et les tendres caresses, avec un

clair foyer qui pétille et jette ses lueurs vives jusques au fond des attirantes alcôves.

Grâce à la Parisienne, la rue devient, à Paris, pour tout artiste et tout amoureux, le féerique Éden des désirs subits, des admirations foudroyantes, des aventures étranges. Le cœur y trébuche et y bondit à chaque pas; les yeux s'y délectent sans fin et la flânerie s'y accagnarde en de délicieuses sensations. L'homme qui sait y muser lentement et avec amour s'y retrempe à tout âge, rien qu'à regarder, admirer, flairer et écouter au passage ces jolies promeneuses à l'œil gai, au minois chiffonné. Son esprit amoureux chante d'éternelles aubades à toutes ces mignonnes créatures d'Ève qu'il ne connaîtra peut-être jamais, et ses sens y demeurent heureusement en éveil bien au delà de l'heure du couvre-feu et des crépuscules de l'âge.

Aussi bien, dans l'atmosphère de ces menues déesses, le jouvenceau palpite sans cesse de la nuque au talon et se cambre comme un jeune dieu en un Olympe néo-mythologique, tandis que le vieillard se ragaillardit encore à ces foyers mobiles qui semblent lui donner au passage des flambées inespérées, des gaillardises imprévues, l'aidant de la sorte à se survivre à soi-même par les mirages de l'illusion.

Magicienne omnipotente, la Parisienne fait, pour ainsi dire, mouvoir dans son axe cette grande usine bourdonnante de cerveaux. C'est à elle que tout se rapporte indirectement dans cette terrible bataille quotidienne des devoirs et des intérêts ; tout ce qui s'acquiert ou se conquiert durement par la lutte ou la volonté opiniâtre, gloire, honneurs ou richesses, ne sont, semblerait-il, que des trophées dont on lui fait hommage, car cette véritable instigatrice des ambitions et de la fortune est comparable à la Reine des abeilles, qui domine, conduit et anime l'activité générale dans l'immense et bruissante ruche en travail.

« Une belle femme plaît aux yeux, disait Bonaparte, une femme gaie plaît à l'esprit, une bonne femme plaît au cœur. » — Le plus souvent, la Parisienne, quoi qu'on dise, réunit ces trois qualités maîtresses. Sa beauté, ou pour mieux dire sa gentillesse, a suffisamment de piquant pour mettre en appétit d'amour ; sa gaieté vibrante, rarement vulgaire et toujours pittoresque, reste comme la fleur et le parfum de notre santé morale ; sa bonté naturelle, profonde, désintéressée, affecte tous les dévouements câlins, tous les héroïsmes, toutes les servitudes sublimes.

Nous ne savons plus trop quel écrivain étranger, parlant de la Parisienne, prenait plaisir à

s'écrier : « C'est une adorable maîtresse, une épouse parfois impossible et une amie souvent parfaite. »

Maîtresse adorable, c'est là principalement sa vraie suprématie, car, à quelque rang qu'elle appartienne, elle possède tout le registre musical de la femme amoureuse ; elle est chatte par les càlineries et les fantaisies enfantines, chatte par les brusques traîtrises, les subites sorties de griffes et les bouderies auprès de l'âtre. Ses caprices, ses fringances, ses indomptables lubies réservées à tous ceux qui s'attachent à sa possession et qui restent indifférents à son cœur, en font un être de luxe que seul le maître élu, le cavalier dompteur, l'aimé, pourra conduire, dominer et béatifier à son gré.

— On peut compter sur une telle maîtresse pour maintenir un amant en perpétuelle sensation de jouvence, car rien n'égale sa gaminerie bégayante, sa gosserie, sa gràce mutine et aussi cette légèreté voulue qui escamote le sérieux des propos réglés. Elle n'a qu'un ennemi : *l'imbécile ;* qu'une antipathie : *le raseur.*

— La Parisienne a reculé les limites de l'âge ; elle n'abdique guère avant la cinquantaine. A vingt ans elle se laisse aimer ; à trente elle partage

l'amour; à quarante elle le comprend, l'analyse, l'étudie et le professe avec fièvre et ardeur.

— La Parisienne de ce xxe siècle à son second lustre, modelée par de successives révolutions dans les mœurs, plus souvent en contact, grâce aux voyages, avec d'autres Contemporaines de la société des deux mondes, est toute différente des types que nos pères incarnèrent en de jolis portraits successifs, depuis le xviiie siècle jusqu'à 1850. Nous revoyons tous ces traits qui la fixèrent et ne la retrouvons certes rarement dans son entité, en dépit des caractères généraux qu'elle n'a point absolument perdus. Les physiologies de Restif de La Bretonne, celles de Sébastien Mercier, de Balzac, de Gozlan, d'Alfred de Musset, de Nestor Roqueplan, d'Arsène Houssaye, de Delvau ou de Daudet et de tant d'autres ne nous apportent que des miroirs dépolis où nos dames de l'heure présente ne sauraient reconnaître leur image nette, exacte, vraiment achevée.

Les idées, le style esthétique, les manières, les gestes, la théorie de la grâce, tout cela a changé. La Parisienne d'aujourd'hui se présente avec un type absolument distinct; elle apporte, dans la vie agissante, une expression d'art, une sensation de nervosité, un frottis de cosmopolitisme, une allure de crânerie garçonnière, un chic

pseudo-anglais qu'on ne lui avait point vus jusqu'alors.

Plus « chiffonnière » qu'autrefois, d'un sens plus subtilement approprié à la décoration du théâtre où elle évolue, notre Contemporaine est devenue fureteuse, bibelotière, possédée du goût de la curiosité, amoureuse des tons et savante dans l'art de les assembler. En plus étroite communion avec les artistes et les littérateurs, son goût s'est affiné, son esprit s'est formé avec sagacité, et sa science n'est peut-être pas autant dans ce qu'elle ignore, comme naguère, que dans ce qu'elle sait et possède à fond aujourd'hui.

— Rien ne choque dans l'ordonnance des logis que se font nos mondaines pour rehausser leur fine élégance. — Elles y apparaissent vêtues de négligés exquisement vaporeux, de robes de satin ou de crêpe du Japon, de *tea gowns* de pongis indiens ou de velours orientaux, sur le tissu desquels volent des théories d'oiseaux ou de chimères fantastiques. Elles ont retrouvé l'art de la draperie, le sentiment des plis harmonieux, la façon de les faire valoir, et parfois elles se montrent enveloppées amoureusement, en de cythéréiques froncés de gaze, ainsi que ces mignardes et voluptueuses statuettes exhumées des ruines de Tanagra ou de l'antique Alexandrie.

— Plus préoccupées que jamais d'assurer l'éclat et la pureté de leur teint, aimant le luxe du linge jusqu'à la monomanie, jalouses d'entretenir des blancheurs parfumées autour d'elles, nos coquettes modernes, toutes aux soins minutieux de la plus intime et intégrale propreté, — comme jamais ne le furent leurs aïeules, — sont devenues attirantes, captivantes, irréprochables; car affinées comme elles se montrent ou se font deviner, aussi bien extérieurement que dans les profondeurs de leurs jardins secrets, le temple de nos amours s'est délicatement métamorphosé jusqu'à l'embellissement extravagant et délicat de ses cryptes.

— Toutefois, la Parisienne du jour ne saurait méconnaître ni répudier les lois d'un atavisme dont nous avons pu faire sommairement par ailleurs une étude assez précise. Elle porte en soi, par une hérédité en retour, le bariolage psychologique des vices et des vertus des quatre ou cinq dernières générations dont elle est issue. En étudiant méthodiquement ses goûts, son tempérament, son essence même, on découvre avec netteté des empreintes de ses ascendances françaises et étrangères, d'où les philosophes quinteux pourraient conclure à un verdict d'irresponsabilité pour toute la légèreté et l'inconscience morale

qu'ils leur reprochent fréquemment avec trop d'âpreté et de lourdeur.

Mais nous ne songerons pas à placer ici un plaidoyer documenté et paradoxal qui ne serait pas en situation.

La Parisienne, qu'on se plaît à reconnaître pour la plus exquise des créatures du monde, en est-elle la plus heureuse ?

— Grave question, à laquelle la majorité des réponses intéressées nous inclinerait sans doute vers la négative, car ceux qui ont écrit : « Les femmes sont plutôt le paradis de Paris que Paris n'est le leur », ont eu de solides raisons pour risquer cette opinion. — Il faut convenir, en effet, que la plupart acquièrent à un prix onéreux et terrible, tant par les soins et les peines qu'elles s'y donnent que par les difficultés qu'elles y rencontrent, le droit de vivre dans ce Paris qui réserve tant d'injustices et de déboires aux créatures qu'il héberge.

Elles tiennent, les chères femmes, leur pouvoir de nos désirs, de nos passions, de nos vices ; mais elles sont le plus souvent fort au-dessus des mœurs qu'elles inspirent, et ces divinités qu'on encense, ces jolies filles qu'on désire et dont nous prétendons faire des Reines, ne sont, hélas ! que trop fréquemment nos victimes, nos esclaves et les rançons de nos impérieux plaisirs.

Que nous considérions la Parisienne dans le monde ou le demi-monde, à l'état de femme légitime ou de demoiselle libre, dans la condition de rentière ou de salariée, ne nous semble-t-elle pas en définitive comme le hochet de notre vanité, de notre représentation, de notre égoïsme et de notre libertinage?

Protégeons-nous ces femmes que nous accablons dans leur jeunesse de nos convoitises de jouissance et auxquelles nous refusons tour à tour l'appui de nos lois, le soutien d'une forte morale et les moyens de vivre par elles-mêmes, en dehors de la galanterie, soit à l'état de liberté dans le travail soit dans des liens sociaux impossibles à nouer sans fortune?

Ce Paris paradisiaque, ne l'avons-nous pas érigé en une sorte de sérail infernal où la beauté, la fraîcheur, la grâce sont incessamment poursuivies par des hordes de chasseurs qui n'ont d'autre but que de se ruer à la curée de la virginité et de l'innocence, sans que notre prévoyance ou notre charité ait ouvert les moindres refuges honorables à cette vertu trop souvent aux prises avec la misère et que traquent de toutes parts les immondes rabatteurs du proxénétisme et les ignobles braconniers de la beauté en détresse?

— « Paris est un monstre, écrivait Balzac; le

mal a sept lieues de tour et afflige le pays tout entier ; la nation y est divisée en cinquante petits États ; chacun possède sa physionomie, et une femme reflète l'éclat de la sphère où elle brille. — Comme dans tous les pays à capital unique, ajoute l'illustre psychologue, l'aplatissement des mœurs devient la conséquence forcée de la centralisation. »

Cet aplatissement des mœurs existe sans que la Parisienne, qui en est l'inconsciente et malheureuse complice, puisse se voir justement accusée d'en être l'instigatrice. — Notre société, en créant et entretenant une métropole hors d'équilibre avec le pays qu'elle symbolise et dont elle causera peu à peu la ruine, en y appelant toutes les forces, les intelligences, les beautés de la nation et de ses voisines, n'a pas su y donner honnêtement et tutélairement droit de cité à la femme pauvre, sans appui et sans force, sans guide et sans gardien.

— La lâcheté morale de l'homme, qui se juge le plus poli et le plus galant du monde, devait fatalement créer ce néant de lois qui livre à son oisiveté, à ses instincts brutaux, à sa dépravation toutes les femmes sans emploi, sans moyens et sans dot. Cette illustre société dont on vante la civilisation affinée, et dont les inconséquences

frappent les peuples prétendus sauvages, est fière d'elle-même, sûre de ses moyens. Elle se juge honnête ayant tout fait pour la commodité de son monstrueux égoïsme et cependant cette société semble dire à la femme :

« Tu seras riche, esclave ou courtisane ; c'est un dilemme dont tu ne peux et ne dois sortir. Aux hommes nous offrons les emplois rémunérateurs, fût-ce les plus futiles et les plus indignes de leur robustesse ; à toi malgré les lents résultats des conquêtes du féminisme, il te reste les situations âpres et infructueuses, les déchets dont les mâles ne veulent même pas et qui assurent à peine le pain quotidien.

« Riche, tu trouveras ouvertes les portes de notre monde, et serais-tu laide, inintelligente, déshéritée de toute qualité, un homme t'accueillera, grâce à ton or, et daignera te donner un nom, une raison sociale ; tu te vendras à lui, respectée de tous, félicitée par chacun.

« Pauvre, nous te repoussons ; — la morale du Christ n'est pas la nôtre ; — nous ne t'offrons ni larges moyens de travail, ni protection, ni aide. Sois esclave, c'est-à-dire humble ménagère, si tu trouves quelqu'un d'assez épris et courageux pour se charger de toi, ou bien travaille sans fin, couds, brode, use ta vie durant dix, quinze, vingt heures par jour pour un salaire dérisoire, qui

ne saurait te soutenir, et si tu lèves vers tes semblables des mains suppliantes et des yeux non résignés, nous détournerons la tête et nous te livrerons aux amateurs de virginités, aux consommateurs de belle jeunesse, aux chercheurs de luxure inédite. C'est à toi de te vendre ou de te donner, et si, ce sacrifice fait, tu es trompée, abandonnée, jetée à la rue, cela ne nous regarde pas. Adresse-toi à un autre, nous ne pouvons rien pour toi. — La France est jalouse et fière du sang de ses enfants, mais elle se soucie comme d'une guigne de l'honneur ou de l'intégrité de ses filles. Si tu as des enfants, nous n'en rechercherons pas le père ; élève-les si tu peux. Notre démocratie est basée sur les fameux droits de l'homme. Quant à la femme, cet être faible, délicat, maladif, la femme, notre premier domicile, nous la laissons vaguer à vau l'eau, meurtrie, incertaine, affolée, vaincue par l'impossibilité de se soutenir. Que celui qui la veut relever, la prenne, la culbute et la flétrisse encore davantage, nous fermons les yeux. »

Telle est au demeurant et quoi qu'on puisse objecter notre actuelle morale, et ces vérités sont vieilles d'un siècle, mais nous nous efforçons de les oublier en agitant de vaines revendications toutes en faveur des hommes. La France, pays chevaleresque, poli, galant, folâtre et léger, nation des jolis cœurs plutôt que des bons cœurs, n'a

pas eu le temps de reconnaître que jusqu'ici, vis-à-vis de la femme, elle s'est montrée d'une lâcheté effroyable, d'un égoïsme aveugle ou d'une inconscience lamentable et sans nom.

Les Parisiennes sont donc souvent quelque peu semblables aux Reines de théâtre, et pour beaucoup cette royauté est faite d'affreuses privations ou de sordides misères. C'est miracle que, grâce au ressort qui est en elles, grâce à leur coquetterie et aussi à leur heureuse insouciance, elles puissent, sous les gentillesses de l'extérieur, nous dissimuler les terribles ulcérations dont elles sont marquées. — Toutefois, si les mœurs de Paris sont abominables, si, au cours de ce livre sur les femmes contemporaines, nous devons en maints chapitres aborder le sujet des amours illégitimes, des galanteries ouvertes et clandestines, si, en un mot, la prostitution occupe une trop large part dans les pages qui vont suivre, nous devons dès lors réclamer, en tout et partout, l'indulgence qui s'impose pour ces diverses victimes de notre extravagant état social, si favorable au recrutement de la débauche.

Paris, moins peut-être qu'aucune autre ville d'Europe ou d'Amérique, n'est propice à la vertu de ses habitantes impécunieuses. Tout conspire contre elles, aussi bien la cécité des lois et la

non-protection de la police que l'esprit de fête et d'amusement, la légèreté et le désir de séduction qui y règnent dans les milieux les plus opposés. — Il serait imprudent d'attribuer au sexe faible le relâchement de nos mœurs ; ce sont généralement les hommes qui commencent à donner le son de cloche dans la pratique de la morale : « La foule n'a d'autre loi que les exemples », comme l'a dit superbement Massillon. — Les pauvres Parisiennes sont donc, pour un grand nombre tout au moins, des sacrifiées au Minotaure moderne, des victimes d'un Don Juanisme inférieur qui pousse les amateurs à la hâtive collection plutôt qu'à la sélection. Aussi ces déshéritées sociales n'en sont-elles que plus chères à notre attention et plus miséricordieuses à notre philosophie.

Nos Contemporaines du monde sont, il faut bien l'avouer, également victimes, à d'autres titres, de nos fâcheuses institutions. Depuis près de quarante ans, une révolution s'est opérée dans les mœurs, tendant à une vague confusion entre le demi-monde et la classe élevée. — La canaille féminine, comme on l'a remarqué, ouvrit, au milieu de ce siècle, ses États généraux ; la haute galanterie se fit reconnaître et prit un rang trop rapproché de celui occupé par les femmes de bon ton. Les reines de la main gauche côtoyèrent celles de la main droite ; celles-ci furent amenées

à s'occuper insensiblement des manières, du ton et des modes des dames de petite vertu, et parfois même à s'en inspirer. Les unes et les autres se connurent secrètement par les réciproques confidences d'un mari ou d'un amant commun qui fut le trait d'union entre elles. Elles s'observèrent en rivales, se toisèrent presque sur un pied d'égalité et se rencontrèrent, sans idée du scandale, dans les kermesses, les fêtes de charité, les hippodromes, les réunions sportiques et les five-o'clok des Palace Hôtels ; elles eurent les mêmes couturières, les mêmes modistes, et luttèrent de grâce et d'élégance avec une égale désinvolture et un *chic* analogue.

Aujourd'hui, lorsqu'une « fille » est bien lancée, avantageusement cotée, que sa maison est montée avec goût ou splendeur, il n'est point de mondaine *nouveau jeu* qui ne se pique d'intérêt pour ses toilettes, ses caprices, son genre, son style élégant, ses amants ou son écurie. Une femme qui sait son monde doit, surtout à cette heure, savoir son grand et petit demi-monde sur le bout de la langue et du doigt.

Ce demi-monde, du reste, dont nous aurons largement à nous occuper pour lui donner la place qu'il accapare en réalité dans le féminisme parisien, est devenu, cela ne pouvait manquer, un petit État dans la grande ville, et il comprend

les castes les plus variées, les aristocraties les plus étranges.

Il y a le demi-monde des sports, celui de l'art dramatique, celui des beaux-arts, celui du parlementarisme ; et, parmi tous ces demi-mondes, parfois beaucoup plus rigoristes que le vrai monde qu'ils singent en l'exagérant, on compte les petites femmes les plus influentes, les plus séduisantes et parfois les plus ingénument spirituelles. Car on y rencontre un peu de tout, et les irrégulières volontaires, les insoumises aux préjugés, les indépendantes issues d'honorables familles, les demoiselles de Saint-Denis, les veuves en appétit d'humanité y sont peut-être aussi nombreuses que les pauvresses et les incultes débauchées.

En raison de ces mœurs nouvelles et faciles, faites d'un abandon complaisant et ouvertement affiché des lois monogamiques, l'adultère mondain prend parfois un caractère officieux et aimable, soit que la femme reste indifférente aux infidélités du mari et aille même jusqu'à s'y intéresser, soit que celui-ci, par esprit de correction, demeure incurieux des relations avouées de son épouse, soit encore que, de part et d'autre, il y ait un compromis entre les partis pour assurer leur liberté et former une camaraderie tolérante qui les conduit même à ne se plus rien cacher,

et à se montrer réciproquement les égratignures du contrat qui les lie.

Qu'en conclure ? sinon que, livrées à elles-mêmes dans la confusion des classes, des rangs et des mœurs, forcées aux indulgences, aux capitulations de leur dignité et de leur conscience, les mondaines actuelles subissent, sans enthousiasme absolu, l'entraînement d'une morale courante qui les pousse souvent infiniment plus loin qu'elles ne voudraient aller.

Leur vie, sans centre, sans pondération, sans sérieuses attaches, est en quelque sorte déséquilibrée, et il n'est point surprenant qu'elles tombent quelquefois dans le *meilleur* aussi bien que dans le pire, mais toujours aux extrêmes. — Ici comme ailleurs l'homme est encore le fauteur de cette excessive situation.

Les restrictions conjugales et le malthusaïsme doivent-ils être incriminés et faut-il crier avec les moralistes d'il y a vingt ans : « Foyers sans rayons, ruches sans abeilles, maisons sans enfants ! » Nous ne le pensons pas. L'isolement moral de la femme à Paris, l'instabilité de l'amour, la médiocrité de l'amoureux légitime, le néant d'intimité du logis, telles sont plutôt les causes réelles du mal.

La plupart de nos soi-disant détraquées, tout en affichant par genre, par mode, des vices qu'el-

les n'ont pas, en commettant des extravagances superficielles, en montrant une fausse perversité, qui n'a pas l'excuse d'un tempérament dominateur, demeurent en secret, — on en peut être persuadé, — des incomprises dans la vulgarité générale des hommes, des attristées par une existence pour elles si vide, si banale et si creuse, des chercheuses de sentiments tendres et sincères plutôt que de sensations inédites, frénétiques et coupables.

Mais aussi, ce sont des craintives de la blague courante, des curieuses de nouveautés. Elles prêtent volontiers l'oreille à la voix instinctive qui monte des profondeurs de leur âme endeuillée, mais, partout autour d'elle chante le néant de la vie de plaisir, elles n'osent se révolter contre un état social généralisé et se condamnent à accepter une folie générale déprimante sans pouvoir s'y soustraire.

Elles vont, elles vont, le pâle sourire aux lèvres, mais malheureuses, si malheureuses! si attristées! — Qui les aime vraiment les devine!

La Parisienne est une créature essentiellement vouée à l'amour par sa nature caressante et volontiers chimérique, par son éducation morale et par l'atmosphère de galanterie qui toujours l'enveloppa depuis sa quinzième année. Ainsi qu'une divinité convoitée, priée, idolâtrée, elle a vécu

jusqu'à l'heure du mariage dans l'encens discret et troublant des désirs qu'elle inspirait. L'amour lui est apparu comme le roman vécu nécessaire à l'existence, mais soumise à la vigilance maternelle, moins libre à l'état de jeune fille que l'Anglaise ou l'Américaine, d'un esprit moins positif, moins prévenu peut-être, elle a tout attendu, tout espéré, de son émancipation.

A peine mariée, cet amour qu'on lui avait si superbement fait entrevoir comme devant peindre à fresques les murailles grises et froides de sa vie, ce grand amour ravisseur d'âmes et distillateur d'incomparables ivresses s'est éclipsé avec un époux trop souvent au-dessous de sa tâche, sinon indifférent à l'éducation d'un cœur novice, ingénu et tout rempli d'adorables curiosités.

Les journées qui ont suivi l'ont laissée seule, livrée au monde, aux petites amies, aux visites, à la famille ; et tandis qu'affaires, clubs, sports, accaparaient son nouveau maître, cette frileuse délicate, en attente de couvaisons tendres, d'exquises intimités, demeurait interdite, isolée, avec son bagage de sensations non écloses, révoltée par la vue de ce néant, déjà en quête, avec l'âpre ardeur de l'amante inassouvie, de revanches quelconques, de compensations affectueuses, naturelles ou extraordinaires.

Comment ne pas comprendre, en vertu de cette

raison et de vingt autres similaires, l'origine des scandales qui éclatent chaque jour, apportant aux observateurs d'inquiétantes révélations sur les plus luxueux intérieurs parisiens ! Comment aussi ne pas admettre ces impétueuses tentatives de la femme moderne pour s'évader de son cadre moralement glacé, de son logis sans caresses, afin de découvrir ailleurs des possibilités d'être, des exutoires à son ennui, fût-ce dans la pratique d'amours artificielles ou d'effusions anandrynes.

Dans une ville où tout porte aux sens, où tout surexcite la nervosité de la femme, où tout montre à ses yeux, fait entendre à ses oreilles et germer en son esprit des tableaux, des expressions, des rêves d'amour, alors que le livre, le journal, le théâtre, la conversation exposent sans cesse les bonheurs à deux, la folie des passions dévorantes ou l'attirante perversité des débauches mystérieuses, la femme qui ne trouve point dans sa solitude morale le salutaire abri de la maternité ou le refuge d'une profonde dévotion — cet autre amour complet qui la prend toute — est bien prêt de succomber. Le moraliste qui lui jette la première pierre est à la fois un imbécile, un inconscient et un myope, car c'est à l'homme et à la société que revient la responsabilité de cette détresse et de cet abandon.

Il ne nous faut pas toutefois pousser le tableau trop au sombre, ni attribuer à la Parisienne en général ce qu'il est convenu d'appeler une immoralité native. Paris, ce foyer du vice, est surtout le sanctuaire des plus hautes vertus cachées ; les honnêtes femmes y forment encore la majorité, une grande et noble majorité muette qui ne s'affiche pas et qui tient à ne pas éveiller l'attention.

Le haut du trottoir appartient aux filles aussi bien qu'aux charlatans ; cependant les sages, les heureux, les honnêtes, les dédaigneux du succès bruyant, les travailleurs et les savants, tous ceux qui contribuent à la véritable gloire de Paris se dissimulent et vivent ignorés de la foule. Ils ne figurent point dans les gazettes et sont exempts des prostitutions de la publicité. De même les honnêtes femmes, les mères de famille admirables, les épouses impeccables, les amantes enchaînées à une passion digne d'elles, demeurent silencieuses dans la paix du foyer, craintives des choses du dehors et, pour une Parisienne qui agite le tam-tam des chroniques scandaleuses, vingt autres demeurent noblement au logis, susceptibles de la plaindre et même de l'excuser.

Ce sont celles-ci que nous saluerons, en exode à la fin de ce livre ; nous ne ferons d'ici là, il est vrai, que les entrevoir au cours de nos rapides incursions à travers les Parisiennes de ce temps,

car nous envisagerons surtout les types de femmes pittoresques, celles que leurs fonctions mettent en vue, que leur caractère désigne à notre attention ou que leur suprême coquetterie de poupées modèles nous fait un devoir d'examiner et de démonter.

C'est pourquoi dans ce premier chapitre où nous avions projet de n'aborder que les caractères principaux de la Parisienne et les expressions diverses de nos Contemporaines, nous nous sommes laissé entraîner à cette vague dissertation physio-psychologique, qui montre des allures de prêche et un esprit critique plutôt imprévu. Cette misanthropie soudaine nous vient, confessons-le, d'une sincère admiration et adoration de la femme de ce temps qui compte hélas! plus de perfides cavaliers servants de ses vices que de véhéments Don Quichotte de ses vertus. Ses vertus, nous devons nous en convaincre, sont nombreuses et infiniment plus estimables que sa vertu même au singulier. Celles qui pratiquent la seule vertu dans le sens étroit du mot, ont quelque peu dégoûté les vaillantes, les combatives, les enthousiastes, car cette pratique ne donne pas toujours bonté, indulgence, ou miséricorde. Il s'en faut.

CHAPITRE II

LE NU MODERNE

SIMPLES OBSERVATIONS SUR LES VARIATIONS
DU NU FÉMININ DANS L'ART
ET SUR LES DIVERSES EXPRESSIONS DU NU MODERNE

La femme est un être multiforme. Selon les passions dont elle nous anime, elle change d'aspect à nos yeux. Elle échappe à la peinture ainsi qu'un Protée, et quelle que soit la figure qui la symbolise, Ange, Grâce, Furie, Démon, Vierge, Déesse de la paix ou de la guerre, Muse ou Sirène, Vénus ou Minerve, elle reste éternellement vraie dans la variété de ses transformations et ne dément jamais ses images ou sa mythologie.

Ce mystère vivant de qui l'homme tient la vie, par qui s'éveille son cœur, vers qui s'élèvent ses plus douces aspirations de bonheur, cette énigme qu'il déchiffre avec volupté, qu'il abandonne avec désespoir, ce Sphinx d'autant plus muet et insen-

sible que ses Œdipes sont plus agenouillés, plus dévots et plus sincères, a toujours échappé par quelque côté à l'observation du moraliste, au crayon de l'artiste, au pinceau du peintre, à l'ébauchoir du statuaire.

Mélange de pudeur, d'amour et de grâces, tour à tour perverse et chaste, nul n'a pu jusqu'ici circonscrire cet étonnant microcosme dans le cercle exact d'un télescope. On a peint ou décrit des femmes à l'infini ; *la Femme* n'a jamais été strictement synthétisée. Le modèle qui distille la passion dans l'air ambiant a toujours su en aveugler ses contemplateurs.

La femme semble également avoir inventé la mode pour dépister ses historiographes et pouvoir s'effondrer, toujours différente d'elle-même, dans le lointain des âges avec des costumes éternellement variés, déformateurs et plus ou moins disgracieux au goût de ses amoureux.

A l'état de nudité, chose étrange et inquiétante, le corps féminin parvient encore à s'éclipser à moitié dans la métamorphose hâtive des modes esthétiques qui se sont successivement et régulièrement renouvelées plus de six fois par siècle.

Le nu du corps féminin fut toujours, en effet, différemment interprété selon les variables conceptions d'idéalisme des diverses générations d'artistes qui se sont succédé chez tous les peu-

ples du monde depuis les temps les plus reculés.

Les nus picturaux ou plastiques de la femme répondent assez généralement aux goûts, aux aspirations, aux mœurs, à la littérature de l'époque qui les date. — L'esprit d'un temps s'identifie à l'art jusque dans le modelé des formes qu'il imprègne d'un concept particulier.

De siècle en siècle la différence est sensible pour les plus médiocres connaisseurs; d'une génération à une autre, elle devient perceptible à tous les regards délicats et exercés, à tous les regards curieux de rechercher la genèse d'une formule esthétique.

L'étude de la mode idéaliste dans les écoles successives de peinture, — ne fût-ce que depuis la Renaissance, — serait digne de fixer l'attention d'un subtil critique, l'*Histoire du nu dans l'art* n'ayant jamais été écrite.

Par quel phénomène une rénovation totale dans la compréhension du nu s'est-elle manifestée aux XIV[e], XV[e] siècles et aux siècles suivants? — Le nu mystique des adorables primitifs, ce nu virginal, suave, menu, fluet, comme enveloppé d'une atmosphère de dévotion immatérielle, ce nu de missel offre-t-il, — il est permis d'y attirer l'attention, — le moindre point de ressemblance avec celui déjà profane et exubérant de l'époque de la Renaissance?

Le nu de Michel-Ange, formidable, extravagant, débordant, hors nature, n'est-il pas comme la dominante d'une sorte de gamme d'un unique idéalisme qui réunissait alors en une même harmonie de conceptions toutes les visions créatrices des artistes du temps?

C'est déjà le nu charnel, le nu de la femelle impudique qui bientôt après s'exaspère encore davantage avec Véronèse, le Titien, Carrache, Rubens et Jordaens.

On peut étudier les XVIe et XVIIe siècles, suivre minutieusement la naissance et l'évolution des écoles de peinture et de sculpture, qui se suivent sans se ressembler, on verra, — en reconstituant les lois de ce transformisme, — comment le nu féminin obéit à une impulsion qui l'enfle peu à peu, l'exalte, le convulse, l'anime et le colore chaque jour d'un sang plus généreux, jusqu'à l'heure où les peintres de la Régence arrêtent définitivement cette croissance exagératrice qui, déjà, avait été modérée par leurs prédécesseurs, bien que peu *nudistes* en vérité, sauf parfois Lebrun, Coysevox, Puget et Girardon.

Le style libre, voluptueux, frémissant dont les Robert de Cotte, les Lemoine, les Watteau, les Boucher, les Baudoin, les Fragonard, les Vanloo, les Falconet, les Houdon, les Bouchardon, les Clodion sont les maîtres par excellence, mit en

lumière un nu déjà plus aimable, plus joli, plus pervers, plus décadent, plus parisien, disons le mot.

Ce fut alors qu'apparut le nu animé, expressif, provocateur, le nu constellé de fossettes, le nu rieur et malicieux, le nu blond et rose, tendre et frissonnant, douillet et grassouillet, le nu effronté et frileux à la fois, un nu à moitié épanoui sur lequel court comme une menace de chair de poule. Beaucoup plus dans notre humanité toutefois ce nu fripon du XVIIIe siècle, car il est déjà parisien, sympathique à nos sens, avenant à nos désirs, et il fallut que la froide école de David vînt l'éteindre et *l'académier*, — nouvelle métamorphose fatale, — sous la morne apparence de sa pseudo-statuaire peinte.

Vingt ans plus tard, le nu romantique se dessine avec un caractère absolu et très distinct, une forme précieuse, élégante et maniérée, non exempte de distinction, mais privée de réelle vigueur sous sa grâce et de libertinage dans son expression. C'est le nu néo-grec du père Ingres, dont la *Source* se *porcelainise* en des lignes vertueusement impeccables, en des chairs de statue nacrée. C'est aussi le nu de Delacroix, d'Ary Scheffer ou de Déveria, un nu respectueux du buste, cambreur de reins, ciseleur d'épaules divines et éblouissantes, avec d'exquises études de

cous et de nuques ensorceleuses, et d'incomparables recherches de la ligne médiane du dos, — de ce joli vallon de frissons qui descend du col jusqu'aux renflements du rein diabolique. Mais au demeurant le nu romantique, adéquat à la littérature du temps, n'a pas conservé aux yeux de la postérité, dont nous sommes, cette allure endiablée, cet esprit de bravade, cette truculence étonnante dont les artistes d'alors se figurèrent posséder le monopole. Ce n'est qu'un nu de transition, un nu plus flasque et plus vide qu'il ne parut tout d'abord et qui devait déchaîner sur notre art français le nu frigorifique et sternutatoire des Bouguereau, des Gérome, des Lefèvre, des Carolus Duran et de tant d'autres académistes qui ne purent heureusement maintenir en tutelle leurs élèves, les véritables créateurs du nu contemporain nerveux et vibrant.

Le nu actuel, ce nu soleil de chair, comme aurait dit Henri Heine, a rompu pour ainsi dire la tradition de l'idéalisme impassible et chaste. A la suite de Félicien Rops et de Rodin, un mouvement sensualiste se produisit, il y a déjà vingt-cinq ou trente ans, qui atteint aujourd'hui presque à son apogée et qui aura produit des œuvres hors de pair qui feront encore frissonner, on peut le supposer du moins, de désir et d'admiration nos arrière-neveux.

Jamais la hantise, l'obsession de la femme, le culte de son corps, la curiosité de sa peau, l'étude haletante, fiévreuse de ses névroses, de ses détraquements, de ses vibrations charnelles n'auront autant et si profondément absorbé l'art et la littérature d'une époque. La femme n'inspire plus seulement l'artiste en ce temps-ci, elle le domine ; ce n'est plus la Muse, c'est le Succube. Elle ne pose plus nimbée de splendeur et de perfection, elle entraîne son visionnaire au sabbat des sens. Elle vit, elle palpite, elle se convulse comme une démoniaque luxurieuse, et la nudité qu'elle expose exprime une beauté malsaine et sincère, une volupté perverse, une manière de sadisme délirant et capiteux. — Partout on le flaire, on le découvre, on le hume, on s'en imboit le regard de cette nudité moderne coupée au jarret par le vigoureux contraste de bas noirs bouclés de jarretelles excentriques. Dans le livre, dans le journal, aussi bien que parmi les tableaux des Salons annuels, elle jaillit, elle éclate, elle s'affirme, depuis les illustrations de certains magazines jusqu'aux œuvres interprétées par la lithographie, l'eau-forte ou le vernis mou.

Et c'est un ensorcellement que ce *nu* qui s'humanise jusqu'aux délicieuses maigreurs, qui exhibe la puissante beauté des jeunes corps impubères, l'inquiétante morbidesse de croupe des saphiques

créatures et la luxuriante maturité des matrones élégantes aoûtées par le placide soleil de l'amour satisfait.

« La nature tout entière, disait Renan, est une grande fleur pleine d'harmonie ; on n'y trouve pas une faute de dessin. » Les peintres et les essayistes du crayon l'ont compris ; ils ont envahi le temple classique et violé l'immuable idole de l'idéal ; ils ont pensé qu'à une époque où la marée montante des voluptés bat, creuse, affine les lignes de la femme, il était de leur devoir d'étudier l'adorable animal humain dans le raffinement décadent de la race actuelle, et le prismatique ensorcellement de sa chair polluée par les misères, les ruts et les concupiscences maladives.

Jamais les Jules Romain, les Carrache, les Carême, les Monet, les Eisen, les Déveria en leurs compositions galantes, poussées jusqu'au bourbier de l'érotisme, n'ont présenté à nos yeux un style de nu empreint d'une telle exsudation de poison pervers, d'une telle ardeur fiévreuse de canaillerie épanouie en d'exquises et mièvres distinctions de détails.

Le nu moderne poursuit la femme dans tous les déshabillés de la vie usuelle ; il exprime les langueurs étirées du saut du lit, l'entrée au bain, la prise du tub, les lentes siestes de nos Èves sur les coussins des divans profonds ; il interprète leurs

agenouillements de Madeleine devant le péché, leurs postures matinales, au moment de la mise des bas, leurs alanguissements rêveurs sur leurs sièges, leurs ondoyantes attitudes devant la glace ; il va jusqu'à noter les délires épidermiques, la saccade du corps dans les alcôves, les spasmes entrevus et les attirantes lascivités des hystériques contemporaines.

Le nu de ce nouveau siècle pourrait être appelé plus tard le *nu pathologique,* car il met impitoyablement en une lumière crue et féroce tous les désordres de la chair, tous les avortements de la beauté, — plus intéressants parfois que la beauté en son plein développement. — Il fait voir le derme féminin comme aimanté par d'inextinguibles luxures, et il précise les annuleuses contorsions de ce vampire en éternelles métamorphoses que les Pères de l'Église nommaient naguère : le fruit damnable du péché ou l'*Organe du diable.*

L'Œuvre moderne synthétise l'amertume ensorcelante du plaisir, le rire y apparaît plus rarement que la poignante angoisse des voluptés macabres ou que la morne torpeur des corps, vaincus et brisés par l'acuité du plaisir. Ce n'est plus que la poésie plastique de l'être extasié, l'ivresse matérielle rendue jusques en ses livides convulsions. La créature dans tous ces dessins

apparaît crispée, torturée, culbutée en des poses acrobatiques, hystériques et pathologiques.

Ce nu s'étale effrontément aux vitrines, où il n'a que faire, il se contorsionne sur les affiches murales, il fait étalage de ses chloroses, de ses anémies, de ses formes étiques et suaves, de ses grâces pimentées et capricantes à tous les carrefours de la publicité et dans toutes les halles à peinture de l'époque. Avouons qu'il est excessif.

Ce nu moderne, si troublant, si affiné, si délicat et si suprêmement imbu d'art qu'il soit, est-il un symptôme probant de notre décadence ? — Pourquoi le serait-il ? — Il affirme toutefois une libération de nos hypocrisies ataviques. Le symbolisme mystique, qui prétend instaurer chez nous une sorte de Renaissance des primitifs, ne semble pas de sitôt devoir revenir à la chasteté de la forme ; la croyance n'est plus assez forte dans les âmes ; aussi, sur le nimbe des vierges, dans le dessin des types les plus évangéliaires, on retrouve encore comme un vague et impur relent des lupercales contemporaines. L'art ne remonte pas le courant qui l'entraîne vers les irrémédiables chutes, — ce n'est plus qu'au fond de l'abîme qu'il se peut rénover. — Constatons toutefois qu'il périt avec d'admirables allures de damné. Il s'en va sans décrépitude et sans honte, — son cynisme ne manque pas d'esprit, et ses déformations anato-

miques, qui s'inspirent des vices du temps, ont encore leur *beau idéal*, placé un peu bas sans doute, à hauteur de nos yeux, mais en réalité d'un caractère très supérieur aux académiques, solides et froides figures érotiques des Romains décadents.

CHAPITRE III

LA TOILETTE A PARIS

LA COQUETTERIE DE LA FEMME. — LE LUXE DES DESSOUS.
LE TRIOMPHE DES ARTIFICES. — LES DIVERS BUDGETS DE NOS PARISIENNES.
L'ÉLÉGANCE ET LA MODE.

Si, comme l'écrivait l'extraordinaire révélateur, peintre et poète anglais William Blake : *L'orgueil du paon est la gloire de Dieu*, il faut bien avouer que les coquetteries, qui font comparer la femme au paon, demeurent la gloire vaniteuse de l'homme.

C'est pour demeurer toujours chatoyantes, désirables, recherchées comme des êtres d'art exquis et des fleurs de luxe, que les femmes se parent et se pavanent, dressent leurs atours en aigrettes, en panaches, en éventail à la façon des fameux oiseaux de Junon qui, selon la mythologie toujours malicieuse, avait placé les cent yeux d'Argus dans la queue triomphale de ce royal galli-

nacé, dont la famille comprend l'*Éperonnier*, l'*Impey*, le *Lophophore* et le *Dindon*.

Il est à observer toutefois, comme le faisait remarquer, en une séance solennelle de l'Académie des sciences, à l'Institut de Paris, M. Edmond Perrier, que, par un très net contraste, alors que monte ou se maintient tout au moins dans nos pays civilisés, l'antique goût des femmes pour la parure, les hommes se détachent de plus en plus de toute recherche dans le costume. Les bijoux, les broderies, les velours, les plumes sont bannis de leur vêtement habituel. On allège, on simplifie la tenue civile des mâles et, selon une comparaison bien digne d'un savant, dans les cérémonies actuelles auxquelles assistent les femmes, nous faisons figure d'humbles larves se glissant parmi les fleurs.

Cette évolution est tout à fait caractéristique ; elle sépare l'espèce humaine des espèces animales supérieures. Elle est en effet exactement l'opposé de celle qui s'est manifestée dans une grande partie du règne animal. Là, le sexe, favorisé par excellence, est de plus en plus le sexe masculin. Chez les insectes et les oiseaux l'orgie des couleurs des ailes et des plumes, la luxuriance des formes, des parures, la splendeur des ornements, des coloris, des teintes changeantes, dénoncent toujours le sexe mâle. Darwin qui a

magistralement exprimé les danses prénuptiales des coqs de bruyère, le concours de chant des rossignols, l'orgueilleux étalage des oiseaux de Numidie devant leur harem, donne avec autant d'esprit que de galanterie les raisons de la nature, qui, pour la sélection naturelle, voulut laisser au sexe masculin les frais de démonstration de sa valeur et à la femelle le soin plus délicat du choix, impliquant le goût, le sens du beau et de la force.

L'homme moderne semble avoir définitivement abdiqué le goût de la parure depuis la fin du XVIII[e] siècle. Il serait à croire que les conquêtes de la Révolution française aient surtout profité à la femme qui seule aujourd'hui représente et résume, en ses apparences raffinées, tous les luxes et toutes les élégances.

La mode est la littérature de la femme. La toilette est son style personnel. C'est par la toilette qu'une femme donne l'impression extérieure de son goût, qu'elle exprime la valeur réelle de son tact, de sa distinction et qu'elle fait montre même de son individualité, et de l'originalité d'une esthétique particulière dont elle semble imposer le cachet aux yeux de ses admirateurs.

La toilette pour la femme moderne est le premier des arts, celui qui les contient tous. C'est,

nous l'avons dit, son style caractéristique, c'est aussi sa palette harmonieuse, sa poésie rythmique, sa mise en scène élégante, son chant de triomphe, son apothéose en un mot.

N'a-t-on pas dit des femmes qu'elles sont une monnaie marquée au coin de l'amour et qui cesse d'avoir cours aussitôt que son empreinte est effacée ? — Comment ne pas concevoir que ces vivantes médailles soignent leur effigie, qu'elles en rehaussent les reliefs et qu'elles s'appliquent à les conserver intactes jusques au delà du jour où la nature semble les vouloir déprécier?

La toilette, c'est l'ornement décoratif de la beauté, le couronnement de la grâce, le cadre du chef-d'œuvre, la sertissure du bijou, c'est l'orgueil de la femme.

Dans la jeunesse, en effet, la parure conduit la coquette de conquêtes en conquêtes, dans l'âge mûr elle les lui conserve, et plus tard encore elle aide à faire interpréter la valeur des succès passés par les nouvelles générations qui, n'ayant pu juger de la beauté de l'idole désormais vieillie peuvent cependant avoir conscience de son immuable bon goût et de son élégance.

Il est assuré que la toilette est souvent une cause de discorde et de ruine dans un ménage, et le mot de Scarron est plus que jamais à citer qui disait : « Quand Madame les porte beaux,

Monsieur les porte... belles ! » mais ce sont là des questions économiques dont notre théorie générale ne peut souffrir.

Paris est la capitale de la Mode, c'est de cette métropole que chaque jour partent les lois, édits, décrets et ordonnances de cette folle souveraine ; aussi les Parisiennes sont-elles astreintes à poser en modèles devant l'univers et à revêtir, au début de chaque saison nouvelle, les fantaisies somptuaires qui s'élaborent sous leurs yeux et pour ainsi dire sous leur direction.

Ce qui distingue nos contemporaines du xx[e] siècle, c'est la sobriété distinguée des costumes de ville, c'est aussi l'élégance discrète des robes de soirée recouvrant des luxes incomparables de dessous lorsque la mode en comporte.

Balzac écrivait un jour cette phrase qui le montre assez peu en communion avec le sentiment du dilettantisme moderne : « Toute notre société est dans la jupe ; — ôtez la jupe à la femme, adieu la coquetterie ! plus de passions. Dans la jupe est la toute-puissance : là où il n'y a que des pagnes, il n'y a pas d'amour. »

Vit-on jamais pareille méprise ? — Si, en thèse générale, l'axiome se peut interpréter et soutenir, croyez bien que, dans le sens même de la toilette de notre époque, l'hérésie est complète. Ne sen-

tons-nous pas que le moraliste qui a ciselé cette pensée appartenait à un temps où l'on se pâmait devant un bas blanc bien tiré et à coins verts? Combien loin apparaissent de nos conceptions nos honnêtes ancêtres! — Là où il n'y a que des pagnes, il n'y a pas d'amour! — voyez-vous ça? Et le costume grec de nos tanagréennes?

C'est à la vue du pagne, au contraire, que l'amour s'exaspère aujourd'hui, et il appartiendra du moins à ce nouveau siècle d'avoir inventé un art incomparablement exquis, subtil, adorable, qui est la dernière expression mythologique de la femme. Je veux parler de l'art des dessous vaporeux et *olympiens*, du suprême goût des déshabillés, de la chemise, des bas, du corset, des jarretelles, des pantalons, petits jupons et peignoirs.

Jusqu'alors la femme n'avait point absolument affiné ses sensations du vêtement intime; il lui a fallu des siècles pour pousser dans le dernier galant le goût délicat de ses voiles de pudeur.

Au XVIII[e] siècle, les coquettes et les caillettes les plus élégantes, les petites-maîtresses les plus recherchées sacrifiaient entièrement à l'apparence, c'est-à-dire *aux dessus*. Les robes les plus luxueuses, les corsages du brocart le plus riche étaient doublés de grossière toile de chanvre ou de coton cousue à gros points de fil bis et qui, aux coutures, devaient meurtrir la peau. Les cor-

sets étaient massifs comme des cuirasses et les pantalons inconnus. Les chemises étaient bien de toile hollandée, mais le plus souvent dépossédées de dentelle ou de festons; quant aux bas de soie, ce furent longtemps les hommes qui les arborèrent avec le plus de luxe et d'ostentation. Chez nos aïeules tout fut en surface et d'une façon matérielle assez grossière.

Tout était *pour ce qui se voit*. Il est permis d'ajouter que la propreté de Mesdames nos arrière-grand'mères demeure fort douteuse, et il n'est point déraisonnable de prétendre, à l'encontre de notre vanité rétrospective, que le sens des ablutions totales ne pénétra en France qu'avec les alliés: c'est du Nord que nous vint la clarté, la netteté, l'éclat nacré du corps:

> Enfin parut l'Anglais nous initiant au tub.

L'étude des mœurs discrètes des Parisiennes d'autrefois fournirait un chapitre difficile, mais piquant à écrire. On y verrait comment les héroïnes de La Calprenède, de Mme de La Fayette, de l'abbé Prévost, de Casanova ou Restif de La Bretonne, comment les marquises et duchesses de Balzac comprenaient certains soins intimes, certaines élégances d'alcôve et de petit lever. Je crois, sur ma parole, que nous serions furieusement désillusionnés.

Restif de La Bretonne, par exemple, essaya bien dans le premier discours de son ouvrage sur *les Parisiennes*, de parler de la propreté telle qu'elle aurait dû être enseignée aux jeunes demoiselles dans un idéal *Lycée de mœurs* que ce grand novateur rêvait de fonder et dont l'utilité assurément était manifeste.

« Une femme qui veut être vraiment propre, professait-il (avec plus de conviction que d'espoir d'être écouté), l'est non seulement dans ce qui la couvre partout avec la plus grande exactitude, mais elle se suppose toujours exposée aux regards entièrement nue. Elle est propre pour elle-même encore plus que pour les autres; sa tête, que l'usage couvre de poudre et de pommade, doit en être journellement débarrassée; ses cheveux doivent flotter avec grâce et non pas gâter les habits sur lesquels les yeux ne peuvent s'arrêter, quand certaines femmes les quittent... Son col annonce la propreté du reste du corps, son linge est la partie essentielle de la parure. Un bain fréquent entretient sa santé; même en hiver, l'eau semble son élément, et de légères ablutions pendant le jour, la nuit même, font d'elle une véritable perle. Elle ne manque pas un jour à laver son pied délicat, rien n'égale la propreté de ce qui la recouvre; elle a pour maxime que la partie de son habillement la plus exposée à la fange des rues doit être

la plus propre : toutes ses robes ont une grâce particulière qui annonce qu'elles recouvrent un corps appétissant. »

Ce programme de 1787, conforme à nos idées actuelles, fut-il celui des femmes de la fin du XVIIIe et même des deux premiers tiers du XIXe siècle ? — Il est permis d'en douter. Ce qui est certain, c'est qu'il triomphe dans notre société contemporaine, un siècle après avoir été formulé ; — mais les Parisiennes d'avant la Révolution, dont le *greluchon* sans cesse en mouvement calmait les prurits du cuir chevelu, n'avaient pas, pensons-nous, le culte exagéré des lotions. Si je m'avisais de citer les tableaux des mœurs de jadis, les mémoires, les nouvelles à la main authentiques, je craindrais de donner des nausées à mes lecteurs.

Les *nymphes* du Directoire, les *déesses* du Consulat, les belles *néo-grecques* du premier Empire, malgré un souci constant de leur galbe et une recherche piquante des impudeurs dans leurs costumes, ne songeaient point, qu'on veuille bien le croire, à élever un temple aux naïades callipyges et hottentotes ; aussi les délicatesses et propretés de ces guerrières de l'hymen et de l'amour étaient, certes, à la hauteur de celles des *Mars* qui les possédaient. L'odorat était devenu blasé et complaisant aux senteurs d'humanité mutuelle.

Ce serait un livre bien amusant, alors même

que périlleux à écrire, que l'*Histoire de la propreté*. Il y aurait un précieux enseignement pour nos dames contemporaines, massées et frictionnées, étuvées et parfumées, dont les aïeules étaient parfois négligées ou douteuses, surtout au temps du Roi-Soleil; — mais passons!

Le luxe des dessous remonte, en vérité, à quarante ans tout au plus; il s'est accentué sensiblement depuis vingt ans environ avec la sévérité, la simplicité, le « comme il faut » des robes de dehors. — Le genre anglais, façon tailleur, se généralisant dans la toilette extérieure, le contraste des élégances d'intérieur devait s'accroître, pour ainsi dire, en proportion logique. Ceci faisant savoureusement valoir cela.

Depuis 1880, l'excentricité a disparu des modes; les femmes de bon ton affectent avec raison une mise presque modeste pour la tenue de ville; ce sont des draps souples et sombres dont toute la correction est dans « ce je ne sais quoi » de la coupe qui porte le cachet du grand faiseur. Avec la vulgarisation de certains costumes fabriqués à la grosse dans les magasins de nouveautés, une grande élégante ne peut échapper à l'uniforme démocratique, créé par tous les *Au Bonheur des Dames* de la capitale, que par la recherche d'un vêtement sans apparat, mais dont le style est impeccable et devance d'au moins six ou dix mois

les confections des *ware houses* de la bourgeoisie parisienne.

Tout le luxe joyeux, toutes les mignardises et les fanfreluches si nécessaires aux sensations de la vue et du toucher de la femme sont en conséquence dissimulés dans les froufrous intimes sur lesquels aujourd'hui les lingères et corsetières comprennent à merveille qu'on ne saurait trop raffiner, trop tisser d'inventions légères, de paradoxes de guipures, de caprices en soieries transparentes, trop inventer de subtils tissus nuageux, floconneux, aux colorations douces et évanescentes.

Les valenciennes, les guipures d'Irlande, les malines, les chantilly, les points de Venise, les dentelles de Saxe, d'Alençon font des fouillis crémeux dans les dessous de nos Aphrodites dont le luxe des enveloppes directes est devenu si compliqué, si délicieux, si artiste qu'il faudrait employer plusieurs volumes sans espérer encore les pouvoir tous décrire.

Nos Contemporaines se présentent donc à nous, en quelque sorte, comme ces livres reliés à la *Janséniste*, c'est-à-dire couverts d'une manière simple et sans ornements parasites, mais qui, à l'intérieur des gardes, en doublure des plats, montrent le goût de l'amateur par de scintillantes couleurs rehaussées de dentelles, ou par d'étran-

ges arabesques couvertes de la mignardise des petits fers. — Disons mieux : une grande coquette moderne évoque l'idée d'une fleur renversée, superbement péri-corollée, dont les multiples collerettes s'embellissent et s'attendrissent jusqu'aux profondeurs des suaves pétales du centre, orchidée rare qui ne livre l'arome de ses parfums discrets que dans les couvaisons de l'amoureuse intimité.

Il n'est point de spectacle qui puisse valoir, aux yeux d'un mari amoureux ou d'un amant passionné, doué du sens des chiffons, le spectacle du déshabillage de la femme aimée. Tous les mystères des Idoles antiques ne présentaient assurément pas dans leur symbole la troublante poésie des rites qui accompagnent le dévêtissement de nos élégantes divinités, à l'heure des apothéoses du désir, quand un à un tombent, légers comme de l'écume, les voiles qui froufroutaient autour d'elles.

L'art de la femme n'a jamais été plus exalté, plus ingénieusement conçu et pratiquement exprimé qu'il se trouve l'être aujourd'hui. — Dans la succession des écoles qui ont régi les modes du costume féminin, nous sortons à peine d'une demi-barbarie qui imposait le vêtement de parade, sans montrer le souci des menues nippes frôleuses qui emmitouflent la beauté et lui font un fourreau coquet, parfumé et soyeux.

Le mauvais goût régna longtemps en ce siècle où le premier Empire seul apporta peut-être un idéalisme grec qui eut son charme et sa grâce ; mais sous la Restauration et, plus encore, sous le second Empire, la femme fut vraiment fagotée de façon outrageante.

Grâce à la sobre correction des toilettes de ville à l'heure actuelle, grâce également au raffinement quintessencié des œuvres de lingères, il est permis d'espérer que nos Parisiennes vont de plus en plus perfectionner leur goût, et l'avenir prochain nous réserve sans doute de très décadentes surprises dans la combinaison des robes de dessus et de dessous.

Les moralistes, qui ne sont aucunement « des féministes », et plus rarement encore des sensitifs et des artistes, s'élèveront toujours contre le luxe effréné et scandaleux de la toilette ; ils protesteront contre ces recherches dans la confection du corset, du jupon, de la nuageuse chemise, et contre cette préciosité des *tuyaux de modestie,* — ainsi que les demoiselles de couvent nomment leurs pantalons ; — mais ces sophistes ne seront point écoutés davantage aujourd'hui que naguère.

Si l'homme n'a que le droit de se vêtir, la femme a celui de s'orner, de s'embellir et d'apporter dans la tristesse de notre vie moderne l'éclat de

sa parure, enveloppe normale de sa grâce et de sa beauté fleurie.

Une morale plus riante et plus douce convient aux philosophes de ce temps, qui généralement se doublent de savants économistes.

Le luxe du costume féminin est resté l'une des gloires commerciales les plus inattaquables de Paris, et l'on ne saurait nombrer les millions que la mode répand chaque année dans la circulation. Attaquer la coquetterie féminine, c'est porter gravement atteinte à notre prospérité et à la tradition de notre race féminine conquérante de l'univers.

Depuis trente ans, depuis vingt ans surtout, le commerce qui alimente le luxe et l'élégance féminine a fait à Paris de si notables progrès, qu'il est curieux d'en citer un exemple :

Il y a quarante-cinq ans, lorsque le luxe de la cour impériale semblait avoir atteint son apogée, la première maison de couture de Paris faisait pour quatre ou cinq millions d'affaires chaque année. C'était un chiffre inouï, sans précédent pour l'art du chiffon. Aujourd'hui, il est telles maisons qui arrivent au chiffre fabuleux de vingt-cinq millions! Un budget de souverain.

Que dirait-on si on relevait l'apport que le désir de plaire si naturel aux femmes procure chaque année aux modistes, bottiers, gantiers, coiffeurs,

bijoutiers, lingères, couturières, tailleurs, fourreurs et parfumeurs? — C'est plus d'un milliard, grâce aux Parisiennes et aussi aux étrangères, à la clientèle de luxe des « Transatlantiques », plus d'un milliard qui circule à Paris.

Sans vouloir médire de la beauté absolument naturelle et saine des femmes de certains pays, nous devons avouer que l'une des caractéristiques les plus séduisantes de la Parisienne est, — à notre sentiment du moins, — son amour des artifices : poudre de riz, teintures vénitiennes, crayons pour les yeux et les lèvres, maquillages et recettes de beauté.

Un homme ne peut être un sensuel, c'est-à-dire avoir cultivé et affiné son rayon visuel, son odorat et son toucher, sans adorer les artifices de toilette de la femme. Parmi ces embellisseurs, peut-on blâmer cette poudre de riz qui spiritualise, purifie et rapproche la créature vivante de la statuaire, ce carmin des lèvres qui appâte le baiser et met une note à la Franz Hals sur ces frêles visages anémiés, ce crayon qui allonge l'œil, avive et allanguit le regard, et enfin ces teintures blondes qui donnent aux chevelures un éclat tellement supérieur à la nature, en y ajoutant des reflets de casque d'or ou d'automnal soleil couchant? Nous ne le pensons pas. Il serait exquis au contraire d'écrire avec enthousiasme une *Théorie*

des Artifices de la Toilette au XXe *siècle,* destinée à un petit nombre de féministes superextasiés.

Théophile Gautier écrivait déjà, sur la fin de sa vie, les lignes suivantes, qui sont comme un glorieux panégyrisme des artifices de la femme : « Avec le rare sentiment d'harmonie qui caractérise ces dames, elles ont compris qu'il y avait une sorte de dissonance entre la grande toilette et la figure *naturelle*. De même que les peintres habiles établissent l'accord des chairs et des draperies par des glacis légers, les femmes blanchissent leur peau qui paraîtrait bise à côté des moires, des dentelles, des satins, et lui donnent une unité de ton préférable à ces martelages de blanc, de jaune et de rose qu'offrent les teints les plus purs. Au moyen de cette fine poussière, elles font prendre à leur épiderme un mica de marbre et ôtent à leur teint cette santé rougeaude qui est une grossièreté pour notre civilisation, car elle suppose la prédominance des appétits physiques sur les instincts intellectuels. Peut-être même un vague frisson de pudeur engage-t-il les femmes à poser sur leur col, leurs épaules, leurs seins et leurs bras ce léger voile de poussière blanche qui atténue la nudité en lui retirant les chaudes et provocantes couleurs de la vie. »

La mode a cent fois raison qui porte les femmes à un délicat maquillage des yeux, des sourcils, des

lèvres, du teint et de la chevelure. La beauté féminine est un chef-d'œuvre de la nature qu'il appartient à l'art de rehausser, de parfaire et même de détourner de toute banalité. Toutes les femmes de l'antiquité ont adoré l'usage des artifices ; celles dont le nom est parvenu jusqu'à nous parmi les plus divines patriciennes de la Grèce, de l'ancienne Rome, de la grande Venise ou de l'altière Florence, toutes étaient habiles dans la science des cosmétiques et des fards, pommades et opiats susceptibles d'accentuer les grâces d'un visage et d'y apporter ces notes chantantes, ces nacrures et ces coups de force dont les grands peintres se sont toujours servis pour donner les rehauts nécessaires à leurs portraits les plus célèbres.

Mais ce n'est pas le lieu d'étudier ici la plastique artificielle de nos Parisiennes, qui commencent heureusement à comprendre la nécessité de retoucher leur beauté ; nous ne pouvons que noter au passage cette tendance actuelle vers le subterfuge de la parfumerie et de la coiffure, qui s'ajoutent encore au budget déjà considérable d'une élégante en l'an de grâce 1910. Donnons donc, avant de clore ce chapitre forcément limité à des considérations générales, un aperçu des divers budgets de nos femmes, selon les fortunes et situations de l'heure présente.

Un journaliste mondain vient précisément, dans une feuille quotidienne, d'établir tour à tour l'état des dépenses d'une milliardaire qui ne compte pas..., d'une élégante fortunée..., d'une femme habile et enfin d'une Parisienne à très petites ressources. Il est parvenu à déterminer par le menu détail le budget de la richissime à des sommes vertigineuses, qui dépassent cent soixante-quinze mille francs. Pour les « *Belles Madames* » ou *professionnal beauties*, il évalue les diverses dépenses du couturier, du tailleur, de la modiste, du coiffeur, etc., à une quarantaine de mille francs, non compris le bijoutier. Ces deux premiers budgets seraient longs à discuter, et nous ne devons pas oublier que nous sommes ici un monographe généralisateur, c'est-à-dire dévoué à la moyenne plutôt qu'à l'exception. — Considérons en conséquence quel peut être le budget de la femme habile, qui est le type le plus expressif de la bourgeoisie parisienne de ce temps :

« La femme habile, observe notre spécialiste mondain, est celle qui veut paraître et paraît réellement dépenser plus qu'elle n'a comme budget. C'est un problème constant à résoudre, pour la solution duquel il n'est pas de trop de presque tout son temps et de beaucoup de diplomatie.

« Il est bon qu'elle s'assure tout d'abord du concours d'amies riches qui l'emmènent avec elles

faire des séances chez la grande couturière et la grande modiste. Là, elle prend ce qu'elle appelle des idées. Au besoin même, l'amie lui prêtera des modèles, qu'elle fera exécuter chez une petite couturière, une petite modiste, ou même par sa femme de chambre, si cette dernière est adroite. Du reste, plus encore que la femme élégante, elle est obligée d'avoir une femme de chambre adroite et débrouillarde.

« La femme habile se *ressert* de tout, ne laisse rien perdre. Ainsi la robe de bal de l'année dernière lui fera un très beau jupon pour cette année.

« Toutes les dentelles, toutes les fourrures de famille seront employées par elle. De même les achats qu'elle aura pu faire en voyage dans les centres de production où l'on obtient tout à meilleur compte. Également les acquisitions opérées dans les fabriques en gros (elle a pour cela tout un livre de bonnes adresses), dans les magasins de nouveautés, les jours d'exposition qu'elle se garde bien de manquer. La femme habile, si son budget lui permet de fréquenter parfois une couturière, médite longtemps avant de jeter son dévolu sur une « artiste » plutôt qu'une autre. Elle guettera de préférence les « premières de chez les grands faiseurs » au moment où elles se mettent à leur compte et font des prix allécharts

de bon marché. Cette toilette servira de modèle comme coupe à la femme de chambre ou à la petite couturière.

« Elle ne pourra pas s'offrir des vêtements de fantaisie vite démodés, coûtant très cher, et se rejettera sur les fourrures. Elle achètera tous les deux ou trois ans une jolie jaquette de loutre ou d'astrakan faisant toujours « bien ».

« De même, elle ne se lancera pas dans les couleurs trop voyantes faisant dater la toilette. On ne remarquera pas si elle met souvent une robe sombre ou noire. Il faut une garde-robe bien riche pour se permettre une robe toute mauve ou toute verte, par exemple.

« La lingerie de la femme habile se fait beaucoup dans les couvents. Un modèle de chemise, de pantalon, par exemple, observé chez une grande lingère, sera copié dans ces établissements religieux à bien meilleur compte. Bien entendu, comme elle est obligée de tout simplifier, elle fera très peu figurer dans son budget les fantaisies telles que petits bonnets, matinées, maillots de soie, bas de soie, bas en dentelle. Un exemplaire de chacun de ses objets devra lui suffire. A noter que son linge sera simple comme modèle, de façon à ne pas coûter trop cher de blanchissage. »

Par exemple, le propre de la femme habile est

de savoir qu'il ne faut pas lésiner sur le chapitre du corset. Toute robe allant mal si le corset n'est pas parfait, il n'y a pas à hésiter à aller chez les premières corsetières de Paris.

Même observation pour le cordonnier. Il n'y aurait que de maladroites économies à opérer sur ce chapitre. C'est avec de pareils détails bien soignés qu'on fait le plus illusion. La femme habile essaye de se coiffer elle-même, en cherchant une coiffure originale, personnelle et presque définitive.

Sa parfumerie s'achète dans les magasins de nouveautés, avec le rabais que l'on sait. Son fonds de bijoux de famille, — ou reçus dans sa corbeille, — lui sert dans les grandes occasions. Elle empruntera, s'il le faut, à une mère ou à une autre parente dans les grandes occasions. Quant aux bijoux de fantaisie, elle s'en passe, ou elle attend le jour de l'an et les fêtes.

Si nous voulons justifier le budget de la femme habile, nous l'évaluerons à 9.000 ou 12.000 francs; pour obtenir ce chiffre et ne pas le dépasser, il faudra souvent faire ce qu'on appelle, en langage financier, un report d'exercice d'une année à l'autre. Ainsi, par exemple, la femme habile fera une année un sacrifice pour remonter son linge, qu'elle fera durer au moins trois ou quatre ans. Une autre année, elle se payera un beau manteau, elle fera

remonter ses bijoux. L'année qui suivra celle où elle aura commandé relativement beaucoup de robes, elle réparera les brèches de l'année précédente.

A Paris, la femme habile est légion. — Pour la femme qui n'a même point les ressources d'être habile, il faut tenir compte des économies forcées et d'un certain génie spécial dont nos Parisiennes ne sont pas avares.

Pour ces dernières, un budget de 1.800 à 2.000 francs suffira. Pas de couturière ni de modiste. Leurs robes sont faites chez elles par une petite ouvrière à la journée. Une chambrière stylée ne resterait pas dans ce petit ménage. Ces jeunes femmes pauvres, ingénieuses et de grand goût, font elles-mêmes leurs chapeaux ou les prennent chez une modiste débutante, jamais plus de 40 ou 50 francs. Leurs vêtements sont achetés aux expositions des grands magasins, leurs corsages ont des doublures non de soie, mais de coton. De même pour les fonds de jupe. Corsets, linge sont renouvelés à la dernière extrémité. Jamais une fantaisie ruineuse. Beaucoup de sagesse, de calcul et d'intelligence.

Resterait à étudier si la femme qui ne compte pas est moralement plus heureuse que celle qui en est réduite aux économies de bouts de ruban! Il y a toujours des compensations, et nous esti-

mons, au contraire, que ce ne sont pas les dépensières, ces tristes blasées, qui éprouvent ou font éprouver le mieux à autrui les charmes et coquetteries contemporaines. — Il est telle petite bourgeoise élégante, qui, bien que « logeant à l'hôtel de l'impécuniosité », comme on disait chez les *Précieuses* du XVII[e] siècle, saura dégager avec plus de grâce le *parisianisme de la toilette* que la plus huppée des grandes dames.

« Il y a, écrivait Balzac, des mouvements de jupe qui valent un prix Monthyon. » — Est-ce dans *la haute* qu'on les découvre? Non pas ; ce sera souvent sous la main instinctivement artiste d'une très sûre mais très pauvre élégante que la jupe aura pris cette harmonie de mouvement digne d'attirer sur elle la récompense d'un prix de vertu.

Aujourd'hui, plus l'habillement est riche, c'est-à-dire surchargé de broderies, d'ornements, envahi par les passementeries, moins il est seyant. Les femmes parées comme des châsses sont le plus souvent pesantes, massives et sans l'adorable ondulation de la ligne. — L'ostentation tue la grâce.

Une jeune femme sans fortune, à condition qu'elle soit svelte, bien proportionnée, et qu'elle ait le sens inné de la toilette, sera, « avec un rien », pourvue de toutes les séductions qui seront refusées à la grosse dame sanglée dans les

plus somptueux complets de tailleur. C'est du reste, — comme l'a remarqué Charles Blanc, en son ouvrage sur *l'Art dans la Parure*, — une consolation pour les amants de l'égalité, que de voir à quel point la grâce peut se passer de la richesse.

Le grand art du vêtement pour les femmes, l'art suprême — il ne faut pas l'oublier — consiste à ne jamais confondre le moyen avec le but, c'est-à-dire à s'arranger de manière que l'attention du spectateur, en se portant sur leur toilette, s'arrête à leur personne, et qu'ainsi la parure ne serve qu'à faire admirer la femme parée.

Nos Contemporaines saisissent remarquablement ce principe, et, chose étrange, ce sont les plus laides, les plus vieilles ou les plus disgraciées qui l'oublient.

« L'élégance et la mode ont des lois, qu'on pourrait étudier et commenter en des formes et des termes scolaires tout comme les lois de la géométrie ou de l'hygiène, écrivit un jour le féminin auteur des *Demi-vierges*, M. Marcel Prévost. Pas plus que le succès durable d'un style d'architecture ou de mobilier, la fortune d'un style de costume ou de coiffure n'est l'effet d'un hasard impromptu. Je dis : d'un style — et non pas simplement d'une coiffure ou d'un costume. L'histoire de la mode nous prouve à chaque instant que tel chapeau, tel corsage, telle jupe pro-

voquèrent un engouement violent, mais passager, tandis que certains usages de se vêtir ou de se coiffer — comme de décorer ou de meubler les maisons — durèrent autant que leur époque, c'est-à-dire que l'ensemble des circonstances politiques, sociales, mondaines où l'on les vit éclore. Qu'avaient-ils donc pour eux, qui leur assurât la durée, presque l'éternité ? Un salut d'homme « à la française », un corsage de femme Louis XVI sont vraiment éternels : ils restent à l'état d'image précise dans les mémoires les moins documentées ; ils s'imposent au plus moderne créateur comme principe d'évocation, d'invention... Pourquoi ? Parce qu'ils exprimèrent de façon adéquate le temps, le milieu, les mœurs ; ils en sont désormais inséparables. On ne peut pas plus les abolir qu'on ne peut empêcher une époque d'avoir eu sa littérature, sa politique, sa gloire militaire. »

Rien n'est plus juste.

L'élégance et la mode varient sans cesse, mais leurs expressions les plus réussies, leurs caractères les plus originaux demeurent longtemps, si ce n'est toujours, fixés sur les films cinématographiques de l'histoire. Ils se précisent aussi avec grâce en nos mémoires. Le théâtre, l'art rétrospectif, le goût des travestis les perpétuent. Il n'y a que les élégances et les modes de transition qui disparaissent. Ce sont les menues modes

intermédiaires principalement qui rattachent les unes aux autres, — par des atténuations nécessaires et voulues des lignes démesurément accusées, — les types les plus excentriques qu'aient atteints sur l'échelle de l'extravagance la folie du costume et la déformation par les postiches : paniers, vertugadins, crinolines, corsets, collerettes, bouffants et pyramides de la coiffure. Ce qui demeure de la mode en définitive, c'est peut-être le caractère moyen de ses règnes absolus. Ce caractère nous l'imaginons, le reconstituons et peut-être bien n'exista-t-il jamais dans la réalité. Il n'y aurait aucun paradoxe à le démontrer. Mais qu'importe ! — Notre imagination s'attache plus volontiers à la légende qu'à l'histoire positive. La légende a toujours nos préférences.

CHAPITRE IV

LE ROYAUME DE LA MODE

LES CRÉATRICES PARISIENNES DE LA MODE. LES GRANDS COUTURIERS.
LE QUARTIER DES CHIFFONS ET DU LUXE FÉMININ A PARIS.
LES COULISSES DES ATELIERS DE MODE.
LES SALAIRES DES OUVRIÈRES DE LA MODE.

Certes Paris est la ville du monde où se rencontrent les mille attractions que l'art et l'esprit ajoutent à la Beauté. Mais il est dans cette ville un quartier circonscrit, une sorte d'îlot de luxe, d'oasis d'élégance où se manifeste plus vivement le génie tyrannique de la mode. Ce quartier, compris entre la rue de Rivoli au sud, la Chaussée d'Antin au nord, la rue Taitbout à l'est et la rue Royale à l'ouest, compose vraiment une ville dans la ville, une sorte de ruche brillante où convergent les mille activités industrieuses de l'élégance, où les formes multiples du costume

et de la parure s'élaborent pour l'embellissement des plus riches et des plus jolies femmes qui soient. Dans ce Paris moderne aux larges artères, aux voies vastes et spacieuses, aux belles perspectives, véritable centre cosmopolite où réside tout ce que l'étranger importe d'opulents visiteurs, la rue de la Paix qui relie, par la rue Castiglione, le brillant quartier de l'Opéra aux anciennes promenades royales des Tuileries, est la plus éclatante, la plus luxueuse de toutes. Là, comme à la rue Royale, sont établis les plus fastueux joailliers, résident les maîtres du costume et de la parure, les renommés parfumeurs, les modistes artistes et à prix élevés. La rue de la Paix représente le côté le plus jeune, le plus vivant, le plus gracieux, le plus pimpant et le plus « smart » de la capitale. A l'axe de la Place Vendôme les façades des vieux hôtels rajeunies par la mode moderne s'éclairent de l'éclat merveilleux et abondant des cristaux, des parfums, des soieries, des bijoux, des fourrures recherchées et rares, des chapeaux à panache et des lingeries raffinées.

Certes, c'est bien là que se voit le Paris aux voies larges et aérées, aux magasins clairs et décorés, aux maisons envahies par les produits aux mille formes du travail et du luxe féminins. Ce quartier de somptuosité brillante n'attire pas

seulement les Parisiennes mais le monde entier. Il rayonne au delà de la métropole, au delà de la France même. Il apparaît comme le lieu de délice, le paradis de fleurs, de mousselines aériennes, de parures et de fanfreluches idéales dont rêvent à Londres, à New-York ou à Pétersbourg les élégantes qui se soucient des modes de demain. Ces reines, ces femmes souveraines des deux mondes par le charme et par la jeunesse, attrayantes par l'esprit, subissent à distance l'autorité de ces managers du luxe qui sont les grandes modistes, les maîtres-fourreurs, les grands couturiers de Paris. Une douzaine d'hommes, créateurs tout puissants de la mode, poètes en quelque sorte du rythme des toilettes nouvelles habitent ici, ayant la haute mission, à chaque saison, de renouveler, par un supérieur instinct d'élégance, le maintien, la silhouette, l'expression plastique de la femme contemporaine. Ces couturiers sont de fins diplomates, des maîtres autoritaires et habiles. Ils commandent plus autocratiquement que les rois au sexe le plus frivole, le plus séducteur de l'humanité.

Il existe à Paris, à l'extrémité de la rue du 4-Septembre, un temple massif, noir et lourd, bourdonnant des clameurs financières les plus âpres : c'est la Bourse.

Rue de la Paix, Avenue de l'Opéra, Boulevard

Haussmann, rue Royale ou Chaussée d'Antin se tient une Bourse plus froufroutante, moins bruyante et plus active encore : c'est la Bourse du chiffon.

Il se traite ici, en costumes et en modes, des sommes d'affaires plus considérables qu'il peut s'en traiter sur tous les ports de France en céréales, en houille ou en métallurgie.

Cette Bourse est celle de la Beauté. Elle offre, certes, derrière une façade éclatante, des coulisses où se déroulent les drames les plus poignants du travail, où la question sociale, aussi intéressante pour les petites ouvrières que pour les mineurs ou les ouvriers d'usines, se pose d'une façon non moins redoutable qu'inattendue. On rencontre là tout un monde. Ce monde a été peu décrit, il présente cependant un intérêt infiniment plus passionnant, plus attrayant pour le grand public qu'aucun autre. Pour un pénétrant esprit, pour un psychologue clairvoyant comme Balzac le put être, aucune contrée, aucun centre laborieux ne saurait offrir un sujet plus favorable à la méditation humanitaire. On rencontre tous les cercles du paradis et de l'enfer dans ce royaume de la mode, depuis la froide et hautaine élégance des grandes clientes richissimes jusqu'aux souffrances et aux larmes des ouvrières les plus humbles. Aussi peut-on dire qu'à tous

les degrés de ces ruches en travail il y a motif à épiloguer.

Les rivalités formidables qui se surexcitent sans cesse entre les maisons importantes de la place ne font qu'activer davantage l'émulation qui les pousse à détenir à chaque saison nouvelle le record incontesté du nouveau, du joli, du succès dans la combinaison des variations du costume. Chacun des grands couturiers s'efforce donc de surpasser son voisin, tant par ses trouvailles d'imagination que par la magnificence de ses modèles. C'est à qui, en effet, découvrira le type idéal du costume de ville ou de soirée de la saison, la parure triomphante, le manteau vainqueur que toutes voudront porter ou la jaquette de forme inédite qui distancera tout ce que pourront faire les petits faiseurs. Le succès tient ici à un nœud de ruban bien placé, à un flot de dentelles bien bouffant, à un pli harmonieux ingénieusement combiné. Ici le goût est le souverain maître. Il n'existe pas encore une *École des Belles-Modes* comme il y a une *École des Beaux-Arts* et le secret des Lois de l'élégance — suprême prestige de la femme du monde — ne peut point s'apprendre dans aucune officielle Académie. L'art de la toilette est le plus difficile de tous. N'est-il pas ondoyant, fugace, subtil, charmant, léger, impromptu, comme celles qui l'inspirent ?

Aussi que d'inventions heureuses il suscite, que de merveilleux chefs-d'œuvre il inspire aux mains magiciennes des grands couturiers. La vie suit la mode, s'inspire de ses changements et de ses caprices, subit le joug souverain de cette déesse dont le sceptre est une girouette, s'adapte à ses désirs si multiples et si variés.

Le grand couturier français, il est curieux de le remarquer, n'est pas antérieur au règne de l'Empereur Napoléon III. Avant 1850 les femmes seules habillaient les femmes. Les ouvrières en modes que l'on voit dans les estampes frivoles du XVIII[e] siècle durèrent très longtemps. Elles persistent toujours puisqu'il est de très grandes modistes. Mais le couturier est devenu le maître, l'arbitre tout puissant de la toilette des grandes dames. Et ces hommes sont ou ont été de grands artistes! Les grâces aristocratiques que trouvèrent naguère des Watteau et des Gainsborough pour vêtir les aimables et ravissantes Françaises et Anglaises du XVIII[e] siècle ont encore à leur disposition de grands artistes tels que les Sargent, les Shannon, les Jacques Blanche, les Albert Besnard, les Boldini et combien d'autres ; mais à côté de ces maîtres de la palette les grands couturiers parisiens sont devenus en quelque sorte les collaborateurs des portraitistes en ce sens qu'ils vêtissent nos contemporaines avec un

goût, une délicatesse, un sentiment des nuances et des plis qui ravissent les regards de tous les amoureux d'art.

Michelet avait raison d'écrire : « La plupart des métiers, si longs à pénétrer à fond, sont les branches réelles d'un art. Celui du tailleur, par exemple, est bien près de la sculpture. Pour un tailleur qui sent, qui modèle et rectifie la nature, je donnerais volontiers trois sculpteurs classiques. »

Charles Blanc, dans un volume spécial, consacré à *L'art dans la parure et dans le vêtement*, étudie également les lois générales de l'ornement et démontre de façon péremptoire que loin d'être un objet d'observation frivole, la décoration par le vêtement et la parure sont, pour le philosophe, une indication morale et un signe incontestable des idées régnantes.

Il serait intéressant d'écrire l'histoire des grands couturiers français et autres depuis qu'un nommé Worth, sujet anglais, qui avait débuté à Londres dans le commerce des châles vers 1850, vint s'installer à Paris où il acquit comme couturier et surtout comme instigateur de grandes réformes dans le costume, une vogue considérable. Ce fut longtemps l'autocrate du goût et c'est à sa suite que des hommes intelligents, abandonnant des professions diverses, s'improvisèrent coutu-

riers et acquirent une réputation universelle sous des noms ou prénoms sommaires et caractéristiques que nous n'avons point besoin de rappeler ici. Le succès de la plupart d'entre eux fut très rapide et, malgré une concurrence chaque jour plus considérable, la clientèle sembla se multiplier, car le chiffre des affaires atteint aujourd'hui, dans la plupart de ces maisons, des sommes d'une importance extraordinaire. Les clientes qui dépensent annuellement chez leur couturier 25.000 à 30.000 francs sont assez nombreuses et l'on cite une Américaine âgée et réputée pour sa prodigalité qui, en une seule année, régla à son fournisseur pour environ 350.000 francs de factures. On peut juger du nombre de robes fournies à cette excentrique en calculant chacun des costumes à un prix moyen de 700 francs.

Comme on peut le penser, le grand écueil du métier est surtout la difficulté d'obtenir des assurances de règlement et de faire rentrer chaque année le prix des livraisons faites. Les femmes, qui sont filles d'Ève et se laissent aisément tenter par la coquetterie, sont pour ainsi dire grisées et fascinées par le charme, l'élégance et le luxe des modèles qui leur sont soumis. Elles perdent souvent la tête et ne savent plus calculer selon leurs moyens. Aussi nombre d'entre elles sont-elles surprises lorsque leur parviennent

des factures à payer, *les grandes douloureuses,* comme elles disent dans leur argot mondain. Cela crée des difficultés nombreuses, des règlements difficiles, car devant l'énormité de la somme beaucoup de jeunes femmes n'osent avouer leurs folies à leurs maris, afin d'éviter des contrariétés de ménage qui pourraient prendre des proportions souvent excessives. Il faut donc ruser, temporiser et la grande vertu du couturier est celle de savoir attendre et de ne rien compromettre par des exigences qui seraient intempestives et maladroites.

C'est pour ces raisons que le couturier parisien arrive parfois à devenir l'ami, le confident de ses jolies clientes qui ont eu à implorer sa commisération, à réclamer ses ménagements ou à solliciter sa bienveillance pour accepter de nouvelles commandes qui viennent s'ajouter souvent à des dettes déjà excessives. Le couturier, en conséquence, joue un rôle assez curieux dans les ménages parisiens et il apparaît comme un personnage méphistophélique dans quantité de procès en divorce. Les vaudevillistes et quantité d'auteurs dramatiques n'ont pas manqué de mettre fréquemment ce personnage en scène tout en indiquant les traits amusants de son caractère professionnel, de son infatuation comique et de ses prétentions au grand art.

Les marchandises employées par les grands couturiers parisiens se composent de soieries dans la proportion de 46 % ; les dentelles figurent pour 13 %, les passementeries pour 11 et, pour le reste, on remarque, d'après les statistiques officielles, les fourrures comme donnant 8 %, les broderies 7 1/2 %, le juponnage 4 1/2 %, le lainage 3 1/2 %, les plumes 2 %; les fleurs, les baleines de corsage, les menues fournitures de lingerie, d'étoffes de crin, de caoutchouc, de dessous de bras, de fil, d'aiguilles, etc., complètent le pourcentage.

Quant à la clientèle, les grands couturiers des environs de la Place Vendôme ont calculé que leurs expéditions à l'étranger atteignaient annuellement près de 50 % de leur chiffre d'affaires et ils divisent ainsi leurs calculs: 1° livraisons aux commissionnaires et intermédiaires divers de l'étranger ; 2° livraisons aux couturières anglaises, américaines et allemandes qui viennent visiter une ou deux fois par an leurs nouveaux modèles et leur apporter des commandes lorsqu'elles n'achètent point les types nouvellement créés pour les reproduire ; enfin, 3° ventes faites à Paris aux étrangères venues spécialement pour renouveler leurs costumes. La clientèle de Paris et des provinces françaises ne dépasse donc guère 35 % du total des affaires de la grande couture.

Il faut avouer que c'est assez mince et mal proportionné avec la réputation de grande élégance de toutes les Parisiennes. Cependant, il faut reconnaître que la grande majorité des élégantes se pourvoient plutôt chez des couturières plus modestes qui, après s'être fait habiller chez les maîtres en renom, savent copier avec une grande habileté les modèles nouveaux et les fournir à des prix infiniment plus bas à leurs fidèles clientes. Il faudrait à ce sujet des livres pour expliquer tous les trucs qui se pratiquent actuellement dans la confection dernière mode du costume.

La moyenne des affaires totales relevées annuellement chez les rois de la grande couture de Paris varie entre 9 et 10 millions. Ces chiffres assez importants se divisent environ entre 4.000 et 5.000 comptes ouverts au maximum. Sur ces comptes, il y en a de très médiocres et d'autres fabuleusement élevés. On y voit figurer également nombre de femmes qui profitent d'une réduction de plus de 60 % en raison de leur situation spéciale, dans le monde des arts. Ces dames sont des actrices en renom, des cantatrices ou des divettes de music-halls, des femmes de journalistes très en vue, des élégantes susceptibles de donner le ton à la mode, en un mot toutes celles qui, par leurs relations ou leur publicité personnelle, peuvent attirer aux grands couturiers un

nouvel apport de clientèle et servir ainsi de réclame vivante à une maison de couture.

Tous les couturiers possèdent des renseignements les plus minutieux sur les principales clientes de Paris et de l'étranger et surtout sur leur solvabilité. Il existe une *liste blanche* qui est celle des bonnes payeuses ayant une fortune de tout repos, effectuant leurs règlements au comptant, une *liste jaune* pour les clientes de moyenne fortune et qui se font « tirer l'oreille » pour solder leurs arriérés ; enfin, une *liste noire* qui est celle des insolvables, c'est-à-dire des élégantes n'ayant que des ressources aléatoires et qui, après avoir trouvé moyen de se faire livrer de nombreuses commandes, ne peuvent jamais arriver à donner le moindre acompte sur les robes qu'elles portent et qui leur servent à faire de nouvelles dupes ailleurs.

Les créances irrécouvrables se trouvent être en nombre encore important et beaucoup proviennent de femmes de très haute qualité et qui semblaient être dignes de figurer au premier rang sur les fameuses *listes blanches*. Sans vouloir nommer aucun nom, bien que beaucoup de ces noms aient défrayé les chroniques de la presse du monde entier, on peut dire que les familles souveraines d'Europe comptent un certain nombre de femmes qui n'ont jamais pu s'acquitter

vis-à-vis de leur couturier créancier. Au demeurant, il faut estimer à 15 % environ le chiffre des livraisons que les grandes maisons de couture doivent annuellement passer aux « profits et pertes ». Ce sont naturellement les bonnes clientes qui paient pour les mauvaises.

Le philosophe peut remarquer à bon droit que toute une partie de l'humanité ne pense, ne vit, ne se meut que pour satisfaire la déesse la plus insatiable et la plus tyrannique : *la Mode*. Depuis le chasseur à l'affût dans la pampa, la forêt ou la plaine, jusqu'à la plus modeste ouvrière des grandes villes, le nombre des femmes et des hommes qui sont employés à la récolte des matières premières ou à la manutention compliquée des fabriques du vêtement est considérable. Le travail du monde, si on y regarde d'un peu près, se trouve être consacré pour une grande part à revêtir avec faste, confortable, élégance et harmonie, la femme et la beauté.

Chose curieuse, lorsqu'une mode nouvelle se produit et s'impose, elle fait naître presque aussitôt une branche industrielle qu'elle crée lorsqu'elle ne la ressuscite pas. Que la mode revienne à la mousseline subtile et nuageuse, aussitôt de nouveaux métiers sont constitués et les usines ne chôment plus. Si la dentelle est exilée de l'empire des modes, aussitôt les plus délicieuses produc-

tions de cet art manuel qui fit la fortune de Bruges, de Chantilly ou de Venise, se trouvent paralysées. Il en est de même du velours, des satins et des industries de la soie qui languissent ou vivent d'une nouvelle vie selon que la mode les adopte ou les rejette. Le port de la crinoline autrefois mit en mouvement d'innombrables usines de bandes d'acier et le goût des tournures portées sur hanches donna au commerce du crin une extension qu'il n'a point retrouvée depuis. Les variations de la mode que gouvernent le plus souvent nos grands couturiers ont donc une importance économique de premier ordre ; on pourrait dire également qu'ils ont une importance sociale et que le sort des femmes employées dans la fabrication du costume serait digne d'être envisagé avec un peu plus de sollicitude par les législateurs.

Ainsi revenons à nos ouvrières et pénétrons dans les ruches bourdonnantes qu'elles remplissent de leur activité.

Les ateliers de confection pour robes comprennent diverses sortes d'ouvrières. On y voit apparaître au premier rang les coupeuses qui sont chargées de débiter l'étoffe d'après les mesures fournies et les types de costumes adoptés, les apprêteuses qui prennent les morceaux d'étoffes coupés et les assemblent par ordre à l'aide d'un faufilage de

fil hâtif que l'on nomme un bâti ; puis on trouve les mécaniciennes qui piquent les coutures, les couseuses plus délicates qui sont désignées de ce joli nom : « les petites mains » et qui achèvent à l'aiguille tous les menus fignolages du costume. Le travail d'une robe est également divisé entre les corsagières et garnisseuses, les jupières qui ne font que la jupe, les lingères qui s'occupent des dessous, et ce ne sont ici que les grandes divisions, car il serait trop long de s'étendre sur la mise en œuvre par catégories diverses d'un atelier de confection.

Les mondaines et les grandes clientes étrangères qui pénètrent dans un des salons des grands couturiers à la mode ne voient, en général, que la surface attrayante et claire, animée de luxe et de confort, de la grande maison où elle s'achalande, elles ne sauraient concevoir le prodigieux travail qui s'opère dans les coulisses de ce théâtre en action. Évidemment, elles voient défiler devant elles, actives à l'excès, presque toujours débordées de commandes à recevoir ou à livrer, une vingtaine de vendeuses, de jolies filles « porte-toilettes » qu'on nomme des « mannequins » et d'habiles essayeuses qui suffisent à occuper les clientes. Mais, pendant ce temps, pour répondre aux exigences des commandes, plus de huit cents ouvrières ne cessent d'emplir de leur fébrile activité

des ateliers plutôt sombres, étroits, mal éclairés qui sont soigneusement soustraits aux regards publics. Là, selon le grade, l'ancienneté, les capacités d'ordre et de travail, commandent les « premières », acerbes et hautaines, ordonnant à des centaines d'êtres dont elles partagent la besogne journalière. Ici les coupeuses taillent ; là les manutentionnaires distribuent ; les comptables mesurent, alignent des nombres, font des prix; partout de nombreuses apprenties, figures maigres encore mal développées, mutines et souvent perverses, vont, viennent, bousculées, bousculant. Tout à coup s'ouvre une porte, un salon brillant apparaît. Nous sommes ici dans l'endroit le plus luxueux de la maison : les fleurs se reproduisent à l'infini dans les glaces ; de moelleux tapis glissent sur les parquets cirés. Le rite de l'essayage va commencer, aussi hiératique, aussi compliqué de gestes et de paroles choisies, que celui d'une cérémonie mystique. Des clientes sont assises en beau groupe autour de la pièce vaste et claire. Cela forme un cercle admirable d'étoffes et de froufrous. Parfois hélas les opulentes clientes ne sont pas d'une beauté qui réponde au décor. Beaucoup de celles qui les servent, les vendeuses, les épingleuses, les mannequins surtout sont plus jeunes et plus jolies. Mais les clientes ont le rang et la fortune. Elles tiennent à leur discrétion ces

femmes qui se soumettent à leurs volontés sans oser rire de leurs prétentions. Déjà la discussion est engagée entre la demande et l'offre. L'acheteuse demande tel article, tel tissu préféré. La vendeuse, toujours renseignée sur le vrai « dernier cri », propose au contraire telle étoffe nouvelle, d'une couleur chatoyante et bigarrée. Alors le « mannequin » paraît. Ici c'est la valse lente d'une femme jeune, jolie, élégante, d'une plastique admirable qui doit mettre en valeur telle robe qui n'est que d'emprunt et qu'elle fait valoir, telle jupe merveilleuse, tel corsage d'apparat qu'elle ne portera jamais hors de ce salon où on la paie pour l'une des besognes les plus ironiques et les plus ingrates auxquelles femmes furent jamais soumises !

Au commandement de la vendeuse ou de l'acheteuse, le mannequin tourne, lève les bras, penche la tête, s'incline, se penche, s'assied, marche et, chaque fois, s'exécute avec grâce et maintien. Une ouvrière subalterne, munie d'épingles, de fil, corrige, pique, modifie ; la vendeuse note, le mannequin vire, prend des poses, se redresse et mime des allures coquettes ; l'acheteuse satisfaite sourit et se décide.

Les ateliers d'essayage et tous ceux qui environnent les salons du grand couturier ne constituent qu'un cercle doré de l'enfer du travail

auquel sont soumises tant de frêles et délicates petites Parisiennes. Ce qui est infiniment plus terrible, ce sont les salles de couture où vivent pêle-mêle toutes les confectionneuses dans un espace restreint et peu propice à la santé de celles qui y sont encloses. La peinture que je pourrais en faire ne pourrait qu'attirer la commisération des personnes des hautes classes sociales. Mais le tableau serait long et minutieux; il a fait l'objet d'un livre du comte d'Haussonville, intitulé : *Misères et remèdes*, et je puis dire que le sujet est loin d'être épuisé.

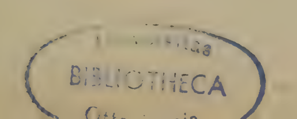
Personne ne pense cependant aux dessous pitoyables que dissimulent les grandes entreprises toujours opulentes du royaume de la mode. Toutes les coquettes qui s'habillent, babillent et se déshabillent sans plus songer aux questions sociales que de brillants oiseaux en cage, seraient émues souvent, en se parant pour le dîner ou le bal, si leurs jupes, leurs corsages, leurs dessous soyeux, leurs guipures crémeuses pouvaient leur révéler dans quel cercle d'indigence, de résignation et de lentes veillées ils ont été confectionnés.

Il faut bien reconnaître que c'est un dur et pénible prolétariat que celui des ouvrières de l'aiguille. Si l'on cite les premières de magasins, les jolis mannequins d'élégance et les habiles vendeuses qui, chez les grands couturiers, arri-

vent à « se faire des mois » fort présentables, il est juste de dire que ce sont des privilégiées dont le nombre est excessivement restreint sur la place. A côté de ces veinardes que la chance, la beauté, la distinction de manières, l'intrigue ou la galanterie ont le plus souvent servies, combien de milliers et de milliers de petites ouvrières arrivent péniblement, au prix d'un labeur de douze heures et plus par jour, à ne gagner que 4 ou 4 fr. 50 au maximum ! Le salaire du plus grand nombre ne dépasse presque jamais 3 fr. 50 et encore ces pauvres filles ont-elles presque toutes à supporter la morte-saison qui dure plusieurs mois et les réduit trop souvent aux pires nécessités. Encore n'est-il question ici que des ouvrières excessivement habiles et entraînées par des apprentissages à l'aurore même de leur adolescence. Quant aux inexpérimentées, aux malheureuses couturières en mansardes ou parquées en nombre dans de vastes ateliers, leur salaire arrive à grand'peine à 1 fr. 75 ou 2 francs. *Deux francs* pour avoir manié l'aiguille de l'aube à la vesprée !

Chaque jour des milliers d'êtres jeunes, délicats, que guette déjà la maladie, pourraient sangloter les terribles couplets du poème de « *la Chemise* » composés par un grand poète anglais.

Songeons-y plus souvent aux petites ouvrières, aux merveilleuses petites fées de la Mode. On les



chanta souvent en France dans des couplets de music-halls, mais il semble qu'on s'y plaise à dissimuler leur détresse véritable sous des refrains joyeux exaltant leur gentillesse ou sous des propos d'amour qui encensent leur frêle beauté.

Quelle vie est la leur cependant ! Tout au matin, on les voit descendre des quartiers populeux et lointains, propres, bien tenues et pimpantes. Plus d'une a laissé au départ la mère percluse dans un lit de douleurs, le père à l'hôpital, les frères et les sœurs plus ou moins vêtus et affamés. Pourtant, des chagrins si lourds ne réussissent point toujours à dompter leurs vingt ans ; l'insouciance et la gaîté dominent chez la plupart d'entre elles et c'est en pépiant généralement, en chantant comme des petits oiseaux lâchés qu'elles marchent, côte à côte, avant d'aller s'enfermer dans la grande cage dorée où elles seront privées d'air respirable, de lumière et d'horizon. A midi cependant la volière s'est ouverte et toutes sortent gaîment pour aller prendre au dehors, dans des promiscuités de toutes sortes, un repas aussi court qu'il est frugal. Cette envolée tumultueuse des petites ouvrières hors de l'atelier, en plein milieu du jour, les a fait surnommer les « midinettes ». Ce sont ces midinettes qui se répandent par groupes dans les louches petites crémeries du quartier, dans les restaurants des pauvres, dans les plus

lamentables gargottes. Les moins fortunées, celles qui peuvent à peine se nourrir et se vêtir, doivent se satisfaire d'un bol de lait avalé à la hâte sous un porche et d'un croissant ou d'une brioche sans rien plus. Quelques-unes réalisent des miracles d'économie et tout en demeurant vertueuses, ce qui est peut-être moins rare qu'on ne suppose, réussissent à soutenir de leur maigre budget une famille nécessiteuse, tout en parvenant, aux prix de quelles attentions, à demeurer proprement et coquettement vêtues.

Ah ! que peu enviable est leur sort, surtout au sortir de la jeunesse où un si grand nombre d'entre elles n'ont de refuge que dans la maladie et la mort ! Toute leur vie de dur labeur se passe au service de l'impérieuse élégance. Le luxe et la richesse d'apparat, la beauté triomphante dans le costume ne se perpétuent que grâce à elles. Quel contraste s'offre entre leur détresse et la vanité glorieuse des nobles dames qu'elles ont su parer et qui ne conservent vis-à-vis d'elles qu'un offensant dédain et un souverain mépris si par malheur leur fils, épris d'une de ces petites cousettes, la fait grosse de ses œuvres.

Les hommes, en qui le talent d'artiste n'exclut point la bonté de cœur, ainsi que quelques femmes généreuses, ont pensé depuis dix ou quinze années à améliorer le sort des petites ouvrières.

Il s'est créé à Paris plusieurs ligues en leur faveur. Citons celle de *Mimi-Pinson*, l'une des plus récentes et des mieux justifiées. Toutefois, ces efforts sont encore bien maigres et j'aimerais voir les femmes du monde comprendre enfin quel lien étroit de solidarité les unit à ces modestes et délicates créatrices de leur luxe, de leur goût et de leurs élégantes enveloppes.

SECONDE PARTIE

LA PARISIENNE DE CE TEMPS

DANS SES DIFFÉRENTS MILIEUX, ÉTATS ET CONDITIONS

CHAPITRE V

GÉOGRAPHIE DE LA FEMME A PARIS

LES DEUX RIVES DE LA SEINE. — PARIS PAR DÉPARTEMENTS.
LES THÉBAÏDES DE LA RIVE GAUCHE.
LE PARISIANISME SPÉCIAL DE LA RIVE DROITE.
NOTES DE VOYAGE DE LA PLACE DE LA NATION A LA PLACE DE L'ÉTOILE.

Un humoriste de la déjà lointaine génération, de 1840 à 1860, qui dota notre librairie d'une si amusante collection de *Physiologies*, avait jadis annoncé, sous le pseudonyme de Malte-Blond, une *Géographie générale de la Femme*, où certainement la science descriptive, statistique et exacte des Malte-Brun et des Elisée Reclus aurait trouvé un emploi imprévu, mais cependant ingénieux. Il est regrettable que cette idée originale n'ait pu être réalisée en une forme littéraire et durable ; elle reste à exécuter. On la peut encore

recueillir et mettre au point ; elle fournirait matière à un excellent livre pittoresque, sémillant, paradoxal, d'une drôlerie imprévue souvent amusante et difficilement banale.

La géographie... ou, pour mieux dire, l'ethnographie de la femme dans les deux mondes, donnerait lieu à une étude physiologique d'autant plus aisée que l'observation de la femme peut s'étendre à l'infini avec des incursions dans le domaine scientifique et des haltes dans certains milieux pornocratiques où la créature se trouve bestialisée par la servitude de l'homme. Les documents abondent pour étayer un tel travail.

En attendant que cet ouvrage de haute saveur nous soit présenté, donnons ici, en quelques pages, sans nous y attarder autrement, et par larges tracés d'ensemble, les principales lignes de la *Carte Gynécographique* de Paris.

La Seine sur son parcours nous offre les deux grandes divisions dominantes : la *Rive droite* et la *Rive gauche ;* l'une marquée de couleurs plus vives, plus éclatantes ; l'autre colorée de tons plus profonds et plus résistants, dans la gamme des gris bleus de l'étude et de la mélancolie.

Dans le sens de la fantaisie, du bruit, du mouvement, de la légèreté, de l'extériorité du plaisir, la rive droite, située au nord, dément franchement sa topographie ; c'est le plus méridional des

deux rivages séquanais. La femme s'y épanouit avec plus d'élégance et y dégage à un degré supérieur le parfum de parisianisme qui est en elle.

La *Rive droitière* reflète exactement le ton, l'esprit, le *chic*, l'allure générale de la contrée qu'elle habite. — Les districts les plus florissants de grâce, de richesse, de distinction s'étendent vers l'ouest, où ils gagnent chaque jour du terrain; ceux du centre sont d'une variété déjà plus hétérogène; ceux de l'est enfin demeurent incultes, populeux, grouillants et forment la zone de la production; l'ouvrière et la petite bourgeoise y pullulent, modestes fleurettes non rehaussées par les soins d'émoussage, d'immersion et d'hygiène qui leur seraient, plus qu'à toutes autres, nécessaires.

La Rive droite forme une sorte d'heptarchie dont les sept États sont ceux de *l'Étoile*, des *Batignolles*, de *Montmartre*, de *La Chapelle*, de *Belleville*, de *la Nation* et de *l'Opéra*. Les mœurs des indigènes de ces sept États sont assez typiques pour fournir à l'observation d'un physiologiste nombre de notes étranges bien faites pour inspirer le programme d'ensemble d'un *Voyage circulaire à travers les départements du nord-est et ouest de la Capitale*.

Il est à souhaiter qu'un Delvau moderne s'applique à cette étude comparative en quelque ouvrage précieux qui ferait la joie des bibliophiles collectionneurs sur Paris. — Il y en eut beaucoup autrefois. En reste-t-il encore ? — Notre rôle plus modeste se borne à indiquer le tracé ou pour mieux dire le schéma de l'ouvrage.

La Rive gauche de Paris présente une physionomie d'ensemble infiniment plus froide et plus paisible. C'est la province de la métropole, une province pleine de charme, à peine exilée aux portes de la ville et qui se retranche derrière la Seine, dans l'espoir de n'être pas envahie par la fermentation des plaisirs, par la blague et par la vide sonorité de l'*other side*, du Rivage opposé.

La Parisienne *Rive gauchère* diffère essentiellement de la *Rive droitière*. — Elle est en général plus recueillie, plus profondément empreinte de sa respectabilité ; son allure de bourgeoise est modérée mais déjà esquissée. On sent que la dame de la Rive gauche est fière de son quartier, qu'elle se considère, non sans raison, comme faisant partie de l'aristocratie qu'il recèle, aristocratie de race, de sciences, de littérature et d'art. Elle indique par sa tenue correcte, parfois un peu maniérée, qu'elle est du « faubourg Saint-Germain » ou qu'elle l'avoisine, car le noble faubourg s'étend des Invalides à Saint-Germain-des-Prés d'une part,

et de l'autre des quais Voltaire et d'Orsay aux confins du Luxembourg.

Toutes les Parisiennes vivant dans ce quadrilatère ne sont pas exemptes d'une certaine morgue et s'attribuent inconsciemment un air « de naissance » et de suprématie morale. Ce n'est pas, croyez-le bien, sans une nuance d'orgueil qu'elles précisent leur adresse aux « gens » de l'autre côté de l'eau.

La province Rive gauchère, même en ses quartiers excentriques, est moins extravagante que celle de la ville d'en face.

Les régions principales de ce grand territoire sont, à l'ouest : Vaugirard, Grenelle et les *Invalos*, comme disent les naturels du lieu ; au centre le *Boul'Miche*, le Luxembourg et Montparnasse (jurisprudence, médecine et peinture) ; à l'est Montrouge et les Gobelins, *vulgo :* les *Gob'*.

Les étudiantes, les ouvrières d'usine, toutes les professionnelles de la Rive gauche ont un caractère bien nettement tranché et qu'un analyste pourrait aisément démontrer. Les *Montrougiennes* et les *Vaugirardaises* sont les provinciales de Paris les plus rebelles à s'imboire de l'esprit subtil et mouvementé de la capitale ; les plus arriérées peut-être de toutes les Parisiennes.

Il appartient au physiologiste futur de *Paris par Départements* d'exprimer en de successifs

chapitres le caractère, le langage, les mœurs, les idées générales des différents types de femmes dont nous venons de signaler le cantonnement sur la carte de Paris. Nous ne pouvons songer ici à développer nos observations dans cette sorte d'introduction aux études concentrées qui vont suivre, et qui, toutes, engloberont une à une les nombreuses catégories parisiennes auxquelles notre société peut encore assigner un rôle déterminé. Nous nous contentons d'arrêter d'un trait et de colorier d'une teinte imperceptible les districts originaux de la carte du Paris féminin, si complexe et si mouvant.

Il n'est point peut-être de ville au monde, comme celle-ci, où, sur un parcours relativement restreint, on puisse observer une aussi grande et aussi successive variété de types, d'usages, de costumes et de professions.

Partant (pour prendre au hasard un itinéraire en exemple) de la place de la Nation, tout là-bas, près de Vincennes, dans le but de gagner la place de l'Etoile, à l'autre bout de Paris, un excursionniste flâneur découvrira, durant ce trajet qui n'atteint peut-être pas quinze kilomètres, le plus amusant défilé de femmes qui se puisse voir en suivant la hiérarchie exacte des diverses classes sociales de la femme à Paris.

En quittant la grande place sur laquelle règne

l'effigie de Philippe-Auguste, le promeneur matinal se sentira comme enveloppé par une activité de ruche en travail. Au milieu d'hommes en bourgeron bleu se hâtant d'un pas égal vers des chantiers lointains, il verra filer, prestes d'allures, alors que déformées de corps et *usées sur les jambes*, selon l'expression de nos Bourguignons, des balayeuses rentrant du *turbin*, des polisseuses, cigarières, brocheuses, filles de boutique, femmes de ménage, revendeuses et crieuses au panier, des femmes de lavoir chargées d'ustensiles, des matelassières, tout un petit monde se rendant à l'ouvrage d'un pas automatique et régulier, d'un pas de fonctionnaire.

Tout le long du faubourg Saint-Antoine et de la rue de Rivoli, le curieux observateur verra, peu à peu, se transformer le kaléidoscope de la voie publique. A la hauteur de la Bastille, la femme exprimera déjà les airs de la petite bourgeoisie industrielle, demoiselles de caisse, comptables, fleuristes, brunisseuses, passementières, teinturières, étalagistes, assortisseuses se dirigeant vers les quartiers du Caire et du Petit-Carreau. Puis, jusqu'à l'Hôtel de Ville, domineront les petites ouvrières, trottins, giletières, blanchisseuses, bourgeoises à paniers ou à sacoches, de professions indécises, placières, bonnes à tout faire, domestiques sans place, institutrices, étu-

diantes retour d'une débauche, petites demoiselles en quête de leur brevet supérieur, tout une médiocratie bariolée, besogneuse, un peu attristante à contempler.

Le Métro « *Porte Vincennes-Maillot* » échantillonne assez bien tous ces genres lorsqu'on le pratique de l'est à l'ouest.

Si l'on oblique légèrement au nord, entre l'orée du boulevard Sébastopol et la rue du Pont-Neuf, la population remuante des Halles se montrera dans le brouhaha du mouvement des carrioles et des charrettes. — Combien nombreuses sont celles, parmi nos contemporaines, qui vivent du ventre de Paris et qui se rendent chaque matin pour des buts différents, et des fonctions variées, à ce quartier général, en dehors des cuisinières et des ménagères courantes ! — Ce sont des bouchères, revendeuses, fruitières, détaillantes de toute sorte de petits métiers, écaillères, débitantes de boissons réchauffantes, de petit noir, de café au lait ou de soupes pour les travailleurs de l'endroit, des laitières, marchandes des quatre-saisons, vendeuses de mouron..., la liste serait interminable de toutes ces solides commères vivant du gagne-petit parisien.

En approchant du Palais-Royal, nouvelle transformation totale dans le genre, la démarche et la physionomie des passantes ; l'élégance reprend ses

droits, même chez la salariée. Ce sont des bandes de couturières d'une tenue soignée, des jeunes filles conduites par leurs bonnes à l'atelier, sinon au Louvre, chez le professeur ne chant ou de déclamation, des jeunes femmes filant à un rendez-vous d'affaires ou de plaisir, des gouvernantes et des bonnes d'enfants, des étrangères munies du Bædeker classique, des demoiselles du Conservatoire, des petites danseuses allant à la répétition, tout cela correct, ganté, joliment nippé, traversant les ponts en sens inverse, soit dans la direction du *Bon Marché*, soit vers celle de l'Opéra. Tout cet échantillonnage féminin se trouve reconstitué aux divers bureaux d'omnibus de la place du Théâtre-Français qui déposent ainsi que le Métro, dans ce centre fortuné, les Parisiennes de l'Odéon ou de Clichy, des *Filles du Calvaire* ou des Ternes, de la *Porte Maillot* ou de la *Halle aux Vins*, et par voie souterraine de *Marbeuf*, de la Concorde, des Tuileries, de Saint-Antoine et de la Bastille.

En abordant les Champs-Élysées et les remontant jusqu'à la place de l'Étoile, le même flâneur observera toutes les manifestations matinales de la vie élégante : l'amazone, la bicycliste, le modèle, la soubrette, la lectrice, la costumière mondaine, la manicure, la masseuse, la pianiste, l'androgyne aux manières lesbiennes, à la tenue

étrange, au regard froid, la femme galante, les femmes hygiénistes de tous les rangs et qualités, et, parmi celles-ci, des Anglaises très *lady-like*, des dames de charité, des dévotes évoluant lentement vers les églises de Chaillot ou de Saint-Philippe, des dames touchées par la ménopause et qui ne veulent pas grossir, des neurasthéniques et des entraînées.

Et, tandis que tout ce monde marche sur les contre-allées de la grande avenue avec des manières non exemptes de snobisme, tandis que les petites femmes, sortant de chez le grand doucheur, se démènent pour opérer la réaction, et que d'autres promènent des meutes de toutous auxquels sont prodigués des soins que n'ont pas bien des enfants, sur la chaussée montent, à grande allure, des chevaux de sang ou d'élégantes *autos* de style traînant de jolies « tendresses » toutes pimpantes sous la poudre fraîche, et qui vont se refaire en plein air, vers Boulogne, des lassitudes, sinon des dégoûts d'une nuit de complaisances chèrement payées.

Que de femmes déjà lasses entrevues au fond des coupés! Que de visages fatigués par les écrasants surmenages de l'oisiveté! Quel contraste avec ces lointains quartiers du Trône ou de l'avenue Ledru-Rollin.

L'Étoile, — comme disent les conducteurs du

métro et les receveurs des trams — se trouve être la fin de cette excursion, car plus loin, là-bas, à l'horizon de l'avenue, *le bois*, c'est la grande piscine d'air où tous ceux qui le peuvent vont prendre le bain matinal d'oxygène dont les mondains ne se peuvent passer.

A l'issue de cette rapide course à travers le centre de la capitale, on est en droit de penser que ces Champs-Élysées forment le plus joli côté de la médaille parisienne, mais il est également charitable d'en regarder l'envers qui s'oxyde et s'encrasse de tant de misères physiques, de tant de sueurs de pauvresses condamnées aux travaux forcés de la vie, et dont nous allons bientôt entrevoir les principales physionomies, les mœurs et les dérisoires salaires, les salaires de famine, les salaires qui conduisent ces infortunées à l'inévitable prostitution.

CHAPITRE VI

LA DOMESTICITÉ PARISIENNE

LES FEMMES DANS LA DOMESTICITÉ PARISIENNE.
LA FEMME DE CHAMBRE. — LA CUISINIÈRE.
LA BONNE D'ENFANTS. — LA BONNE A TOUT FAIRE.
LA FEMME DE MÉNAGE. — LA BONNE DE CHEZ DUVAL.
LA NOURRICE. — LA LECTRICE. — LA GOUVERNANTE.
LA DEMOISELLE DE COMPAGNIE.

De toutes les femmes vivant à Paris, les plus imperméables à l'air parisien, les plus réfractaires au milieu dans lequel elles s'actionnent, les plus rebelles au dégrossissement de la ville, sont assurément les domestiques de toutes catégories, exception faite toutefois de certaines alertes chambrières du monde galant.

Qu'elles viennent d'Auvergne ou du Poitou, du Morvan ou de la Bretagne, de la Vendée ou de la Gascogne, de la Provence ou bien des Flandres, les servantes de Paris parviennent diffici-

lement à perdre le goût de leur terroir, l'accent de leur province, la lourdeur de leur origine.

Aussi ont-elles longtemps servi de types accusés et de personnages comiques, sûrs de dérider la bourgeoisie parisienne, dans la plupart des vaudevilles, des mélodrames, des saynètes et surtout des farces du genre « *Palais-Royal* ».

La domestique joue un rôle prépondérant dans la conversation des ménages parisiens. Dans tous les mondes où sévit la causerie *popotte,* c'est-à-dire presque généralement à tous étages de Paris, il n'est question que de ces « créatures ».

« *Êtes-vous contente de votre domestique, chère madame?* » est une de ces phrases qui mettent le feu aux poudres des chauds dialogues dans la médiocratie des salons bourgeois. L'art des confidences s'allume aux relents des cuisines, et il semble que ce soit là un terrain familier pour cimenter l'amitié de deux femmes.

Ce que l'on entend de « *Cette fille est inconcevable...* » ; de « *Je l'ai surprise hier encore...* »; de « *Aujourd'hui il ne faut pas être difficile... les bons domestiques ne courent pas les rues, ceux qui les ont les gardent* », et autres phrases marquées au coin des lieux communs les plus vulgaires, est inénarrable. Cela devient même un thème préparatoire pour les visites de noces des petites mariées, et les matrones éprouvées aiment à conseiller les

jeunes recrues du ménage, et à leur enseigner le goût des méfiances et des duretés farouches.

Les plus indulgentes, les vieilles dames qui ont de la littérature et de la charité, concluent régulièrement par cette phrase classique du créateur de *Figaro* : « *C'est une plaie sociale évidemment, ma chère enfant ; mais aux vertus que les maîtres exigent de leurs domestiques, combien, pensez-vous, seraient en mesure d'être leurs propres serviteurs ?* »

Axiomes : Les servantes sont les ennemies naturelles de leurs maîtresses, et *vice versa*.

— Les hommes seuls dans le ménage recueillent le plus souvent leurs sympathies.

« *Monsieur est si bon !* » est une réflexion consacrée par l'usage.

— Les patronnes inspirent quelques considérations aux valets. Les concessions vont de la jupe aux culottes ou de la culotte à la jupe.

— Les femmes en service ne manifestent guère leur satisfaction de « la boîte » où elles travaillent que par cette réflexion : « *Madame n'est pas trop rosse.* »

— Les maîtresses en général sont, à vrai dire, tyranniques, soupçonneuses, « regardantes », tatil-

lonnes, revêches et blessantes pour leurs « esclaves ». Elles mettent tout sous clef, comptent le sucre et les bougies, inspectent les malles, observent de près la danse de l'anse du panier, retiennent *la casse* sur les gages et octroient elles-mêmes avec parcimonie la portion congrue sur les plats qui doivent être resservis le lendemain.

— La bourgeoise française est la plus féroce des patronnes ; — elle rendrait des points à un capitaine de négriers.

— *La Bonne* parisienne est, quoi qu'on puisse prétendre, infiniment supérieure, par le labeur fourni et par ses qualités de *main mise à tout*, aux bonnes des pays anglo-saxons qui sont exécrables.

Les femmes fournissent un contingent très important à la domesticité parisienne. Il est à remarquer toutefois que ce personnel, qui comprend : les femmes de chambre, les cuisinières, les bonnes à tout faire, les bonnes d'enfants, les nourrices et les femmes de ménage, ne se recrute guère qu'en province.

La Parisienne de Paris s'accommode mal « d'être en condition » ; il y a chez elle un besoin d'indépendance, un désir perpétuel de changement qui la poussent à ne jamais faire partie d'une famille, — fût-ce à titre de salariée. — Tout au plus consentira-t-elle à être *femme de chambre*, et encore...

dans le demi-monde. Là, elle nourrit l'espoir qu'un des Messieurs de Madame la lancera; car, songeant à sa maîtresse, elle juge que « cette chipie, née comme elle au faubourg ou à Belleville, ne vaut pas autant qu'elle et est moins jolie ou gentille ». — Cette espérance se réalise parfois, pourvu que la femme de chambre soit quelque peu agréable à l'œil, et qu'elle ne se montre point farouche aux jeux de mains entre les portes.

De toutes façons, ce n'est pour elle qu'une étape. Telle qui débuta femme de chambre dans le quartier de l'Europe ou dans la plaine Monceau se retrouve un beau soir étoile au Moulin-Rouge, chanteuse dans un *beuglant* de dixième ordre, ou bien, — et c'est là son bâton de vieille garde, — tenancière d'une louche maison meublée en quelque Batignolles ou dans le quartier de l'École militaire. Elle a appris chez sa maîtresse le grand jeu de l'exploitation du « Monsieur » par la femme, et elle le pratique avec une remarquable roublardise, — en marge des lois.

Mais à ses débuts, celle-ci est plutôt la soubrette que la chambrière, c'est la descendante de Lisette et de Marton, la jolie fille de Paris propre à donner la riposte aux Frontins et aux Scapins de l'office. Elle a sur eux l'avantage de la finesse

naturelle à son sexe et reste inattaquable, car elle représente comme la doublure de sa maîtresse, dont elle sait les secrets du cœur et les dessous de la toilette. C'est l'intendante friponne des vices de Madame ; elle connaît les mystères de l'alcôve, les perfidies, les dettes secrètes, les intrigues, les notes de couturières et de modistes de « la typesse ». Rien ne lui est caché ; cependant elle espionne beaucoup, elle observe davantage ; elle s'efforce d'accumuler assez de matériaux de combat pour rendre par la suite, vis-à-vis de sa maîtresse, sa situation inexpugnable. Elle est coquette, lavée, parfumée, affecte un parler distingué et grasseyant, qu'elle accentue d'une pointe d'espièglerie canaille ; elle lit Balzac, Pigault-Lebrun, Méténier, Octave Mirbeau qui écrivit le *Journal* d'une de ses semblables. Elle aime les romans-feuilletons surtout, car elle conserve un grand fonds de sentimentalité.

Si elle ne réussit pas complètement auprès des femmes, elle cherche à devenir, au contact de quelque vieux célibataire, la bonne de confiance attentive, la servante maîtresse ayant toutes les complaisances de la Babet de Béranger.

Mais la soubrette se fait rare, c'est la servante de luxe, la confidente moderne, passe-partout et familière déjà sortie de sa classe. Revenons à nos moutons rustiques.

Les domestiques, avons-nous dit, viennent surtout de la province, parfois comme bonnes ou gouvernantes d'enfants de l'étranger. Presque exclusivement elles appartiennent à la classe paysanne ; mais qu'on ne croie pas pour cela qu'elles s'attachent davantage aux Maîtres qu'elles rencontrent sur leur route. La bonne domestique dévouée, adorant les enfants, prenant part aux chagrins de la famille, apportant ses économies aux jours de ruine, la Caleb femelle, en un mot, n'existe plus guère qu'à l'état de mythe ; il faudrait, pour en reconstituer le type, relire tels mélodrames d'antan qui firent pleurer nos grands-pères. — Sous la Révolution, les domestiques consentaient encore à s'intituler *officieux ;* aujourd'hui, ils se considèrent comme des sortes de fonctionnaires, ils forment une caste, une nouvelle classe qui possède un syndicat, ils ont fondé à la *Salle Wagram* le bal des *Gens de maison.*

Faire des économies, entasser sou sur sou et retourner au pays où elles achèteront « du bien », voilà le clair et principal objectif de la plupart des domestiques de Paris. Pour cela elles thésaurisent âprement, avec un esprit borné que l'avenir épouvante.

Autrefois elles nourrissaient un terne à la loterie ; aujourd'hui, elles mettent à la caisse d'épar-

gne, et l'anse du panier n'en danse assurément que mieux.

Une caste, disions-nous à l'instant, certes c'est une caste, et qui a sa hiérarchie très tranchée ; au sommet, la gouvernante d'intérieur, puis la femme de chambre en conflit avec la cuisinière cordon-bleu ; plus bas, la bonne d'enfants, puis après la bonne à tout faire, et enfin la femme de ménage. A côté figure une privilégiée, à la fois plantureuse, flattée, dédaignée et enviée par les autres larbines, celle qui vend le lait de son solide enfant au gosse malingre du bourgeois : la Nourrice.

La Femme de chambre, qu'il ne faut pas tout à fait confondre avec la soubrette esquissée plus haut, est souvent « du pays de Madame », parfois sa sœur de lait ; elle a généralement de seize à vingt-cinq ans. Elle habille sa maîtresse, fait les menus raccommodages, repasse au besoin, furette dans les tiroirs sous prétexte de rangements, lit les lettres oubliées, rafle les brimborions qui traînent, profite des velléités de générosité de sa maîtresse pour se faire donner les robes et les chapeaux plus ou moins défraîchis. Généralement laide, prude et quant à soi, elle va à la messe le dimanche, fait ses pâques et, à l'office, se donne des airs de supériorité marqués vis-à-vis des autres domestiques. Dans les querelles de ménage,

elle prend parti pour Madame contre Monsieur, non par affection, nulle n'est plus envieuse, mais par esprit de corps et parce qu'elle ne peut s'empêcher de considérer Monsieur avec l'œil de Madame, c'est-à-dire vaguement comme son mari. Pure satisfaction platonique d'ailleurs, car elle se garde des velléités extra-conjugales de Monsieur, non par honnêteté foncière, mais par prudence : elle ne veut pas perdre sa place. Ses gages vont de 40 à 70 francs par mois. — Retournée dans son pays vers trente-cinq ans, elle apporte à quelque petit employé sinon sa virginité rancie, du moins ses équivoques économies ; elle monte alors un petit commerce d'épicerie, de fruiterie, de couture ou de mercerie. Et voilà une bourgeoise de plus.

La Cuisinière est une femme déjà mûre ; elle a le plus souvent de trente-cinq à quarante-cinq ans, est parfois mariée, soit avec le cocher ou le chauffeur de la maison, si la fortune de ses maîtres leur permet chevaux ou auto, soit avec quelque garçon de bureau ou de recettes, sinon un sergent de ville qui habite au dehors et qu'elle va voir une fois par semaine, le plus souvent le dimanche.

C'est une haute et puissante personne, large, grasse, à forte poitrine, à face de pleine lune, — très orgueilleuse de sa science culinaire. Elle est

excessivement propre ; elle ne tolère pas que Madame empiète sur ses attributions. « Je ne veux pas qu'on *fourgasse* dans mes sauces », dit-elle. — Un plat manqué la met hors d'elle, et alors sa mauvaise humeur retombe sur son souffre-douleur, la laveuse de vaisselle ou *plongeuse*. Elle s'attribue volontiers le premier bouillon et quelques morceaux de choix qu'elle porte à son époux. La desserte, elle la vend à un regrattier ; elle exige âprement des fournisseurs le *sou pour franc*, et s'indigne fort si sa maîtresse élève la prétention de l'accompagner au marché. On en a vu, dans ce cas, dans une poussée d'indignation, rendre avec dignité leur tablier sacerdotal.

Très sentimentale, lectrice assidue des feuilletons du *Petit Journal*, signés Richebourg, Montépin et Jules Mary, passionnée pour les rapts d'enfants et les adultères du grand faubourg, elle fredonne des romances bêtasses tout en troussant un poulet ou en *faisant revenir* un roux ; elle prétend aimer le chant « des loups de gorge dans les ogrépines », parle de « l'eau d'un homme » pour dire laudanum, et estropie tous les termes diplomatiques des menus qu'elle confectionne. Peu sensuelle, absorbée par l'idée de gain, elle rabroue et tient à distance les *Trublot* de la maison alléchés par ses appas formidables. — Ses gages vont de 50 à 80 francs par mois. Son rêve,

partagé par son mari, est d'acheter, retournée au pays, une maison, peut-être un cabaret ou une bonne auberge qu'ils feront valoir.

La Bonne d'enfants est quelquefois Allemande ou Anglaise. C'est le degré le plus élevé de la profession. On a pour elle davantage de déférence, car elle est considérée comme une sorte de gouvernante ayant mission d'éducation. Si elle arrive seulement de la province, alors même on lui est déférent, car, vivant beaucoup avec les maîtres, elle a une certaine tenue, qui n'exclut d'ailleurs pas l'emploi des termes les plus crapuleux dès que les enfants ne sont pas là. — Agée de vingt à vingt-cinq ans, souvent jolie, son ambition est de lutter de mise avec la femme de chambre. Si sa maîtresse lui permet le chapeau, elle est aux anges. Les enfants l'ennuient, elle s'applique surtout à les terroriser, et, pour y parvenir, leur farcit la cervelle d'histoires prodigieuses remplies de croquemitaines et de revenants.

Rien de plus amusant que de l'observer, en quelque jardin public, prodiguant les fausses marques d'affection, se mêlant aux jeux des moutards, pleine d'attentions, de gentillesses, de puérilités si Madame préside aux ébats, mais rogue, taquine, grondeuse, facile à la *taloche* dès qu'elle

est seule avec « ces vilains morveux ». Sa grande préoccupation est alors de *faire de l'œil* aux passants. Comme elle est jolie, à la maison l'on tourne autour d'elle. Elle est accueillante, et se targuera volontiers auprès des autres domestiques des fantaisies dont Monsieur l'aura peut-être honorée. Grande liseuse de romans, les aventures les plus extraordinaires lui semblent naturelles. Elle rêve d'être enlevée et aimée pour elle-même, comme dans les livres de la collection romantique à 60 centimes. Il arrive qu'elle ait laissé au pays quelque blond Wilhelm à qui elle écrit des lettres ardentes et sentimentales. Les bonnes d'enfants fournissent un assez fort contingent à la réserve de l'armée des Cythères de Paris.

On en trouve beaucoup dans les brasseries du quartier latin. Travaillées d'un désir de luxe, fières de leur beauté, elles ont, comme gages, une moyenne de 35 à 50 francs, qui se trouvent aussitôt employés à acheter des fanfreluches. La bonne d'enfants fait en ceci, souvent, exception à la règle : elle met peu de côté et se montre très imprévoyante.

La Bonne à tout faire est une forte fille de la campagne ; d'intelligence obtuse, rompue aux travaux les plus pénibles, elle suffit à tout dans les petits ménages qui l'emploient ; elle est à la fois

femme de chambre, cuisinière, bonne d'enfants. Elle coud, elle repasse, elle reprise les bas de toute la famille. Levée avant le jour, elle se couche tard et n'a qu'une seule pensée : abattre le plus de besogne possible, afin d'éviter les gronderies de la petite bourgeoise grincheuse qui la tient généralement sous sa coupe. Elle a une autre préoccupation : ne rien casser, car on lui retient, au prix fort de l'achat, sur ses gages, les objets cassés ou ébréchés. Paris l'ahurit et ne la pénètre en rien ; elle y reste sur la défensive et ne pense que du mal de ces « *chétis gas parisiens* ».

Bien que laide, comme elle est fraîche et mamelue, elle subit, passive, quelquefois les fantaisies de Monsieur et aussi celles des employés et des domestiques qui se succèdent dans l'affreux taudis sous les toits où on la couche ; ce qui ne l'empêche pas d'aller se promener, le dimanche mensuel de sortie, avec quelque *pays*, homme de peine, maçon, terrassier ou camionneur, la main dans la main, très sagement, sur les *fortifs*, d'où tous deux contemplent avidement la campagne lointaine.

C'est une bonne fille, foncièrement probe, et qui ne se fâche que si on ne lui donne pas son dû. Ses gages sont de 35 à 50 francs par mois. Retournée dans sa campagne et mariée, elle sera

à la tête d'une petite ferme où elle suera sang et eau pour payer ses baux. Bête de travail et bête à plaisir.

La Femme de ménage est la providence, à « six sous de l'heure », du célibataire. Elle est venue de quelque petite ville de province avec son mari, ouvrier dans une usine de la banlieue, et une *tiolée* d'enfants, ou bien c'est la femme d'un cocher de fiacre, d'un tonnelier, d'un garçon de recettes ou de quelque porteur du *Bon Marché* ou du *Louvre*. Sa vie est fort sombre. Une fois dévorée par le monstre Paris, il est très rare qu'elle puisse retourner au pays. Elle meurt à la peine, épuisée ; quelquefois, quand les enfants se suffisent, elle « se met en condition ». Elle a généralement de trente à cinquante-cinq ans ; elle est usée et flétrie par la misère et par les couches trop fréquentes. Le matin, vers sept heures, dès qu'elle est débarrassée du mari parti à l'usine et des enfants conduits à l'école ou portés à la crèche, elle vient dare-dare chez son Monsieur, munie de son lait, de ses petits pains et autres provisions, après avoir pris journaux et lettres chez la concierge qu'elle honore de ses confidences.

Généralement bonne pâte, comme tous les gens du peuple que ne pervertit point le contact constant de la bourgeoisie, elle s'intéresse à son Mon-

sieur. Si elle se permet de formidables *cancans* avec la concierge sur les « créatures » qu'il reçoit, elle est attentive à lui bien préparer son déjeuner, à faire reluire ses bottines comme des miroirs. Elle est pleine de bonne volonté, et il n'y aurait pas grand'chose à lui reprocher, si elle n'était possédée d'une manie de rangement qui lui fait enfouir les moindres objets dans des coins mystérieux où il devient impossible de les retrouver. — Si son Monsieur est un peintre, un *journalisse* ou un homme de lettres, elle a le plus profond respect pour son travail. Elle considère ses manuscrits et ses livres, ses toiles et ses gravures comme des choses cabalistiques qui méritent une vénération sans bornes. Elle est très fière de servir un *artisse*. Au besoin, elle s'adresse à Monsieur pour qu'il lui écrive une lettre ; elle le consulte sur ses affaires de famille, surtout lorsque, — cataclysme qui l'effare, — il s'agit de choses judiciaires. Rentrée chez elle, il faut qu'elle fasse la pâtée aux enfants, qu'elle aille au lavoir, qu'elle raccommode et nettoie les effets de tout le monde. Puis le soir vient, elle s'empresse de préparer le dîner de son homme, lequel rentre souvent ivre, ayant bu toute sa paye. Il la bat ou il lui fait un enfant. Elle accepte tout, résignée. — Et cela dure tant qu'elle peut aller. La femme de ménage est probe, tendre et dévouée,

— le tout pour vingt ou quarante sous par jour. C'est la vraie femme du peuple.

« La femme de ménage, — a remarqué justement un ancien physiologiste de 1840, — est une création toute parisienne. S'il en existe ailleurs qu'à Paris, c'est que rien au monde ne saurait empêcher l'exportation. La femme de ménage est en province ce que sont nos livres en Belgique et en Amérique, des éditions démarquées. C'est à Paris, Paris seulement, pays de ressources et de subterfuges s'il en fut, que la femme de ménage a vu poindre son aurore. La femme de ménage est la domestique de ceux qui ne sont pas assez riches pour en avoir d'autres, et pas assez pauvres pour s'en passer. Servitude au rabais, domesticité bâtarde qui lui vend sa vie en détail, qui lui donne parfois toutes les douleurs de l'esclavage sans qu'elle en ait les profits, qui lui fait changer de maître et d'humeur et de travaux à chaque instant de la journée. Pauvre femme, que l'on fait travailler à la tâche ou que l'on prend à l'heure ou à la course si l'on veut, tout comme on prendrait un fiacre. » La femme de ménage est la plus crucifiée des servantes ; cependant à ses yeux c'est encore l'indépendance que cette cruelle dépendance qui l'attache à tout le monde et à personne.

Une autre providence du jeune célibataire ou du vieux garçon à Paris, c'est *la servante du restaurant*, et plus particulièrement la *Bonne de chez Duval.*

Cette accorte personne doit également être comptée parmi la domesticité parisienne. La bonne de bouillons sert les hommes plus volontiers à *sa table* car ils sont plus décisifs dans la commande, plus expéditifs dans la consommation, plus faciles à servir et d'une générosité supérieure à celle de la femme seule ou enveloppée d'enfants.

La petite bonne de chez Duval est généralement gentille, très proprette, débrouillarde, intelligente, douée d'une mémoire extraordinaire et d'une attention pour ses clients qui n'a d'égale que celle des nègres, ces délicieux maîtres d'hôtel du nouveau monde.

Toutes les préférences de la bonne de chez Duval sont pour ses habitués... On pourrait dire pour ses *flirteurs,* car il s'établit souvent un vague commerce de galanterie entre le dîneur et sa servante. Celle-ci est parfois si gracieuse, si appétissante en sa robe noire à demi cachée par les éclatantes blancheurs du tablier à bavette, sa tête casquée de superbes cheveux, de frisettes folles, s'encadre avec tant de coquetterie sous le bonnet tuyauté dont les brides se nouent très heureuse-

ment sur le côté, entre l'oreille et le menton, sa démarche enfin est si crâne, si impétueuse, si légère quand elle vole à l'office ordonner le menu, que l'on conçoit à la rigueur les attentions du client d'habitude.

La bonne de chez Duval est relativement privilégiée ; elle arrive le matin à sept heures *à la boîte,* elle fait la salle... balaye, époussète, nettoie, aide au grattage des légumes et se tient dès dix heures du matin à la disposition du public. Le soir, après neuf heures et demie, elle retrouve sa liberté et rentre chez elle, en une chambrette proprement aménagée, où, malgré les fatigues de la journée, son cœur reste rarement inoccupé. — Les connaisseurs la disent savoureuse et fidèle.

La bobonne de chez Duval est d'ordinaire supérieure à la domesticité courante. Elle n'est jamais qu'à moitié ancillaire, et son indépendance relative l'affine énormément, tant en raison de sa fréquentation bavarde avec ses clients que par l'exercice forcé de son activité d'observation, absolument nécessaire au service. Le gain moyen d'une bonne de bouillons de Paris, servant trois ou quatre tables à la fois, varie entre 4 et 8 francs par jour, selon que la situation du quartier favorise plus ou moins l'abondance des pourboires.

Il est certains quartiers où le dîner chez Du-

val devint à certaine époque une mode et comme un comble de snobisme pour nos *genreux*.

Le poète Maurice Rollinat a chanté la bonne de chez Duval dans un *Dizain réaliste* oublié et qui débute ainsi :

Mon nostalgique amour de la Côte et du Val
Me fait souvent dîner dans un bouillon Duval,

Les refrains de cafés-concerts ont consacré la vogue de ces servantes. On se souvient de l'un d'eux :

Elles n'nous font pas manger du cheval
Les p'tites bonnes de chez Duval.

La *Nourrice* est une sorte de bête sensuelle ; toujours grasse et fraîche, il y a en elle de la vache bonne laitière. Venue de la campagne souvent après avoir *fauté*, elle est prise à peu près au hasard dans quelque bureau de placement par les bourgeoises qui ne veulent ou ne peuvent allaiter leur enfant. D'une passivité extraordinaire, elle donne son lait machinalement. L'enfant ne l'intéresse guère, et elle le laisserait très bien crier ou croupir dans la saleté si on ne la surveillait. D'une intelligence plus que rudimentaire, la satisfaction de bien manger et de boire du vin lui suffit. Mais sa sensualité la travaille, instinctivement elle se frotte aux hommes,

et comme beaucoup s'excitent à son contact presque animal, elle redeviendrait vite enceinte si l'on n'y prenait garde. Nous avons connu une nourrice qui avait été épousée par son promis, lequel faisait son service dans un régiment de la garnison de Paris. Dès qu'il avait un moment, il venait voir sa femme. Et rien n'était plus comique que la constante surveillance exercée sur eux par la maîtresse de la maison. Les deux malheureux grillaient dans leur peau et se mangeaient des yeux. Mais ils n'osaient même s'embrasser, car Madame était toujours là, comme un gendarme, veillant sur leur vertu.

Quand le petit est sevré, la nourrice reste quelquefois dans la famille comme bonne d'enfants. Mais, comme elle déteste Paris, le plus souvent elle retourne à la campagne se faire engrosser de nouveau. Ce métier de bête nourricière est d'ailleurs à peu près le seul auquel elle soit apte. Paresseuse, gourmande, anonchalie encore par sa vie d'animal à l'engrais, qui s'écoule à Paris, au milieu d'un luxe relatif, elle est impropre au dur labeur des champs. Les autres domestiques la méprisent ; leur sens droit de gens du peuple leur fait trouver antinaturel qu'elle vende ainsi la vie. Mais ils la jalousent parce qu'elle ne fait rien et qu'elle est bien nourrie.

La nourrice reçoit aujourd'hui environ de 70 à

120 francs de gages par mois. Elle est de plus entièrement habillée par Madame avec un luxe très décoratif dont celle-ci tire grande vanité. Ses bonnets de gala avec larges rubans de deux mètres sont d'un prix souvent égal au chapeau de la patronne.

Aux deux échelons supérieurs de la domesticité parisienne se rencontrent l'*Institutrice* et la *Demoiselle de compagnie*. Nous passons sous silence la garde-malade et les masseuses, manicures, femmes d'extra, dont la variété est considérable. La garde-malade a disparu, tout au moins le type très accusé que lui donnèrent jadis Henri Monnier et Frédéric Soulié s'est excessivement transformé. La garde-malade moderne n'est plus toujours la grosse maman d'autrefois, épaisse, lourde, cancanière et égoïste. C'est aujourd'hui une infirmière laïque en rupture d'hôpital, sinon une sage-femme en retraite très fière de ses connaissances médicales et qui s'intitule volontiers *masseuse* ou *poseuse de ventouses*. Elle exerce actuellement sa profession avec une autorité parfois comique, imposant ses volontés non sans prétentions scientifiques aux malheureux égrotants, disant avec ampleur : *Lorsque j'étais à la clinique du docteur X... nous avions soin d'employer tel médicament, ainsi que je le fais aujourd'hui... Laissez-moi opérer*

ou je n'réponds de rien. — La garde-malade gagne 5 francs par jour et parfois le double par nuit. Elle exige d'être abondamment nourrie.

L'Institutrice ou maîtresse au cachet n'est pas véritablement une domestique, et cependant..., il faut bien la classer ici. Elle se recrute principalement parmi les jeunes filles ayant passé leurs examens et demeurant chez leurs parents.

Avec l'éducation outrancière accordée aux femmes aujourd'hui, avec les brevets supérieurs distribués à profusion, la statistique des institutrices sans place indique chaque année des chiffres fantastiques. Le pavé de Paris en est encombré et les familles n'ont que l'embarras du choix pour découvrir, aux appointements de 1.200 à 1.800 fr. par an, un « bon sujet » digne d'ébaucher l'éducation des fillettes. L'institutrice a d'ordinaire pour père un honnête artisan qui s'est efforcé d'élever sa fille au-dessus de son état et qui pense avoir fait merveille en la poussant dans une carrière qui doit la mettre au niveau des classes aisées. Le pauvre homme ne fait, hélas ! généralement qu'une triste déclassée.

L'institutrice contemporaine a été fréquemment étudiée au point de vue de son rôle dans la société moderne. Cette *Fille de Giboyer* fut souvent mise en lumière comme une héroïne de

caractère ambitieux par nos bons romanciers. Au théâtre, elle a fourni prétexte à plus d'une scène réaliste. C'est un des types du jour les plus en vue au point de vue sociologique. Nous ne ferons ici que de l'envisager rapidement au passage.

La *Demoiselle de Compagnie* est également une déclassée, une victime résignée de la ruine patrimoniale, du veuvage ou de l'abandon. Très littéraire, il y a en elle du *bas-bleu* déteint ; c'est une incomprise, une rêveuse, une colombe blessée dont les chagrins, les déboires, les tristesses rempliraient, pense-t-elle, les trois cents pages d'un roman vécu. Ah! si on la poussait!...

Sa profession l'appelle surtout auprès de vieilles dames solitaires et sans famille, sinon auprès de célibataires aigris dans l'égoïsme et l'exercice d'une vie déshéritée d'affections directes et normales. Cette épave de la vie ne peut viser, sauf de rares exceptions, qu'à se réunir à d'autres épaves ; c'est le vide misérable appelé, ô dérision ! à combler la viduité des existences fortunées, les débris se consolant entre eux.

Ses attributions consistent, si elle est au service d'une dame qui ne soit point trop *provincialisée* dans son *home*, à accompagner celle ci dans ses visites, à la suppléer à la maison lorsqu'elle est souffrante ou d'humeur solitaire, à la suivre en voyage en lui retirant tous les menus soucis

des horaires de trains ou des règlements de frais d'hôtel et de chemin de fer, à exécuter tout ou partie de sa correspondance et à remplir les fonctions de lectrice à l'heure où les vapeurs de la digestion provoquent la torpeur des assoupissements.

Avec les vieux messieurs, la demoiselle de compagnie se double d'une gouvernante; c'est à elle qu'il appartient à la fois de diriger l'intérieur, de surveiller la domesticité, d'entrer en rapport avec les fournisseurs, de régler les factures, d'écrire les lettres et de lire les feuilles du jour.

Les honoraires des demoiselles de compagnie sont difficiles à fixer ; généralement logées, nourries, entretenues, il en est qui se contentent de quatre à cinq louis par mois; d'autres exigent deux ou trois fois plus. Toutes ont un but d'indépendance, un espoir secret, un rêve à moitié avoué, qui est: d'*être couchée sur le testament* de celui ou de celle qu'elles servent avec tant de dévouement apparent. La mort du maître délivre le plus souvent cette esclave qui n'a de la vigilance de l'ange gardien que les hypocrites apparences.

On a vu des demoiselles de compagnie épouser ceux qu'elles ont pris mission de gouverner. Elles deviennent ainsi des dames de légitime compagnie et offrent aussitôt les allures de la plus haute respectabilité.

CHAPITRE VII

LES OUVRIÈRES DE PARIS

LES OUVRIÈRES DE MANUFACTURES.
L'OUVRIÈRE EN JOURNÉE. — LA PORTEUSE DE PAIN.
DIVERSES PROFESSIONS DE PARISIENNES.
LES BLANCHISSEUSES. — LES FLEURISTES.
LES OUVRIÈRES DE L'AIGUILLE :
COUTURIÈRES, TROTTINS PARISIENS, LINGÈRES, MODISTES, JOURNALIÈRES.

La question du travail et du salaire des femmes, aussi bien à Paris que dans les grands centres de la France, est une de celles qui commencent à préoccuper sérieusement les économistes et sociologues. — Sur ces matières, le livre de M. Jules Simon, *l'Ouvrière*, bien que déjà ancien de date et, par là, peu exact en ce qui concerne nos laborieuses Contemporaines, reste cependant toujours à lire. Il ne pénètre que très imparfaitement le labeur populaire, mais il offre l'attrait d'une étude consciencieuse et documentée. Depuis

lors, M. Paul Leroy-Beaulieu a publié un volume sur *le Travail des femmes au* XIXᵉ *siècle*, qui est plutôt l'œuvre solide d'un esprit méthodique que l'ouvrage original d'un observateur amoureux du pittoresque, des mœurs et du langage. En dernier lieu enfin, M. le comte d'Haussonville a mis au jour, dans un ouvrage d'études sociales, *Misères et Remèdes*, un tableau nettement tracé des *salaires des femmes* tant à Paris qu'en province et dont les révélations sont profondément douloureuses.

Dans ces publications diverses, les auteurs envisagent nos ouvrières à un point de vue trop généralisateur, et nous n'aurons guère à glaner dans le sérieux de leurs arguments. L'*Annuaire statistique de la France* a pu être utilement consulté par eux, nous n'y puiserons aucun fait. Dans ces quelques pages de physiologie sur l'*Ouvrière à Paris*, nous tâcherons de passer légèrement une revue d'ensemble et de crayonner quelques-uns des types les plus saillants, sans nous flatter de résumer une question qui fera couler encore beaucoup d'encre d'austère et charitable vertu avant que le gouvernement songe à protéger tant de courageuses filles dont le salaire quotidien est d'autant plus dérisoire que le travail est excessif à tous points de vue.

On compte actuellement à Paris environ 135.000 ouvrières de toutes professions, dont le

gain moyen est de 2 fr. 25 pour une moyenne de dix heures de travail. Les plus nombreuses sont les ouvrières du dehors.

On appelle *Ouvrières du dehors* les ouvrières qui, n'ayant pas le moyen de monter un établissement, d'être patronnes, travaillent hors de chez elles, soit dans des fabriques appartenant à l'État ou à des sociétés, soit pour le compte de particuliers, c'est-à-dire en atelier. — A cette catégorie se rattachent également celles qui font « des journées bourgeoises », c'est-à-dire une partie des couturières, les employées des blanchisseuses, dites femmes de lavoir, et les porteuses de pain. — Établir le dénombrement complet des ouvrières du dehors serait un travail à peu près impossible et d'ailleurs oiseux. Aujourd'hui à Paris, il est peu d'industries, sauf les industries métallurgiques, lesquelles exigent une grande dépense de force physique, qui n'exploitent un personnel féminin, soit exclusivement, — comme chez les couturières, les chemisières, les corsetières, les fleuristes, les piqueuses de bottines, les blanchisseuses à la journée, — soit en concurrence avec un personnel masculin. C'est le cas pour les cigarières, les ouvrières des allumettes, les passementières, les brunisseuses, les compositrices d'imprimerie, les ouvrières des filatures, les

chiffonnières en atelier, les brocheuses, etc. Nous nous contenterons donc d'étudier dans leurs traits communs les professions les plus connues parmi celles où se cantonnent les labeurs féminins à Paris.

Ici encore, il existe une sorte de hiérarchie déterminée par la plus ou moins grande propreté du métier. L'aristocratie, tout bien examiné, comprend les ouvrières de l'habillement, telles que modistes, couturières, corsetières, lingères, etc.

Nous suivrons l'échelle ascendante des professions, en débutant par la classe la moins fortunée : celle des *Ouvrières des manufactures de l'État* telles que les cigarières et les préposées aux allumettes, ou bien les employées dans les filatures et usines diverses.

Ce sont les vraies prolétaires, les plus lamentables *turbineuses* de la grande ville, les plus misérables inconscientes de la débauche qui les ronge dès l'âge de la puberté, sinon même longtemps auparavant, dans la promiscuité des taudis où elles vivent, au milieu d'une atmosphère délétère, en contact avec toutes les grossièretés et tous les cynismes de leurs propres parents.

Généreuses toutefois, susceptibles de quelque dévouement, prêtes à rendre service aux « *copines* » dans la peine, et capables de se priver de leurs derniers sous pour secourir des détresses encore

plus irrémédiables que la leur, les ouvrières d'usines, en dépit de leur ignorance et de leur abandon physique, sont d'une supériorité incontestable sur la femme des campagnes, qui est ladre, avare, rude et imperméable à la pitié, pour peu que sa bourse soit en jeu.

Parmi les ouvrières de fabriques, on rencontre des femmes de tout âge, vivant parfois dans des liens légitimes, mais le plus souvent, lorsqu'elles sont jeunes, soit en état de concubinage, soit comme *boîte à plaisir*, passant de l'un à l'autre, au hasard de la rentrée du soir et selon les exigences de la faim.

Il se trouve parmi elles un assez grand nombre d'irrégulières qui, par paresse ou bien par incapacité, sinon pour toute autre raison, ont quitté un métier plus lucratif.

Ici nulle coquetterie, nul souci de bien-être, la préoccupation harcelante du pain quotidien abolit tout. Il y a chez elles de la bête de somme résignée. Les plus heureuses sont les cigarières, astreintes à un travail moins pénible, mais soumises à un règlement des plus sévères et sur qui grêlent les amendes à la moindre distraction, au moindre déchet.

Parmi les ouvrières en allumettes, celles qui « mettent en boîte » sont astreintes au silence et à une foule de précautions, par crainte d'incen-

die. Les *soufreuses* deviennent vite poitrinaires ; beaucoup de ces malheureuses ont la taille déformée de par la nature même de leur néfaste travail.

Mais les ouvrières des filatures surtout sont condamnées à un terrible labeur. Elles doivent se montrer presque aussi vigoureuses que les hommes, et leur travail exige une attention soutenue, car au moindre *fil perdu* elles subissent une impitoyable amende. Elles se divisent en *bobineuses*, qui dévident les écheveaux bruts; *metteuses en main*, qui remettent en écheveaux le chanvre épuré ; *traîneuses*, qui charrient d'atelier en atelier les wagonnets chargés d'écheveaux.

Sales, négligées, crapuleuses, traitées comme des chiens par les contremaîtres et les patrons, mal nourries, payées insuffisamment, beaucoup boivent, — d'autres, ayant moins d'estomac, se livrent, le soir, à la prostitution clandestine ; — elles meurent généralement vers cinquante ans.

Entre midi et une heure, sur certains bancs des boulevards extérieurs, du côté de Montparnasse, de Montrouge, de Grenelle ou bien proche de Belleville ou de Vincennes, on voit ces pauvres filles dîner, deux par deux, en plein air, vêtues à la diable, un foulard autour du cou, grelottant sous de pauvres vestes ou caracos mal ajustés. Elles sont là, silencieuses, trempant la

soupe dans un bol, dépaquetant des charcuteries variées, et allant, après une maigre pitance, se rincer le bec à la Wallace la plus proche.

Les plus calées vont chez le *bistro* du coin et, moyennant le prix d'un setier ou d'un *Château-Litron,* elles ont droit à la table, où elles se partagent d'inquiétants *arlequins* ou des fricots de la veille blottis dans leur gelée au fond d'un sac.

Elles ont la dégaine traînante, avachie, la voix rauque et canaille, prompte à lancer une saillie voyoucratique ou à dauber sur le passant qui les observerait de trop près. En se dandinant, elles entrent à l'usine d'une allure accablée, laissant glisser leurs grolles sur le pavé gras de la rue. On sent, rien qu'à les voir, qu'elles ont comme une lassitude d'être, et que, selon leur expression, « la vie! elles l'ont quelque part! » Aussi, lorsqu'elles ont « dévidé la bobine » et qu'elles « claquent » à l'hôpital, est-ce sans colère ni regrets... Elles en ont trop *soupé*, vraiment, de la misère et du *turbin!*

Leurs plus heureuses et plus idylliques journées, lorsqu'elles sont mariées et mères d'un bébé, c'est le dimanche, *aux fortifs*, entre leur p'tit homme et le gosse, sur l'herbe lépreuse des contre-fossés ; elles aiment faire en cette vague banlieue un repas lentement, sous la clarté du ciel, en famille, et tandis que le « patron » roupille,

la casquette rabattue sur les yeux et la pipe aux dents, elles s'égayent, les pauvresses, aux gentillesses du môme qu'elles font sauter vivement sur leurs genoux, en l'accablant de risettes, de chansons et de bécots.

Le salaire des cigarières et ouvrières en allumettes est de 2 fr. 50 à 3 francs par jour ; celui des ouvrières des filatures est de 1 fr. 50 à 2 fr. Est-ce assez effrayant ! — Encore, pour ces dernières, comme pour les ouvriers tisserands, y a-t-il souvent des chômages terribles, car les progrès de la mécanique permettent aux patrons de réduire le nombre des ouvrières employées et de diminuer le salaire de celles qu'ils gardent. On a bien promulgué un tarif des minima, mais nul ne l'observe, et nos Élus, ces satisfaits, ont bien d'autres soucis que celui d'y tenir la main. Aussi les grèves des filatures sont-elles plus violentes que celles de beaucoup d'industries. Les femmes, souffrant plus que les hommes, se montrent aussi plus enragées qu'eux. Elles ne cèdent et ne rentrent au bagne que vidées, à bout de toute espèce de ressources.

On trouve des cigarières et des ouvrières en allumettes à Grenelle et à Montrouge, des ouvrières de filatures à Grenelle, à Billancourt, à Saint-Denis, à Saint-Ouen, etc. A côté des ouvrières en atelier, il y a celles qu'on pourrait appeler *les*

isolées, parmi lesquelles l'ouvrière en journée, la porteuse de pain, la femme de lavoir. Consacrons à ces acharnées travailleuses d'élémentaires silhouettes.

L'Ouvrière en journée est une couturière indépendante qui s'efforce de trouver du travail chez les bourgeois. C'est, soit une jeune veuve restée sans ressources, soit une demoiselle orpheline, recommandée par des personnes charitables, soit une ouvrière qui, — son apprentissage fait, — craint la corruption des ateliers, à moins que ce ne soient ses parents qui la craignent pour elle. Elle est généralement laide, en deuil, sombre et résignée. Arrivée à huit heures du matin, elle s'installe près d'une fenêtre, et la voilà qui coud automatiquement jusqu'au soir, soit à la machine, soit à la main. — Elle ne parle pas, elle ne rit pas, elle ne chante pas. Pense-t-elle? — Sa figure pâle et jaune est toujours penchée sur son ouvrage. Ses doigts vont, vont, hâtifs et fiévreux; on dirait qu'elle a toujours peur de ne pas faire assez de besogne. S'agit-il d'*essayer*, elle se montre obséquieuse et docile; elle est toujours de l'avis de Madame: « Madame a si bon goût! » Faut-il faufiler, elle faufilera; coudre « point arrière », elle s'y résout; elle est d'accord. Prudente et amie des choses solides, elle prône les doublures « qui

font de l'usage », les agrafes et les lacets. Elle sait les goûts des petites bourgeoises qui l'emploient d'habitude. Elle devine ce qu'il ne faut pas dire et ce qu'il faut suggérer. Tel empiècement savamment étoffé dissimulera une poitrine insuffisante, tel col haut dissimulera les défauts d'un cou aux tendons trop accusés ou affligé de fâcheux stigmates. Elle connaît d'instinct les complaisances nécessaires à son métier de « ravaudeuse des tares de la nature ».

Elle tourne, elle vire, raide et tout d'une pièce, autour de Madame, cueille à chaque instant une épingle à la pelote dont elle barde son maigre corsage. Elle dit des phrases rares d'une petite voix de crécelle, subit les avanies sans répliquer, et promène sur toutes choses un regard terne et sans chaleur. Les enfants en ont peur. — A huit heures du soir, le dîner mangé (elle est très sobre et ne boit que de l'eau rougie), elle plie méthodiquement sa serviette, souhaite le bonsoir à tout le monde et s'en va sans bruit. Pauvre fille ! — Dans la rue, elle file raide, rasant les maisons, sans un regard aux étalages. Il n'est jamais venu à personne l'idée baroque de l'aborder ; on la flaire de loin : *elle pue la fourmi*. Rentrée chez elle, elle se déshabille méthodiquement, met chaque effet tous les soirs à la même place, s'allonge dans son lit froid et s'endort

inconsciente de sa tristesse. Elle ne rêve pas, mais elle ronfle.

L'ouvrière à la journée se paye de 2 francs à 2 fr. 50 ; elle est souvent nourrie avec les maîtres, si elle fait le neuf. D'aucuns, les *aristos*, la font s'attabler à la cuisine.

La Porteuse de pain est, avec *la laitière et la balayeuse*, une des premières ouvrières qui se voient dans les rues de Paris. — Quel est le noctambule qui, rentrant chez lui au petit jour, n'a pas entrevu, auprès de son petit *pousse-pousse* chargé de pains chauds, cette vaillante petite femme aux jarrets d'acier, avec son tablier dont les bretelles se croisent en X sur la poitrine et le dos, afin d'assurer le maintien des charges de froment cuit qu'elle distribue dans le quartier?

La porteuse de pain n'a pas d'âge ; elle flotte entre vingt-cinq et quarante-cinq, mais porte cette sorte de masque anonyme de certaines gens du peuple qui interdit à l'observateur toute recherche d'état civil. Elle est rarement jolie ou appétissante. Elle est quelconque. Son corps s'engonce sous les triples hardes d'épais lainages qui la couvrent et qui sont dissimulées sous son sarrau bleu. Elle porte aux pieds des galoches ou des chaussons de lisière ; elle n'est point pesante néanmoins ; son pas est, au contraire,

doux, furtif et léger. C'est un sylphe nourricier.

Dès l'ouverture de la boulangerie, longtemps avant six heures du matin, cette courageuse mercenaire arrive, ponctuelle, prendre dans sa voiturette une provision formidable de pains longs, ronds, en galette, en miche, en couronne, et la voilà partie de porte en porte avant le lever de ses clients.

Elle sait par cœur les goûts de chacun ; celui-ci ne veut que du pain *boulot*, celle-ci préfère le *polka ;* la petite dame du troisième ne tolère que le *fendu ;* le vieux monsieur de l'entresol réclame du *riche ;* tel autre, diabétique, des *flûtes* sans mie ; l'étranger du premier déjeune avec du « viennois » ; au savant du sixième, il faut du seigle, espérance libératrice de viscères paresseux ; à tel autre du pain complet selon la Méthode Kneip. — Que ne connaît-elle pas encore ? — Telles gens ne payent que tous les huit jours ; tels autres, dont la bonne est si rêche et qui font tant d'*épate*, sont en retard d'un mois et la petite note reste toujours insoldée.

La porteuse dépose ses pains contre les portes des appartements, dans un bout de papier bulle ; tant pis si des chats ou des chiens de passage les flairent et lèvent la patte obliquement dessus. Elle monte quelquefois cinq étages pour une petite « galette » de deux sous, mais elle n'en est

plus à compter les étages: elle en gravit quatre ou cinq cents dans sa matinée, toujours allègre et robuste ; elle ne s'interrompt que pour se rendre au fournil chercher une nouvelle charge ou pour aller siffler un verre de raide à la petite réunion des porteurs et des porteuses, chez un *troquet* du quartier.

Vers midi et demi, la distribution est terminée ; la brave femme, d'ordinaire d'humeur joyeuse, fait ses comptes et rentre alors en son petit logis. Son mari, — elle est toujours mariée ou veuve, — est parti à la besogne ; elle s'occupe alors des mioches, leur fait la pâtée, les lave sommairement, les mouche, les « taloche », va, vient, déjeune sur le pouce, remonte et descend encore son escalier; c'est le mouvement perpétuel; elle ne semble jamais fatiguée: sa fonction est de courir. — L'après-midi, elle s'emploie à des travaux de couture ou bien fait quelques ménages. Son gain est de 14 francs par semaine, plus un kilogramme de pain. Le 6 janvier, *aux Rois,* lorsqu'elle fournit gratuitement la galette munie d'un bébé de porcelaine aux clients, elle touche quelques étrennes. La *porteuse de pain* a fourni le sujet d'un drame célèbre à l'Ambigu, signé de Xavier de Montépin et tiré d'un de ses romans également intitulé: *La porteuse de pain.* C'est une excellente nature, un cœur d'or, bien que bourrue, tatillonne

et potinière. — Elle a, le plus souvent, les concierges en horreur.

La classe des *Blanchisseuses* constitue un corps important de l'armée des ouvrières parisiennes. Paris, à l'heure actuelle, dépense 125.000 francs par jour pour son blanchissage et compte dans son enceinte et sa banlieue plus de 98.000 blanchisseuses, repasseuses, tuyauteuses, buandières et femmes de lavoir.

La femme de lavoir est au plus bas degré de la corporation ; son métier est l'un des plus rudes qui soient. Arrivée dès six heures du matin aux bateaux de la Seine ou dans une des diverses buanderies de son quartier, elle n'en quitte guère avant sept heures du soir. Là, le garçon lui apporte, de la part de sa patronne, des monceaux de linge sale, souvent nauséabond, qu'il lui faut compter et recompter pour ne rien égarer, trier le *fin,* le *demi-gros* et le *gros,* ranger par catégorie chemises, pantalons, mouchoirs, draps, serviettes, torchons, effets de couleur et même de flanelle.

Le lavoir où elle se casse les reins, ployée en deux, à rincer à grands coups de *chien*, à taper à larges coups de battoir le linge étuvé, est un assez vaste hangar, ouvert à tous les vents, où en toute saison elle vit, les bras plongés dans l'eau,

suant et grelottant à la fois, tant elle met d'action à tremper, couler, savonner, frotter, essorer, sécher et piler la marchandise.

En été, la chaudière où mijote la lessive la met également en transpiration, et comme le vent souffle de tous les côtés, c'est une victime toute désignée pour la fluxion de poitrine, la bronchite ou les rhumatismes. De plus, quinze fois sur vingt, elle est affligée d'une hernie, gagnée sous le poids excessif des lourds ballots de linge qu'il lui faut soulever.

La femme de lavoir n'a qu'un moment de bon dans la journée, vers trois heures et demie ou quatre heures, à l'heure du lunch, où il est de tradition que la patronne lui paye, ainsi qu'à ses employées, un verre de vin ou du café. Dans un langage emprunté aux ouvriers du bâtiment, elles appellent ce temps de repos « *faire le raccord* ».

Pas de métier plus aléatoire; il faut que le linge soit toujours prêt, lavé, lessivé, *essoré* à jour et à heure fixes. Tant pis si la lessive n'était pas bonne, tant pis si la gelée a rendu le linge cassant et raide comme une planche, il faut qu'il soit prêt, sinon on a vite fait de la changer.

Au lavoir, il y a de bonnes et de mauvaises places. Si elle est nouvelle venue, c'est, bien entendu, une mauvaise place qu'on lui réserve. Si elle a conquis, souvent à la force du poignet, une

bonne place et qu'un jour elle soit en retard on la lui prend. De là des querelles terribles. Les laveuses sont des *fortes en gueule* remarquables; on peut même croire qu'elles dament le pion aux marchandes de la Halle, d'illustre mémoire. En cas de dispute, quelles injures, quelles taloches, quels coups de battoir ! Le garçon du lavoir, — toujours un solide gaillard, — intervient; il n'y va pas non plus de main morte : il bourre de coups de poing les combattantes et jette même dehors les plus enragées. La laveuse n'a pas le temps de s'occuper de son ménage. Aussi son mari mange dehors, se saoule et la bat; la fille a en horreur le métier de sa mère et ne lui donnerait pas le plus léger coup de main pour un empire; elle préfère courir les bastringues. Le fils lâche la famille dès qu'il peut se suffire à lui-même. La femme de lavoir ne supporterait pas cette existence enragée si elle ne buvait; l'alcool la brûle et la soutient. C'est une pocharde terrible, et elle ne sort guère d'un état de demi-ébriété furibonde. Le soir, à force de tournées d'absinthe ou de mêlé-cassis, elle est souvent ivre-morte. Cependant il est peu d'ouvrières plus généreuses, plus faciles aux infortunes; il n'y a pas de quête ou de collecte faite au lavoir en faveur d'une camarade dans la débine qui ne soit augmentée de ses dons. Elle meurt au plus tard entre

cinquante et soixante ans, emportée par une pleurésie, par l'alcoolisme chronique, par la paralysie générale ou les rhumatismes articulaires.

Tous frais déduits, car il lui faut payer pour sa place un sou de l'heure, elle arrive péniblement à gagner 3 ou 4 francs par jour. Quelquefois elle est obligée de se fournir d'eau de javelle, de carbonate et de savon au lavoir ; cela dépend des divers milieux où elles travaillent et de la patronne qui les emploie.

Mais tout est dû ou bu d'avance. Mal vue de son concierge, en abomination aux voisins, honnie de l'épicier et du boucher, guenilleuse et avachie, la femme de lavoir est repoussée de toutes parts. Sa rare vigueur, — car il en faut, — lui permet seule de soutenir les écrasantes fatigues de son terrible métier. On peut dire que, de toutes les damnées de l'enfer social, elle est l'une des plus misérables.

Les *Blanchisseuses-repasseuses*, elles, sont propres, coquettes et assez souvent gentilles, sinon vraiment jolies ; presque toutes, — remarque étrange, — ont une jolie main ; ce qu'elles ne possèdent pas au même degré, c'est une blancheur morale comparable à l'éclat neigeux des linges qu'elles repassent ; ces demoiselles passent pour

être d'une perversité folle et d'une incroyable grossièreté.

Tandis qu'elles manient le *gendarme*, elles en disent de « roides », et le linge des clients leur fournit matière à des réflexions qui ne sont pas toujours flatteuses pour ceux-ci.

Le dévergondage des blanchisseuses est connu et apprécié de tous ceux qui ont approché ces aimables *gonzesses*, très fortes sur le propos. Dans l'argot populaire on les nomme, tout aussi bien les laveuses que les repasseuses, des *baquets* ; ce sobriquet est à leurs oreilles la suprême injure. Presque toujours catins comme chaussons, elles ne méritent guère ce petit couplet d'un délicat poète parnassien qui se chantait dans *Liline et Valentin* ;

La blanchisseuse,
Est bonne travailleuse,
Dès le matin,
Le fer en main,
Elle repasse
Et dit d'un air malin
Au galant qui l'agace :
Tu repasse, passe, passe,
Tu repasseras demain.

Très coureuses de barrières, danseuses enragées, ne craignant pas parfois de se mêler à la

basse prostitution, les blanchisseuses ne détestent pas se « rincer la dalle ». Habituées à lever le coude pour s'assurer près de leur visage de la température du fer à repasser, elles le lèvent de même sur le *zinc* des marchands de vin, et elles n'hésitent pas quelquefois à faire sécher le linge du client « chez ma tante » pour se coller une petite noce. — Beaucoup entretiennent un « petit homme » ; d'autres, en portant le linge à domicile chez des célibataires, s'en laissent volontiers conter ; la patronne ferme d'autant mieux les yeux qu'elle choisit toujours les plus jolies de ses ouvrières comme *filles de semaine* : c'est le terme consacré pour désigner ces fringantes petites coureuses qui, munies de leur grand panier, « hanchent » si drôlement en retroussant leurs jupes. Charles Monselet a versifié galamment sur ces fillettes, joies des étudiants, coups de soleil de jeunesse féminine, qui pénètrent à l'improviste le matin chez les heureux garçons.

Il est un terme consacré à Paris pour exprimer qu'un homme s'est mésallié ; on dit : *Il a épousé sa blanchisseuse*, quel qu'ait été l'état de la conjointe. D'où vient ce terme ? — Combien d'hommes politiques, d'artistes et de littérateurs haut cotés de ce temps n'ont-ils pas été poursuivis par cette phrase créant généralement sur leur vie une légende contraire à toute vérité ? — Mais qu'importe !

Les repasseuses-blanchisseuses subissent un apprentissage de deux ans, au bout duquel elles parviennent à gagner environ 3 francs par jour ; elles n'ont qu'un petit avantage : le goûter de trois heures offert par la patronne, bien encore que très frugal. Elles restent dans le métier jusqu'aux approches de la quarantaine, après quoi elles disparaissent, Dieu sait où ? — Leurs jambes sont alors fatiguées par les longues stations debout, leurs mollets variqueux, leur poitrine démolie par l'usage invétéré du fil-en-quatre.

Au-dessous des *ouvrières de l'habillement,* que nous allons observer tout à l'heure, mais ayant encore avec elles bien des traits communs, voici les *fleuristes*, les *passementières,* les *brunisseuses,* les *piqueuses de bottines*, les *perleuses*, les *brocheuses*, les *compositrices d'imprimerie*. Ces métiers sont médiocrement propres. Les *brunisseuses*, par exemple, sont imprégnées de poudre métallique ; elles ont toujours les mains et le visage rouges d'un enduit tenace, qu'en semaine elles se soucient peu de faire disparaître. Les *passementières* vivent dans les poussières de laine ; mille brindilles s'accrochent dans leurs cheveux ; à manier les *câblés* fraîchement teints, leurs mains se salissent et se durcissent. Les *fleuristes* et les *brocheuses* sentent la colle de pâte, les *compositrices*

d'imprimerie sont tachées d'encre ou d'oxyde de plomb. Aussi, pour l'atelier, soignent-elles peu leur toilette. Elles y portent des jupes et des corsages négligés et elles revêtent une grande blouse bleue ou noire. Le travail est plus rude ; elles sont généralement mêlées avec les hommes et parquées sous les ordres d'un contremaître. Cela ne les empêche pas d'ailleurs de bavarder entre elles, d'échanger des propos salés avec les ouvriers, de brailler, d'une voix inénarrablement fausse, des romances sentimentales ou les scies du jour. Elles sont à la merci des inspecteurs, des employés, quelquefois du patron, pour peu qu'elles soient jolies. Gare à elles ! si elles résistent: on a vite fait de les *saquer* sous un prétexte quelconque. Un certain nombre sont mariées, d'autres vivent avec un compagnon d'atelier ; elles restent davantage dans leur milieu que les modistes ou les couturières, et l'on rencontre parmi elles beaucoup moins de noceuses jetant leur bonnet par-dessus tous les moulins. Elles ont l'esprit de corps très développé et savent très bien se mettre en grève lorsque le mot d'ordre est donné.

Les *Passementières* sont d'honnêtes femmes qui, après un long et pénible apprentissage, gagnent de 3 fr. 50 à 5 francs, maximum de la journée ; elles font des nœuds chinois, neige, postillon,

noués, des câblés plats ou ronds. Les plus fortes maisons se trouvent rue de Cléry. La pacotille se fait en Auvergne, où elle se paye à des prix dérisoires de bon marché.

Les *Perleuses* ou *fantaisistes en perles* sont moins favorisées que les passementières sous le rapport du salaire ; la concurrence est énorme ; les entrepreneuses pullulent à Paris et les fabriques de Lunéville tuent l'exploitation parisienne qui ne peut triompher que dans les travaux de luxe à la main, dits « au réseau », pour lesquels on emploie une grande variété de perles : la rocaille, la caméléon, le jais, la perle cire, la paillette d'or et d'acier, le séquin, le cabochon, le tube et la taillée.

Les *Petites fleuristes* mériteraient une longue monographie à part, car elles offrent l'intérêt de certaines héroïnes de Charles Dickens et d'Alphonse Daudet. Ces délicates personnes exercent un métier d'autant plus pénible qu'il paraît plus léger, plus menu et plus gracieux ; bien peu parviennent à en vivre et quelques-unes, il faut bien le dire, en meurent, car lorsqu'elles manient pour la confection des roses certain tourniquet à deux boules qui donne un estampage de gaufré ou de strié à la pétale de toile, il n'est pas rare qu'elles reçoivent aux seins des coups néfastes qui

déterminent par la suite d'incurables cancers.

En dehors des « monteuses de guirlandes », qui réalisent des gains exceptionnellement élevés, une bonne fleuriste arrive parfois à gagner 5 à 6 francs par jour; mais le métier ne marche guère plus de quatre ou cinq mois par an, et, pendant les sept ou huit autres mois de chômage, il est nécessaire de dénicher un travail infiniment moins productif.

Combien d'autres professions les ouvrières de Paris n'exercent-elles pas qui seraient encore curieuses à passer en revue : les *brodeuses*, les *plumassières*, les *trieuses de papier sale*, les *coupeuses de plumes d'oie* et *de volants de raquette*, les *deuilleuses* qui encadrent de noir le papier à lettres, les cartes de visite et les enveloppes des personnes en deuil; les *giletières* ou *culottières*, les *journalières de la machine à coudre*, les *monteuses d'ombrelles et de parapluies*, les *brodeuses en armoiries*, les *raccommodeuses de tapisserie*, les *piqueuses de gants ou de bottines*, les *enlumineuses de cartes de géographie*, les *chemisières*... La liste serait vraiment interminable, et nous devons renoncer à inspecter, si sommairement que ce soit, ce *Bottin* des professions féminines dans la capitale sous peine de faire un dictionnaire *Nouveau Larousse*.

Venons donc à l'une des classes d'ouvrières les plus constamment en vue. Parlons des *ouvrières de l'aiguille, couturières, modistes et journalières.*

Celles-ci, par goût et par profession, soignent leur mise; elles sont en rivalité de coquetterie les unes avec les autres; elles prétendent suivre les modes; elles portent chapeau, arborent des rubans voyants, parfois des bijoux plus au moins en *toc*, — grand motif à commentaires aigres-doux de la part des camarades ! — et si leurs dessous sont souvent peu soignés et leurs bottines percées, la coupe de leur robe est toujours d'une certaine élégance. Elles ne se lavent pas tous les jours le cou et les oreilles, mais elles mettent de la poudre de riz et de la pommade ; leur linge, elles le raccommodent avec peu de ponctualité, mais elles l'imprègnent de parfums à bon marché. Elles se sanglent dans des corsets à la mode et les plus maigres se posent volontiers pour s'avantager de faux *nichons,* des *petits quinze sous*, comme elles disent dans leur style d'atelier.

A l'heure de déjeuner, vous les rencontrez par bandes de cinq à six, bras dessus bras dessous, tenant toute la largeur du trottoir, jacassant, riant aux passants, prenant tout à coup des grands airs

pudiques si on leur adresse la parole et s'envolant comme des oiseaux effarouchés à l'heure de la rentrée à l'atelier. Comme leurs « boîtes » sont souvent situées dans le centre, vous les trouvez vers midi sur le boulevard. A l'atelier, elles sont sous la domination de la *première,* généralement une vieille fille grincheuse qui ne leur épargne pas les avanies et les observations. Mais la gaieté roule tout de même. On commente les faits divers, on cancane ; les paroles vives s'échangent ; toutes montrent néanmoins une grande affectation de bon ton. Ces demoiselles, si elles se plaisent aux conversations risquées, aux sous-entendus grivois, n'aiment pas les « mots sales ». Si l'une a quelque chose de raide à raconter, elle le fait à l'oreille de sa voisine, et l'histoire circule *in petto.* Elles adorent les romances sentimentales ; il s'en trouve toujours quelqu'une pour fredonner des couplets bêtes à pleurer, et toutes reprennent en chœur, à la sourdine, au refrain, car il faut se méfier de Madame. — Madame n'est d'ailleurs pas toujours fort commode.

Voici le refrain ainsi que l'un des couplets d'une *scie* de café-concert qui fut très en vogue il y a déjà nombre d'années dans les ateliers de ces demoiselles : c'est la *Marseillaise* des ouvrières de la couture. Cela se chanta sur l'air d'une sorte de marche lancée dans quelque *Scala,* lorsque fut

créée la fameuse apostrophe : *Sac au dos, les séminaristes!*

Allons, les p'tites modistes,
Couturières et fleuristes,
Relevez gentiment
Le bas de la jupe en marchant.
Écoutez la patronne,
La vieille qui bougonne,
Dépêchez-vous d'rentrer
A l'atelier pour turbiner.

Entendez-vous midi qui sonne?
C'est l'heure de votre déjeuner;
La pomme de terre frite bouillonne
Et le brie coule chez le fruitier;
Allez recevoir la becquée
Dans un joli cornet d'papier
Et boire la goutte de rosée
A la Wallace du quartier.

Les chansons d'atelier sont innombrables, le répertoire de Polin, d'Yvette Guilbert, de Duparc, d'Anna Thibault, de Paulette Darty, de Paula Brebion et surtout de Mayol ont toujours un grand succès d'actualité parmi les ouvrières de l'aiguille; mais les romances un peu *gnan gnan*, les refrains traînards, peignant les langueurs et les désespérances amoureuses, sont tout particulièrement en faveur : *les Bois, les Cerises, l'Hiver,*

les Larmes, — *Ah ! ma chère, que c'est rupin !*

Il existe des ateliers où l'on défend aux ouvrières de parler. Il faut être bien assurée que la patronne soit sortie ou occupée ailleurs pour donner la volée aux parlottes et aux chansons, malgré les vives objurgations de la première.

Les privilégiées, ce sont les *trottins* (ou plutôt les *coursières*, car les vrais *trottins* appartiennent à la modiste); nous parlons de celles qui reportent l'ouvrage au dehors. Agées de quatorze à dix-sept ans, elles trottent par la ville, s'arrêtant aux étalages brillants, faisant de longues stations à la devanture des bijoutiers, grignotant des noisettes ou des pommes vertes, tout en prêtant une oreille faussement indifférente aux offres des vieux messieurs, quitte à les *plaquer* carrément ou *à les envoyer à la balançoire*.

Les Trottins de Paris constituent à un si haut degré un article parisien que nous leur ouvrons ici un chapitre spécial. Elles le méritent.

TROTTINS DE PARIS

Gracieuses, légères, sautillantes, musardes, le visage curieusement chiffonné, la frimousse drôle, vaguement perverse, l'œil quêteur et fouinard dans l'anémie des traits, Mesdemoiselles les Trottins, carton au bras, jupes retroussées sur les

fausses maigreurs irritantes des hanches, s'en vont sur les boulevards incitant les désœuvrés, les faunes modernes en chasse à la poursuite de leurs charmes de fruits verts.

Elles sortent de l'atelier de la *couturasse* ou de la boutique de la modiste du quartier de la Paix. Elles ne sont encore que *coursières*, *arpettes* ou *groulasses*, comme disent les *grandes du métier*. Elles traînent leurs tristes bottines sur le bitume et le pavé de bois à cette fin d'aller aux rassortiments dans le *gros* ou de porter aux clientes du *dernier v'lan* un chouette *bagnolet* à plumes ou quelque frais *paillasson* tout fleuri au goût du jour.

Elles ont de quatorze à dix-sept ans; presque toutes sont de vraies gosselines de Paris, des *momignardes* des faubourgs, élevées à la diable dans des milieux grouillants et tapageurs, parmi les disputes, les gros mots et les scènes d'amour des parents, et les récits des grandes sœurs. Elles ont subi tous les contacts malsains, connaissant le vocabulaire et l'argot des Cythères les plus crapuleuses et elles s'épanouissent avec la curiosité du vice dans le désir instinctif de la perdition, ayant en elles une sorte d'ingénuité extravagante dont le contraste est irritant. Ce n'est pas là un de leurs moindres charmes.

Blagueuses, drôlichonnes, fûtées, chercheuses de mots drôles, de gestes délurés, ces gavroches

en jupe sont les singes de l'atelier, celles dont on s'amuse et qu'on malmène aussi parfois durement, car elles doivent servir chacune, porter les billets doux des ouvrières en titre, faire les commissions chez le *troquet*, chez le *cochonnier* ou le *darioleur* et rapporter en cachette les pains fourrés, les demi-setiers et les « choux » à la crème. Interpellées, commandées par toutes à la fois. elles ne s'ahurissent point, les petites, et c'est miracle qu'elles puissent encore apprendre dans ces tohu-bohu à coulisser, apprêter, laitonner et à chiquer « l'envolée d'un nœud », selon le terme des modillons.

Le soir, quand elles quittent la boîte, à l'heure où les amoureux poirottent sur le trottoir jusqu'à l'instant où apparaissent leur petite amie, les trottins s'ensauvent bruyamment comme une bande de moineaux francs à travers la chaussée. A les voir gambader, se tirer des flûtes, se faire des niches, rire éperdument et chantonner des refrains à quiproquos, à sous-entendus osés, on ne soupçonnerait guère les menues misères qu'elles ont endurées toute la journée, les courses fournies, les médiocres nourritures grignottées au coin des tables, et les insalubrités, l'inconfortabilité qui les attend encore au Logis du Paternel. Leur jeunesse triomphe de tout, leur insouciance leur permet d'oublier aussitôt la sortie de la cage les vexa-

tions de la patronne ou les insolences de ces demoiselles arrivées et pécores.

Et les voilà en route, seules ou groupées pour la joie des vieux messieurs, œilladant pour rire, heureuses d'être suivies, emboîtées par des types, de s'entendre dire des propos inconvenants ou de se sentir frôlées, pincées même dans leur marche rapide par des *espèces de saligauds* qui les font pouffer.

*
* *

Les chers petits trottins sont l'agrément de la rue parisienne. Leurs minois sont nécessaires dans le décor de la grande ville. Combien souvent ne les a-t-on chantés, poétisés, stylisés en littérature et en art, du Café Concert au Livre, de la chromogravure au tableau de genre. Le goût moderne s'est plu à faire trottiner leurs gentillesses élégantes, leurs fines silhouettes, à montrer leur rire gamin, leur regard de côté ou leur flânerie de gosse tout le long des boutiques de chiffons ou de bijoux.

On ferait un recueil extraordinaire en collectionnant tout ce qui a été écrit en tout genre sur les menues gigolettes des modes. Il y aurait même une *Biblio-iconographie du Trottin* à essayer et qui ne serait pas sans agrément. Au hasard parmi les poètes plutôt obscurs qui les enfermèrent dans

les papillotes de leurs vers, citons ces quatrains de M. Abel Letalle :

Trottant, trottant, trottant, trottant,
Trottinant, toutes très gentilles,
Le pied menu, l'œil éclatant,
Elles s'en vont, les belles filles.

Qu'elles sont reines, quand leur main
Soulève un petit pan de robe,
Qui laisse flotter en chemin
Un parfum que l'air nous dérobe !

Oh ! qu'on aime à les voir souvent
Avec leur gaîté claire et blonde !
Comme, avec leur sourire au vent,
Chacun ferait le tour du monde !

Jusqu'au jour où, peu résolus
A trottiner, trotter sans cesse,
De par la faveur d'une... Altesse,
Les beaux trottins ne trottent plus.

Ce sont là des versiculets légers, faciles à mettre en musique ; beaucoup d'autres sont de la même famille et pourraient servir de couplets à des romances de *beuglants* qui seraient frontispicées d'un dessin suggestif à la façon de M. Jean Béraud, le grand pourvoyeur de la chromo-lithographie contemporaine et le maître des grâces de Paris.

Mais les *Trottins*, lors d'une grève peu persistante des demoiselles de la Couture, ont eu mieux

que la chanson sentimentale, ils ont obtenu la *marche révolutionnaire des couturières* et les camelots vendirent et chantèrent même dans les rues une *carmagnole* faite pour leur complaire :

I

Que demande un petit trottin (*bis*)
De chez Worth ou de chez Paquin (*bis*) ?
Un peu plus de salaire,
Moins de travail à faire,
Et trois coups de torchon,
Vive le son, vive le son,
Et trois coups de torchon,
Vive le son du violon !

II

L'industrie a des chevaliers (*bis*)
Qui régalent leurs ateliers (*bis*).
Mais, ô jeunes compagnes,
Il vaut mieux hors du bagne
Se nourrir de chansons,
Vive le son, vive le son,
Se nourrir de chansons,
Vive le son du violon !

Les pauvres filles durent vite retourner à leurs ateliers. Leurs escapades à la Bourse du travail ne furent point de longue durée. Aucun député ne leur vint en aide. Étaient-elles électrices ? — Certes non, donc, elles ne comptaient guère. Notre

démocratie, basée sur des suffrages, pourrait-elle s'inquiéter du sort de femmes qui ne votent pas et dont par conséquent elle ne redoute rien?

Le Trottin parisien existe depuis le XVIII[e] siècle. Les voyageurs étrangers qui ont laissé les relations de leur visite chez nous ne manquent guère de vanter le charme des gentilles trotteuses de modes rencontrées dans la rue. Dans le *Voyage sentimental*, Sterne nous conte la visite d'une jolie marchande à son hôtel et dessine d'une façon exquise les coquetteries et le curieux maniérisme de la demoiselle. En parcourant le recueil de la *Mésangère*, on voit d'amusants spécimens du trottin sous le Directoire, avec le large carton à chapeau couvert de papier moucheté et les cheveux à l'évaporée sous la cornette ou la marmotte nouée joliment sur le front. Plus tard, au temps des Grisettes, le Trottin romantique nous est montré, combien joli sous sa guimpe de dentelles, avec les larges manches à gigot, le tablier mignon et festonné, le jupon court et ample montrant le bas de la jambe et le pied minuscule embrodequiné avec esprit. Déveria, Johannot, Henri Monnier, et par la suite Gavarni immortalisèrent les demoiselles de modes de cette époque de renaissante Renaissance en des pages qui ont conservé un charme infini.

L'histoire du trottin est parallèle à celle de nos mœurs et de notre Parisianisme. Restif de la Bretonne, l'amoureux du *Pied de Fanchette* et des jolies boutiquières de Paris, est le premier à nous parler de ces jolies fleurs du pavé dont Sébastien Mercier, dans son *Tableau de Paris*, évoqua maintes fois la grâce et la beauté.

Combien de reines du théâtre et de la galanterie entrèrent dans la vie parisienne sous figure de Trottin ! La liste en serait longue à faire, les aventures plaisantes à écrire et la psychologie surtout étrange à présenter, car le plus souvent ce titi femelle si dégingandé, si *voyant* d'apparence, si facile au quolibet, et si perverti en surface n'attend que l'amour pour se métamorphoser, pour révéler la limpidité d'une âme ingénue, d'un esprit bienheureux et délicieusement gobeur. La « petite », comme tant de ses semblables, est généralement une crâneuse de vices, une fanfaronne de précoce dévergondage ; elle prend un *genre* pour faire comme les autres, pour qu'on ne la blague pas ; elle fait volontiers croire qu'elle a vu le loup, afin qu'on ne l'ennuie plus en la taquinant à ce sujet, mais, au fond de ses curiosités de gosse, le loup lui fait grand peur, elle se réserve, elle est toute à son rêve sentimental intime et la romance bébête, qu'elle chante en gouaillant et en grasseyant à l'atelier, la fait vibrer et pleu-

rer quand elle est seule, car elle convient absolument à son état d'âme.

Tant que le trottin existera, la grisette n'aura point disparu. Les Nini et les Musette sont en nombre dans la corporation de ces frêles marcheuses qui forment majorité dans le relevé des suicidées par amour contrarié.

Malgré leur affectation de bonne tenue, les ouvrières de l'habillement sont d'une conduite assez peu régulière. Pour la plupart, dès quinze ou seize ans, elles ont « pratiqué l'amour », soit en compagnie du fils de quelque voisin, soit qu'elles aient succombé aux grâces pommadées et aux phrases en sucre de pomme d'un calicot, soit encore qu'ayant lâché leur famille, elles *possèdent un Monsieur*, employé ou petit rentier, qui leur a payé quatre meubles, mais qui, craignant l'oisiveté fertile en infidélités, entend absolument qu'elles s'occupent.

Les plus jolies, à force d'envier les clientes riches, ne font guère de difficultés pour écouter les propositions des messieurs *chics* qui désirent les lancer. Elles fournissent un contingent important au demi-monde. Les autres épousent vers vingt-cinq ans quelque ouvrier insoucieux de leur passé et font souche de prolétaires. Les plus laides ou les plus malchanceuses restent filles,

versent dans la dévotion, élèvent un matou, un serin ou un perroquet et deviennent « premières ».

Le dimanche, on rencontre les ouvrières de l'habillement partant en compagnie de « leur petit ami ». Folles de friture et d'escarpolette, elles envahissent Suresnes, Meudon, Billancourt, Asnières et surtout *Robinson*.

Ce sont aussi de grandes habituées des fêtes publiques. Vous les rencontrez à la fête de Neuilly et à la foire aux pains d'épices, tournant éperdument sur les chevaux de bois, dégringolant les montagnes-russes, se bourrant de moules, de gaufres et de pommes de terre frites. Et les bals donc ! Le dimanche soir, dans des petits bastringues en sous-sols de boutiques, au Moulin de la Galette, voire même à Bullier, vous ne voyez qu'elles.

Elles sont très guettées le soir à la sortie de l'atelier par des amateurs ou des amoureux qui les attendent patiemment. Elles nomment ces sigisbées des *poireaux*. — Lorsqu'il pleut et que les soupirants sont à l'abri sous la porte cochère, elles s'écrient : « Tiens ! *les poireaux sèchent !* » Lorsqu'elles repoussent l'un de ces dociles admirateurs et qu'elles le cruellisent, elles disent avec une jolie mine de chatte jouant avec la souris : « *Vrai, j'l'ai rien fait poireauter, celui-là !* »

De huit à neuf, dans les quartiers du centre, il y a régulièrement chaque soirée deux ou trois cents habitués qui poireautent en arpentant le trottoir d'un pas fébrile. Ces trois cents poireaux pensent à la même heure : *Pourvu qu'on n'aille pas la faire veiller encore ce soir, ce serait du propre!*

« Les pigeons suivront toujours les colombes », disait avec sa petite vanité une de ces Agnès en ballade.

Un ex-journaliste, aujourd'hui député, dévoué à la Représentation Proportionnelle, M. Charles Benoist, publia naguère, dans *le Temps*, une série de remarquables petites enquêtes sur les *Ouvrières de l'aiguille* publiées depuis en volume, où les renseignements les plus précis et les plus intéressants abondent. Nous ne pouvons mieux faire que de lui emprunter une note sur les salaires des couturières et modistes :

« Nous avons donné, dit-il, comme maximum du salaire réel d'une bonne ouvrière couturière, à Paris, en tenant compte des mortes-saisons, 1.350 francs par an, 3 fr. 70 par jour. Il ne s'agit, bien entendu, que des ouvrières et non des premières, coupeuses ou dames essayeuses, qui ne sont plus à proprement parler des ouvrières, mais des employées, des collaboratrices, parfois des associées pour le patron; qui doivent inven-

ter le modèle et diriger l'exécution; qui ne font plus du métier mais de l'art. Celles-là, si nous en croyons le rapport présenté par M. Albert Leduc, du jury de l'Exposition 1889 (classe de l'habillement), peuvent gagner, chez les couturiers, jusqu'à 15.000 et 20.000 francs par an, et dans les maisons de second ordre 5.000, 6.000 et 8.000 francs; mais ces richardes, combien sont-elles?

« Dans les meilleures maisons, le salaire des ouvrières qu'on appelle des *premières*, chacune pour sa spécialité, première à la jupe, première aux corsages, etc., atteignent 6, 7 et 8 francs par jour; celui des essayeuses monte encore plus haut, mais ce sont aussi des exceptions et en petit nombre. D'après les renseignements nouveaux qui nous sont parvenus, il faut accepter, comme gain annuel d'une bonne ouvrière, de 900 à 1.100 francs plutôt que 1.250 francs. Le salaire réel descendrait alors à 2 fr. 45 et 3 francs par jour.

« Il y a des *lingères*, — on les compterait, — poursuit M. Charles Benoist, des lingères de fin, qui peuvent gagner de 3 à 4 francs. Plus couramment, elles gagnent de 2 francs à 2 fr. 50. Mais il y en a, et elles sont nombreuses, celles qui travaillent pour les maisons d'exportation, qui ne dépassent pas 1 fr. 75. Les peignoirs, ca-

misoles et autres ajustements en linge que le *Louvre* et le *Bon Marché* vendent 2 fr. 75 ou 2 fr. 50, sont donnés à forfait à une entrepreneuse, qui touche 0 fr. 60, fait une partie de l'ouvrage et distribue le reste à des ouvrières, qui ne reçoivent d'elle que 0 fr. 50 la pièce. A deux peignoirs et demi, par jour, — pour les faire, il faudra travailler d'arrache-pied et veiller avant dans la nuit, — les malheureuses auront gagné 1 fr. 25. Mais la morte-saison les attend, comme les autres, et la moyenne de leur salaire s'abaisse, de ce chef, à 0 fr. 80 ou 0 fr. 90 par jour. » — N'insistons pas.

Les *Couturières*, comme les blanchisseuses et les passementières, se nourrissent d'une façon très vague et fort peu hygiénique. Elles ont raison de dire dans leur langage imagé : *Ah! zut, je n'sais pas ce que j'vais manger ce matin : ... des briques à la sauce caillou.* — Leurs grands régals sont de salade, de cornichons, de radis ; les côtelettes pannées et le jambonneau sont considérés comme des mets friands ; les œufs durs sont une délicatesse, comme disent les Allemands.

Les unes apportent leur déjeuner dans un panier ; voici un menu : deux sous de pain, un hareng saur de trois sous, deux sous de frites, un flan de quatre sous, une chopine d'abondance.

D'autres mangent chez le mastroquet des choses dans ce genre : un demi-mou de veau au vin, six sous; un haricots rouges aux oignons, quatre sous; un brie, deux sous; deux sous de pain, un demi-setier de quatre sous. Le *fromage d'Italie*, la tête de cochon en galantine sont très en faveur parmi toutes. Mais elles économisent surtout précieusement dix centimes sur leur nourriture pour acheter un petit cornet de bonbons anglais dont elles se régalent à l'atelier. Ensuite les unes comme les autres vont au *bar* boire un *petit noir* à deux sous. Ça, c'est le régal. Elles se dépêchent « dare-dare » de manger, afin de prendre le plus de temps possible pour une flânerie pendant l'heure accordée au déjeuner.

Celles qui sont sages, et qu'effrayent les restaurants bondés d'hommes, où l'on vous dévisage, ont une ressource qui leur manquait naguère : elles ont le « Restaurant-bibliothèque », fondé par un religieux éclairé, assisté de quelques patrons charitables. Elles ne rencontrent là que des femmes; elles y trouvent à bon compte une nourriture variée et très saine, même des livres qu'on leur prête et qui occuperont honnêtement leur soirée.

Le menu est affiché dans la salle : il est varié au possible, et les plats sont d'un bon marché qui s'explique par cette unique raison que le res-

taurant, pour tout bénéfice, demande à rentrer dans ses frais. A-t-il vécu ou vivra-t-il? Les meilleures intentions sont si mal interprétées et les tentatives humanitaires si rarement récompensées par le succès que l'on croyait assuré qu'il est possible que l'entreprise ait déjà sombré.

A-t-on la curiosité de juger du menu? le voici :

Gâteau de viande sauce tomates.	30	centimes
Bœuf jardinière	40	—
Bifteck	40	—
Aubergines, tomates.	20	—
Pommes à l'huile	20	—
Riz au caramel	15	—
Cœur à la crème	15	—
Raisin, confiture de fraises . .	15	—
Camembert.	10	—
Pain et vin	20	—
Café	10	—

Si une ouvrière tient à ne dépenser pour son déjeuner que douze sous, elle y arrive aisément. Les apprenties (les *arpètes*, en argot), qui gagnent de vingt à vingt-cinq sous par journée, se contensent d'un plat de 30 centimes, ce qui leur coûte, avec le pain et le vin, 50 centimes; il leur restera 10 centimes, avec lesquels elles s'offriront un dessert ou, mieux encore, un café. L'ouvrière à Paris se passe, en effet, de viande plutôt que de ne pas absorber son « petit noir ».

En moyenne, le déjeuner leur revient à quinze sous. On en voit quelques-unes, des « premières de table », sans doute des femmes qui se font des moyennes de 5 à 6 francs par journée, aller jusqu'à vingt sous. Ces raffinées sont rares.

Le déjeuner terminé, on détale. C'est que le temps est mesuré. Dans certaines maisons, l'ouvrière ne dispose, pour son déjeuner, que de trois quarts d'heure, parfois seulement d'une demi-heure. L'habitude, au dire des patrons, en est venue des ouvrières elles-mêmes, qui tiennent à être libres un quart d'heure ou une demi-heure plus tôt.

Celles qui ont une heure prennent leur temps. Elles savourent à l'aise leur café. Tout en humant leur moka, elles feuillettent le catalogue manuscrit de la bibliothèque. En se levant, elles vont prendre l'ouvrage dont le titre les a davantage alléchées; elles l'inscrivent elles-mêmes au registre des prêts, mettent leur nom en regard et s'éloignent.

Rien n'est plus pittoresque et plus amusant à observer, vers l'heure de midi, que ces bruyantes sorties d'atelier. On en ferait un vivant tableau parisien de vingt pages.

Des grandes maisons de couture qui s'échelonnent, à deux pas de la place Vendôme, rue Dau-

nou, rue des Petits-Champs, rue de la Paix, rue de Grammont, un flot de petites femmes jaillit. Les cheveux embroussaillés, le verbe haut, serrées dans leur éternelle petite robe de mérinos noir en hiver, d'indienne imprimée en été, mouchetée çà et là de bouts de fil, elles vont, trottinant deux par deux, trois par trois, prendre au restaurant d'à côté la becquée.

Jadis un poète contemporain, M. Jean Ajalbert, aujourd'hui directeur du *Musée de la Malmaison*, a drôlement rendu, selon la manière réaliste et attendrie de Coppée, cette méridienne des petites couturières dans les vers suivants :

Midi : voici sonner l'heure des ouvrières;
Le soleil cuit l'asphalte mou sur les trottoirs :
C'est l'heure où, sur l'étain vulgaire des comptoirs,
Luisent les verres pleins d'absinthes meurtrières.

Midi: « *Plumes et fleurs* » et « *Robes et manteaux* ».
C'est un long défilé de filles maigrelettes,
Sortant des ateliers pour faire leurs emplettes :
De la charcuterie et de banals gâteaux...

D'autres, par deux ou trois, vont dans les crémeries
Et, toutes se penchant pour lire le menu,
Choisissent, avec un frais sourire, ingénu,
Dans la liste des mets, des plats à sucreries.

Ce mince déjeuner ne leur coûte pas cher :
Quinze ou vingt sous, et puis deux sous de violettes;
Et les mignonnes au travail rentrent seulettes,
Les fleurs se parfumant du parfum de leur chair.

La journée des couturières est en général de douze heures. De sept heures du matin à sept heures du soir en été, de huit heures du matin à huit heures du soir en hiver. Pendant la saison, quand l'ouvrage presse, toutes travaillent souvent jusqu'à minuit ou une heure du matin. Dans ce cas, un règlement, — jamais observé, — ordonne que le salaire soit proportionnellement double [1], mais on ne leur donne guère que vingt ou vingt-cinq centimes de l'heure. Il est à remarquer que les modistes, les couturières sont volontiers paresseuses et aiment à changer d'atelier. Les autres, lorsqu'elles sont embauchées quelque part, se *débauchent* [2] difficilement. Elles sont en général très courageuses à la besogne.

1. Ce règlement parut au *Journal officiel* du 26 juillet 1893. Il porte, à l'article 1er, que, dans certaines industries et à certaines époques, « les femmes et les filles âgées de plus de dix-huit ans pourront être employées jusqu'à onze heures du soir, sans qu'en aucun cas la durée du travail effectif puisse dépasser onze heures par vingt-quatre heures ». Parmi les industries qui y sont visées, on relève : confection de chapeaux en toutes matières pour hommes et femmes, confection, couture et lingerie pour femmes et enfants, fleurs artificielles, plumes de parure, tulles, dentelles et laize de soie, c'est-à-dire plusieurs des industries comprises dans ce qu'on est convenu d'appeler les métiers de l'aiguille.

2. Ce terme est très employé dans l'industrie parisienne. Nous nous souvenons avoir souvent entendu dire à une ouvrière : « Je suis débauchée », ce qui signifiait qu'elle avait quitté son atelier.

Les Modistes sont, au premier rang de l'aristocratie des ouvrières parisiennes, les plus élégantes et les plus distinguées. Ce sont des artistes qui apportent dans leurs mœurs le désordre et l'insouciance habituels à tous les artistes ; elles forment à Paris une corporation d'environ 8.000 ouvrières, et par leur talent font circuler annuellement 25 millions réalisés dans la seule industrie des chapeaux féminins.

L'ingéniosité des modistes est sans borne; elles créent presque chaque jour d'exquises combinaisons de modèles nouveaux qui accélèrent les variations illimitées de la mode, dont ces dames sont, en réalité, les véritables muses.

La force, la nuance et la garniture des chapeaux sont les trois pivots de ces variations; sur eux s'adaptent les girouettes de la mode. Ce n'est que par un incessant renouvellement que le commerce des modes peut subsister. Si les Parisiennes n'achetaient qu'un ou deux chapeaux par an, ce serait assurément la ruine de ce négoce qui ne vit que de la coquetterie changeante et insatiable de nos contemporaines.

Les ouvrières des modes sont le plus souvent jolies ou... pires; toutes sont fort jeunes. Elles ont débuté dans le métier par le rôle de *trottin*, payant ainsi leur apprentissage au prix d'une manière de domesticité déguisée qui les met en

butte à tous les libertinages des deux sexes de la capitale, à la merci des vieux galantins et même des vieilles gardes perverses.

Le trottin est la porteuse de ces grands cartons ronds mordorés ou couverts d'une toile cirée, dont nous voyons chaque jour tant de jolies fillettes accablées.

Après deux années de ce stage ambulant, la modiste parvient à se faire des journées de 2 fr. 75 à 3 francs. Les premières, c'est-à-dire les plus habiles, se font une place à part auprès de la patronne et arrivent à gagner 2.000 et 3.000 francs et même davantage. — Nous retrouverons plus loin la modiste au chapitre des *Boutiquières*, car, presque toujours, au contraire des couturières, l'ouvrière en modes, si elle est habile, cesse d'être en condition et, grâce aux protections de ses « amis », s'établit dès qu'elle peut, à son compte, en quelque petite boutique du côté des Ternes, des Batignolles, du Quartier latin ou de Marbeuf. — Avec le *chic* et le *chien* qu'elle possède, elle réussit à coup sûr.

Parmi les *ouvrières de l'aiguille*, il faut encore compter *les repriseuses, les brodeuses, les confectionneuses pour hommes et équipements militaires, les gantières en peau et les gantières en tissus, les fabricantes de casquettes, les employées de ta-*

pissiers, etc. Toutes ces rudes travailleuses fournissent des journées de neuf à onze heures, et parviennent difficilement à gagner une moyenne de 2 fr. 75, sans compter les mortes-saisons.

Toutes ces professionnelles ont des manières, des mœurs, des habitudes particulières qui feraient le sujet d'une vraiment piquante et nécessaire : *Physiologie générale de l'ouvrière à Paris*.

L'écrivain qui entreprendra ce livre utile et amusant, pour peu qu'il se documente sérieusement et s'occupe de résumer la question des salaires, aura peine à se soustraire à des indignations de socialiste avancé. La condition morale et matérielle de l'ouvrière parisienne est monstrueuse et indigne d'une démocratie honnête. Le luxe étourdissant qui nous entoure, ce luxe de la toilette, des repas, du mobilier, est réellement acheté au prix d'épouvantables misères, de honteuses détresses, de sordides marchandages, et alors que s'enrichissent les intermédiaires, couturiers, tailleurs, entrepreneurs de toute nature, les infortunées productrices, usées par le travail, brûlées par les veilles, mal nourries, affreusement logées, luttent opiniâtrément pour parer aux plus urgents besoins de la nature. Sans secours, sans appui, elles ne reçoivent pour encouragement que des appels cyniques à combler le vide de leur escarcelle en se souvenant qu'elles sont femmes.

« Barbarie de notre Occident, s'écriait Michelet. La femme n'a plus été comptée pour l'amour, le bonheur de l'homme, encore moins comme maternité et comme puissance de race, mais comme ouvrière !

« *L'ouvrière !* mot impie, sordide, qu'aucune langue n'eut jamais, qu'aucun temps n'aurait compris avant cet âge de fer, et qui balancerait à lui seul tous nos prétendus progrès ! »

Tous ceux qui se sont préoccupés du misérable sort de l'ouvrière, Jules Simon, Baudrillart, Leroy-Beaulieu, Ernest Legouvé, Charles Benoist, sans compter les étrangers, tendent à cette conclusion que la femme doit rester la gardienne du foyer domestique, et que seul l'homme doit aller au dehors gagner le pain de la famille.

La réalisation de telles conceptions idéales est impossible ; mais, sans émettre de telles utopies, ne conviendrait-il pas que des législateurs soucieux de leur mandat, vibrant à la pitié, préoccupés de relever le niveau moral du pays, renseignés sur les lamentables douleurs et les déchirantes détresses de la femme dans les carrières professionnelles, employassent tous les moyens ordinaires et extraordinaires pour apporter, sinon un remède efficace, du moins de vigoureux palliatifs, à un mal aussi largement répandu dans l'économie sociale ?

N'est-il pas ridicule de penser, alors que de telles misères existent chez nous, quand des femmes meurent à la peine, tuées par la phtisie cotonneuse, par le soufrage des allumettes et par tant d'autres métiers homicides, lorsque plus de 60 °/₀ des travailleuses sont obligées de se livrer pour vivre à la prostitution et de faire ce qu'elles nomment dans les fabriques leur *cinquième quart de journée*, n'est-il pas honteux, bouffon, cruellement grotesque de voir nos gouvernants dépenser les millions du pays pour aller porter chez des nègres, qui ont des plaies sociales moins vives que les nôtres, le drapeau humanitaire, et empêcher d'incertaines traites d'esclaves ou de traditionnels sacrifices humains?

N'est-il pas pénible enfin de penser que, dans une société soi-disant galante et humanitaire, la femme rencontre plus d'instincts brutaux déchaînés sur son sexe pour assurer son avilissement que de braves et loyaux défenseurs plaidant sans trêve et sans lassitude sa cause si touchante devant les assemblées législatives qui la pourraient protéger?

Pour intéressant que soit le destin des ouvriers mâles, qui ont pour eux la force, le droit de vote et de révolte, et qui peuvent menacer et au besoin renverser les pouvoirs établis, il faut admettre que le sort de la femme vouée aux travaux ma-

nuels est infiniment plus précaire et plus digne de la sollicitude de tous ceux qui possèdent.

Mais que peuvent espérer d'elles les pantins fabriqués par le suffrage saugrenu des hommes? — De la reconnaissance ! C'est vraiment trop peu, et tous les inconscients, les imbéciles et les impitoyables qui parlent au nom des grands principes démocratiques, oublient celui du Christ, le premier des socialistes généreux, qui est de secourir les faibles, les déshéritées, et surtout les victimes de nos mœurs, celles qui ont à porter le fardeau de nos jouissances et à expier trop souvent hélas ! la folie de nous avoir aimés.

CHAPITRE VIII

LES MARCHANDES ET BOUTIQUIÈRES

LES PETITS MÉTIERS. — LES MARCHANDES AMBULANTES.
LA MARCHANDE DE « FRITES ».
LE RESTAURANT DES PIEDS HUMIDES. — LES VENDEUSES
DE JOUETS D'ENFANTS.
LES BOUTIQUIÈRES : BOULANGÈRES, ÉPICIÈRES, CONFISEUSES,
CHARCUTIÈRES, MODISTES, CORSETIÈRES, MERCIÈRES, ETC.

Chateaubriand, dans ses admirables *Mémoires d'outre-tombe*, nous a laissé une charmante page sur l'agrément de son retour à Paris en 1837. Après un long séjour à l'étranger, il avoue goûter la sociabilité de ses compatriotes, le commerce facile et rapide des intelligences, cette absence de toute morgue et de tout préjugé, cette inattention à la fortune, ce nivellement naturel de tous les rangs, cette égalité des esprits qui rend la société française incomparable ; et ce grand voyageur, ce merveilleux écrivain se reprend d'une infinie tendresse pour ce cher Paris où il

s'extasie, non moins que Sterne naguère, sur la bonne grâce, le sourire accueillant et l'allure sympathique des petites boutiquières et marchandes de la capitale.

Les gracieusetés, les complaisances, l'empressement de toutes les grandes et petites négociantes de Paris sont en effet indiscutables, et contribuent pour une grande part à l'agrément de la vie parisienne. Du haut en bas de l'échelle sociale, toutes les débitantes font aux acheteurs un accueil incomparablement poli et séducteur; les quelques phrases banales qu'un homme peut échanger avec elles sont empreintes, de la part de celles-ci, d'un charme attrayant, d'une douceur engageante qui, en dehors de toute galanterie et quel que soit leur âge, ont un caractère d'enveloppante sollicitude qui s'attache comme un parfum spécial sur l'hôte passager de leur boutique.

Le nombre des *boutiquières, débitantes, petites vendeuses de Paris* est considérable, et défie la rigoureuse statistique. La variété des professions inquiéterait l'esprit classificateur le mieux équilibré; nous ne pensons donc suivre que notre fantaisie absolue au cours de cette promenade au milieu d'elles.

Voici d'abord la vaste tribu des *Ambulantes*, toutes celles dont la voix plus ou moins harmo-

nieuse se mêle à la grande symphonie des cris et des bruits de Paris. Maxime Du Camp a compté plus de 6.000 de ces industrielles.

Ce sont des milliers de mélopées diverses, des trouvailles d'expressions pittoresques, des intonations parfois très musicales, qui, pour peu que la femme ait la voix à peu près juste, ne manquent souvent pas de charme. Généralement ce sont trois ou quatre notes en mineur parcourant un octave, et tenues sur la sensible. Ou bien la mélopée commence sur une note très aiguë et descend brusquement à la basse. Ou encore deux notes répétées en renforçant de plus en plus le son comme : « *Pois verts! pois verts!* » Un appel saccadé comme : « *A la barque! à la barque! — Hareng qui glace !* » Et ceci qui constitue une véritable phrase musicale : « *J'ai de la cerise, d'la belle cerise, — cerise douce* », avec un triolet sur *cerise douce*. Enfin le classique : « *La Valence, la belle Valence* », que Restif de La Bretonne relevait déjà au XVIIIe siècle, ainsi que tant d'autres cris similaires dont Kastner, en un grand album musical, a recueilli les curieuses intonations.

Toutes ces femmes, munies d'une autorisation de la Préfecture de police, doivent porter une plaque très apparente qu'elles s'attachent fréquemment à la ceinture. Elles trimbalent cahin-caha, par les rues, avec un mouvement pénible

et quel que soit le temps, des voitures où s'entassent, suivant la saison, les légumes et les fruits. Les unes se font une spécialité; ainsi dans la saison des tomates elles ne vendent que des tomates; au moment du raisin, rien que du raisin; des asperges en mai, des pois de Clamart un peu après. D'autres sont éclectiques et espèrent retirer un plus grand bénéfice en vendant un peu de tout à la fois. Cette vente des « quatre-saisons » constitue un métier fort rude, qui exige une grande résistance à la fatigue, surtout depuis que des règlements tyranniques défendent de s'arrêter même pour servir le client.

Comme elles vendent généralement meilleur marché que les fruitiers en boutique, et qu'elles portent ombrage surtout aux épiciers, depuis que ceux-ci se sont mis à vendre de tout, ces négociants établis ont multiplié les doléances et les démarches auprès de *Quidedroit*, et *Quidedroit*, c'est-à-dire l'Administration paternelle dont nous jouissons, Quidedroit, qui n'aime pas les besogneux, a édicté un règlement leur interdisant de stationner devant les boutiques, érigeant en loi le mouvement perpétuel. Aussi les sergents de ville ont reçu, à l'égard des marchandes à la charrette, des instructions rigoureuses; les sergents de ville, gardiens naturels des gens établis, leur donnent la chasse et ne leur laissent pas une

minute de répit; les procès-verbaux pleuvent, ainsi que les amendes et les mises en fourrière. — Anatole France dans *Crainquebille* nous en a montré toute l'horreur. Voici d'autre part un fait un peu long et vulgaire en soi, dont nous avons été le témoin récemment, avenue de Clichy, et qu'il nous faut compter dans la note populaire.

Un ouvrier, rentrant chez lui à l'heure du déjeuner, achetait une livre de poires à une de nos ambulantes.

La marchande s'arrête pour lui peser ses poires. Survient un de ces personnages qu'une ironie administrative qualifie : gardiens de la paix. — « Circulez! » s'écrie-t-il durement. — « Mais il faut bien que je pèse les poires pour monsieur », répond,humblement d'ailleurs, la marchande. — « Circulez, N. d. D. ou je vous flanque un procès. » A ces mots, la moutarde monte au nez de l'ouvrier, et le voilà qui dit à l'estafier : « Si tu ne lui laisses pas peser ses poires, tu entends, je m'en vas te coller un pain *sur la tienne de poire.* »

Ce devait être quelque brave anarchiste, un de ces gens qui « n'ont pas l'autorité à la bonne », comme ils disent.

Plusieurs personnes étant survenues prirent parti pour la marchande. Dans ce quartier populeux on n'aime pas follement les gardiens de la paix. Le sergent de ville voulut mettre la main

au collet de l'ouvrier. Mais celui-ci, à qui la marchande toute tremblante avait enfin pesé les poires, donna ses quatre sous, puis, faisant la nique à l'autorité, se « tira des pieds », protégé dans sa retraite par la foule, qui huait le *sergot*. Ledit sergot, furieux, alla chercher un collègue, puis revenant vers la marchande lui fit conduire sa voiture en fourrière. Quelques minutes après, la malheureuse revint en pleurant, indignée de cette monstrueuse injustice ; on garda sa charrette vingt-quatre heures à la fourrière, et comme les poires étaient fort mûres, c'était autant de marchandise perdue... Voilà bien les beautés de la loi... les voilà bien !

Toutes marchandes d'oranges, de poissons, de primeurs, de fleurs à la charrette vont faire leur provision aux Halles vers quatre heures et demie ou cinq heures du matin. Elles traitent avec un commissionnaire pour une certaine quantité de marchandise par jour, ou bien elles se cotisent à quatre ou cinq pour acheter un lot de denrées à la criée. Ensuite elles disposent la marchandise sur la charrette, souvent avec un certain goût qui flatte l'œil. — Et les voilà parties, quelquefois seules, quelquefois accompagnées d'un de leurs enfants qui aide à pousser le petit étalage roulant, lourdement chargé. Elles vont, elles vont, tout le jour, s'égosillant par les rues, lut-

tant âprement pour céder le moins possible aux marchandages des petites ménagères, leurs clientes habituelles, — ne s'arrêtant vers midi que pour manger un morceau sur le pouce, assises sur un brancard. Dans les quartiers populeux, elles marchent en file serrée, suivant le trottoir. Rien de plus amusant à l'œil que ce bariolage de couleurs offert par leur étalage : l'éclair d'argent des maquereaux et des harengs frais posés sur de la verdure, le ventre en l'air, les teintes brunâtres des limandes et des plies, le rose sanguinolent des raies, le rouge vif des tomates, le vert tendre des légumes ou le vert sombre des cantaloups, une palette aux tons vigoureux à faire pâmer de joie un peintre impressionniste.

A partir de midi, elles sont obligées de se disperser, de par le règlement; la vente alors devient beaucoup plus aléatoire. Elles baissent leurs prix. Il faut vendre coûte que coûte, car le lendemain la marchandise serait défraîchie. A grand'peine, elles arrivent à se faire 2 fr. 50 par jour maximum, du moins d'après leur propre aveu.

Ce sont, en général, de fortes créatures de trente à cinquante ans, d'aspect un peu hommasse, et qui usent d'un vocabulaire aussi coloré que celui des dames de la Halle. Elles rentrent chez elles à la nuit tombée, sauf toutefois les marchandes

d'oranges qui, dans la saison, restent pour la plupart sur pied jusqu'à la fermeture des théâtres. Celles-ci sont la providence des étranges familles qui, pendant les entr'actes, mangent des quartiers d'orange sur un mouchoir proprement étalé. Ce métier de *marchande à la charrette* est des plus précaires. Elles ont contre elles les chances de mauvais temps et les mille vexations du règlement, qui va jusqu'à leur retirer leur plaque (*mise à pied*) pour un certain nombre de jours.

N'ayant pas toujours la somme suffisante pour faire leurs achats, elles deviennent trop souvent la proie d'usuriers (des courtiers des halles ou des marchands de vins) qui leur prêtent 10 francs, à condition qu'elles leur en rapporteront 12 le lendemain. Elles sont obligées également de louer leur charrette de douze à quinze sous par jour à des industriels spéciaux qui ne font guère crédit.

Mais il y a plus malheureuses qu'elles : les *marchandes au panier*.— Celles-ci sont obligées, faute de ressources, de faire des provisions encore moins considérables, et naturellement leur bénéfice est en conséquence moindre : il ne dépasse guère 1 franc à 1 fr. 50 par jour. Quelques-unes vendent de la volaille ou du gibier passés en contrebande de l'octroi, suspendus, paraît-il, sous les jupons. Ces dernières arrivent à se faire un béné-

fice un peu plus considérable, surtout après la fermeture de la chasse. D'autres ne possèdent même pas de panier; elles vont à travers les rues, portant quelques lugubres salades, une botte d'aulx ou d'oignons, des légumes pour le pot-au-feu tout préparés. Leur allure est absolument navrante. Elles gagnent dix sous, douze sous, quinze sous maximum. Et voilà de quoi se nourrir toute la journée et même de quoi « *étouffer une bavaroise aux choux* », une *verte,* comme elles disent encore dans leur amour pour l'absinthe, car, hélas! presque toutes se livrent à la boisson dans ces horribles assommoirs peints en rouge sang de bœuf, et où l'on vend, sous le pseudonyme d'alcool, d'inénarrables drogues vitriolées à trois sous le verre, pour le plus grand profit des caisses d'un État bienveillant.

On peut ranger parmi les ambulantes les *marchandes de jouets mécaniques :* petits chiens aboyant au moyen d'un tuyau et d'une poire en caoutchouc sur laquelle on presse, bicyclistes articulés en plomb colorié, scieurs de long, petit cheval traînant une pompe surmontée de deux pompiers qui pompent comiquement, colombes ambulantes sur le trottoir, balayeurs ou acrobates, etc.

On les rencontre surtout aux approches du nouvel an. Leur homme, pendant une période de chô-

mage ou après la journée, a confectionné, parfois inventé le jouet, et elles vont ensuite sur les boulevards, avenue de l'Opéra, ou aux abords des gares, le faire manœuvrer sur le trottoir. Comme ces jouets sont quelquefois très ingénieux, elles arrivent à en vendre en assez bon nombre, et, à la fin de la journée, elles rapportent un bénéfice de 3 francs ou 4 francs au logis.

Du même genre sont les *marchandes de lacets, de ballons rouges, d'épingles à cheveux, de bigoudis;* enfin les marchandes de crayons et de menue mercerie, qui sont presque des mendiantes. La marchande de moulins à vent, qui en promène une cargaison dans un panier est de la même catégorie de petits métiers. Toutes ces ailes multicolores tournant comme des folles amusent l'œil, mais la marchande ne chante plus, comme au commencement du siècle, cette complainte si drôle et si particulière par sa tradition :

Pleurez, pleurez, petits enfants :
Vous aurez des moulins à vent.

La Marchande de plaisirs est la providence des jardins publics. Vous la trouverez aux Tuileries comme au Luxembourg, au parc Monceau comme aux Buttes-Chaumont. Face réjouie, grassouillette et très accorte avec son bonnet à choux vert pomme, son tablier blanc, son cylindre de tôle

peinturluré comme un arlequin et sa bruyante claquette; elle arpente les allées, l'œil aux aguets et la mine prometteuse. Elle vend assez bien toute sa marchandise, et elle arrive à gagner 2 fr. 50 à 3 francs par jour.

A côté des ambulantes, voici au *Restaurant des pieds humides*, la marchande de café, la marchande de pommes de terre frites, la marchande de journaux. Celles-ci sont des sédentaires. Les « restauratrices » *des pieds humides* et les marchandes de pommes de terre frites louent une encoignure à un marchand de vin ou bien s'entendent, — surtout les marchandes de café, dont les mastroquets ne toléreraient pas la concurrence, — avec un concierge pour s'installer sous une porte ; elles donnent pour cela de 15 à 20 francs par mois, soit de 170 à 240 francs par an, — loyer formidable en somme, car il faut en débiter des frites, des beurrées ou du café au lait à dix centimes pour arriver à mettre de côté une pareille somme !

Les *pieds humides* tendent à disparaître. A cela rien d'étonnant, car leur clientèle se recrute surtout parmi les miséreux, et la chasse faite à quiconque a l'audace de ne pas posséder de domicile, les rafles fréquentes autour des Halles, les auront bientôt tous réduits à néant. — Si vous êtes noc-

tambule et qu'il vous soit arrivé de passer une partie de la nuit aux Halles, vous avez certainement vu l'une de ces femmes installée sous une porte, devant un fourneau à charbon de bois, et faisant griller du boudin, des saucisses ou des crépinettes de qualité douteuse. Quand la chose est rissolée, elles fendent en deux un morceau de pain, y introduisent la viande, saupoudrent de poivre, arrosent de vinaigre, et en voilà pour quatre sous. Certaines vendent aussi des *arlequins*, horribles mélanges où l'on trouve pêle-mêle des arêtes et des têtes de poisson, des os peu garnis, des haricots, des tronçons de pommes de terre, des débris de ragoût, tous les détritus, tous les rogatons, tous les fonds d'assiettes des restaurants de bas étage. Cela vaut deux sous la portion. — D'autres vendent de la soupe aux choux ou à l'oignon à cinq centimes le bol. Elles sont, en général, compatissantes, malgré leur aspect de sorcières shakespeariennes remuant en leur marmite des mélanges suspects. Si vous passez à leur portée, elles vous interpelleront fort charitablement et vous prieront d'offrir quelque nourriture à la clientèle de meurt-de-faim et de guenilleux qui les entoure, dans l'espérance d'une régalade de la part de quelque *pékin chic*.

A l'aube elles disparaissent; personnages hoffmannesques qu'elles sont, créatures de ténèbres

instituées, dirait-on, pour ces êtres misérables que la nuit sociale enveloppe. Elles gagnent environ 1 fr. 50, 2 francs au grand maximum.

La *Marchande de pommes de terre frites* a pour clientèle ordinaire et assidue les petites ouvrières, les trottins, les apprentis de toutes professions. Il n'est pas rare de voir deux amies acheter pour quatre sous de frites et s'installer à la terrasse d'un marchand de vin ; elles demandent un demi-setier, et c'est là tout leur déjeuner, le lundi surtout. — D'ailleurs ces frites sont en général assez savoureuses, bien que, s'il faut en croire certains dires qui ont cours parmi les gens du peuple, la marchande se serve de graisse de chien... Comment pourrait-elle s'en procurer en quantité suffisante? Mystère! En tout cas, la légende existe. Mais n'allez pas lui demander quelques renseignements à ce sujet, elle serait capable de vous coiffer avec sa poêle à frire. A l'en croire, elle ne se servirait que de pur saindoux. — Il faut, paraît-il, une expérience spéciale pour arriver à obtenir de bonnes frites. La cuisson demande une surveillance constante, et il y a un point juste qu'il faut atteindre et ne pas dépasser. Le métier est du reste fatigant et malsain, car la marchande est sans cesse debout devant son fourneau ; elle est exposée aux courants d'air, aux brusques rafales de pluie, souvent au soleil en été. Puis il faut

garder les pommes de terre de la poussière, pelurer dare-dare quand la vente donne, et avoir l'œil subtil pour faire face aux mauvais tours des gamins.

« C'est pas bien chouette, allez, citoyen, nous disait une vieille marchande de frites bellevilloise qui a fait la Commune et fut déportée à la Nouvelle; encore si ma gueuse de fille voulait m'aider, mais elle aime mieux ballader son « panier à crottes » dans les bastringues... Et puis qu'est-ce qu'on gagne? le pain et l'eau, quarante..., cinquante sous tout au plus, et encore le dimanche, quand les « bergeois » *sortent leur viande*... Ah! malheur! quand donc que ce sera la prochaine sociale? »

Il faut dire que toutes les marchandes de frites ne sont pas des révolutionnaires comme cette citoyenne de Belleville. Beaucoup viennent de province et n'aspirent qu'à y retourner, quand leur mari, facteur dans une gare ou porteur aux Halles, aura sa retraite.

Quelques marchandes de frites ont une clientèle spéciale en faveur de laquelle elles cuisinent des ragoûts, des mirotons, des pot-au-feu au bouillon soigneusement dégraissé qui sont consommés sur place ou emportés à domicile. Tous ces suppléments sont exécutés dans la pauvre petite échoppe, et ont un fumet fort engageant. — Ah!

les dessous des petits métiers de Paris, combien curieux!

La Marchande de café, installée sous un porche ou à l'angle d'un pont dès le petit jour, prépare son café pur ou au lait sur un fourneau en tôle cylindrique alimenté avec de la braise; certaines emploient une sorte de percolateur. Bizarre boisson que ce café, qui est surtout de la chicorée additionnée de cassonade, et, s'il est au lait, ce lait est fortement baptisé. D'aucunes ont l'audace de préparer du chocolat. — Quel chocolat! — Elles ont pour clientèle les ouvrières des ateliers, beaucoup d'ouvriers, les petits employés, pour qui la crémerie est encore trop chère. Tout ce monde achète un croissant d'un sou et mange groupé autour d'elle en faisant la causette. Les habitués sont ceux qu'elles soignent davantage. Elles gagnent environ 1 fr. 50 par matinée.

Il y a encore *les marchandes de sirop de calabre*, — *sirop de cadavre*, disent les petites ouvrières aux anémiques plaisanteries, — mais c'est l'été principalement que cette spécialiste opère, et elle ne nous inspire aucun particulier intérêt.

La *Marchande de journaux* est peut-être la plus élevée dans la hiérarchie des petits métiers. D'abord, elle loue un kiosque à la ville. Ensuite,

comme elle lit les journaux, qu'elle a une mise assez correcte, et qu'elle est presque toujours d'un certain âge; elle jouit d'une incontestable autorité dans les régions voisines de son kiosque. Généralement elle tient commerce d'amitié avec la concierge de la maison d'en face, et ce sont de longues conférences sur les faits et gestes des locataires. Elle reste toute la journée immobile dans sa cage de verre, les pieds sur une chaufferette, savourant les feuilletons les plus divers. Toutes les aventures terribles qu'elle s'assimile se brouillent un peu dans sa tête; elle fait volontiers épouser le banquier juif et scélérat par la jeune fille séduite, elle donne l'explorateur sympathique échappé à de vagues Pahouins pour amant à la duchesse empoisonneuse; mais cela ne l'empêche pas d'être une prude personne et de bon conseil, quoiqu'un peu romanesque. Son commerce est assez aléatoire, car elle doit lutter contre la concurrence des crieurs ambulants, et puis il y a force feuilles qui cultivent le *bouillon* avec une régularité désespérante; néanmoins, surtout en temps d'événements imprévus, de procès sensationnels, d'élections ou de fêtes patriotiques, elle arrive à ajuster à peu près son maigre budget. Il est vrai qu'elle est exposée à voir son kiosque saccagé, renversé ou incendié, comme cela est arrivé dans ce Paris qui s'amuse parfois à jouer

l'émeute; heureusement, il n'y a pas des perturbations de la rue tous les jours; aussi la marchande de journaux touchant de 25 à 35 °/₀, selon les journaux vendus, arrive à gagner des journées qui varient de 3 à 8 francs.

Nous en aurons fini avec les petites boutiquières en plein vent, lorsque nous aurons signalé au passage toutes les marchandes improvisées des dimanches, jours fériés et jours de soleil, qui sont encore des jours fériés. Celles-ci s'établissent dans les endroits où la foule doit affluer, aux Champs-Elysées, où vont les bonnes d'enfants et les gamins, à Longchamps les jours de courses et de revues, au parc Chaumont, à Montsouris et sur les boulevards extérieurs. Elles vendent des pains d'épices, des « bonbons à la crasse », comme disent les gosses, des fruits, des gâteaux douteux, de la limonade et des sirops. Leur installation est des plus primitives, une méchante baraque couverte de toile, sinon une petite table posée sur des tréteaux. Ces marchandes mobiles sont assez misérables; leur petit commerce va cahin-caha, est très incertain et offre des gains qui vont de 1 à 5 francs par jour.

Parmi les *boutiquières* établies, la *Fromagère* est éminemment propre. Fraîche et accorte, elle

porte un tablier blanc à bavette et de larges manches blanches bouffantes. Coiffée avec soin, arborant une broche et des boucles d'oreilles, elle va et vient parmi les puanteurs farouches des géromés et des livarots, et l'haleine surie des bries et des bondons. Très aimable, elle offre, au bout de son long couteau plat, un peu de fromage à goûter à ses clientes; elle taille son beurre, l'enveloppe d'une feuille de chou et le met dans le panier avec des gestes délicats, un petit doigt en l'air. Elle a l'air si calme et si blanc qu'on la dirait nourrie de ce petit-lait qui, sous toutes formes, lui fait un trop odorant cortège. Généralement jolie, coquette, affriolante, la fromagère se soigne avec des attentions délicates; elle met un peu d'idylle dans les rues de Paris, car elle prend très souvent pour enseigne des peintures d'étables aux horizons verts. Rollinat l'a chantée délicieusement dans ses *Névroses* ainsi que la *tripière* dans les *Dizains réalistes*.

L'*Herboriste* vit dans une petite boutique sombre et mystérieuse, entourée d'objets équivoques à destinations plus ou moins *shocking;* des ceintures, des bandages herniaires, des clyso-pompes, des pessaires, des seringues pour toute sorte d'irrigations, des canules, des brosses à frictions, tout cela pêle-mêle à la devanture.

L'herboriste est une forte personne qui parle tout bas et ficelle les paquets avec des gestes discrets. A force de vivre parmi les aromates et les simples, elle finit par sentir la menthe poivrée, le thym, la cannelle, mille senteurs extraordinaires. Il y a en elle de la fille d'alchimiste, de la diseuse de bonne aventure et de l'entremetteuse. Bien des trafics louches ont parfois lieu dans son arrière-boutique. Les faits divers nous ont révélé sa fréquente compétence en matière d'avortement.

Cela n'a rien d'étonnant : toutes les bonnes du quartier la consultent sur leurs moindres bobos ; elle pratique les remèdes de bonne femme avec autorité, conseille les infusions, le bouillon blanc, la bourrache, les quatre fruits ; elle fait entrer son monde dans son arrière-boutique, prie de tirer la langue, diagnostique, prend le pouls des patientes, et n'est pas longue à vaticiner une ordonnance.

Parfois l'herboriste cumule ses fonctions médicales avec le somnambulisme. Elle entre aisément en catalepsie, grâce à la connivence d'un compère, et se fait une énorme réputation dans le quartier. Pour plus de sûreté, elle n'opère, hypnotisée, que le soir, lorsque sa boutique est définitivement close. Elle tire aussi les cartes.

La *Boulangère* est mariée et mère de famille, —

et elle a des écus, comme dit la chanson. — Assise au comptoir en toilette soignée, elle est pincée, revêche et tout juste aimable avec ses clients: elle sait qu'on ne peut pas se passer d'elle. Elle coupe quatre sous de pain de l'air dont elle vous ferait une faveur; rétive au crédit, elle se montre terrible avec les *geindres* et les porteuses. Si elle est jolie, elle se départit rarement de sa froideur, à moins peut-être que ce ne soit pour un monsieur tout à fait chic à ses yeux. Admiratrice de Georges Ohnet et raffolant de l'Opéra-Comique, surtout quand on y joue la *Dame blanche*, les *Dragons de Villars* ou autres musiquettes à sa portée, elle n'aime pas les choses « trop artistiques ». L'une d'elles, causant du *Roi d'Ys* avec la bouchère sa voisine, devant nous disait: « C'est ridicule, cet opéra : on ne peut pas en retenir un seul air. » La boulangère a des écus, dit la chanson; en effet, elle fait fortune rapidement; c'est une notable commerçante, en attendant qu'elle soit une parfaite bourgeoise retirée des affaires. Elle mène tambour battant son farinier de mari, homme blanchâtre et doux.

La *Confiseuse* est une « belle madame »; elle occupe, de par son commerce tout de luxe, un rang déjà élevé dans la hiérarchie boutiquière. Assise à son comptoir en robe de soie, elle étale volon-

tiers tout un arsenal de bijoux, bracelets, cassolettes, etc. Elle est obséquieuse, fondante et pateline, — tout caramel. Souvent jeune et jolie, elle permet le *flirt* aux messieurs *comme il faut* qui viennent acheter des pralines de nouvel an ou des fruits glacés pour quelque soirée au théâtre. Par contre, les personnes de son sexe sont traitées parfois par elle en rivales, et, si elles appartiennent au demi-monde, elle fait en sorte de leur opposer une barrière de froideur redoutable. Entourée de trois ou quatre demoiselles bien tenues et mutines, elle les surveille du coin de l'œil, tout en feignant de s'occuper de quelque ouvrage au crochet. Si quelqu'une répond de façon trop accueillante aux compliments des clients, elle a vite fait de lui chercher querelle et de la congédier. C'est une fine commère qui ne perd pas le nord. Elle doit avoir des amants qu'elle va retrouver en grand mystère, mais elle sait garder la considération du quartier, et sa concierge même en parle avec une nuance de respect. Au fond excellente commerçante, d'esprit vinaigré malgré tant de sucreries et qui ne dédaigne pas la médisance. Elle aime les petits théâtres et les soupers au restaurant. Si sa clientèle est aristocratique, elle affiche des opinions conservatrices. Elle n'a jamais donné un bonbon aux petits mendiants qui écarquillent des yeux de convoitise contre la devan-

ture. — Son rêve, c'est de ressembler à la comtesse de X... ou à la marquise de Z..., dont on parle dans les journaux et qui se servent chez elle. Mais ses prétentions à la distinction ne l'empêchent pas parfois de faire dans son langage des liaisons dangereuses et de donner la volée à de formidables pataquès, à d'inénarrables *cuirs* dont les demoiselles de magasin se gaudissent entre elles. Après fortune faite, elle aura une similimaison de campagne à Boissy-Saint-Léger ou au Vésinet; elle donnera des fêtes champêtres. Son auteur de prédilection fut longtemps André Theuriet; son théâtre préféré : le Gymnase, surtout quand on s'y livre à quelque émollient *Abbé Constantin*. On ne voit jamais son mari, homme grave et creux, au magasin. Elle craindrait trop qu'une de ces demoiselles ne le lui enlevât. Son fils est à Stanislas et sa fille chez d'anciennes religieuses laïcisées. Elle les voit peu. Ils grandissent.

La *Charcutière* est plus modeste et moins prétentieuse que la confiseuse, et cependant elle donne à ses petites employées des salaires supérieurs à ceux que touchent les habilleuses de bonbons. C'est presque toujours une fraîche et appétissante personne qu'on aime à voir trôner sérieusement au milieu des saucisses, des boudins, des galantines, des montagnes de saindoux et des

chapelets d'andouillettes. Très ragoûtante, les mains propres et rougeaudes, elle a des grâces exquises pour découper de minces tranches de jambon, qu'elle jette sur la balance non sans coquetterie. C'est un plaisir que de lui voir envelopper ses graisses, ses foies gras dans des doubles papiers et prodiguer les cornichons à ses clients. La charcutière, rose, grasse, paisible, est une honnête créature, passive et heureuse ; sa vie est monotone, incolore et sans caractère défini. Elle est toujours restée, depuis le XVIIIe siècle : *la belle chaircutière ;* c'est une tradition. Presque toujours c'est une grosse brune dodue, dont la large face calme et satisfaite s'encadre à merveille dans les marbres blancs de la boutique. La charcutière blonde est une exception. Son tablier blanc, ses manches blanches relevées par des jarretières de soie bleue, lui constituent un costume avantageux et lui donnent une apparence en blanc majeur qui fait ressortir sa carnation et dont la vision allume le libertinage des passants.

L'*Epicière* et la *Mercière* sont aujourd'hui pour ainsi dire des provinciales dans Paris. Avec les grandes épiceries géantes qui se sont établies au coin de tous les nouveaux carrefours, et surtout en raison des grands magasins de nouveautés, ces deux types d'anciennes boutiquières se sont dépri-

més, réduits, aigris et semblent condamnés à bientôt fermer comptoir. L'épicière est tuée par le grand épicier, et la mercière se voit ruinée par les grands magasins. Celles qui résistent encore vivent dans de très étroites boutiques qui sentent le renfermé des échoppes de petite ville. Elles sont l'une et l'autre mauvaises, revêches, d'une onction surie et fastidieuse. Elles se tiennent en dehors des derniers progrès industriels. Vêtues de noir, coiffées de bandeaux austères, les lèvres pincées, l'épicière et la mercière de quartier ont conservé l'aspect vieillot de leurs aïeules, crayonnées naguère par Gavarni ou Henri Monnier.

La *Corsetière* offre plus de résistance ; elle semble avoir pour devise : *Je maintiendrai.* Celle-ci n'est pas près de disparaître, malgré la redoutable concurrence que lui font les grands magasins de nouveautés et les lingères ; mais sa force, elle ne l'ignore pas, est d'être une spécialiste, d'avoir étudié la physiologie féminine, de connaître l'anatomie et le degré de souplesse des corps qu'elle comprime. Lorsqu'elle parle des corsets tout faits ou des fabricantes improvisées, c'est avec un merveilleux dédain : « *Ça n'existe pas, chère madame, s'écrie-t-elle ; c'est une infamie, ces corsets quelconques à tiges d'acier, qui meurtrissent et blessent pour longtemps celles qui ont l'imprudence de les*

porter... S'il y a tant de maladies de femmes aujourd'hui, tant de troubles dans les fonctions normales... croyez bien que c'est aux corsets mal faits qu'il le faut attribuer. » Et la corsetière modèle montre ses corsets à elle, ses *corsets dernier style* recommandés par ces Messieurs de la Faculté de Médecine, ses jolies ceintures légères, ses baleines souples, ses pliantes cuirasses de satin inoffensives, épousant les hanches sans écraser le bas-ventre, s'évasant aux seins et ne pesant presque rien, des *corsets zéphir*. La corsetière connaît dans tous les détails le corps de ses clientes... « *On en voit de toute sorte, dit-elle; ah! si l'on pouvait parler!* » et elle parle, croyez-le bien : celles qui ont confessé leurs imperfections à son regard sont bien souvent trahies. Très prétentieuse, jouant parfois à la femme de science, la corsetière s'enrichit assez vite. Vers cinquante ans, elle ferme boutique et se retire à la campagne avec Monsieur, fréquemment un rêveur d'affaires financières, un journaliste, ou bien un employé supérieur de magasin qui, bien que ne s'étant jamais manifesté durant le cours de son négoce, se retire, lui aussi, après fortune faite... par elle.

La *Modiste* est la plus Parisienne des boutiquières de Paris, car on peut citer comme un axiome indiscutable celui-ci : Il y a partout des mar-

chandes de modes, il n'y a de modistes qu'à Paris.

La modiste n'est pas une ouvrière, c'est un poète; un chapeau de femme n'est pas comparable à un corsage, œuvre de calcul ou de patience, ni à une chemise, ni même à un jupon... C'est une œuvre d'imagination, un travail d'art, un poème de goût. Ces fragiles coiffures formées fil à fil, ruban à ruban, fleur à fleur, sont d'exquis échafaudages arachnéens qui semblent avoir été tissés par des doigts de fées.

Très souvent ce sont des œuvres improvisées à la hâte, dictées par la fantaisie; mais ces chapeaux d'inspiration, peu médités, spontanément conçus avec la vision idéale des têtes qu'ils doivent coiffer, ne se font qu'à Paris.

Les modistes sont de charmantes filles, folâtres et insouciantes, qui sont venues au monde avec la vocation, le don inné de l'assemblage des tons et la conscience de ce qui est joli. Elles sont généralement fines, distinguées, d'une grâce un peu débile; elles sentent vaguement qu'elles figurent au premier rang de l'aristocratie des métiers féminins.

Il existe des modistes de carrière et des modistes par nécessité, tout comme dans la diplomatie; les unes et les autres exercent en boutique ou en appartement.

Les premières ont été trottins et en ont vu de toutes les couleurs avant d'être admises à chiffonner une capote ou à décorer un « canotier ». Grâce à la générosité d'un amant qui a rêvé leur établissement, elles ont ouvert boutique de vingt-cinq à trente ans, soit en achetant une clientèle, soit bravement, en s'établissant au hasard, avec le désir de se la créer.

Les secondes sont des jeunes femmes ruinées, qui, sûres d'elles-mêmes, confiantes dans leur goût, n'ont pas craint de tenter fortune en travaillant, soit en appartement, soit en un modeste magasin bien en vue, avec d'autant moins de crainte de se compromettre que la modiste, on ne sait pourquoi, n'est presque jamais connue que sous son petit nom. — Sur les boutiques de modes ne lit-on pas régulièrement: *Alexandrine*, *Marie-Louise, Pauline*, *Berthe*, *Virginie*, etc.? Ces noms ont un petit air familier qui convient bien à cette jolie profession, et, pourvu que l'étalage de la devanture soit arrangé avec un cachet d'élégance et de variété qui attire, les clientes viennent vite et ne tardent pas à se multiplier. La modiste doit être jeune ; il ne conviendrait plus à une quinquagénaire de faire encore des grâces dans ce métier; aussi, peu après la quarantaine, la modiste cède-t-elle son commerce avec un joli bénéfice pour se retirer dans les faubourgs, du

côté de Fontenay-aux-Roses ou des Lilas. Il est rare qu'elle abandonne son cher Paris.

Il est beaucoup d'autres types de marchandes parisiennes que nous laissons de côté, telles que bijoutières, revendeuses à la toilette, marchandes de chiffons, lingères, gantières, vendeuses du Temple, parfumeuses, fabricantes d'ombrelles et parapluies, papetières, etc., etc. — Il faut forcément nous borner aux types les plus accusés de la boutique parisienne.

A vrai dire, l'accorte et gracieuse marchande de Paris, au fur et à mesure qu'elle conquiert une plus haute situation, arrive à manquer de simplicité et de spontanéité ; elle gâte ses manières en cherchant à emprunter celles des femmes de la classe élevée, sans jamais y atteindre ; elle devient âpre au gain, soupçonneuse, autoritaire et injuste pour ses employées, et la vie de comptoir l'aigrit, tandis que le vil intérêt, la passion des chiffres stérilisent chaque jour davantage une nature primitivement bonne et affectueuse.

Nous n'avons prétendu parler que des boutiquières du petit négoce ; les femmes du haut commerce diffèrent de celles-ci en ce qu'elles ne sont pour rien dans les affaires du mari. Sous ce rapport, ainsi que le remarque Mme Marie Sincère dans un remarquable ouvrage : *la Femme au*

XIXe siècle, les dames du haut commerce se confondent avec les femmes du monde ; leur unique rôle est de publier, par leur luxe, la prospérité de la maison. Elles servent en quelque sorte d'affiche à la richesse et font, avec les chevaux et l'équipage, partie de la mise en scène qui distribue ce qu'on est convenu d'apper la *poudre aux yeux*. Elles portent haut la raison sociale, et leurs prodigalités ne sont en définitive que d'habiles réclames.

Elles demeurent, en conséquence, hors de notre cadre, réservé aux professionnelles véritables, à celles qui interprètent elles-mêmes le scénario quotidien de leur métier et qui officient en personne.

CHAPITRE IX

DEMOISELLES ET EMPLOYÉES DE MAGASIN

HIER ET AUJOURD'HUI. — L'ENVAHISSEMENT DES GRANDS BAZARS.
LES MAGASINS DE NOUVEAUTÉS.
LES VENDEUSES DES RAYONS. — LES FEMMES-MANNEQUINS.
LES DÉBITRICES, LES DEMOISELLES « A LA PROPOSITION ».
LA DEMOISELLE DE BOUTIQUE ET LA DAME DE COMPTOIR

Le type si souvent décrit de la demoiselle de magasin tel qu'il existait vers 1840, au moment où il semblait que ce fût une mode de publier des psycho-physiologies, telles que les *Français peints par eux-mêmes*, ce type de la « fille de boutique », contemporain de *la Maison du chat qui pelote*, s'est non seulement modifié, mais a disparu complètement de notre milieu actuel, sauf peut-être dans quelques calmes boutiques traditionnaires de la province parisienne. Les grands bazars du *Bon Marché*, du *Louvre*, du *Printemps*, des *Trois-Quar-*

tiers, de la *Samaritaine*, du *Gagne-Petit*, etc., et autres « *Bonheur des Dames* », ont créé des mœurs commerciales nouvelles, et, enrégimentant les employées dans des sortes de casernes à fonctionnements réguliers, ils n'ont plus guère permis que l'originalité personnelle puisse ressortir avec quelque relief des faits et gestes de ces dames, dont le caractère désormais uniforme ne peut s'apprécier qu'en masse.

Naguère, la demoiselle de magasin était une jeune fille de seize à vingt ans, venue six fois sur dix de la province, et pour qui ses parents payaient d'abord une pension pour son apprentissage chez les petits commerçants honnêtes et méticuleux où on la plaçait. Une fois cet apprentissage terminé, elle était *au pair*, c'est-à-dire qu'elle avait la nourriture et le logement, sans appointements ; plus tard, elle recevait des salaires très médiocres, cependant peu à peu progressifs, et enfin elle décrochait peu à peu le titre de *première*, avec un traitement variant de 150 à 200 francs par mois. Elle succédait quelquefois à ses patrons, lorsque ceux-ci se retiraient des affaires, et devenait à son tour une notable commerçante, une honnête et grasse bourgeoise ayant les traditions de gagne-petit de ses prédécesseurs.

Aujourd'hui cet état de chose tend à s'abolir de plus en plus, s'il n'est pas irrémédiablement

évanoui dans le passé ; — le petit commerce disparaît, remplacé par ces vastes caravansérails où l'on trouve à la fois des meubles, des casseroles, des tapis, des chaussures, du linge, des chapeaux, des vêtements, de la parfumerie, des jouets, — de tout et jusqu'à du sucre, des fleurs et des bonbons. Il y a aussi les bazars, qui vendent également à peu près l'universalité des objets domestiques à des prix moindres que jadis. On peut prévoir le jour prochain où le petit commerçant aura complètement disparu. Ces grandes maisons, qui centralisent plusieurs produits, comme le *Louvre*, le *Printemps* et le *Bon Marché*, ou qui accaparent une spécialité, comme Latour, Raoul, Fretin et tant d'autres pour la chaussure; Boissier, Gouache, Siraudin, pour la confiserie ; la *Cour Batave*, Oudot et la Maison de blanc du boulevard des Capucines pour la lingerie et les trousseaux, exigent une véritable armée d'employés des deux sexes. Tout ce monde est enrôlé, numéroté, catalogué en un rayon spécial, et cette foule anonyme dans les grands magasins principalement, mange dans des réfectoires, à l'heure de différentes *gauches*, couche dans des sortes de cellules, est mené à la cloche et au règlement, subit des amendes et, dans quelques maisons, excessivement rares d'ailleurs, participe assez dérisoirement aux bénéfices.

Le personnel féminin est naturellement consi-

dérable et hiérarchisé d'après des règles rigoureuses. Il se recrute à Paris, en province, à l'étranger même, partout ; on y trouve des ouvrières, des déclassées, des petites bourgeoises, des institutrices diplômées restées sur le pavé faute de place, des filles, sœurs, femmes d'employés anciens dans la maison : un vrai kaléidoscope social.

En bas de l'échelle, il y a l'employée, sorte de surnuméraire qui va d'un rayon à l'autre, faisant les commissions et les rassortiments, suivant le client en portant ses divers achats, soit sur ses bras, soit, dans des magasins populeux, sur une chaise à laquelle elle s'attelle. — Dans certaines maisons, elle est vêtue d'une blouse noire lisérée de jaune au collet et timbrée d'un numéro d'ordre. Ce sont souvent les jeunes qui font leur stage, sinon celles que leur maladresse, leur manque d'instruction ou leur défaut d'éducation empêchent d'être vendeuses au rayon. — Toujours en marche à travers les galeries, elles sont en quelque sorte les domestiques des autres. C'est un métier fort dur, fort fatigant ; elles ont à subir, plus qu'aucunes autres, les exigences des vendeuses et des vendeurs, et les observations des inspecteurs et des chefs de rayon. On peut les considérer comme les parias du personnel; elles sont payées 40 à 60 francs par mois, grand maximum; elles mangent après tout le monde et sont,

quelquefois, logées par la maison, souvent mariées avec un *livreur,* presque toujours laides, sinon chafouines et maigriotes.

Dans les magasins des faubourgs, comme au *Tapis rouge*, à la *Ville de Saint-Denis*, à la *Ville de Lutèce* et *Aux Montagnes suisses*, ces pauvresses sont expédiées à la porte, moitié pour racoler le passant, moitié pour vendre des coupons, des rossignols au mètre, des rubans ou carpettes d'occasion, des chaussures. L'hiver, elles gèlent et sont les victimes des engelures et des coryzas; l'été, elles fondent en eau, sont asphyxiées par les poussières et bousculées par la foule avide et pressée « des jours d'exposition ». On les nomme « *les Demoiselles à la proposition...* »

Après celle-ci, dans les grands magasins, nous voyons la *Débitrice*, jeune demoiselle ou même jeune femme, vêtue d'un petit tablier de reps noir à liséré jaune avec numéro « de caisse » brodé sur le col. La *débitrice* passe sa journée attachée à la *caisse*, où elle est employée; elle y prend les marchandises des vendeuses, les débite et emballe pour les remettre à l'acheteuse. Sa situation est médiocre ; elle ne peut espérer aucune *guelte,* et son gain mensuel est de 35 à 45 francs par mois.

La débitrice, lorsqu'elle n'est pas jolie ou gentillette, est d'une laideur drôlichonne qui a ses charmes.

A leur suite viennent les vendeuses, parmi lesquelles il existe de terribles jalousies ; en effet, les unes, celles de la confection, sont habillées de soie, élégantes et souvent jolies ; elles ont affaire à une clientèle plus choisie, et elles établissent une démarcation rigoureuse entre elles et leurs compagnes des rayons de chaussures, de lingerie ou de peignoirs. Celles-ci sont vêtues de laine ; celles de la chaussure portent un tablier noir. On comprend les haines, cancans, délations qui résultent de cet état de choses. Toutes cependant touchent des appointements semblables, et jouissent de la *guelte*, c'est-à-dire d'un tant pour cent (1 à 3 % environ) sur la vente inscrit sur un carnet à souche et remis à la caisse. Elles ont de 50 à 60 francs par mois ; — avec la *guelte*, comme elles disent, — cela peut aller à 150 ou 200 francs. Il y a différentes catégories d'appointements, suivant l'ancienneté, de 60 francs minima à 150 francs maxima, mais la *guelte* est égale pour toutes. Elles sont nourries par la maison, couchées, si elles ne sont pas mariées ou si elles n'ont pas de famille à Paris. Dans le cas où elles sont logées par la maison, lorsqu'elles sortent, elles doivent être rentrées à minuit. — Le dimanche, elles sont libres, sauf les veilles d'exposition, et, dans certaines maisons, on leur accorde la permission de la nuit.

Elles n'ont aucun contrat fixe, et peuvent être renvoyées dans les vingt-quatre heures si elles ont déplu au patron, au chef de rayon ou à l'inspecteur. Au rayon, il leur est défendu de s'asseoir, lors même qu'elles seraient indisposées ou rompues de fatigue. Si elles s'asseyent, aussitôt elles sont mises à l'amende ; si elles ne rangent pas immédiatement les objets étalés, *le déplié*, après le départ du client, l'amende tombe sur elles également. Dans beaucoup d'endroits, il leur est défendu de causer entre elles, même à voix basse.

La journée commence à huit heures du matin et finit à huit heures du soir, y compris une heure pour le déjeuner et une heure pour le dîner, — soit dix heures de travail effectif dans une atmosphère lourde et viciée, et pendant lesquelles il leur faut rester constamment debout. Elles sont, en général, pâles et anémiées. Mais que d'ardeur au gain, quelles ruses pour se *chiper* les clients, et quelle éloquence pateline et enveloppante pour arriver à vendre beaucoup, afin d'augmenter la bienheureuse *guelte !* — Les employés de rayons ne sont du reste guère galants avec elles, et n'hésitent pas à leur détourner une vente si l'occasion s'en présente. Éreintées par ce labeur, elles ne se trouvent guère portées à s'amuser, et la plupart sont médiocrement *fêtardes*, pour employer le terme consacré. Si elles sont obligées de subir

le caprice amoureux d'un patron ou d'un chef de rayon, elles frayent peu avec les employés de l'autre sexe. D'ailleurs, dans tous les départements de ces vastes boutiques, les sexes sont sévèrement séparés, aussi bien au réfectoire que dans les rayons et dans les chambres.

Les demoiselles des grands magasins de nouveautés ont une vie extérieure assez mystérieuse. Il en est bien peu qui soient mariées ; la plupart ont, au dehors, des liaisons sérieuses dans un monde fort souvent au-dessus du leur. Elles n'aiment guère les calicots, dont elles connaissent les prétentions et la fatuité, et il s'est établi entre elles et ceux-ci une sorte de fausse camaraderie qui ne dépasse pas les limites du magasin. Il en est de même dans ces boutiques qu'entre les acteurs et les actrices : une bonne confraternité sur le terrain des opérations communes, mais, le seuil de la maison franchi, n i ni, c'est fini. *Bonsoir la compagnie !*

Ces demoiselles ont donc, au dehors, des « messieurs très bien » qui les viennent attendre à la sortie, et avec qui elles vont le soir au théâtre et à la campagne les jours fériés. Toutes ont une peur affreuse de la maternité... S'il leur arrive sur ce point ce qu'on est convenu d'appeler un accident, on les congédie aussitôt, à de rares exceptions près, à moins qu'une « faiseuse d'an-

ges » ne veuille bien leur prêter ses terribles bons offices.

Parmi ces magasinières, il en est de très élégantes et de très distinguées, surtout parmi celles qui font le mannequin « à la confection ». Depuis quelques années, toutefois, la *femme-mannequin* disparaît des grands bazars et ne se retrouve guère que chez les couturières et confectionneuses.

Dans les grands salons de la rue de la Paix ou du boulevard Haussmann, elles promènent, de neuf heures du matin à sept heures du soir, leur sveltesse gracieuse et le charme de leur jeunesse.

Vêtues de robes luxueuses, que se payent à coups de dollars les Américaines anguleuses ou les femmes épaissies des banquiers juifs, comme le remarque un journaliste anonyme, elles se pavanent élégantes et fières devant les clientes jalouses, qui voudraient bien acheter, avec la robe dont ils sont momentanément revêtus, les corps charmants de ces jolies filles.

En effet, à force de vivre dans ce milieu factice, dans ces temples de l'élégance et du goût parisien, où fleurit le culte du beau, où se drapent, se chiffonnent, se combinent, s'harmonisent ces étoffes soyeuses et légères, le mannequin s'affine, sa démarche se fait ondulante et souple, sa taille s'amincit invraisemblablement ; les moins jolies finissent par le devenir.

Le soir, à l'heure où les vieux messieurs arpentent fiévreusement les trottoirs, elles apparaissent rapides, vêtues avec cette élégance raffinée qui fait se retourner les hommes et mourir d'envie les bourgeoises.

Ces essayeuses, d'une si belle allure, sont imposantes et froides, peu accessibles aux hommages des hommes. Les médisants les accusent d'avoir des amitiés féminines excessives, et de vivre, deux amies du même rayon ou de la même maison, dans une intimité qui ne se dément jamais... Il serait téméraire de connaître la vérité sur ces *dit-on,* qui proviennent de la jalousie masculine. En tout cas, elles ont eu tant d'exigences à subir de la part des gros bonnets de leur maison qu'elles seraient presque excusables de traiter en ennemi un sexe qui, pour elles, a été plus tyrannique que séducteur.

On signale la présence de plusieurs des plus jolies demoiselles de grands magasins de Paris au *nine o'clock* des premières entremetteuses de la capitale. Ce sont elles qui, pour demeurer indépendantes et coquettes, préfèrent se livrer dans l'anonymat de ces clandestines maisons utilitaires plutôt que de subir la monotonie d'une habitude dans une liaison régulière avec un amant toléré, despote, jaloux et de plus, mais rarement, aimé en proportion de ce qu'il donne.

Les *vendeuses* sont sous l'autorité de la première. — Celle-ci est une haute personne de trente-cinq à cinquante ans, habitant au dehors, vieille fille ou mariée à quelque chef de rayon. Elle dirige despotiquement son rayon, entre en consultation avec les chefs de maison pour les achats nécessaires et la liquidation des fins de saison et des soldes. Outre des appointements fixes, elle touche un tant pour cent assez considérable sur le bénéfice annuel total réalisé par la maison. Certaines arrivent même à gagner de 7.000 à 10.000 fr. par an, jamais moins de 3.000 francs. C'est le point culminant de la profession.

La *première* est tatillonne et progressive ; elle a ses favorites et ses bêtes noires ; elle contrôle la conduite de ses demoiselles, se montre méprisante et agressive à l'égard de celles qu'elle soupçonne de mauvaise conduite, fait des rapports aux patrons et ne s'humanise que si l'un des patrons a un caprice manifeste pour l'une de ses vendeuses ; alors elle ferme volontiers les yeux et favorise les colloques. Au dehors, très considérée, elle mène sa famille sinon son mari et ses enfants à la baguette, donne des soirées à thé et à whist, va au Palais-Royal ou à l'Opéra et fait *du genre* avec conviction. Son rêve : acheter une maison de campagne. Aussi se livre-t-elle à des économies

féroces et rationne-t-elle tout son monde. Néanmoins, il y a du coulage : s'absentant de chez elle douze heures par jour, elle ne peut guère s'intéresser à son ménage, ce qui la désole, car c'est quelquefois une affreuse bourgeoise méticuleuse qui couperait un liard en quatre.

En dehors des grands magasins de nouveautés, les *demoiselles de boutique* sont nombreuses chez les papetiers, gantiers, bottiers, parfumeurs, fleuristes, couturiers, confiseurs et pâtissiers.

A l'heure du *tea* et du *cake* il est possible d'observer les demoiselles de pâtisserie, qui sont, on ne sait pourquoi, mélancoliques et sérieuses, et qui vous passent la soucoupe et le baba au rhum avec une distraction et un ennui extraordinaires.

Toutes ces demoiselles, selon les professions auxquelles elles appartiennent, nous offriraient une accumulation de petites notes qu'il ne nous est malheureusement point possible de développer ici ; chacune d'elles nous fournirait une monographie à part dont la confection serait intéressante autant que la documentation.

Au moment du jour de l'an, pendant ce qu'on est convenu d'appeler la *trêve des confiseurs*, du 20 décembre au 10 janvier, les demoiselles de magasin sont très recherchées sur la place, et l'on prend tout ce qui se trouve pour préparer les bon-

bons, vendre les jouets ou aider, à titre supplémentaire, les grands boutiquiers de la capitale, absolument « débordés » par l'affluence des visiteurs et des commandes. — La journée, en ce moment-là, se paye jusqu'à 3 francs. Beaucoup de petites dames recherchent cette quinzaine de hâtive besogne dans un but de galanterie déguisée.

Parmi les demoiselles de boutique dont nous puissions encore parler, la seule qui exige d'être saluée au passage, c'est la *dame de comptoir ou de caisse*. C'est un ancien type parisien qu'on retrouve avec plaisir dans les cafés, restaurants et magasins divers, et dont l'emploi est qualifié de *confiance*. Dans les endroits de luxe, on n'exige de la dame de comptoir, que de la beauté, de la mise et d'élémentaires notions de calcul ; sa gracieuseté, son sourire, sa sociabilité seront ses plus grands talents. Elle est comme l'enseigne de la maison.

Dans les quartiers plus modestes on demande encore davantage à la comptable, qui a rang de gérante et qui doit, en conséquence, montrer de la décision, de l'autorité, de l'observation, c'est-à-dire la science consommée d'une maîtresse de maison qui fait tout mouvoir, du centre à la circonférence.

Cette profession à la fois active et sédentaire

est très recherchée des dames distinguées dans la détresse et très courue des institutrices qui ne savent que faire de leur brevet supérieur. Les honoraires sont de 1.200 à 3.000 francs par an, selon les maisons, plus la nourriture et quelquefois le logement. La demoiselle de comptoir n'est pas romanesque, les chiffres ont donné du lest à son imagination. Elle ne plane pas dans le rêve, elle butine dans la réalité. Solidement vissée à son bureau de chêne ou d'acajou, d'ordinaire grasse et forte de poitrine, elle a des faveurs spéciales pour ses habitués, et se plaît à *potiner* sans fin avec ceux qui se laissent aller à son aimable verbiage. Très impérative avec les garçons et employés, elle manœuvre sèchement la maison au timbre. Sa main s'abat sans nervosité sur le bouton de la sonnerie. « Ding ! ding ! *L'addition du 9!...* Ding ! *Voyez au salon bleu!...* » Ding ! ding ! *Jules! annoncez, s'il vous plaît,* — et autres phrases dont nos oreilles sont coutumières.

Lorsque la dame de comptoir appartient à certains commerces, le patron la consulte sur les achats qu'il compte faire ; il se fie à ses observations judicieuses et s'en rapporte à elle de tout le détail de la maison. — Si l'on a vu des rois épouser des bergères, il est encore plus fréquent de voir des patrons épouser leur dame de comptoir, dont ils ont pu apprécier l'intelligence, l'activité,

le bon ordre et les qualités de femme d'affaires vraiment supérieure.

Parmi les *dames de comptoir*, l'une des plus importantes sous son aspect calme et modeste est la *caissière de boucherie*. C'est elle qui, généralement, « fait la maison ». Il lui appartient d'attirer la bienveillance des cuisinières, des bonnes á tout faire et des petites bourgeoises. Il faut qu'elle ait un mot aimable pour chacune d'elles, qu'elle mette le *holà!* dans les cas de disputes fréquentes entre les domestiques et le garçon, lorsque celui-ci donne de trop fortes rations de *réjouissance* à la clientèle. Douée d'une mémoire extraordinaire, elle sait dire des phrases pleines de sollicitude : « Avez-vous été contente de votre gîte à la noix, mademoiselle ? » ou bien : « Votre rognon était tendre, madame, n'est-ce pas ? » ou encore : « J'espère, ma belle petite, que vous n'me ferez pas de reproche de votre *culotte* d'hier ; elle était taillée dans l'premier choix ! »

Dans les quartiers excentriques, la caissière-bouchère parle volontiers l'argot du métier, le *loucherbem ;* elle dit : *Lervesem lienbem lelesmem* (servez bien mademoiselle), *un loubem de « papa »* (bœuf) *à beldorone* (la maman), et autres locutions de langue d'abattoir qu'elle s'est apprise à échanger avec ses garçons ou son mari.

La dame de comptoir est une laborieuse. Elle doit être levée et parée dès huit heures du matin et toujours vêtue avec quelque recherche, ou tout au moins soigneusement coiffée, ondulée et corsetée. Avant même d'entrer en scène, elle joue de nombreux rôles dans la coulisse, et prépare les affaires du personnel ; le soir, elle demeure la dernière au magasin pour régler son monde, fournir des acomptes, faire ses relevés de la journée et donner les ordres pour le lendemain. Elle ne déjeune pas toujours à la table du maître, et, lorsque l'ouvrage presse, on la voit se nourrir sur le marbre de son comptoir, d'une façon hâtive et frugale, tout en suivant de l'œil les mouvements de la boutique où le va-et-vient est perpétuel.

Le dimanche, elle ne se repose que rarement, car les limonadiers, restaurateurs, bouchers et autres professionnels de l'alimentation publique restent ouverts tout le jour, lorsqu'ils ne ferment pas à six heures. — Une de ses rares fêtes est de partir à la campagne dans la tapissière du patron, et de faire un déjeuner sur l'herbe avec toute la maisonnée. Elle en revient un peu grise, quelquefois lutinée, remplie d'une grosse joie bruyante, dont elle évoquera fréquemment le souvenir en semaine, dans les longues journées de travail à la maison.

Les demoiselles de boutique sont, tout aussi

bien que les ouvrières, des victimes de nos conditions sociales; elles fatiguent énormément et sont peu rétribuées ; du moins sont-elles nourries à peu près et, par conséquent, à l'abri des premiers besoins ; mais, en revanche, il leur faut une tenue soignée et recherchée, ce à quoi les ouvrières ne sont pas astreintes.

Il est navrant, toutefois, de constater que le nombre des demoiselles de magasins diminue constamment depuis que l'on prend la singulière habitude de les remplacer à tout propos par des commis. Dans bien des cas, cette substitution est immorale, comme pour la ganterie, la confection, les plumes, voilettes et parfumerie ; dans les autres cas, elle est injuste, absurde et contraire à toute logique. — Il est vrai que la majorité des acheteuses préfèrent être servies par les hommes ; mais est-ce là une raison valable? Est-ce même une raison morale? N'est-il pas choquant qu'on puisse l'invoquer avec simplicité comme une cause naturelle ?

L'homme qui débite des gants, des cravates, de la menue mercerie, des chemisettes, des soieries, de la parfumerie n'apparaît-il pas comme une sorte de bellâtre, hors de son rôle normal?

La femme, être délicat, gracieux et subtil, n'est-elle pas indiquée pour débiter tout ce qui est du domaine de la coquetterie, de l'élégance,

ou de la grâce, tout ce qui est fleur, chiffon, arome et parfum?

Cependant regardez partout à Paris ces jouvenceaux qui portent le surnom de *soyeux* ou de *calicot;* n'y a-t-il pas quelque honte à les voir dans des situations plutôt humiliantes pour eux, et qui semblent si bien faites pour être occupées par des femmes? Mais les affaires sont les affaires. Ces dames acheteuses veulent être servies par de jolis messieurs...

Elles désirent le contact de ces Don Juan pommadés, langoureux et qui ne sont pas sans chercher aventures parmi la clientèle. Alors!... Plus de femmes pour servir les femmes qui passent leur temps à se desservir entre elles.

CHAPITRE X

LES DAMES D'ADMINISTRATION

LES BALAYEUSES MUNICIPALES. — LES BURALISTES.
LE PERSONNEL DES HÔPITAUX : LES SŒURS ET LES LAÏQUES.
LES EMPLOYÉES DE CHEMINS DE FER.
LA DEMOISELLE DES TÉLÉPHONES ET DES POSTES.
LA DACTYLOGRAPHE.
LA GARDIENNE DE CHALET DE NÉCESSITÉ.

« Les femmes cependant aujourd'hui, dit Colette Yver, inquiètent parfois les gens sensés par leur ambition de vouloir se placer là où la nature ne leur permet pas de tenir la place de l'homme — que ce soit sur le siège d'un tribunal ou sur celui d'un fiacre. Au demeurant, personne n'aimerait à être jugé par un aréopage de dames, non plus qu'à être conduit le long d'un précipice par la plus habile des cochères. Pour exercer certaines fonctions, il faut de l'impassibilité, frisât-elle l'indifférence ; pour en remplir d'autres, il faut du biceps. Si les femmes étaient douées soudain ou

de ce sang-froid égoïste ou de ces muscles d'acier, ce ne serait pas pour elles un gain, mais une perte... »

Dans les administrations tutélaires ou paperassières de France, les femmes trouvent un asile qui n'inquiète personne et où leurs qualités se déploient volontiers.

Les *Dames d'administration !* Cela sonne bizarrement à l'oreille! Tout de suite l'objection vient: « Qu'entendez-vous par là ? » — On ne songe pas, en effet, aux emplois fournis aux femmes par la municipalité, par les grandes industries d'État, et ce n'est qu'à la réflexion que l'on concentre en image dans son esprit cette troupe de réserve des femmes employées par les postes, les chemins de fer, les hôpitaux, les théâtres et les nombreux chalets à 15 centimes mis en *actions* et si fort recherchées par les capitalistes.

Examinons quelques-uns de ces emplois d'administration en partant de la voirie, c'est-à-dire en commençant par les plus déshéritées de toutes ces salariées: nous avons nommé les matinales ouvrières de nos rues.

Les *Balayeuses* sont des êtres bizarres et nocturnes qu'on ne rencontre qu'entre trois et quatre heures du matin. Avez-vous jamais vu des balayeuses en plein jour? On dirait que, par une étrange pudeur, l'Administration ne leur permet

de sortir que la nuit. Vous les avez rencontrées au petit jour, par les rues et les boulevards, promenant, d'un geste lent et demi-circulaire, leur *pinceau* sur toute la largeur des trottoirs déserts. Elles vont lentement, consciencieusement, poussant au ruisseau les prospectus, les feuilles mortes, les mille débris chauds encore du mouvement enragé de la journée. Parfois elles s'arrêtent, s'appuient sur leur balai, hument une prise ou triturent mélancoliquement une chique. Ce sont de fortes bien que malingreuses créatures, vêtues de loques grisâtres ; elles sont taciturnes et silencieuses. Leur personnel se recrute surtout parmi les Luxembourgeoises et les Belges. La plupart ont de trente à cinquante ans. Dans la journée elles vendent de la camelote ; quelques-unes sont rempailleuses de chaises, fabricantes de corbeilles; d'autres travaillent dans les filatures. Elles habitent Belleville, Charonne et la Butte aux Cailles. Elles gagnent 1 fr. 50, mais elles subissent des amendes dont les inspecteurs ne sont pas avares.

Les bureaux de tabac dépendent également de l'Administration.

Aucune profession ne possède peut-être un personnel aussi varié que celui des *Buralistes*. Si le bureau de tabac est situé avenue de l'Opéra, sur le boulevard ou dans le quartier de la Madeleine,

la buraliste est une gérante jeune et jolie; elle a des habitués pour qui elle choisit des cigares blonds et à point, des soupirants, et parfois aussi elle prend pour amant quelque cercleux béat et niais. Coquettement habillée, elle suit la mode et prodigue les sourires et les attentions à sa clientèle. Mais, allez un peu acheter quatre sous de tabac ou une boîte d'allumettes d'un sou, vous verrez de quelle main brusque, avec quel sourire méprisant vous serez servi. La gérante est nourrie et payée de 50 à 60 francs par mois. On lui accorde quelquefois un tant pour cent sur la vente. Dans les quartiers populaires, la buraliste est le plus souvent la femme d'un mastroquet, électeur influent. Elles débitent des quantités fantastiques de *crapulos* ou d'*infectados* (cigares à 5 et 7 centimes), des « deux sous à fumer » ou « un sou à priser » par centaines, sans compter *la corde* ou *la carotte* pour les ouvriers amoureux de la chique. Elles mouillent consciencieusement leur tabac afin qu'il pèse davantage, surveillent sévèrement les pièces qu'on leur donne à changer, vous laissent en plan pour servir un verre sur le zinc, et mènent toute la maison en évoluant entre leurs deux comptoirs. D'autres joignent à leur débit de tabac un petit commerce d'épicerie. Dans ce cas, elles se font aider par leur sœur ou leur fille.

Le bureau de tabac le plus célèbre de Paris est la *Civette*, grand magasin sis place du Palais-Royal. A la caisse une gérante majestueuse trône et surveille ; à droite un grand comptoir où se débitent les cigares exclusivement ; à gauche un autre comptoir où l'on vend le tabac à fumer et à priser et les paquets de cigarettes. Six demoiselles, vêtues uniformément de noir, font le service. Une légende anecdotique qui remonte à l'histoire de nos rois veut qu'on trouve à *la Civette* le meilleur *râpé*, le plus parfait caporal et les cigares à deux sous les moins mauvais de Paris.

*
* *

Le *personnel laïque des hôpitaux* comprend des filles de salle, des boursières et des surveillantes. Les *Filles de salle* font les gros ouvrages, elles balayent, font les lits, — le moins possible, — distribuent et changent les assiettes et les couverts à l'heure des repas, coupent et distribuent le pain, et vivent en état d'hostilité permanente avec les boursières qu'elles veulent traiter en égales, — prétention vivement relevée par celles-ci. De là une guerre continuelle, des délations, des plaintes, des querelles, où les malades sont souvent obligés de prendre parti, — à leur grand détriment.

Ce sont de fortes filles de la campagne, bêtes, grossières et brutales, d'une maladresse inouïe, si par hasard on est obligé, faute de mieux, d'avoir recours à elles pour donner quelque soin à un malade. Leur souci est d'expédier vivement la besogne pour se réunir ensuite dans leur réfectoire et faire des cancans. Mendiantes invétérées, elles ne savent qu'inventer pour soutirer quelques sous aux malades ; tout se paye : une commission, une lettre mise à la poste ; elles fournissent du tabac et de l'alcool en contrebande, — le tout malgré un règlement qui interdit *sévèrement* de leur donner la moindre rétribution. — Elles sont d'une incroyable indifférence à l'égard des malades, — comme du reste les neuf dixièmes des laïques d'hôpitaux. Un de nos amis a vu un malheureux blessé à la jambe et incapable de se rendre au lavabo, réclamer en vain pendant trois jours une cuvette d'eau sans pouvoir l'obtenir : il n'avait pas le sou. Les filles de salle sont nourries et couchées à l'hôpital. Elles gagnent de 20 à 25 francs par mois ; elles ont un jour de sortie par quinzaine.

Les *Boursières* sont des jeunes filles de vingt à vingt-cinq ans, très souvent jolies. Elles sont appuyées, recommandées ; elles ont une certaine instruction et suivent des cours où on leur donne des notions rudimentaires de pharmacie, d'obsté-

trique et de médecine, et où on leur apprend à faire les pansements. En théorie, elles sont hiérarchiquement sur le même pied que les filles de salle ; mais en pratique il n'en va pas ainsi. Comme c'est parmi elles que se recrutent les surveillantes, elles jouissent d'une considération supérieure. Leurs fonctions consistent à distribuer les médicaments, tisanes et potions aux heures fixées, à renouveler les pansements, à répartir les différents aliments entre les malades, à veiller la nuit auprès de ceux dont l'état est grave. Elles doivent faire des rondes fréquentes, surveiller les moribonds, les changer le cas échéant, ouvrir et fermer les fenêtres aux heures fixées, entretenir la propreté. Elles s'acquittent de ces divers soins avec une grande nonchalance. A moins qu'un malade ne leur plaise, elles oublient très bien l'heure des médicaments et celle des rondes; fort heureux encore si elles ne se trompent et n'empoisonnent pas les pauvres diables confiés à leurs soins.

Nous n'exagérons rien, et des faits pareils arrivent chaque jour dans tous les hôpitaux de Paris. Les boursières se préoccupent surtout de rire et de coqueter avec les internes, les externes en médecine ou en pharmacie et les visiteurs. Elles s'entendent supérieurement à *faire de l'œil.* Elles ne se tiennent pas beaucoup mieux pendant la

visite du chef de service, dans la salle à laquelle elles sont attachées ; aussi, comme elles ne prêtent qu'une oreille distraite à ses recommandations, il n'est pas étonnant qu'ensuite elles commettent des « gaffes ». Elles prennent leur repas au dehors, sauf quand elles sont de garde, ce qui a lieu pour vingt-quatre heures tous les trois jours, et, lorsqu'elles ne sont pas « de veillée », couchent chez elles. Comme les filles de salle et les surveillantes, elles portent une robe noire, un tablier blanc à bavette, des manches blanches et un bonnet blanc à papillon blanc. — Les premières surveillantes ont le bonnet à papillon noir.

Leur nom de boursières leur vient de la rétribution dite bourse que leur accorde le Conseil municipal, soit 125 francs par mois. Elles ont un plein jour de sortie toutes les semaines. Quand elles sont de veillées, elles prennent part aux fêtes données par les internes dans leur salle de garde, et alors on « rigole ferme ». Dans certain hôpital que nous pourrions nommer et où se trouvait alors certain poète de nos amis, un mardi gras, internes et boursières s'étant déguisés vinrent tapager dans les salles où agonisaient des misérables. C'était fort édifiant.

La *Surveillante* est une ancienne boursière nommée au concours après plusieurs examens. Elle a la haute direction d'une salle et commande

à tout le personnel masculin et féminin de cette salle, sous la juridiction supérieure de l'interne de service. A part la distribution du vin qu'elle se réserve et les pansements de quelques malades, dont les parents lui ont donné la pièce, elle ne fait pas grand'chose. C'est une personne sèche, grondeuse, autoritaire ; elle n'aime pas les boursières et leur cherche noise le plus souvent possible. Les filles de salle, elle les tarabuste sans merci. Elle possède à l'entrée de la salle une sorte de cabinet où elle tient ses écritures, où elle se retire pour bavarder avec les surveillantes des salles voisines. Chez elle, pas plus que chez les autres, aucune compassion réelle ; elle fait le strict nécessaire, rien de plus : — elle n'aime pas ses malades. Être surveillante, c'est pour elle un emploi plutôt répugnant et maussade, — aussi profite-t-elle largement de ses heures de liberté. Elle est souvent mariée au dehors et touche des appointements qui vont de 1.200 à 1.600 francs par an.

Comme les boursières, elle laisse le soin d'ensevelir les morts aux filles de salle. Qu'on ne croie pas que nous poussions les choses au noir. Il est d'ailleurs compréhensible qu'elles aient lieu de la sorte : ces femmes ont des intérêts au dehors, une famille, des amis ; elles sortent souvent, elles touchent un salaire dont elles ont

besoin pour vivre. Il est donc logique qu'elles ne prennent pas très à cœur un métier fort triste, qui demanderait un supérieur dévouement de tous les instants.

Ce dévouement désintéressé, on le rencontre chez les sœurs des hôpitaux. Celles-ci, en effet, ne sont guidées par aucun intérêt humain ; la faible rétribution qui leur est allouée, elles ne la touchent même pas, puisqu'elle appartient à la communauté. Aussi s'intéressent-elles à leurs malades ; elles les traitent en grands enfants, se montrent avec eux douces, gaies et patientes ; beaucoup ont le mot pour rire.

« Elles ne sont pas si bégueules que ça », nous disait un malade. La nuit elles se relèvent, vont de lit en lit, remontent les oreillers, font prendre les potions, aident les éclopés à se retourner, les changent quand il le faut et toujours sans marquer de répugnance, avec des paroles réconfortantes et des gestes ouatés. Aussi, quand parfois elles se montrent un peu indiscrètes sous le rapport des sacrements, y a-t-il beaucoup de malades qui vont à la messe pour leur faire plaisir. Comme l'irréligion est déjà très ancrée parmi les gens du peuple, ils pensent que cela ne tire pas à conséquence et que, « si ça ne peut pas faire de bien, ça ne peut pas faire de mal ». Nous pensons donc que la laïcisation est une erreur. Seules, les

sœurs, — soutenues qu'elles sont par un espoir surnaturel, qui, au sentiment de quelques-uns, peut être jugé absurde, mais qui est respectable ainsi que toute chose désintéressée, — sont susceptibles de faire vraiment le bien dans ces enfers de douleur et de désespoir qui s'appellent les hôpitaux. — Il n'y a plus de sœurs, hélas ! dans les hôpitaux de Paris, sauf à l'Hôtel-Dieu.

Tandis que des hommes et des femmes charitables s'occupaient avec une ferveur et un dévouement à toute épreuve de l'amélioration du sort et du travail des femmes avec un résultat, il faut bien le dire, toujours trop inférieur à leurs efforts, les inventeurs progressistes et plus particulièrement les Américains, créaient, plus ou moins consciemment, de considérables débouchés à l'activité féminine en constituant pour les jeunes femmes des situations jusqu'alors imprévues. Edison, avec son téléphone innova pour elles une sorte de position officielle et c'est par centaines de mille qu'il faut compter aujourd'hui les demoiselles qui, à titre d'intermédiaires, travaillent actuellement dans les bureaux audiphoniques de toutes les nations du monde.

Une découverte plus favorable encore à la femme, en ce sens qu'elle lui réserve, selon ses moyens et sa volonté, une relative indépendance,

était faite vers 1867 à Remington, aux États-Unis, celle de la machine à écrire dont l'industrie se développa complètement en ces dernières années et qui, en ce moment, si notre statistique est exacte, offre une occupation très honorablement rétribuée à environ 600.000 *dactylographes* ou mécanographes dont environ 300.000 femmes tant pour les États-Unis que pour l'Angleterre et ses colonies.

Le nombre des dactylographes en France, et surtout à Paris, s'est accru considérablement depuis dix ans. L'invention de la machine à écrire fut assez tardivement mise en usage à Paris. Aujourd'hui seulement elle est vulgarisée dans les administrations, les industries, le commerce et même chez les gens de lettres. Son emploi devient très apprécié, surtout lorsque, à la vitesse sur le clavier, à l'habileté mécanographique, les dames et demoiselles qui s'en sont fait une profession joignent la connaissance de la sténographie qui permet d'inscrire pour la dictée tant de correspondances qu'il serait trop long de dactylographier directement.

Les Sténo-dactylographes, au début de la profession, obtinrent des places enviables, la concurrence n'étant pas encore forte. Beaucoup connurent des mensualités de 200 et 300 francs pour une moyenne de neuf heures de travail par jour,

à l'heure actuelle, les écoles de dactylographie qui sont fort nombreuses lancent sans cesse dans la circulation des milliers de nouvelles élèves et la situation est moins bonne, une heure est proche où elle sera nettement mauvaise comme résultats pécuniaires. L'offre dépassera la demande.

Les sténo-dactylographes sont instruites, intelligentes et actives. Elles se recrutent dans le milieu social des institutrices sans emploi, des bourgeoises dans le malheur ou des jeunes filles ruinées. Ce sont d'intéressantes secrétaires très débrouillardes et dont on peut tirer excellent parti. On peut et doit dire que beaucoup sont supérieures en érudition, et comme esprit, délicatesse, subtilité, idées générales à ceux ou celles qui les emploient. *Les sténo-dactylo* forment aujourd'hui à Paris une armée de jeunes filles et femmes dont les éléments sont très intéressants à étudier.

Elles pourraient se syndiquer, mais, comme observent les plus avisées d'entre elles, les femmes se jalousent trop pour se grouper et se défendre utilement.

L'*Employée des postes ou des téléphones* est une jeune fille ou jeune femme munie de son certificat d'études ou de son brevet supérieur, d'une moralité absolue ou du moins insoupçonnée. Après de longs mois de stage sans appointements, elle est

reconnue apte au service et débute avec 900 francs par an, pour arriver, après dix années d'exercice, à 1.800 francs de traitement, qu'elle ne dépassera jamais. — Elle ne parviendrait guère à subvenir à ses besoins avec de si maigres honoraires, si elle n'emportait pas souvent le soir des écritures à faire à la maison ; ce travail supplémentaire peut lui valoir 15 francs par mois. Son rêve, après avoir servi au Bureau central, est d'être envoyée dans quelque bureau de quartier moins surveillé et plus gai, sinon même en province.

La *Demoiselle des Téléphones* a été le prototype d'une farce théâtrale. Les oreilles soudées toute la journée à son appareil, elle en entend de toute sorte et doit posséder des documents humains d'une drôlerie étrange et d'un comique biscornu. On se demande comment elle peut résister à cet affreux allo ! allo ! prononcé par elle sans cesse et répercuté sur son tympan des milliers de fois dans la journée. Elle nous fournirait une étude longue et fort aisée à documenter, mais ce serait tout un chapitre à lui consacrer et comme elle représente une profession nouvelle et qu'elle affiche des goûts ultra-modernes, les journalistes, les romanciers, les monographes se sont emparés d'elle et ont fourni à son sujet d'amples études.

L'*Employée de chemins de fer*, cette bureaucrate que nous avons tous entrevue derrière son gril-

lage, n'offre aucune particularité qui vaille une mention pittoresque.

*
* *

La *Gardienne des chalets de nécessité* est une femme entre deux âges, qui a « évu des malheurs ». Est-ce à cause de ses infortunes passées, ou bien à cause des plaisanteries dont elle est victime, vu l'humilité de sa position, mais elle se montre d'un caractère plutôt chagrin. Nous en avons entendu maugréer contre les clients qui occupaient la place trop longtemps, ce qui devrait peu leur importer, étant donné qu'elles touchent une rétribution fixe de 50 francs par mois ; par conséquent, il leur est indifférent que la clientèle donne ou ne donne pas. Il n'y a pas de morte-saison. Du reste, il faut bien dire que leur situation n'est pas des plus réjouissantes, puisqu'elles doivent prendre leurs repas au fond de leur établissement, s'interrompre parfois de manger pour vaquer aux soins de propreté, et rester là, sans bouger, de huit heures du matin à onze heures du soir. Elles dépendent d'une Société fermière qui se montre fort méticuleuse sur la recette, assurée d'ailleurs par un compteur. Elles sont nommées par la Préfecture.

Quelques-unes sont mariées, mères de famille,

et amènent le bébé dans leur petite boîte, ce qui est tout au moins peu hygiénique pour ces pauvres gosses.

L'une d'elles ne pouvant parvenir à calmer les cris de son « moutard » lui murmurait, en le berçant dans ses bras avec un doux désespoir attendri :

« *Écoute ! écoute ! la musique du monsieur, mon chéri, écoute-la !* »

Le monsieur exécutait en effet des mélodies, d'un style borborygmeux et crépitant, quelques-uns de ces vagues airs du *chalet... de nécessité* auxquelles les oreilles des gardiennes demeurent depuis longtemps profondément indifférentes.

⁂

Les Ouvreuses de théâtre peuvent être également considérées comme des dames d'Administration, car les places qu'elles occupent sont l'objet de compétitions égales à celles qui se forment pour toutes les situations administratives.

Les ouvreuses sont candidates longtemps avant que d'être agréées par les directeurs ; il leur faut faire mille démarches, verser parfois un cautionnement de 500 francs qui est fréquemment englouti dans une faillite, et lorsqu'elles arrivent enfin, grâce à l'appui d'hommes de lettres ou de journalistes, à être admises, même à titre de surnu-

méraires, elles gagnent des soirées assez rémunératrices, si elles occupent leur poste dans un théâtre sur les grands boulevards.

Au *Vaudeville*, aux *Variétés*, au *Nouveau-Cirque*, aux *Nouveautés*, chaque ouvreuse réalise une moyenne de 4 à 5 francs chaque soir, sans compter les petits profits, comme bouquets, billets portés de la salle sur la scène, bonbons apportés du foyer, menues courses, etc., etc.

A la *Porte-Saint-Martin*, à l'*Ambigu*, les recettes baissent jusqu'à 3 francs et 2 fr. 50 ; à *Beaumarchais*, le maximum tombe à 2 francs ; sur les boulevards extérieurs, il est moindre encore. Une belle soirée s'y chiffre par *vingt balles et dix ronds*.

Le pourboire réclamé par les ouvreuses est un impôt féroce. Il faut espérer qu'un jour viendra où nos théâtres seront enfin mieux compris, plus spacieux, et que nous pourrons, ainsi qu'aux États-Unis, nous passer de ces vaines gardiennes.

L'ouvreuse se recrute parmi tous les mondes, on pourrait ajouter même dans le demi-monde ; beaucoup de ces dames sont des pécheresses retirées des affaires sur la limite d'âge ; aussi sont-elles compatissantes aux amoureux des étoiles et jouent-elles volontiers le rôle de messagères galantes ; elles montent au ciel de la rampe et rapportent charitablement aux soupirants les oracles des déesses de coulisses.

Naguère, on rencontrait encore de jeunes et jolies ouvreuses ; mais comme la place est bonne, il faut attendre une nouvelle génération : les occupantes actuelles ont vieilli et enlaidi à leur poste sans se faire remplacer, si bien qu'aujourd'hui la jolie petite ouvreuse est presque un mythe.

L'ouvreuse a horreur du poulailler, c'est son enfer ; toutes ses tendresses sont pour les baignoires où vont se blottir les amoureux, toujours généreux. Sa vie privée est mystérieuse. Beaucoup, dans la journée, travaillent comme ouvrières ; quelques-unes comme femmes de ménage ; d'autres, de bonnes ménagères, vaquent simplement au soin de leur intérieur.

Les ouvreuses sont très considérées dans leur quartier, les Parisiens aimant tout ce qui approche du théâtre ; de plus, elles font participer les uns et les autres à leurs droits aux billets de faveur, et vous pensez si l'on ménage la dispensatrice de ces soirées à l'œil dont le petit monde est non moins friand que le bourgeois économe et vaniteux.

Quelquefois l'ouvreuse tombe sur de généreux spectateurs qui lui donnent 2, 3 ou 5 francs. — Gambetta, nous disait une de ces dernières, n'occupait jamais une baignoire sans donner 20 francs à la préposée à sa loge. Fallières est moins *chic*.

*
* *

Les femmes d'administration, on le voit, ne sont pas encore très nombreuses à Paris, et c'est regrettable. On peut se demander pourquoi, dans l'énorme variété d'emplois administratifs et bureaucratiques, il ne leur est pas fait une plus large part.

Il y a déjà plus de trente ans, M. Baudrillart, en juin et juillet 1862, traitait cette question dans le *Journal des Débats*. Il demandait l'accès des femmes à certaines fonctions dont elles sont injustement exclues, et il formulait ses idées avec une grande humanité et un bon sens supérieur.

Les administrations des Tabacs, des Postes et du Timbre qui emploient aujourd'hui les femmes s'applaudissent de la détermination qu'elles ont prises. Cet exemple devrait être suivi dans vingt autres départements où les femmes remplaceraient avantageusement les hommes qui n'ont point les qualités requises pour nombre d'emplois qu'ils occupent.

Mais il est peu de pays où la distance de la coupe aux lèvres soit aussi large que chez nous ; on y rencontre quantité d'esprits généreux et enthousiastes pour épouser une noble cause et la défendre par la plume et la parole, mais, hélas ! la mise en pratique s'y trouve vraiment trop combattue par la tradition et les préjugés.

Nous projetons beaucoup, parlons facilement,

écrivons davantage, lorsqu'il s'agit de soutenir des idées charitables et bienfaisantes. Mais, pour ce qui est de la mise en action, c'est pitoyable ; les volontés sont mortes ; la routine prévaut et triomphe des novateurs les plus actifs.

Tout arrive cependant, mais si tardivement que des générations féminines disparaissent sans voir poindre au loin l'ère des réformes pratiques. La galanterie des hommes s'exerce si rarement à bon escient, en dehors de l'amour et du flirt !

CHAPITRE XI

FEMMES ARTISTES ET BAS-BLEUS

LES THÉORIES DE CESARE LOMBROSO.
LES FACULTÉS INTELLECTUELLES DE LA FEMME.
COMMENT SE FORMENT LES DAMES ARTISTES.
LES ÉLÈVES D'ATELIERS. — LES COPISTES DU LOUVRE.
LES FEMMES PEINTRES. — LE BAS-BLEUISME.
LES FEMMES DE LETTRES DANS LA LITTÉRATURE; LE LIVRE ET LE JOURNALISME. — L'AUTEUR VIS-A-VIS DU BAS-BLEU.

On n'a certainement jamais autant écrit sur les facultés intellectuelles de la femme que dans ces derniers temps. Après les études de Proudhon, d'Ernest Legouvé, de Michelet, de Belouino, de J. de Marchef-Girard, sont venus les travaux de Paul Rousselot, de Mantegazza, du Dr H. Thulié, de Mme Romieu, et de combien d'autres, infiniment plus récents, qui se sont efforcés de relever le niveau moral et la condition sociale de la femme.

On a surtout longuement discuté sur l'état physiologique et psychologique du cerveau féminin

et sur ses aptitudes spéciales pour les lettres et les arts. Proudhon a pu dire que la femme n'était que *réceptive*, et qu'elle ne devenait *productive* que par son influence sur l'homme dans la sphère de l'idée et dans le réel; Michelet, dans *l'Éducation*, a pu s'écrier que la femme n'est qu'une harmonie, là même où l'homme est essentiellement un travailleur et un producteur; Legouvé enfin a pu écrire que les femmes sont artistes par tempérament, impressionnables comme l'artiste, véritables instruments de précision ce qui est fort exact, et qu'elles ressentent et marquent, pour ainsi dire, les plus imperceptibles variations d'atmosphère dans le domaine des sentiments.

Tous constatent cependant que, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, on ne saurait citer une grande œuvre qui soit signée d'un nom de femme. Dans les beaux-arts, aucun tableau, aucun paysage, aucune statue immortelle dont l'auteur soit une femme. En musique, la femme n'a composé ni un opéra ni une sonate qui se soient classés parmi nos chefs-d'œuvre; dans l'art dramatique, pas une tragédie, pas une comédie qui sorte du médiocre; dans l'épopée, enfin, on ne découvre ni un Tacite ni un Thucydide en jupon.

D'Aurevilly dans ses *Bas-bleus* écrivit avec raison :

« Être original dans le sens profond du mot;

et, après l'avoir pensé, bâtir un livre dans la puissance équilibrée de son harmonie, voilà le signe de la virilité en littérature, et nulle femme ne l'a et *ne peut* l'avoir.

L'histoire, sur ce point, ne nous donne pas il faut bien le reconnaître un démenti valable et concluant.

« Il y a bien, ici et là, quelques monstruosités en histoire, mais celle-là nous a été épargnée. Des femmes Homère, des femmes Sophocle, des femmes Shakespeare ne s'y rencontrent pas. Vous y trouvez bien quelques Sapho qui y jettent un ou deux cris qu'on entend toujours, quelques âmes divines comme sainte Thérèse, qui a fait, elle, son saut de Leucade dans le ciel, mais le talent littéraire, dans son expression la plus haute, est bien plus que des émotions éloquentes, que de sublimes palpitations. Toujours Ève sortant du flanc d'un homme, la femme, cette *réceptivité*, comme ils disent en allemand, la femme n'est jamais que la réverbération de quelque chose, l'écho et le reflet de quelqu'un,... le caméléon singulier qui prend toutes nos couleurs et nous les renvoie. » Ainsi parla D'Aurévilly.

On peut nommer Mary Sommerville dans le domaine des sciences physiques; Mme de Staël, G. Elliot, George Sand dans la littérature ; Rosa Bonheur et Mme Lebrun dans les arts. Mais peut-

on admirer chez celles-ci des sommets, comme Newton ou Michel-Ange?

D'où vient cette pénurie absolue de productions féminines vraiment géniales? — Faut-il l'attribuer à l'influence des conditions sociales, ou bien à l'ignorance dans laquelle on tient chez nous la femme, ou encore aux entraves de toute nature qu'elle rencontre sur son chemin? — La question paraît des plus difficiles à résoudre.

M. Cesare Lombroso, le célèbre physiologiste italien, dont les études sont si audacieuses et les conclusions si étranges, s'est tout récemment appliqué, dans *l'Uomo di genio*, à différencier le génie et le talent, en déniant toutefois le génie à la femme pour les raisons qui suivent:

« Chez tous les animaux vertébrés, explique-t-il, la femelle est inférieure au mâle au point de vue intellectuel. Le sentiment esthétique apparaît, avant tout, chez les mâles. Dans le monde des oiseaux chanteurs, le chant forme le privilège du mâle. Darwin a observé que, parmi les singes, les mâles ont un sentiment musical plus développé que les femelles. Chez certains insectes, comme les fourmis et les abeilles, la supériorité de la femelle ne s'exerce qu'aux dépens de la sexualité, c'est-à-dire que l'abeille n'est reine que dans la mesure où elle cesse d'être femelle. »

Ceci, d'ailleurs, se rattache un peu à la démons-

tration que M. Lombroso a tentée de l'insensibilité de la femme, ou tout au moins de son infériorité au point de vue de la sensibilité tactile et de la douleur. Par l'infériorité sensorielle de la femme, il explique son infériorité dans les arts et l'intelligence.

« Une autre cause, dit-il, qui empêche les femmes d'avoir du génie, c'est que le génie se traduit par l'invention; or le caractère essentiel de la femme est le misonéisme. Elle n'aime pas les choses neuves; elle conserve longtemps les usages et les croyances tombées en désuétude chez les hommes. Spencer avait noté déjà que la femme critique rarement les choses existantes. En politique, son influence est conservatrice. Enfin, la femme a le sens de l'imitation très développé. Or le don de l'imitation ne s'étale chez un être qu'aux dépens de l'originalité, — qui est un des caractères du génie. Sens moins subtils et cerveau moins actif, tel est donc le lot de la femme. La nature, cependant, l'ennoblit par une haute compensation.

« Les fonctions de la maternité absorbent son activité. Et pour cause! Lorsqu'on songe à la grandeur physique et morale de cet acte, au sacrifice psychique et organique qu'il réclame de la part de la créature en gésine, on voit que la maternité doit forcément servir de base à la formation

de la femme au point de vue psycho-physiologique, en la dotant, en outre, de certaines particularités anatomiques.

« C'est dans l'acte de la maternité qu'il faut chercher la raison de la moindre sensibilité de la femme. Car son organisme, ayant besoin de dépenser tant de force vitale pour la perpétuation de l'espèce, n'en a plus assez pour pouvoir atteindre le degré de développement musculaire et nerveux à qui l'homme doit sa supériorité organique et psychique. »

Pour toutes les raisons qui précèdent, le génie se rencontre donc très rarement chez les femmes ; et, quand il se rencontre, il est moins intense que le génie des hommes.

Le curieux et paradoxal physiologiste va même jusqu'à affirmer qu'il n'y a pas de femmes de génie, et que, lorsqu'elles manifestent du génie, c'est par une supercherie de la nature, en ce sens qu'elles sont *des hommes*. Edmond de Goncourt avait déjà exprimé cette pensée, mais Cesare Lombroso la développe longuement, et s'efforce de démontrer que Mme de Staël, George Elliot, George Sand étaient des hommes par l'apparence physique, par la voix, par le geste et par toutes les manifestations exubérantes de leur vie active.

Cette sévère étude, bien qu'un peu sèche, exprime avec justesse une grande vérité. Le génie

chez la femme est surtout confiné dans les régions du cœur, et il est rare qu'aux prises avec ses facultés sensitives, il puisse s'élever bien haut dans le domaine de la pensée. De plus, et personne n'a soulevé jusqu'ici, pensons-nous, cette théorie : à savoir qu'une des conditions créatrices du génie est la solitude. La plupart des grands hommes ont été des solitaires; la femme ne peut vivre seule, il lui faut un soutien, un enveloppement moral, et surtout elle a besoin d'expansion, de tendresse, d'intimité. Aucune femme de talent n'a pu supporter entièrement la solitude; Sainte Thérèse elle-même aimait à recevoir les visites du dehors au début de sa réclusion, et il lui plaisait de donner à saint Jean de la Croix les noms de fils et de disciple.

Les femmes ont une prédisposition a réagir contre les idées d'autrui et à recevoir en même temps l'influence de ces mêmes idées. Dans les formes les plus élevées de l'art, elles peuvent se montrer touchantes, délicates, subtiles, ingénieuses, mais rarement originales et supérieures. Elles n'excellent guère que dans la miniature, la peinture des fleurs, le roman, le style épistolaire et la causerie, partout, en un mot, où le sentiment, l'esprit, la délicatesse dominent.

Ce siècle vingtième qui s'ébauche aura vu, toutefois, le début de l'émancipation féminine par

l'art et les lettres. Nous sommes, on le sent, on le devine, on s'en aperçoit chaque jour davantage, à l'aurore d'une ère nouvelle qui promettra aux femmes de trouver dans les positions libérales le développement possible de leurs facultés intellectuelles.

Sans doute, à aucune époque, la poussée des facultés de la femme vers la peinture, la sculpture et surtout la littérature romanesque n'a été aussi considérable qu'à cette heure. Les femmes auteurs, les peintresses et les musiciennes se sont surtout multipliées durant ces vingt dernières années dans tous les milieux de la bourgeoisie parisienne et même dans le demi-monde.

La peinture principalement n'est plus en butte aux violentes préventions qui jadis s'accumulaient contre elle ; on pourrait même dire qu'elle se trouve actuellement trop en faveur, trop encouragée par l'orgueil et l'espérance des familles, car elle menace de déchaîner à courte échéance sur l'art un véritable fléau, une confusion affreuse, un règne de médiocratie qui épouvante.

Déjà nous voyons une armée de peintresses envahissant les ateliers, les Salons annuels, ayant même formé une exposition des *Femmes peintres et sculpteurs*, où les toiles, souvent quelconques, accaparent, à chaque retour des mois printaniers, différents locaux qui réunissent leurs œuvres.

La profession de *femme peintre* est aujourd'hui consacrée, classée, aimablement envisagée ; la demoiselle qui naguère faisait ses robes elle-même, ses chapeaux, ses confitures et ses dévotions, et qui était la perle modeste que l'on proposait avec onction aux candidats matrimoniaux, cette même jeune fille sans fortune, qu'une mère avait élevée dans des principes excellents d'ordre et d'économie, ne se retrouve plus guère dans les grandes villes, mais seulement dans de lointains départements où se perpétuent les bonnes traditions.

La petite bourgeoisie contemporaine ne fait plus scintiller d'aussi singulières vertus domestiques. On laisse ignorer au prétendant à la main d'une vierge si celle-ci possède d'élémentaires notions culinaires, de vagues talents de couture, d'ingénieuses dispositions pour le ménage; mais on ne saurait dissimuler que c'est une musicienne hors ligne, déchiffrant à première vue les partitions wagnériennes les plus ardues ; on ajoute qu'elle fait le pastel comme la Rosalba, qu'elle brosse un paysage comme Corot, qu'elle met sur ivoire une miniature comme Isabey, et que ses études de tête font l'admiration de ses professeurs, MM. Jules Lefèvre, Carolus Duran ou Gervex. On sous-entend même, — et c'est là matière à une banale philosophie intime, — qu'à la rigueur

elle pourrait, si elle le voulait, tirer parti de son talent, et qu'avec des temps aussi incertains que le nôtre, il est bon qu'une femme soit occupée et qu'elle puisse au besoin se subvenir à elle-même par son art et son travail.

Parmi ces jeunes prodiges, ces étonnants petits phénomènes que trouble la gloire de Rosa Bonheur, cette George Sand de la palette, il en est bien peu qui sortent des plus incolores ébauches et qui montrent une personnalité supérieurement intéressante. La plupart, en dépit de longues études, tartinent toujours d'affreuses purées de verdure d'après nature, s'évertuent à faire vivre l'âme des fleurs en des compositions visant au style de Madeleine Lemaire, ou bien *pastellisent* sans relâche et accumulent des portraits devant lesquels les chers parents demeurent bouche bée, apoplectiques d'admiration pour le génie de leur enfant.

Celles qui sortent du banal et que ne grisent pas les éloges de la famille, les intellectuelles qui, comme Marie Bashkirtseff, ont des visions d'art suprême et des révoltes contre toutes les imperfections du rendu vis-à-vis de l'idéal, les fières et noblement douées réalisent parfois des œuvres de grand intérêt, et Paris compte bien, à l'heure présente, une cinquantaine de jeunes femmes peintres de réelle valeur, dont les pastels,

les aquarelles, les portraits, les miniatures, les paysages et surtout les jolies allégories sentimentales ont assez de relief, de vigueur et de délicat talent pour permettre d'oublier toutes les affreuses raclures de palettes de leurs trop nombreuses condisciples.

Mais arrivons à l'éducation des femmes peintres et tâchons de montrer comment se forment à Paris nos jeunes, énergiques et gracieuses peintresses.

Mme Romieu (Marie Sincère) a tracé une petite physiologie de la jeune fille artiste ; suivons-la un instant à travers les phases de son éducation spéciale, assez mal connue du grand public :

« Si l'aspirante, dit-elle, est trop pauvre pour aller à l'atelier, des écoles gratuites, des cours de toute espèce qui se rattachent à son art s'ouvrent pour elle : cours de perspective, de dessin linéaire, etc. Mais c'est surtout à l'atelier que se forme l'artiste. Moyennant le prix de 25 à 30 francs par mois, les élèves peuvent passer la journée entière à l'atelier. Elles y arrivent ordinairement vers huit à neuf heures du matin, et ne partent guère que de quatre à six heures du soir. Le maître, assez souvent un peintre de quelque mérite, ne visite ses élèves que deux ou trois fois par semaine ; il examine tour à tour le travail de chacune et fait ses observations ; il n'exerce aucune

espèce de contrôle, et n'habite même pas la maison où se trouve l'atelier.

« Les élèves apprennent surtout les unes par les autres : un atelier est une sorte d'école mutuelle, et, malgré le peu de surveillance qui y est exercée, on ne voit aucun désordre ; les élèves répondent, pour ainsi dire, de leur bonne conduite respective. Comme d'ailleurs tous les âges y sont représentés, une telle réunion ne peut être sujette aux mêmes inconvénients que si elle était uniquement composée de jeunes filles.

« On trouve à l'atelier des femmes mariées, des jeunes filles et des enfants ; une enfant de dix à douze ans s'y assied à côté d'une femme de trente : voilà pour l'âge ; quant à l'état social des femmes qui le composent, il y a des filles d'artisans, de marchands, de bourgeois ; on y voit fréquemment des filles d'anciens militaires retraités et quelques demoiselles de la classe élevée que leurs parents ont le bon esprit d'envoyer pour apprendre à dessiner là où apprennent celles qui se destinent à être artistes. Les jeunes filles riches sont plus ou moins nombreuses, suivant les ateliers plus ou moins à la mode, dans quelques-uns, elles se trouvent en majorité.

« Il règne dans l'atelier moins de gaieté qu'on pourrait le supposer ; à tout âge les femmes sont disposées à s'observer mutuellement, et à ne pas

livrer facilement leurs pensées; on trouve rarement chez elles le sans-façon et la bonhomie qui caractérisent les réunions d'hommes. Quelques liaisons s'y forment, mais c'est loin d'être général. Les élèves qui viennent de bonne heure apportent avec elles leur déjeuner, qu'elles prennent en hiver près du poêle. C'est alors qu'il s'échange le plus de paroles; puis quelques autres instants de repos permettent à chacune de se rapprocher de sa voisine; on se promène en regardant le dessin des autres; le travail est loin d'être assidu, et les instants de repos, dépendant de la volonté des élèves, sont fréquents; toutefois, les jeunes filles futures artistes travaillent avec application. »

Il existe deux classes d'ateliers de peinture: dans les uns, on enseigne exclusivement le paysage; dans les autres, la figure. Pour ceux-ci, il y a séance de modèle deux fois par semaine; pour ceux-là, qui sont les plus élégants, les plus gais, les mieux fréquentés, on s'occupe l'hiver de croquis, de détails, de reproduction de tableaux et aussi d'études de fleurs, tandis que l'été on se rend à la campagne pour faire du plein air à sa guise. Les ateliers de figures sont les plus encombrés de plâtres, d'esquisses, de motifs d'ornementation, de bustes et de galbes anatomiques. Les ateliers de paysages sont plus simples et d'une

décoration sommaire. Les demoiselles du monde cultivent principalement les paysages et les fleurs.

Beaucoup de ces élèves deviennent sur le tard, après bien des déboires, *des copistes du Louvre*, comme nous en voyons tant dans les galeries de notre musée national, occupées à fac-similer des Assomptions ou des Descentes de croix pour de lointaines églises. D'autres, que l'huile n'attire pas, vont à la Bibliothèque nationale, au département des estampes, pour faire ces copies exactes de pièces rares, de dessins, de gouaches ou de missels richement enluminés.

La vie des copistes est très problématique et très inquiétante. — Comment vivent-elles ? — Combien leur paye-t-on les médiocres ouvrages sur lesquels elles peinent avec plus de conscience que de valeur ? — Qui leur peut commander ces tableaux? — A quel usage sont-ils destinés? Autant d'énigmes insondables. Les vieilles copistes parlent peu ; elles sont d'aspect farouche, besogneux, attristant ! Les pauvres femmes, en vérité! Elles passent leur vie à s'efforcer de dérober une étincelle au génie qui inspira l'œuvre qu'elles interprètent, et elles ne voient pas l'effroyable abîme qui sépare leurs toiles de celles qu'elles parodient. Elles ont l'admirable aveuglement des faibles et des médiocres, c'est là leur force et ce

qui les aide à vivre ; elles se croient des méconnues, mais elles aiment le métier. Il en est quelques-unes, il est juste de le dire, qui témoignent d'une rare habileté et d'un soin méticuleux dans les détails.

Beaucoup de femmes se distinguent dans la peinture des fleurs, les tableaux de genre, la nature morte, la miniature ; aucune n'excelle dans le paysage. Qui dira le pourquoi?

Les femmes sculpteurs, qui ont compté parmi elles la princesse Marie d'Orléans, Mlle Fauveau et Mme Lefèvre-Deumier, puis Mme Clovis Hugues, Sarah Bernhardt et Mme Besnard, n'ont montré en cette époque aucune disposition transcendantale. L'art de la plastique ne leur est pas favorable.

Nous ne voulons point parler des « arrivées », de celles qui ouvrent leurs ateliers au Tout-Paris et que la société fête comme des enfants gâtés, ce serait sortir de notre physiologie d'ensemble au détriment de l'harmonie de ces études successives où nous ne devons aborder aucune personnalité. Disons, toutefois, que l'artiste reconnue et célèbre est plus agréable, meilleure camarade et moins poseuse que la peintresse incomprise luttant pour la notoriété.

Cette dernière s'en croit énormément, est insupportable à vivre, et fait souffrir mort et passion à son mari ou à ses amants. Elle est irrita-

ble, inquiète, égoïste, et l'art, dont elle parle trop, « son art », comme elle dit, a fini par dévorer en elle toutes ses grâces féminines, ses gamineries, ses enfantillages, ses nonchalances amoureuses, tout ce qu'il y a d'exquis dans la femme. A la campagne, il n'y a plus d'idylle possible avec elle, car ce ne sont plus des sensations, mais des « motifs » qu'elle recherche; parlez-lui sentiments, elle répondra *valeurs*, *tonalité* et *plans successifs*. Chez elle, à son atelier, on la trouve encore plus insaisissable; elle ne se préoccupera que de ses toiles, de ses pochades, de ses futures expositions, des cadres à trouver, des démarches pour obtenir la *cimaise*, de la *presse* à préparer; c'est une terrible *raseuse* pour qui la courtise, car elle oublie son sexe et ses qualités innées; elle évolue vers l'affreuse androgyne; et elle affecte des airs de supériorité intolérables que ne justifient pas toujours ni son esprit naturel, ni son talent acquis.

C'est également le capital défaut de la *femme de lettres de petite marque* de se masculiniser dans des proportions grotesques, et de ne pas craindre de perdre les avantages que lui avait attribués si amplement la nature. On a pu dire, avec quelque raison, que les travaux littéraires déforment presque autant une femme au moral que les travaux manuels au physique. Ceci nous

amène à parler du *Bas-bleuisme* et des *Bas-bleus*.

Les femmes de lettres sont en nombre appréciable en ce moment en France. On ne compte pas moins de 3.500 femmes au bas teinté de bleu, dont 2.800 écrivent des romans ou des livres pour la jeunesse, 200 des ouvrages de pédagogie, et 350 se livrent à la poésie. Les autres cumulent.

Sur les 3.500, seulement 1.500 environ font partie de la « Société des Gens de Lettres », et une cinquantaine de la « Société des Auteurs dramatiques ».

Quant au nombre de celles qui écrivent dans les journaux, il est de 237; mais, sur ce chiffre, il faut en retrancher au moins 220, qui n'écrivent que dans les journaux de modes ou dans les grands journaux des articles de modes; il nous reste donc, au plus, sept ou huit confrères réels; ce sont les seules intéressantes.

Enfin, sur les 3.500 femmes noircisseuses de papier, combien ont du talent? — Si on vous le demande, sans crainte répondez: « Toutes, toutes! » mais n'en pensez pas un traître mot.

La question de la femme de lettres a préoccupé tous les esprits de ce temps, et il est peu d'écrivains qui n'aient été appelés à formuler à ce sujet une opinion plus ou moins juste et sincère. — Le plus véhément de tous les antagonistes de la femme auteur fut notre cher maître et regretté

ami J. Barbey d'Aurevilly, qui, avec sa verve à l'emporte-pièce et sa hautaine expression de contempteur, a décrit les ravages du *Bas-bleu* dans la société contemporaine. Bien avant Cesare Lombroso, J. Barbey d'Aurevilly a exprimé sur le cerveau féminin les idées du physiologiste italien :

« Les femmes qui écrivent ne sont plus des femmes, s'est-il écrié, ce sont des hommes, — du moins de prétention, — et manqués ! Ce sont des Bas-bleus. *Bas-bleu* est masculin. Les Bas-bleus ont, plus ou moins, donné la démission de leur sexe. Même leur vanité n'est plus celle de la femme... Du fond de la vanité, très souvent jolie, de la femme, il leur en a poussé une autre qui a dévoré la première, et qui est affreuse comme l'orgueil impuissant.

« Les Bas-bleus (*Blue stockings*), ainsi nommés à Londres du temps de Pope, pour dire des femmes qui, de préoccupation intellectuelle, en étaient arrivées à ne plus faire leur toilette, et qui portaient des bas comme les cuistres d'Angleterre, sont restés imperturbablement ce qu'ils étaient du temps de Pope.

« La première punition de ces jalouses du génie des hommes a été de perdre le leur, — le génie de la mise, cette poésie d'elles-mêmes, dont elles sont tout ensemble le poème et le poète. La se-

conde a été de n'avoir plus le moindre droit aux ménagements respectueux qu'on doit à la femme... Vous entendez, mesdames? Quand on a osé se faire amazone, on ne doit pas craindre les massacres sur le Thermodon.

« Nés, d'appellation, en Angleterre, les Bas-bleus sont de tous les pays. Pour qu'il en naisse un quelque part, il ne faut qu'une plume, une écritoire et un faux orgueil. En France, où ils se sont multipliés d'une manière si prodigieuse, qu'on peut croire que leur nombre l'emporte sur celui de tous les autres pays de l'Europe, en France, pays salique, encore plus de mœurs que de monarchie, et où le mot de *littératrice* n'était pas français, les Bas-bleus, avant ces derniers temps, n'existaient presque pas. Quand on en trouve un, comme Mlle de Scudéry, par exemple, on s'arrête surpris de ce vilain phénomène dans le pays de la Légèreté et de la Grâce. Il ne faut pas s'y méprendre : les femmes du salon bleu de l'hôtel de Rambouillet n'étaient pas des Bas-bleus. C'étaient des Précieuses d'une insupportable manière d'être que le bon sens de Molière traita, dans la pièce de leur nom, comme les porteurs de Mascarille le traitent avec les bâtons de leur chaise. Elles touchèrent au bas-bleuisme, mais leurs bas restèrent toujours de soie, blanche ou rose... »

« D'un autre côté, qu'une femme comme Mme de Sévigné écrivît, si elle le pouvait, de charmants commérages à sa fille, ou, comme Mme d'Aulnoy, des contes délicieux pour des enfants, ce n'étaient pas là non plus des Bas-bleus encore. Le Bas-bleu, c'est la femme littéraire. C'est la femme qui fait métier et marchandise de littérature. C'est la femme qui se croit cerveau d'homme et demande sa part dans la publicité et dans la gloire. Or cette espèce est très moderne en France, et il a fallu les transformations successives par lesquelles nous sommes passés depuis la Révolution française, pour que des femmes qui n'étaient ni bossues, ni laides, ni bréhaignes, eussent l'idée de se mettre en équation avec l'homme, et que les hommes, devenus aussi femmes qu'elles, eussent la bassesse de le souffrir.

« Car ils l'ont souffert, — et ils ont fait pis: ils l'ont accepté. Ils ont cru légitime la prétention de la femme en matière d'égalité cérébrale avec l'homme ; et si, philosophiquement, ils ont reculé devant la thèse elle-même et l'absolu des termes sur lesquels elle s'appuie, la plupart, dans la pratique, ont parlé comme s'ils l'admettaient, même ceux qui devaient s'y connaître, les brasseurs de choses intellectuelles, les gens qui, par métier, font observation d'esprit humain. Comptez combien il y a, en ce moment, de critiques

en France qui n'aient déclaré sérieusement que Mme Sand est *un* génie! Le méprisant Chateaubriand lui-même, qui a fini dans le mépris de tout, comme on finit à la Trappe, a eu la faiblesse de cette flatterie.

« D'ailleurs, il n'y a pas que la lâcheté des hommes vis-à-vis des femmes dans l'ambition qu'elles montrent aujourd'hui. Il y a un monde d'autres choses; mais comptez en premier l'influence du principe qui commande au siècle, et qui, comme tout principe, doit se vider, un jour ou l'autre, intégralement de tout ce qu'il contient.

« Rudement mais nettement posé par la Révolution française, et toujours frémissant dans les limites entre lesquelles Napoléon, qui savait l'indomptabilité du monstre, l'enferma, le principe de l'Égalité sautera, dans un temps donné, ses barrières.

« L'Egalité *civile* et *politique* n'est qu'une égalité relative, une part faible à qui veut tout prendre, car les principes sont absolus. En ce moment du siècle, il roule dans les esprits, qui en tressaillent, l'idée d'une égalité bien autrement profonde que cette égalité chétive; et les femmes qui, en Gaule, passaient pour prophétesses la pressentent et, pour leur compte, la provoquent, en la demandant. »

J. Barbey d'Aurevilly, dans ce livre terrible

contre les femmes auteurs, a fait flamber les bas-bleus en les marquant au fer rouge de sa puissante polémique. — Cet admirable et fier écrivain, qui avait pour les lettres une dévotion profonde, un culte de saint ascète, une passion d'illuminé, n'apportait point dans ses diatribes le moindre parti pris ni le plus léger esprit de dénigrement systématique. Il pensait, et en cela avait-il tort? que la femme, créée pour la maternité sinon pour l'amour et le dévouement, ne pouvait que mal comprendre cette religion exclusive de la littérature, cette sorte de prise de voile particulière, qui est, non moins que l'autre, un symbole de renoncement complet. Il n'admettait pas qu'elle pût se donner sans réserve à cette culture intensive de la langue qui absorbe un être tout entier; il considérait l'amour des lettres comme une tunique de Nessus dont on ne se défait plus jamais dès qu'on l'a revêtue avec l'innéité de la foi, et il lui paraissait inadmissible que la femme, être frivole, léger, inconstant, vînt sautiller, comme une bergeronnette, sur le territoire des croyants, dans le sillon des rudes laboureurs.

D'Aurevilly fut en quelque sorte le Torquemada de l'art d'écrire, et il rêvait de brûler ou de clouer au pilori tous les indignes, tous les médiocres et tous les faux dévots.

Les femmes lui semblaient au premier rang

des spoliatrices, car il avait étudié ces adorables escamoteuses dont l'assimilation est extraordinaire et qui, sans études approfondies, avec l'inconscience de leur larcin, donnent le change en littérature par de trop habiles démarquages.

Il avait remarqué que le *Bas-bleu* prétentieux et désexué n'est rien par elle-même, et que toute œuvre de femme trahit toujours une influence masculine. « Cherchez le style, disait-il, vous trouverez l'homme. Dans le développement du talent littéraire de Mme Sand, vous verrez que chaque étape de sa manière correspond à l'enveloppement intellectuel que lui donnait telle liaison du moment ; elle refléta d'abord Jules Sandeau et Alfred de Musset, puis vinrent Michel de Bourges, de Lamennais, Pierre Leroux, Chopin et tant d'autres, qui firent de leur personnalité une mosaïque sur le terroir berrichon de ce pseudo-génie. De même dans *la Princesse de Clèves*, de Mme de La Fayette, on retrouve l'empreinte de la conversation quotidienne de La Rochefoucauld. »

Baudelaire pensait de même et avait en horreur la femme écrivain, qui, tout en ayant un esprit pétillant, original et piquant, ne pouvait, à son avis, être admise à comprendre les singulières alchimies de l'art du style et les rites infinis et mystérieux de la religion littéraire.

Mais il est juste de dire que l'affreux *Bas-bleu*

du règne impérial, celle qui déchaîna les colères de l'auteur des *Prophètes du Passé* et des *Vieilles Actrices*, disparaît peu à peu de nos mœurs. Les *Bas-bleus* d'il y a trente ans se nommaient Clémence Royer, Louise Colet, Claude Vignon, la comtesse Dash, André Léo, Mme de Gasparin, Olympe Audouard, etc. C'étaient de vrais *Bas-bleus* impénitents, des pondeuses de romans à thèses, de brochures sociales, de pamphlets, de revendications sans valeur, des professionnelles dont le piètre talent s'essoufflait à trop produire, dont l'esprit était suri, dont l'orgueil était insupportable.

Les aimables Bas-bleus modernes qui aujourd'hui parviennent à la notoriété sont plutôt des bas-roses ou des bas mauves ; les autres sont de tonalité effacée et tyrannisent infiniment moins leur temps.

On en voit qui sont chroniqueuses et socialistes émues utilisant leurs qualités féminines dans des articles où la charité humanitaire s'allie à la justice, celles-ci ne peuvent avoir aucun droit au titre de *Bas-bleu*. Elles n'ont rien abdiqué de leur rôle de femme, elles le jouent généreusement et noblement, au service des faibles et des déshérités ; elles restent modestes et n'ont aucun des ridicules de la femme auteur. Elles réalisent le type accompli de la Contemporaine journaliste.

Quelques femmes sont cantonnées dans la littérature des modes où elles excellent à traiter d'une plume légère et bien nuancée ces petits articles de fantaisie et d'ajustement si arides à mettre au point et qu'elles signent d'un pseudonyme coquet. D'autres encore ne bataillent pas à visage découvert et rédigent pour les « quotidiens » des lettres ou des chroniques d'une grâce, d'une gaieté, d'une impudence souvent incomparables. Ce sont encore des bas-roses ou des sans-bas, qui pourraient écrire comme l'une d'elles à l'auteur des *Diaboliques* par qui elle avait été fort malmenée : « Venez me voir, je vous recevrai les jambes nues. »

La femme auteur moderne s'est émancipée ; elle a trouvé dans des journaux mondains et même galants de ce temps des milieux où elle peut en toute liberté développer ses études psychologiques et montrer toutes ses grâces d'analyste, ses coquetteries de philosophe en jupon qui ne songe plus à déguiser son sexe. Là elle doit se faire voir mondaine et peut, à sa guise, résoudre les problèmes les plus scabreux de l'amour, trancher même sur certains cas de casuistique, avec une impudeur qui a d'autant plus de charmes qu'on n'y sent plus l'affreux rigorisme d'autrefois. — Ses petits contes, ses notes intimes, ses dialogues dans le style *nouveau jeu*, ses opinions sur l'adultère, sur le divorce, ses petites mises en scène de person-

nages divers qui expriment cet esprit révolutionnaire que l'on rencontre actuellement dans les nouvelles couches de la famille, ses causeries de sport, de chiffons, d'hygiène, tout ce qui émane de sa plume élégante, vive et malicieuse, possède une note exquise et qui est bien *femme* en vérité. On y sent l'ongle rose bien plus que le bas-bleu, car la chroniqueuse reste sur son terrain, elle vogue à travers les frous-frous de sa vie futile, elle nous donne une sorte de littérature d'entre-deux, une littérature nouvelle, frondeuse, polissonne, aimable, séduisante, qui n'est peut-être plus de la littérature, mais dont la crânerie de débardeur nous enlève toute velléité de critique.

A côté de ces sémillantes chroniqueuses, il est encore d'autres chevalières de la plume qui demeurent parmi nous pour perpétuer le type de l'ancien bas-bleu; ce sont les insupportables ratées, les bavardes, les curieuses, les ambitieuses, celles qui ont voué une haine implacable à l'homme, les affreuses androgynes, en un mot, qui soulèvent les revendications les plus ridicules. Parmi ces dernières on rencontre de rugissantes romancières dilatées par l'amertume intellectuelle, des poétesses abandonnées des muses et des hommes, de fausses érudites ayant toujours en poche vingt interminables manuscrits à placer, des étrangères venues en France pour se créer une situa-

tion dans les lettres et qui ignorent même les souplesses de notre langage, des socialistes dont les projets de réforme défrayeraient plusieurs sessions parlementaires, des déclassées trahies dans leurs amours et dans leurs espérances et qui ont écrit quelques « intermezzo » très douloureux, toutes les chercheuses de notoriété pour tout dire, toutes les ulcérées qui rêvent de placer leurs cris de désespoir dans des revues ou des livres ; inéluctables *raseuses* qui pullulent à l'infini dans tous les milieux de la société parisienne.

Parmi celles-ci, il y a le bas-bleu aristocrate qui signe comtesse *** ou princesse X... et qui cisèle de fines pensées d'une mélancolique teneur ; il y a également le bas-bleu patriote qui voyage, cimente des alliances, contrecarre l'influence des espionnes mondaines et manœuvre avec habileté dans toutes les intrigues diplomatiques. Cette politico-sentimentale, brave cœur et convaincue, fait à tout propos appel au concours des femmes de France ; c'est la générale de l'armée des héroïques saluts. Il y a encore l'*émancipatrice de la femme*, qui a ses journaux, ses salles de conférences, ses lieutenantes et qui, toujours sur la brèche, lance fréquemment ses mémoranda à la presse qui s'en amuse et chroniquaille à son endroit. — Le bas-bleu philosophe, ou théophilanthrope qui discute sans fin sur le *moi* et le *non-moi*, qui parle de son

entité, de sa *psychique*, qui invoque Amiel, Schopenhauer, Caro, Herbert Spencer, Hégel et *tutti quanti*, est aussi grandement amusante et ne le cède en rien à la Wagnérienne, critique musicale, ou à l'esthète à cheveux courts, préraphaéliste et saphique qui régente l'art d'après ses formules brevetées S. G. D. G.

Il y a le bas-bleu vierge, le bas-bleu marié, le bas-bleu... associé, d'aucuns disent *collé,* en souvenir de Louise Collet née Revoil, le bas-bleu divorcé ou libéré... Tous offriraient des particularités curieuses ou physiologistes, selon les âges, les rangs, les fortunes et les tempéraments. — Frédéric Soulié naguère a passé en revue ces différents... bagnes de la femme auteur médiocre, à l'état de fille, femme, maîtresse ou veuve.

L'auteur des *Mémoires du Diable* écrivait en préface à sa légère étude : « J'aime ce nom de *Bas-bleu*, qui ne signifie absolument rien, parce qu'il dénonce cette espèce féminine par un mot du genre masculin. Tant que la femme, en effet, reste blanchisseuse, actrice, couturière, danseuse, cantatrice ou reine, on peut écrire, grammaticalement parlant : Elle est jolie, elle est fine, elle est adroite, elle est bien tournée, elle a une grâce ravissante, elle est d'une beauté parfaite. Mais du moment qu'une femme est *Bas-bleu*, il faut absolument dire d'elle : Il est malpropre, il est pré-

tentieux, il est malfaisant, il est une peste. Cependant, le *Bas-bleu* est femme, il l'est même plus qu'une autre, et comme il joint à cela un esprit professoral, il est d'ordinaire très empressé d'en donner des preuves à qui les lui demande, — les preuves de la féminité. — Quelques philosophes prétendent qu'on peut aussi considérer cette démonstration comme une preuve d'esprit. A ce compte, il n'y aurait plus de femmes bêtes. »

Le *Bas-bleu*, on le voit, a toujours été malmené par son rival et son maître, l'écrivain mâle. Si, comme le prétend judicieusement Montaigne, la femme est l'ennemie naturelle de l'homme, cette inimitié s'accentue et s'exaspère lorsqu'elle se trouve placée sur un terrain où la femme s'érige en concurrente intellectuelle. L'irritation de l'homme de lettres pour le *Bas-bleu* se conçoit d'autant mieux que, plus que tout autre, l'auteur masculin a pu approfondir la superficialité des connaissances de celle-ci; en outre, il est rare qu'un littérateur doué de quelque notoriété n'ait pas eu à subir une relation plus ou moins longue avec une de ces professionnelles, généralement très friandes de marivaudage avec des gens du métier. Elles y trouvent leur profit à tout point de vue, et se transforment en succubes, absorbant par toutes leurs fibres cérébrales la pensée, la manière, les idées générales de celui

qu'elles ont momentanément accolé à leur existence, lors même qu'elles ne vont pas jusqu'à publier ses lettres d'amour sous prétexte de roman vécu.

Ces liaisons fugitives sont de véritables enfers. L'accoucheur et la sage-femme, l'homme de loi et l'avocate, le cabotin et l'actrice formeraient d'adorables unions à côté de celles-ci. L'observation toujours en éveil chez l'un et chez l'autre des conjoints, la haine de la supériorité de la part de la femme, sa jalousie pour les succès obtenus, son outrecuidante vanité en font un monstre dans l'intérieur d'un homme de lettres. Les plus savoureuses qualités féminines se trouvent souvent annihilées chez le *Bas-bleu*; plus de douceur, d'enfantine gaieté, plus d'abandon, plus de souples complaisances, plus de tendresses enveloppantes, plus de ces couvaisons admiratives dont l'écrivain adore l'expression bienfaisante dans son *home*. Le repos, la détente, l'oubli momentané de l'œuvre se sont désormais évanouis, l'amour reste comme un thème à broder de belles phrases, à interpréter en de justes attitudes. La terrible « cérébrale » est là qui observe, qui étudie, qui analyse, qui discute, qui tient tête, qui pied à pied réfute les moindres arguments ; et l'artiste infortuné, aux prises avec cette mégère, la vomit intellectuellement sous toutes ses for-

mes, car cette créature, à ses yeux, n'est plus femme, ni par l'esprit, ni par la grâce, ni par la séduction, ni par la coquetterie, ni par la mise, ni par les soins subtils et les parfums; il la rejette en rêvant d'exquises petites bébêtes, ayant les talents du cœur, le génie de leur sexe, car la vraie femme, pour le producteur, doit présenter avant tout les qualités d'une chatte d'intérieur, caressante, somnolente, ronronnante et voluptueuse.

C'est beaucoup en raison de ces liaisons passagères que l'antagonisme traditionnaire de l'écrivain pour le *Bas-bleu* s'accentue si souvent jusqu'à l'acuité de la haine aveugle et par conséquent injuste. Cette question n'a pas été traitée, et nous ne faisons que la signaler en passant.

« Une foule de circonstances, comme le remarque Mme Romieu, peuvent jeter une femme dans la carrière littéraire; l'esprit mercantile, qui malheureusement existe chez les littérateurs, se rencontre en elle; la question d'argent étouffe le désir de gloire. Trop souvent l'intérêt est le mobile qui pousse une femme à écrire. Ce n'est pas que nous ne regardions comme un progrès la faculté acquise aux femmes de se soutenir par leur intelligence; il est beau de se créer une existence par sa plume, mais le désir du gain ne doit pas étouffer l'art. La plupart des femmes auteurs savent maintenant défendre leurs intérêts,

chose nécessaire, car on ne se ferait pas faute d'abuser de leur faiblesse. Les débuts de la carrière sont plus faciles pour la femme que pour l'homme, une sorte de curiosité s'attache aux productions des femmes, et la galanterie des éditeurs et directeurs de Magazines leur ouvre bien des portes. Toutefois, la critique a abandonné les louanges insipides dont elle les gratifiait jadis ; la femme n'a plus à subir d'humiliantes concessions ; elle est critiquée, attaquée même. On lit sérieusement ses livres ; jadis on les feuilletait en souriant.

« Quelquefois la femme galante s'arroge le titre de femme de lettres, parce qu'elle peut avoir écrit ou fait écrire un ou deux volumes. Elles usurpent ainsi la place dans l'opinion, qui, selon l'usage, prend la contrefaçon pour la réalité.

« Les femmes du monde proprement dites veulent quelquefois devenir femmes auteurs. Cette tentative est rarement sérieuse ; c'est un caprice de femme désœuvrée. Les unes écrivent quelques romans anodins ou quelques ouvrages où il est question d'amour maternel ou d'éducation, les autres des romans de mœurs plus ou moins bien composés, dans lesquels, prenant le cynisme pour de l'originalité, elles reproduisent des scènes fort hasardées. Elles cherchent moins à captiver le lecteur qu'à l'étonner, et un peu de scandale ne leur déplaît pas. »

Une étude sur la femme de lettres montrerait toutes les variétés et catégories qui existent dans cette curieuse corporation encore assez mal éclairée. Nous pensons que, peu à peu, le type et le nom *Bas-bleu* vont disparaître avec les préventions que cet être hybride et antipathique inspira si longtemps, et que la femme auteur, vraiment équipée pour la lutte, laborieuse, recueillie, avec un style concis et nerveux, sans *écriture* néanmoins, va se propager au cours de ce siècle et cesser d'être une créature anormale. Elle saura trouver sa voie, non plus en concurrence avec les hommes, mais dans une sphère à côté qu'elle ne manquera pas de se créer; elle aura sa mission, ses ambitions spéciales, ses journaux, ses assemblées et ses académies. Ce sera vraiment drôle.

Le domaine sur lequel l'intelligence des femmes se peut exercer est assez vaste pour que, dorénavant, elles ne s'en écartent plus. Elles devineront moins, elles sauront davantage; leur sacerdoce ne se réclamera pas de l'art pour l'art, mais de l'utilitarisme, et nos petits-fils ne comprendront plus le terme de *Bas-bleu* qui stigmatisa les premières femmes de lettres. Tout rentrera dans l'ordre. On a lancé le cri de : Place aux femmes ! Et les femmes se font place dans les lettres avec une extraordinaire poussée et une

délicieuse mise en action de leur sentimentalité et de leur subtilité d'analyse.

Toutefois, celles-ci devront ne pas se montrer trop vaniteuses et ne pas oublier cette loi remarquablement formulée par un habile physiologiste contemporain : « Le développement de la vie psychique est en raison inverse du développement de la vie sexuelle. »

CHAPITRE XII

LES FEMMES DE THÉATRE

COMÉDIENNES – CHANTEUSES – DANSEUSES ÉCUYÈRES – ACROBATES

L'ACTRICE MODERNE. — SES DÉBUTS.
LES DEMOISELLES DU CONSERVATOIRE. — LE CAFÉ-CONCERT.
LA DIVETTE. — LES DANSEUSES. — LES ÉCUYÈRES.
LES PROFESSIONNELLES DES BALS PUBLICS.

Parmi toutes les professions féminines que nous venons de passer au galop d'une rapide revue, il en est peu qui semblent ou soient vraiment enviables et dont l'éclat séduise ou allume des éclairs d'ambition dans le regard des demoiselles à la recherche d'une position sociale. — Mais venons-nous à prononcer ce mot : *actrice*, aussitôt un mouvement se produit, un sourire général se dessine, un espoir brille dans l'iris des yeux, une fièvre de désir électrise l'auditrice, et il n'est

point de candidate à la vie indépendante qui ne se dise intérieurement, non sans passion:

« Une actrice... oh! oui... être actrice! être adorée, fêtée, applaudie, recevoir les hommages, déchaîner les triomphes, sortir de l'existence terne et monotone, briller comme une étoile au firmament de la rampe, au zénith de la célébrité... Ah! certes! le rêve! l'idéal!... le bonheur! »

Aucune de ces jeunes emballées ne se dirait: « Une actrice!... non assurément; être actrice, c'est devenir l'esclave de l'opinion, la domestique du public, n'appartenir à personne, se livrer à tout le monde, trembler devant la critique, ne plus pouvoir défendre sa vie privée, être polluée par le désir de toute une salle, s'efforcer de galvaniser une foule d'êtres anonymes plus ou moins dispos, subir les galanteries des hommes de toutes conditions, les fantaisies d'un directeur, interpréter des inepties, seriner des rôles comme un perroquet, s'habiller, se déshabiller, se rhabiller, se farder et grimacer des sourires, abdiquer toute personnalité, tout caractère, toute fantaisie, et recommencer chaque soir l'éternelle, insipide et monotone parade vis-à-vis d'une salle remplie de nouveaux venus... d'inconnus. Ah! jamais! jamais! toute profession est possible, mais point celle-ci assurément! »

L'actrice exerce un prestige incomparable sur

le public, qui ne veut jamais regarder l'envers des décors ni dépouiller ses idoles de leurs auréoles. Quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, les professions du théâtre n'apparaissent aux femmes que comme une vie de gloire exquisement conquise et qu'on ne saurait trop ambitionner. Dans le monde même, où l'actrice fut l'objet de certaines préventions qui s'effacent chaque jour davantage, on ne peut se défendre d'envier ses ovations et ses succès. On s'occupe d'elle, on recherche les entrefilets qui vantent ses toilettes, on court aux passages des *soiristes* qui ouvrent certains points de vue sur sa vie privée, on est curieux de tout ce qui concourt aux soins de sa beauté, on se désigne ses fournisseurs, on veut connaître ses liaisons, on lui prête enfin un esprit délicieux, des manières incomparables, des raffinements de luxe inouïs, et cependant...

L'actrice à Paris devient un terrain de conversation beaucoup plus séduisant pour les vains bavardages que le livre à la mode ; on se dit : « Avez-vous vu une telle? » Et on la discute, on la dissèque; entre homme et femme « cette fille », comme disaient nos douairières, devient un point de repère pour des pénétrations psychologiques et physiologiques. A certaines réponses d'un de ses interlocuteurs, une mondaine juge des goûts de celui-ci; elle sait quel est le calibre de femme

qu'il apprécie, quelle est son esthétique physique et morale. Au ton de sa voix, elle apprécie les vibrations de sa féminité. On ne connaîtra jamais le nombre de passions lentement développées qui ont eu pour origine indirecte une conversation à bâtons rompus sur quelque comédienne ou divette en vedette.

Cependant est-elle si riante et si enviable qu'on le suppose, cette lamentable vie d'actrice? Avant ces heures d'un triomphe encore si vide en soi, n'a-t-elle pas subi, la pauvre fille, toutes les tristesses des compromissions les plus basses, tous les écœurements des misérables complaisances à distribuer aux moindres intermédiaires de l'opinion ?

« Par quelles filières, quelles épreuves ont réussi ses débuts? se demande Michelet, dans son chapitre de *la Femme lettrée*. Comment s'est-elle concilié ceux qui la présentent et la recommandent ? Puis le directeur auquel elle est présentée, plus tard l'auteur à la mode qui ferait pour elle un rôle, les critiques en dernier lieu ? Et je ne parle pas des grands organes de la presse qui se respectent un peu, mais des plus obscurs, des plus inconnus. Il suffit qu'un jeune employé, qui passe sa vie dans tel ministère à ne rien faire, ait griffonné à son bureau quelques lignes satiriques, qu'une petite feuille les reçoive, les répande

dans l'entr'acte, — animée, encouragée des premiers applaudissements, elle rentre en scène belle d'espoir... mais on ne reconnaît plus la salle, tout est brisé, le public glacé... on se regarde en riant. »

Les débuts d'une actrice! Quel poignant chapitre réaliste n'écrirait-on pas en montrant tous les cloaques et tous les bas-fonds à traverser avant de gagner cette avant-scène où la femme subit enfin le contact décisif avec les spectateurs, qui l'adoptent ou la rejettent selon les hasards d'un rôle ou les effets inexplicables des éléments qui composent une *première*. — Ah ! les succès de premières !

Non, certes, elle n'est pas si enviable, cette brillante créature qui, selon les mots du jour, conquiert Paris, s'impose à Paris ;... il faut qu'elle ait été trempée contre tous les dégoûts, imperméable à toutes les souillures, pour se montrer encore sur les planches à son aurore théâtrale, rose, souriante, candide et ingénue.

Mais ces premiers obstacles franchis, a-t-elle vidé définitivement l'amère coupe ?... Non pas ; comme elle n'a point de fortune et que, pour paraître avec quelque magnificence sur la scène, il lui faut payer ses toilettes modernes avec de médiocres appointements, elle aussi, comme l'ouvrière, comme l'employée, comme tant d'autres

laborieuses, doit se souvenir qu'elle est femme et songer à combler le déficit de son escarcelle en exploitant son sexe... Tout lui crie autour d'elle : « Prenez un amant, prenez un amant ! » Elle en possède un le plus souvent, mais ce n'est pas l'homme-sauveur, l'homme-sac, le commanditaire voulu, le lanceur d'étoiles... Quel que soit son désir sérieux de travail, son ambition de vie régulière, il lui faut céder. Elle cherche, elle trouve, elle se résigne.

Cependant aujourd'hui beaucoup d'actrices affectent le respect des convenances, se marient et vivent en bonnes bourgeoises, en excellentes mères de famille; les mœurs gagnent sûrement à cette transformation, mais l'art y perd le plus souvent « ce je ne sais quoi » que lui donne le désordre d'une existence hors la loi. Le public se fait volontiers à la pensée de l'irrégularité de vie d'une comédienne ; il n'y a jamais scandale de ce fait, l'imagination populaire aimant par tradition prêter mille aventures à ces jolies filles applaudies, et chaque spectateur se plaisant individuellement à concevoir la possibilité d'une intrigue fortuite avec quelqu'une de ces reines de la rampe.

Les débuts au théâtre réclament beaucoup de travail et d'activité. — Après bien des études préparatoires assez longues et fastidieuses, il faut

que l'actrice se pénètre du rôle qu'elle doit interpréter ; qu'elle apprenne ce rôle par cœur, qu'elle le répète lentement chez elle, en combinant les gestes, les attitudes, en s'essayant aux inflexions de voix, en se préoccupant des entrées et des sorties, en ménageant les transitions de la gaieté pétulante des débuts de la pièce aux sombres tristesses des dénouements. Puis viennent les répétitions ; tout un nouveau travail s'impose, interrompu par les coupures, les becquets, les raccords... Il faut vraiment avoir la passion du théâtre pour résister à cette vie peu joyeuse, confinée chaque après-midi sur une scène sombre et mal aérée, où la femme élégante et curieuse n'a plus de loisir, répétant le jour, jouant le soir, toujours en mouvement, toujours en fièvre, toujours soustraite aux intimités du foyer.

Les aspirantes comédiennes se préparent au théâtre de différentes manières, soit par vocation à leurs risques et périls en se lançant au hasard, comme *les enfants de la balle* sur les tréteaux de la Bohème, qui conduisent souvent aux premiers rangs de la scène, pour peu que la chance s'en mêle et que le tempérament y soit égal au talent ; soit qu'elles suivent les cours du Conservatoire après avoir subi, à la suite de nombreux essais préparatoires, tous les examens d'admission qui ne sont pas sans obstacles ni sans faveurs. MM. les

Critiques, Directeurs et Auteurs dramatiques en savent quelque chose.

L'élève du Conservatoire diffère de physionomie suivant les classes qu'elle occupe ou les cours qu'elle suit. Comme le remarquait un chroniqueur, il faudrait, pour faire le dénombrement de cette armée en jupon qui se répand chaque matin dans les sections du Conservatoire, pour en dire les variétés nombreuses, pour en signaler les individualités, pour en esquisser les physionomies, une langue de fer et des poumons d'acier. Pianistes, chanteuses, tragédiennes, comédiennes et instrumentistes s'en vont tous les jours, trottant menu, à cette bienheureuse rue du Faubourg-Poissonnière, presque au coin de la rue Bergère, dans cette sorte de caserne où manœuvrent régulièrement, sous la direction des maîtres, les contingents futurs les plus divers de l'illustre carrière théâtrale.

Elles y deviennent vite cabotines dans un tel milieu, les aimables petites, car, dès le début de leurs cours, elles ont pu échantillonner toutes les complaisances et les corvées inhérentes au métier. Elles connaissent les visites aux examinateurs, les demandes de protection aux journalistes, les recommandations quémandées pour les professeurs, les attentions discrètes réservées aux élèves de seconde année. Dès l'origine, elles ont touché à toutes les difficultés du métier, à toutes ses hon-

tes, à toutes ses détresses, et ces fruits encore verts ont été convoités, palpés et fréquemment effleurés des lèvres par un assez grand nombre de jeunes ou de vieux protecteurs qui ont le goût de lancer les primeurs.

Elles arrivent vite à se connaître toutes, celles de la classe de Machin et celles du cours de Chose ; elles se flairent déjà, se devinent, se jalousent ; elles s'observent sous le rapport de la toilette, sous celui des amants, et elles potinent ferme sur tous les *on-dit* de cette petite antichambre de Cabotinville.

Ceux de la classe masculine frayent avec elles et ébauchent parfois des liaisons amoureuses qui dureront peut-être longtemps par la suite ; mais la plupart, d'instinct, ont une vague répugnance à ne pas rester seulement les camarades « sans bêtises » de leurs copains de la boîte... Elles se réservent pour des hommes d'âge mûr, ayant de l'acquit, de l'autorité, de l'expérience et du pouvoir. Leurs mamans, du reste, sont là pour les protéger, les pauvres petiotes, contre les vaines amourettes d'école. Elles veillent sur un capital de jeunesse qui doit normalement produire ses intérêts.

Nous ne pouvons ici physiologier tour à tour sur la tragédienne, la comédienne, la cantatrice, non plus que sur la jeune première, la mère noble,

la soubrette ou la figurante... Qu'on se figure, pour employer un mot à la mode du sport, l'énorme *record* qu'il nous faudrait couvrir en pages d'impression avant d'arriver au but d'une si longue course à travers les observations, les analyses, les précisions de caractères, la peinture, si sommaire fût-elle, de tant de types qui concourent à la vie théâtrale. Quelques simples aperçus, un instantané d'ensemble, c'est tout ce que nous avons pu fournir ici, et déjà nous voici pliant bagages et nous transportant sans plus tarder au café-concert, où nous séjournerons peu, afin de pouvoir en quelques lignes synthétiser les légendes nécessaires aux types de danseuses, d'écuyères, d'acrobates et de professionnelles de bals publics qui se succèdent sans merci dans ces pages. — L'art de faire court est plus pénible qu'on ne se l'imagine, l'observateur comme le voyageur aimant à étendre et à déguster ses causeries. Il ne peut donc entrer dans nos prétentions d'apporter ici des notes nouvelles sur les comédiennes de ce temps, alors que d'excellents livres qui datent déjà de vingt ans — comme le *Cornebois*, d'Edgar Monteil, ou la *Comédienne*, de Henry Baüer, n'ont pu éclairer que des coins spéciaux de nos mœurs théâtrales, sans parvenir à résumer l'expression de la femme de théâtre dans ses divers milieux. Nous retrouvons l'actrice contemporaine d'ailleurs dans tous les

romans et les contes et nouvelles de nos écrivains. — De Goncourt et Daudet à Maupassant combien d'actrices ont été fixées dans notre littérature !

∴

Le café-concert ou *beuglant* est l'un des éléments les plus démoralisateurs du gros public contemporain. Les spectacles offerts en pâture à la masse, l'été, dans les verdures lumineuses des Champs-Élysées, ou, l'hiver, dans tous les grands et petits *bouis-bouis* des boulevards de l'Est, s'effondrent chaque jour davantage dans le genre grivois et scatologique. Quel que soit l'esprit libéral que l'on puisse apporter à l'audition des platitudes, des inepties, des immondes vulgarités qui forment le répertoire courant de ces Édens populaires, il faut bien convenir qu'on ne peut échapper au dégoût de les voir tolérer et applaudir, et que rien n'est plus nauséeux que de regarder avec quelle joie brutale de jolies femmes ou jeunes filles, qu'on aimerait à croire délicates et affinées, accueillent des chansons si profondément crapuleuses, si lourdement sales et idiotes, qu'il semble inconcevable qu'il n'y ait plus de censure, digne de ce nom, pour en interdire le débit.

Si le niveau des mœurs pouvait être mesuré selon le degré de tolérance des spectateurs vis-

à-vis des malpropretés, le niveau moral du Parisien serait à hauteur de fange, car la chanson contemporaine n'est plus seulement libertine, égrillarde, polissonne, elle ne pivote plus uniquement sur des sous-entendus fripons, elle patauge sordidement dans le ruisseau, elle s'y vautre, elle s'y complaît, elle y recherche la vase la plus noire pour s'en barbouiller avec complaisance et en éclabousser la canaillerie des refrains. — Lourdes grossièretés, ordes plaisanteries, ignobles et sottes facéties se donnent rendez-vous dans ces rengaines de cafés-concerts où ne règne d'autre poésie que celle des sentines du vice ; la poésie des souteneurs et des filles de rues, des *gigolettes* et des *gigolos*, des *marmites*, des pierreuses, des joueurs de bonneteau et des surineurs, tout l'argot des *rouquins* de barrière que le talent amer d'Aristide Bruant déchaîna naguère de Montmartre sur la capitale.

La musique est souvent supérieure à ces turpitudes ; à défaut d'art mélodique, elle possède au moins une virtuosité délirante, une extraordinaire allure de rythmes contrariés, une verve maladive et déséquilibrée qui n'est pas sans charmes. Soit, en effet, qu'elle affecte l'allure d'une valse ironique ou le pas d'une marche claudicante, soit qu'elle se traîne en quelque mélopée d'une navrance exagérée, soit encore qu'elle passe

frénétiquement de l'harmonie en mineur des couplets à l'allégro échevelé des refrains, elle exprime toujours quelque folie aimable à l'oreille... mais à quels livrets sans nom ne sert-elle pas de véhicule !

Les chanteuses de cafés-concerts sont innombrables ; les diseuses sont très rares. Sur un défilé de vingt femmes qui peuvent se succéder en une seule soirée sur une scène parisienne, seize environ sont d'affreuses « pannes », c'est-à-dire des créatures sans valeur, à la voix éraillée, qui ne savent ni chanter ni se tenir à la lumière de la rampe, ni même lancer le geste ; elles amusent ou plutôt assomment les auditeurs jusqu'à l'heure où des *numéros* plus sérieux se manifestent.

Parmi ces dernières, qu'on pourrait nommer les « mezzo genreuses », on trouve généralement la commère canaille à voix forte et hommasse, quelque sous-Thérésa, « une nature » comme on dit, qui lance la « chanson de gueule » à refrains éclatants et dont la mimique doit être forcenée, dansante et même *chahutatoire*. A sa suite vient la diseuse de romances mi-érotiques, mi-sentimentales, le pire du genre ; celle-ci, très corsetée, très maniérée, très sucrée, fait le régal des boutiquières et des employées, elle bêle plutôt qu'elle ne dit des complaintes caramélées d'amour, des ariettes pralinées, avec des finales où sa voix s'at-

ténue en des zézaiements de bébé attendri et cajoleur qui ravissent profondément les grosses bourgeoises.

Une autre demi-étoile, c'est la *pschuteuse*, une extravagante en maillot, couverte de voiles transparents, sinon serrée dans une étrange redingote de velours à traîne, dans laquelle elle lance de furibonds coups de pied, des sortes de piaffements, afin d'éloigner ces étoffes qui encombrent sa marche. La *pschuteuse* porte des couvre-chefs de tulle brodé et enguirlandé qui ont près d'un mètre de diamètre. Ce qu'elle chante est inénarrable et bête à faire braire de plaisir les spectateurs qui l'applaudissent ; ce sont des *cocodetteries*... est-il un autre mot ? des couplets sur la *galette* des adorateurs ; des refrains sur son propre chic, sur sa grâce et sa beauté... La *pschuteuse* est faite au moule comme les fées du Châtelet, mais elle est rarement belle. Elle cultive le genre niais et *gnangnan* ; elle est intolérable, et son succès ne se peut expliquer que par l'attrait qu'elle exerce sur les petits *snobs* de l'orchestre.

Il y a encore la grosse comique, style Demay, le *numéro* d'avant l'étoile : c'est l'enfant chéri du public. Celle-ci a quelquefois du talent... ses mines ahuries, ses gestes ronds, ses éclats de rire, sa franche canaillerie ont de temps à autre un ragoût particulier ; mais elle tourne vite à la

charge, et le genre côtoie de si près la basse humanité qu'il est bien rare qu'elle n'échoue point dans le trivial.

Passons sur les chanteuses patriotiques qui braillent des rimes connues, *France*, *espérance*, *gloire*, *victoire*, *armée*, *renommée*, et venons à la diseuse contemporaine, à cette divette des beuglants qui attire la foule aux concerts où elle se montre vers la dixième heure. — Celle-ci a généralement de la valeur, du caractère, de l'étude et du talent ; un talent tout spécial, fait de gaminerie et de sentiment, de perversité et de pudeur, de folie et de raison, d'inconscient libertinage et de hardi cynisme ; elle intéresse, elle attire, elle passionne tout Paris, et lorsque son nom apparaît dans le cartouche changeant qui annonce les entrées en scène, ce n'est qu'un long cri de satisfaction dans toute la salle, un soupir de soulagement et de délivrance souvent, après toutes les inepties entendues jusque-là.

Elle chante, on l'applaudit à tout rompre. Son répertoire normal est de trois, quatre, cinq chansons, qu'elle détaille lentement, les yeux mi-fermés, les bras le long du corps, dans une attitude d'hypnotisée ; elle souligne avec une grande profondeur d'accent la misère des vices qu'elle exprime, des truandailles contemporaines qu'elle interprète. Elle possède le sentiment des nuances,

l'art éloquent des mimiques brèves, la sobriété des gestes, et s'entend merveilleusement à faire courir des frissons du parterre aux galeries, tant, dans son débit un peu saccadé et froid, elle sait faire ressortir les couplets macabres qu'elle égrène lentement d'une voix funèbre comme un glas.

Chaque soir, la divette chante six, sept chansons variées, faites spécialement pour elle par des spécialistes aux noms sans grande célébrité et qui ont des titres comme *les Potaches*, *les P'tits Vernis*, *la Pierreuse*, *Sa famille*, *le P'tit Cochon*, ou bien des valses lentes, langoureuses, sentimentales, grisantes. Le public applaudit, rappelle, tape sur les verres des consommations, crie : *Encore ! encore !* ou *Une autre !.. une autre !* Et la divette, bonne fille, revient toujours, jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus et que, d'un geste las, indiquant sa gorge excédée, elle demande grâce à ses impitoyables bourreaux de succès.

Les chanteuses de café-concert sont plus ou moins payées. — Les petites grues qui acclimatent les spectateurs tôt venus aux canailleries du lieu reçoivent des appointements de 100 à 125 francs par mois ; mais, comme elles viennent là pour s'exhiber et amorcer des amoureux, on leur fait valoir qu'elles ont « l'avant-scène », c'est-à-dire que des profits extérieurs sont à espérer. Les demi-étoiles obtiennent 50 francs par soirée et même

davantage. La divette, elle, impose ses conditions ; elle est engagée pour une saison de soixante jours environ, au prix d'un cachet de 300, 400, 500 ou 600 francs par soirée. Elle peut en outre se montrer en différentes fêtes ou réceptions privées et concourir à des représentations extraordinaires ou à bénéfices.

*
* *

Les danseuses, soit de l'Opéra, du Châtelet, de la Gaîté-Lyrique, soit des Folies-Bergère et de l'Olympia, forment également une corporation qui pourrait avoir son utile et précieux monographe. L'étude des petites ballerines contemporaines serait captivante à entreprendre, car la danseuse moderne n'a plus du tout les allures, le genre, l'expression qu'on lui reconnaissait naguère et qui a servi de thème à tant de petites brochures, surtout vers 1840 et années suivantes, au temps des fashions recherchées, lorsque le *lion* se plaisait à triompher du *rat* et à afficher sa bonne fortune.

D'ailleurs, ainsi que le remarquait récemment un courriériste, depuis quelques années, dans les salles d'études de l'Opéra comme partout ailleurs, la vie au théâtre se moralise, s'embourgeoise.

Très *popotte*, les actrices, les danseuses et même les figurantes. Nous n'en citerons pour preuve qu'un seul trait caractéristique : la réelle disparition du *rat*.

— Dame ! dans un bâtiment neuf, diront les plaisants.

— Justement. A l'Opéra de la rue Le Peletier, on appelait de ce joli nom poétique la gamine élève de l'école de danse, la petite gosse qui, turbulente et indisciplinée, se livrait à une foule de ravages clandestins, dans le monde élégant des gilets en cœurs.

Aujourd'hui, la direction connaît de la tête aux pieds, — aux pieds surtout, — l'enfant auquel elle donne l'éducation artistique gratuite, et à qui elle ne demandera plus tard que d'acquérir assez de gloire pour qu'il en rejaillisse un peu sur la maison qui lui a tout appris. Mais l'esprit de diable au corps s'est évanoui chez toutes ces *petites Cardinal*.

Entre sept et neuf ans, après un sévère examen médical, l'élève, — non plus le *rat*, — est admise à la classe, dont les leçons n'ont lieu, légalement, qu'en dehors des heures d'études scolaires. Ce corps de ballet en miniature ne tardant pas à se passionner pour son art, l'exactitude et la discipline sont (qui le croirait ?) parfaites.

Tout marche au doigt, à l'œil, mais le pitto-

resque a complètement disparu au pays réglementé des *tutus*.

La danseuse contemporaine gracieuse et coquette livrée dès le bas âge aux exercices d'assouplissement, est d'une intelligence très moyenne, et possède rarement des qualités intellectuelles remarquables. Son art ne s'adresse qu'aux sens, non à l'esprit, et comme le développement de ses muscles a pris toutes les heures de travail de sa jeunesse, elle n'a jamais eu le loisir de s'instruire et de défricher son aimable petit cerveau d'oiseau-mouche.

Les principales études de la danseuse consistent à faire des *assemblés*, des *jetés*, des *ronds de jambe*, des *glissades*, des *changements de pied*, des *taquetés*, des *ballons*, des *pirouettes*, des *pointes*, des *petits battements*, des *développés*, des *grands fouettés*, des *élévations* et autres exercices gradués selon la force des élèves. Toutes font le pas ensemble, a observé naguère Théophile Gautier, et viennent le refaire devant le professeur trônant gravement entre deux chaises, dont l'une supporte son mouchoir et ses gants et l'autre sa tabatière. Dans les intervalles, elles vont se suspendre aux crampons pour exécuter des pliés et s'exercent à faire des arabesques en jetant leurs jambes sur des traverses de bois spécialement dressées à cet usage. Elles restent de longues

minutes le pied à la hauteur de l'épaule, dans une affreuse situation qui les brise en les assouplissant.

La danseuse est généralement une fille du peuple, dressée à cette école de la quille en l'air par ses père et mère, qui ne se dissimulent pas les difficultés de caser leur fille. Vice pour vice, puisque plus tard leur « môme » est fatalement destinée à suïvre la route à gauche, ces braves parents préfèrent encore les désordres connus et tolérés du théâtre à ceux de l'atelier : — les uns rapportent et mettent « le capital féminin » en actions parmi des gens très distingués... tandis que les autres dévergondent, stérilisent et abrutissent de misère.

De toutes les femmes de théâtre, les danseuses sont peut-être les moins considérées ; ce sont, toutefois, les meilleures filles, justement parce qu'elles sont demeurées davantage du peuple. La plupart de ces fillettes ont un bon petit cœur, affectueux et dévoué, très prompt à s'attacher et même très fidèle... L'amour règne dans les corps de ballet de la capitale ; on pourrait même dire qu'il y sévit, car il n'est pas d'année où quelque petite femme du ballet, seconde ou troisième danseuse, ne se suicide par chagrin d'amour...

Nous ne parlons pas des premiers sujets. L'étoile de la danse a un cerveau de paon et un cœur de

pintade : toute sa psychologie est dans ses chaussons. Il y a des exceptions à la règle, et nous en connaissons... mais combien peu !

*
* *

Parlerons-nous de l'écuyère, une des reines de l'époque, partout reçue, fêtée, adulée et épousée ? Depuis Lola Montès et Addah Menken, les femmes des théâtres sportiques ont toujours défrayé la chronique scandaleuse. L'histoire en serait longue des héroïnes de cirque qui ont alimenté les romans de la vie réelle.

« L'écuyère, depuis vingt ans, a écrit M. Louis de Meurville dans une excellente causerie sur cette femme de cheval, a pris le pas sur la tragédienne et la chanteuse dans le cœur des enthousiastes qui épousent. Pourquoi ? La question est difficile à résoudre. Peut-être les bontés de l'impératrice d'Autriche pour Élisa Loisset et son goût pour la haute école ont-ils ennobli la profession.

« Ce qui est certain, c'est que l'écuyère est une artiste et une femme d'un rang à part. Bien qu'elle paraisse en un cirque, moulée en son amazone, la taille bien prise, le chapeau haute forme correctement posé sur le front, la jupe tombant en plis larges et rares, l'écuyère apparaît à ses enthousiastes comme le type accompli de la femme.

Elle entre en scène, modeste et sans gestes; elle est correcte avant tout. Attentive aux mouvements de son cheval, qu'elle guide de la main, de la cravache et du pied, elle semble oublieuse des bravos de la foule. A peine salue-t-elle d'un mouvement de tête lent et digne; elle ne pense qu'à son art, et la foule ne voit que cette forme mince et délicatement modelée, et cette petite main qui contient, lance au galop, arrête sur place, fait changer de pied et marcher en mesure d'un pas solennel et vainqueur le cheval dix fois plus fort qu'elle, et qu'un rien, une inflexion du genou, un déplacement imperceptible, fait mouvoir au gré de la pensée.

« C'est la femme frêle et dominatrice. Tel est le secret de son succès. Elle représente le triomphe de l'adresse et la volonté sur la force, qualités éminemment féminines.

« La foule, qui ne comprend pas son art, n'admire que sa grâce en un labeur habilement dissimulé; mais les initiés comprennent la valeur de son talent, la souplesse de sa main, la délicatesse de son jeu et l'assurance de ses mouvements. Sa beauté vient à l'appui de son art, et son sourire achève la conquête des grands seigneurs. Mais elle est de celles qu'il faut épouser. »

*
* *

La femme-acrobate, même la plus séduisante, comme la divine Océana qui se balança si longtemps sur son fil devant des milliers d'admirateurs, n'a pas le prestige de l'écuyère ni son élégance, et s'attire rarement une demande en mariage, même de la part d'un gentleman de second ordre. C'est que les acrobates, le maillot enlevé, apparaissent ce qu'elles sont réellement, des créatures absolument vulgaires et d'un esprit vraiment trop rudimentaire. Ne parlons donc qu'au passage des aériennes voltigeuses sur trapèzes, des femmes-canons, des montreuses de chiens savants, des athlètes, des jongleuses et autres prestigieuses femelles dont nous ne saurions en quelques pages étudier la vie et les mœurs. Un mot plutôt sur nos foraines, celles que nous voyons parfois exercer sur nos carrefours.

Les acrobates de place publique ne travaillent jamais seules ; elles accompagnent toujours quelque hercule, et tandis que leur mari opère, fait des poids ou se disloque, elles tournent la manivelle de l'orgue de Barbarie, font le tour de l'honorable société en agitant une sébille, encouragent les applaudissements : « Allons, messieurs, un petit bravo tous ensemble pour l'artiste ! » Ce sont de fortes créatures aux gros bras, aux mamelles déferlantes, vêtues d'un maillot passé, reprisé avec du coton blanc, et d'une courte jupe

aux paillons ternis. Parfois « elles font aussi les poids », et dans ce cas elles invoquent votre galanterie au profit de la recette. Ce sont de maîtresses femmes déjà mûres, aux traits rudes, à la peau couleur de brique, à la voix de basse-taille éraillée par l'alcool et les boniments. Il ne ferait pas bon en recevoir une taloche. Triste métier et terriblement aléatoire; si la recette dans les bons jours va quelquefois à 5 francs, plus souvent il ne tombe dans la sébille, malgré les exhortations, que quelques sous. On les rencontre aux fêtes des boulevards extérieurs, à la place d'Italie, à la place Cambronne et souvent au carrefour de l'Observatoire, près de la statue de Ney. Il est très rare qu'il n'y ait pas à cet endroit un petit cercle de badauds rassemblés autour d'un couple d'acrobates. Parfois, entre deux exercices, ces pauvresses attristantes à regarder allaitent un mioche.

Il nous reste à parler d'une femme... de théâtre peu étudiée en ce temps et cependant très typique en cette fin de siècle : *la professionnelle de bal public.*

On surprendrait beaucoup de gens si on leur disait que le métier de danseuse au Moulin-Rouge, au Jardin de Paris ou à Bullier, constitue une profession à appointements fixes qui a ses règles et son personnel. Rien de plus vrai cependant.

Une danseuse traite avec l'administration ; elle reçoit 200 francs fixes par mois, doit venir à une heure déterminée, danser un certain nombre de danses jusqu'à l'issue du bal, et elle se trouve chaque soir sous le contrôle d'un farouche inspecteur qui la met à l'amende si elle ne lève pas à son gré suffisamment la jambe.

C'est si bien un métier, qu'elles montrent en général beaucoup de nonchalance dès que l'inspecteur s'éloigne. « Elles ne tiennent pas à *se la fouler* », comme elles disent. Dès qu'elles ont dansé le nombre de danses fixé, elles disparaissent, à moins qu'un *miché*, allumé par leurs écarts, ne les emmène souper... Et encore : « Si *Nini-patte-en-l'air*, la *Sauterelle* ou la *Môme Fromage* aiment à rigoler, ce ne sera jamais qu'avec des *pantes* sérieux, suffisamment munis de *galette*, quelquefois avec des artistes qui leur promettent leur portrait, mais elles fileront de préférence avec quelque petit « *mec à la coule* ». — *L'étoile du port d'armes* fait ses conditions : — c'est cinq louis ou bien *peau de balle* ! Elle a de désolants *béguins* pour des personnages à casquette haute et à rouflaquettes, habitués du boulevard de Belleville. Alors, quand *elle en pince :* « *Zut !* dit-elle au *miché*, *j'marche pas*, — *rengaine ça dans tes profondes.* » La plus rangée est la *Vorace*; c'est une grande femme qui ne man-

quait pas jadis d'un certain charme canaille. Aujourd'hui elle approche de la quarantaine et elle s'empâte. Elle est mariée avec un ancien garçon boucher, a trois enfants et habite à Montmartre.

Outre leurs appointements fixes, les étoiles du *chahut* ont une autre source de revenu. Elles donnent des leçons particuliares. — Le matin, chez elle, c'est un défilé de petites femmes désireuses de se lancer dans le grand écart. — Elles donnent fort consciencieusement leurs leçons, car elles sont très fières de leur art. Art véritable d'ailleurs, bien qu'exclu de toute grâce, de tout charme et de toute harmonie; art canaille et qui n'a rien d'exquisement sensuel, mais qui cependant implique une longue patience, toute une série de dislocations et d'assouplissements souvent fort compliqués; il s'agit d'arriver au maximum de gambades en déployant le minimum d'efforts. C'est un travail de plusieurs mois, — encore beaucoup n'arrivent pas à donner l'illusion de la *chahuteuse* idéale. — Les étoiles, ici comme ailleurs, sont relativement rares.

La leçon particulière se paye 2 francs ou 2 fr. 50, ou bien au mois, 25 francs. — C'est une source de revenu pour ces dames.

Ces poupées articulées forment une véritable académie de chahut dont les pseudonymes étran-

ges sont célèbres sur la butte. On y connut et y apprécia : *Demi-Siphon*, *Rayon-d'Or*, *Émeraude*, *Brise-du-Soir*, *Sirène*, *La Fauvette*, *Églantine*, *La Gazelle*, *Gigolette*, *Saphir*, *Pigeonnette*, *Reine-des-Prés*, *La Bretonne*, *Miss Rigolette*, *Mimosa*, *Mouche-d'Or*, *Zizi* et vingt autres qui, après avoir débuté dans un de nos établissements parisiens, recherchèrent des engagements pour l'étranger, afin d'aller, sans pudeur aucune, exhiber aux Russes, aux Roumains, aux Turcs et même aux Américains l'expression de cette danse nationale, qui ne possède vraiment d'autre caractère que celui de l'ignoble. — Combien le léger cancan anglais, si délicieusement discret, est supérieur à ces vulgaires *ports d'arme* et à ces écœurants *grands écarts!*

Beaucoup d'autres danseuses professionnelles mériteraient notre attention : les danseuses orientales, qui pullulent depuis nos dernières Expositions ; les *danseuses serpentines*, que le succès de la Loïe Füller a fait sortir de partout avec excès, et qu'on nous montre sur toutes les planches et sur toutes les pistes, à pied et à cheval, dans la fantasmagorie des éclairages de couleurs combinées ; mais le champ d'exploration est trop vaste, et nous ne pouvons le parcourir dans notre rapide revue faite de classifications d'ensemble et de généralité plutôt que de menues études de groupes.

Du reste, il n'est pas de profession féminine qui ne vaille sa monographie exclusive. Quelle que soit celle que l'on considère ou que l'on se plaise à étudier quelques instants, le livre apparaît, se dessine et s'impose ; les documents affluent, les observations s'entassent, et l'intérêt gagne et accapare l'imprudent curieux qui s'est laissé attirer dans l'engrenage de telle ou telle recherche sur des « professionnelles ».

Tout ce qui touche à la femme aux prises avec la lutte pour la vie est toujours à la fois passionnant et inquiétant, car plus l'on creuse, plus l'on découvre de dessous, — et ce sont précisément ces dessous qui attirent et attristent davantage.

CHAPITRE XIII

LES FEMMES DE SPORT ET LES GYNANDRES

LES SPORTS A PARIS. — L'HYGIÈNE DE LA FEMME.
L'ÉQUITATION. — LES CYCLISTES. — LES PATINEUSES.
LE YACHTING. — LE MAIL-COACH.
LES CHASSERESSES. — L'ALPINISTE. — LES FEMMES DE SCIENCE.
LA SAGE-FEMME.

Chaque jour augmente en nombre le bataillon des Parisiennes gynandres, de ces créatures qui se virilisent par entraînement et qui volontiers s'écrieraient à la façon de Ninon : « Voyez, je me suis fait homme ! »

Elles forment groupes, les contemporaines qui se livrent aujourd'hui avec passion aux sports les plus variés et qui y excellent. Naguère encore, leur nombre était restreint à ces fashionables qui se nommaient alors des *Lionnes*, et qui avaient besoin de montrer des attitudes *à la Maupin* pour

secouer, par leur crânerie, le romantisme déjà assoupi des hommes qui les courtisaient. Peu à peu, bien encore que timidement, les sports de plein air ont pénétré les mœurs mondaines et s'y sont imposés parmi les lois du bon ton et du *copurchic*. Il n'est point de femme associée à la vie élégante, désireuse d'y tenir son rang avec correction, soucieuse d'être remarquée, qui, aujourd'hui, ne doive tour à tour savoir conduire avec grâce et sûreté, voiture ou auto... et bientôt aéroplane, monter un cheval avec science, bicycliser avec agilité, patiner comme une Polonaise, chasser avec des ardeurs de Diane, s'escrimer avec des souplesses italiennes et cultiver la marche selon les principes austères des vigoureux *pédestrians*.

Les mœurs anglaises, si différentes des nôtres et qui font une si large part aux exercices corporels, s'infiltrent progressivement dans notre aristocratie sociale. Déjà au commencement du siècle, tous nos élégants ne juraient que par Albion ; vers 1840, ce fut pire encore : les d'Orsay et les Brummel firent école parmi nous. A l'heure actuelle, l'anglomanie n'est pas moindre, bien au contraire. Elle atteint peu la bourgeoisie, mais elle s'impose despotiquement dans la ploutocratie oisive et parmi les *genreux ;* aussi, lorsqu'on aborde dans le monde ce que nos voisins nomment le *Sporting intelligence*, s'empresse-t-on de citer les dernières

modes de Rotten Row, les nouvelles manières d'Epsom ou les records fameux de l'île de Wight. Pour la correction des mouvements, des attitudes, des toilettes sportiques, les Anglais sont nos maîtres sans conteste. Nous ne sommes pas encore une nation de sportsmen et nous avons tout à apprendre de ces hommes entraînés, qui dès l'enfance, et presque dans toutes les classes, ont appris à considérer le développement des muscles et la modification des tissus organiques par l'exercice régulier, non seulement comme une nécessité, mais aussi comme un art et une science dans la vie pratique.

La majorité des citoyens français se soucient médiocrement du sport. Il est peu de pays qui, en dehors de l'armée, comptent moins de cavaliers que la France; nous ne parlons point des *gentlemen riders*, mais des fanatiques du cheval et de la promenade équestre à travers nos campagnes. Cependant nos cavaliers sont supérieurs. Depuis le premier Empire, le goût de l'équitation s'est peu à peu effacé des mœurs françaises, et tandis que, chez presque tous les peuples de l'Europe, les coutumes chevalines se perpétuaient selon la longue tradition des âges, en France elles disparaissaient lentement vers le milieu du siècle, presque simultanément avec l'établissement des chemins de fer. L'équitation n'est plus chez nous

qu'un art de luxe, et on ne risque pas de s'avancer imprudemment en disant que plus d'un tiers de nos contemporains meurent sans avoir jamais senti entre leurs jarrets le frémissement de vie intense que donne un cheval fringant, impatient de dévorer l'espace.

La bicyclette, qui est devenue depuis nombre d'années la locomotion démocratique par excellence, l'automobilisme qui fait tant de tort à l'hippomobilisme sous toutes ses formes, ne feront que discréditer davantage l'équitation, déjà si abandonnée par la masse du public. Il ne nous restera donc que les sports permanents clos, tels que la gymnastique, l'escrime et la boxe, qui ne sont pas en vérité les favoris de nos Parisiennes élégantes, et aussi la natation, les sports aquatiques, la chasse, le patinage et l'équitation, qui sont encore, parmi nos dames de marque, les exercices cultivés avec le plus de plaisir et qui conviennent le mieux à la femme pour mettre en valeur sa sveltesse, ses coquetteries, ses charmes ondoyants et ses cambrures exquises.

L'hygiène, qui tient une si grande place dans la physiologie contemporaine, contribue à développer parmi les mondaines oisives, ennuyées et anémiées par défaut d'assimilation ou de circulation, le goût des sports. Ils font alors partie d'un régime reconstituant préconisé dans les

ordonnances médicales et exercent une influence salutaire par la mise en action des organes du mouvement.

Comme le remarque le Dr Lagrange, dans sa *Physiologie des exercices du corps*, le travail des muscles est utile à la femme aussi bien qu'à l'homme, et produit des effets locaux de deux sortes : les uns portent sur le muscle lui-même, sur les os qu'il fait mouvoir et sur les articulations, centres des mouvements ; les autres se font sentir à toute la région dans laquelle a lieu le mouvement et portent sur des organes qui ne prêtent pas une part directe à l'exercice.

L'équitation pratique de voyage ou de promenade est très recommandée à la femme, et c'est un des exercices physiques auxquels il lui convient de se plier le plus volontiers, car non seulement la cavalière exerce sa volonté et sa puissance directrice sur la bête fougueuse qu'elle conduit avec son amour de la domination et sa joie d'être enlevée dans une course rapide, mais encore y apporte-t-elle avec ardeur sa vanité mondaine et la possibilité d'y accentuer ses relations à l'heure de la promenade matinale au Bois, dans l'allée des Poteaux, qui est aussi surnommée l'allée des potins, et où l'on va pour voir, se faire voir et prendre la chronique au vol.

Le cheval laisse toute liberté à la jolie centau-

resse, liberté d'esprit et de cœur. Lorsqu'elle a acquis une attitude parfaitement équilibrée et qu'elle montre une assiette à toute épreuve, il lui est loisible de régler presque inconsciemment l'allure de sa monture, qui s'identifie à sa personne, et alors elle flâne, elle musarde, elle flirte avec les amis qui l'accompagnent, elle trotte à l'anglaise, elle s'exerce à des changements de pied, elle passe au galop par trois degrés de vitesse, dont la *galopade* et le *galop de chasse;* elle est maîtresse absolue de sa cavale, qu'elle fait manœuvrer avec des phrases de dilettantisme dont l'art est très apprécié de ses adorateurs.

Mais où l'écuyère excelle sous son amazone de drap confectionnée par Wolmershauser ou par Redfern, c'est à la chasse à courre ou au renard où elle se montre bottée, culottée de peau, coiffée en bataille, dans la cour de quelque grand château, au milieu des *huntsmen,* des chiens couplés, des tandems prêts à suivre. Sur une sonnerie, la voici en selle, guidée par un cavalier qui la pilotera dans la campagne ; elle prend un temps de trot agréable pour aller à la brisée; elle voit les chiens, excités à fouiller les taillis, donnant du nez en terre à gauche et à droite, tandis que le piqueur, d'un coup de corne, les rappelle, jugeant buisson creux. Elle repart heureuse, déli-

cieusement fouettée par l'air du matin, sentant sa peau fraîche et saine, son âme non moins bien équilibrée que son corps, tandis que là-bas, dans l'ajonc, la meute donne de la voix joyeusement, cherchant au milieu des chasseurs le gîte du rusé renard, et la petite trompette sonne encore claire et gaie dans l'air sonore du matin.

Tally-ho! Tally-ho! ce cri s'échappe de toutes les poitrines, et le cœur de la chasseresse bat d'une émotion faite de curiosité et d'angoisse ; elle suit son guide et maintenant s'élance au steeple-chase bravement, en avant, sautant les haies sans peur de l'obstacle, franchissant les fossés, les rivières, intrépide, ayant à l'horizon, pour point de mire, le roux compère qui détale, suivi par les chiens découplés rasant le sol, volant plutôt que courant. Rien ne l'arrête dans sa course fantastique, et lorsque le *fox-hunting* prend fin, après cinq ou six heures de galopade, la frêle petite Parisienne, rose, souriante, caresse son cheval de sa main gantée et saute gentiment à terre, sans montrer la plus légère fatigue. Elle rentre au château, charmée par cette équipée qui a brassé la masse de son sang en rudoyant ses sens délicats, et, après avoir ôté sa veste rouge, on la retrouve au lunch plus aimable, plus reposée que si elle sortait de son boudoir.

Dans cette chasse anglaise, la vénerie ne compte

pour ainsi dire pas, c'est l'équitation qui tient toute la place.

Le patinage, par les radieuses journées polaires de l'hiver, émoustille non moins nos *sportswomen*. C'est pour elles un plaisir incomparable que de venir au lac, — joliment vêtues de costumes légers, relevés de fourrures, dessinant la taille, la jupe courte, le manchon minuscule en main, la toque de loutre sur la tête, adorablement voilées, — et de glisser sur la glace avec des ondulations, des grâces moelleuses et rythmées, des renversements de torse qui sont délicieux à observer. Le patinage montre et développe toutes les souplesses naturelles de la femme et ne laisse point de doute sur son merveilleux équilibre. On la voit filer ainsi qu'une hirondelle fendant l'air, bercée de droite à gauche selon les mouvements impulsifs du jarret ; on s'attend à des rencontres, à des chocs, à des chutes, mais la subtile patineuse déroute toutes les suppositions et défie tous les obstacles ; alors qu'on croit qu'elle tombe, elle se redresse, rieuse et sûre de ses moyens ; sur le point de se heurter à un *skater*, vite, elle se dérobe par un surprenant mouvement de côté, sinon par quelque hardi retour sur elle-même. La regarder en ce moment-là, c'est presque étudier sa psychologie.

Le patin a plus de ferventes que le cheval et

pénètre davantage dans la bourgeoisie parisienne. On trouve des patineuses de toute condition, la femme ayant pour ce plaisir hivernal des dispositions innées... Deux ou trois leçons lui suffisent, et, après quelques jours d'exercice, toutes ces jolies *glisseuses* en remontreraient à leurs professeurs. Les pistes de glace artificielle qui sont installées aujourd'hui en divers endroits clos de la capitale favoriseront encore le développement de ce sport éminemment féminin.

Au nombre des distractions hygiéniques qui sont à la mode parmi nos Contemporaines, nous ne devons pas oublier le mail-coach, qui en dépit de l'auto, s'impose au grand monde parisien.

Un journaliste, qui signe modestement *Crayon d'or* au *Figaro*, a tracé un joli petit tableau d'une de ces parties à « Carnot-Ville », autrement dit Fontainebleau ; regardons :

« Une vraie aquarelle de Debucourt, évoquant les souvenirs d'il y a un siècle, quand l'anglomanie naissante changeait le comte d'Artois en lord anglais et les jeunes duchesses en Clarisse Harlowe.

« Le mail-coach est arrêté devant l'hôtel de l'Aigle-Noir, un souvenir aussi du temps de Louis XVI, maison bâtie exprès en l'honneur du frère de Marie-Antoinette, qui fut peu après l'empereur Joseph II. Dans le jardin de l'hôtel se

groupent ceux qui vont partir, entourés d'amis et de curieux. Le jardin carré, avec son bassin et son jet d'eau, a un petit air rococo en situation.

« Les femmes, avec leurs grands chapeaux, leurs tailles fines et leurs jupes plates, rappellent les portraits de Reynolds. Le mail-coach, tout à fait vieux style, très britannique, a une caisse bleu de ciel, avec des rechampis queue de serin. Le domestique en livrée rouge sonne de la trompe.

« On apporte la petite échelle ; les jeunes snobs groupés alentour jettent un regard malicieusement satisfait sur l'objet qui leur permettra d'entrevoir la couleur des bas de soie. Vaine espérance. On n'aperçoit rien du tout. La jupe longue cache parfaitement les jambes. De plus, un valet de pied respectueux maintient la robe.

« Il fait un délicieux temps gris perle, comme les nuages et les romans anglais ; le mail-coach porte sur son impériale un assortiment de délicieuses femmes de la colonie anglo-américaine de Paris.

« M. de M***, le gentleman conducteur et propriétaire, remplit ses hautes fonctions en homme qui en comprend toute l'importance. Son costume ne laisse rien à désirer au sportsman le plus exigeant. Redingote blanche, gilet à boutons d'or, transparent rose, cravate écossaise, chapeau de castor blanc.

« Il parle anglais comme un membre de la Chambre des lords et, pour lui faire plaisir, tout le monde britannise à qui mieux mieux.

« Voici le moment du départ ; les quatre beaux postiers manifestent leur impatience. M. de M*** salue une dernière fois ses amis, rassemble les rênes, les chevaux s'enlèvent brillamment et, dans un rayon de soleil qui glisse à travers les verdures, l'attelage file dans la grande rue, emportant son chargement de jolies femmes, pour éblouir les passants qui les regardent.

« Ce coin de vieille petite ville s'embellit un instant de toilettes dans le dernier goût et de sourires de femmes.

« A quatre heures, on se retrouvera dans quelque allée de la forêt. Elle est immense, mais tout le monde va au même endroit.

« Les goûters sur l'herbe sont fort en faveur, on les organise pour les enfants, et les grandes personnes ne les dédaignent pas.

« L'automne est la saison heureuse des plaisirs simples, des longues promenades et des loisirs faciles.

« Avant de rentrer dans l'étourdissement et les fièvres de la grande ville, il faut s'amuser comme font les enfants, rejeter bien loin les soucis et, ainsi que disait Mme de Pompadour, la marquise-philosophe, en face des douceurs du ciel et des

présents de la terre, ne penser qu'à l'heure qui coule, au jour qui sourit : *Carpe diem.* »

Le yachting sert encore de réaction salutaire contre l'atmosphère des salons, et quelques Parisiennes, néanmoins trop rares, se livrent volontiers aux sports nautiques ; cependant, soit qu'elles montent des canots, des yoles, des périssoires, des skiffs, des outriggers, soit qu'elles prennent le titre de « Madame la Capitaine » sur des yachts de plaisance ou des petits sloops légers, leur rôle se borne à barrer et à diriger le ménage du bord ; la navigation est généralement pour elles un sport très passif et qui exige fort peu de connaissances spéciales.

Avec un peu de bonne humeur, un goût pour les vastes horizons, des yeux amoureux des paysages noyés, et surtout avec une coquetterie extrême, une allure crâne et libre qui lui permet de porter avec charme les costumes un peu fantaisistes, de revêtir les complets blancs ou bleus à parements et boutons d'or, les casquettes marines ou les bérets de matelots qui donnent l'allure gamine, une femme peut se dire yachtswoman et exercer sans crainte ce sport pour elle inoffensif, soit en eau douce, soit en pleine mer, dans les petites escales de la Manche ou les stations de la Riviera en hiver.

Nous devons dire toutefois que les femmes de

yacht sont rarement des Parisiennes de naissance ; parmi elles, on rencontre plus fréquemment des Parisiennes de passage ou d'acclimatation. Beaucoup de cosmopolites anglo-américaines, slaves ou levantines parmi les plus cotées, et plus encore peut-être d'irrégulières. Ces dernières fort appréciées par les yachtsmen, car elles sont plus délurées d'aspect, plus blagueuses d'esprit, mieux faites pour les compagnonnages masculins du bord. Parfois ce sont d'excellentes barreuses qui ont fait de longs apprentissages sur Seine et sur Marne et qui ne craignent en mer ni les grains, ni le tangage, ni la tourmente : « le roulis, ça les connaît ».

Mais, le cheval aussi bien que le yacht ont peu d'adhérentes, si l'on observe celles que le *cyclisme* est en voie d'enrégimenter. Chaque jour la bicyclette enrôle des légions de femmes de toutes classes, soit qu'elles ne veulent plus abandonner mari ou amant aux hasards des grandes routes, soit qu'elles désirent pédaler en compagnie d'une compagne très chère, soit encore parce que la sensation de la bicyclette leur est tout particulièrement agréable et qu'elles se plaisent à filer de l'avant, avec le vertige de la distance engloutie et de la terre se dérobant sous les roues de cette machine qu'elles manœuvrent avec une fièvre extraordinaire des jarrets.

La vogue de la vélocipédie ne fut que passagère et ne fut jamais vraiment consacrée par le monde des sports.

Quant aux costumes qu'elles arborèrent durant quelques années sur ces machines express, ils nous semblent avoir été passablement simiesques. La femme n'y gagna vraiment pas en charme, car elle ne sut comment dissimuler heureusement son assiette, dont jupes ni volants ne peuvent atténuer les rotondités provocantes, sur la petite sellette de cuir qui est son centre de gravité. Il est certain qu'il est des exceptions à la règle et que certaines cycleuses trouvent encore moyen d'être étonnamment gracieuses et persuasives sous la jupe et la veste d'entraînement, mais la majorité ne bat pas le record de l'élégance dans ce championnat de France. La bicyclette jouera un rôle bientôt excessif dans nos vaudevilles de genre, car elle prête à tous les imprévus de l'imagination et peut servir de prétexte à mille incidents curieux et divertissants. La douceur du « pneumatique » n'empêche pas le *flirt* dans les promenades à deux, et les médecins n'ont pu encore déterminer de quelle façon la pédale accélérée agissait sur les sens féminins en vertu de l'axiome célèbre : *Tota mulier in utero.*

Nos chasseresses parisiennes sont encore assez nombreuses dans la haute vie mondaine, à l'heure

des réunions d'automne dans les châteaux. On cite parmi nos élégantes d'excellents fusils qui jamais ne font fausse balle. Lorsque la femme, du reste, acquiert au visé une certaine habileté, elle devient en moyenne supérieure à l'homme, et, en dehors même de la galanterie que l'on apporte à lui faciliter le tir des plus belles pièces, on peut dire que son coup d'œil reste impitoyablement sûr et que sa main ne tremble guère au moment de l'épaulement hâtif et décisif.

Pour la majorité des femmes, la chasse n'est qu'un prétexte à quelque délicieux costume genre tailleur, façonné à l'anglaise et qui les transforme en gentilles héroïnes d'opéra-comique : bottes ou molletières, tunique de velours épousant les formes, chemise d'homme, casquette à aigrette de plumes, et, sur tout cela, une cartouchière en ceinture, une carabine en sautoir; n'en voilà-t-il pas assez pour être équipée en demoiselle de roman de Georges Ohnet et être en situation d'inspirer de sauvages passions, de fatales amours de feuilleton!

C'est une raison analogue qui pousse quelques aimables femmes à se faire alpinistes et à affronter toutes les altitudes des Alpes et des Pyrénées. Le danger qu'elles bravent n'est guère apparent, et on ne peut point sérieusement croire à leur vocation dans cette manière de concurrence au cha-

mois; mais le costume de l'ascensionniste a un aspect si dégagé, si audacieux, si piquant; cette jupe courte exposant le mollet, cette veste souple et indépendante adhérant peu au corps, ce foulard léger que le vent des sommets déplacera et fera clapoter comme une bannière, ce *travelling cap* fixé sur le haut de la tête et le grand bâton de pèlerinage donnent à toute femme jeune, svelte, un peu mutine d'expression, une silhouette assez crâne pour attirer à sa suite des nuées d'amoureux sur tous les Himalaya du monde.

Il y a énormément de pose, il faut le dire, dans la plupart des sports contemporains, même dans les sports du voyage et de la science, et beaucoup de gynandres, dans les arts, les lettres et l'archéologie, qui affectent de s'habiller en homme et de se désexuer par esprit d'indépendance et de libre allure, deviennent franchement antipathiques par le manque de sincérité que l'on sent en cette métamorphose. Mais si nous nous avisions de parler des gynandres, où nous arrêterions-nous? — La gynandre commence à Mme Dieulafoy et finit à la sage-femme. La piste en serait longue à parcourir et la revue difficile, les arrêts étant innombrables.

Résumons-nous: « Tout sport devient, pour la Parisienne contemporaine, un prétexte plausible à travestissements plutôt qu'il n'est une vocation

physique: supprimez l'amazone, adieu le cheval. Retirez le costume spécial à l'automobiliste, à l'aéroplaneuse qui est en formation, à la bicycliste, à la chasseresse, à l'escrimeuse, et les sports féminins auront vécu. »

CHAPITRE XIV

LA BOURGEOISE PARISIENNE

LA RENTIÈRE CONTEMPORAINE. — SES OCCUPATIONS
SES COURSES DANS LES MAGASINS. — SES GOUTS
DE TOILETTE. — SES VISITES ET PROMENADES
SES SOIRÉES : THÉATRES, BALS ET RÉCEPTIONS.

Par la désignation de *bourgeoise*, on reconnaît aujourd'hui, à Paris, toute femme de grande, moyenne ou petite aisance dont la vie n'est astreinte ni à une profession régulière, ni à aucun travail à domicile. La bourgeoise, c'est la créature dispensée de tout métier, de toute spécialité, qui garde exclusivement à l'homme, selon Michelet, « son trésor de noblesse et de rajeunissement » ; c'est la ménagère quelquefois, c'est aussi l'oisive, la curieuse, la dissipatrice, celle qui ne sait comment utiliser ses loisirs pendant que « Monsieur » travaille au dehors ; c'est la gentille Parisienne élégante, que nous coudoyons à

chaque instant, qui vient on ne sait d'où, et qui va, un peu affolée, au hasard des visites, des courses vagues, des acquisitions, dans une fièvre accélérée et un désir d'agiter sans trêve le sablier du Temps.

Il est des bourgeoises de toutes classes, de tous rangs, de toutes conditions, de tous quartiers et de toutes fortunes. On en rencontre de somptueusement voiturées en automobiles de gala, guindées et pincées dans l'orgueil de leur décorum; on en voit également de plus modestes, filet sur le bras, vaquant le matin aux provisions du logis ; mais, quels que soient leur tenue, leur maintien et leur condition sociale, toutes disparaissent dans l'incertain anonymat de cette désignation générique de *bourgeoises*.

« La bourgeoisie, a écrit Mme Romieu, est, quoi qu'on en dise, la classe la plus intelligente de notre temps ; c'est le chaînon qui relie les classes élevées aux classes secondaires. Plus progressive que la noblesse, la bourgeoisie est plus sage que le commerce; elle élève ses fils dans les idées nouvelles ; si elle manque de l'élévation que donne la hardiesse des pensées, elle offre du moins quelque stabilité ; si, trop souvent aussi, la compréhension des œuvres d'intelligence lui fait défaut, elle a une sorte de bon sens mathématique applicable aux choses usuelles.

« L'autre bourgeoisie, sur laquelle on a fait tant de lazzi, tient au petit commerce; et son tort aussi bien que son ridicule est de prétendre cacher qu'elle était assise hier au comptoir d'une boutique, et qu'aujourd'hui on y voit encore quelques membres de sa famille. Dénigrant la noblesse, elle imite ses travers en les exagérant; elle rougit de son extraction, tout en se disant libérale ; ses prétentions la rendent vulgaire et atténuent son mérite.

« Les femmes de la petite bourgeoisie, dit encore Mme Romieu, qui semble très sûre de son sujet, se composent de commerçantes retirées et de petites rentières. Lorsqu'elles habitent les villes ; elles se trouvent dans une sphère secondaire qui influe sur leur nature, surtout celles qui, autrefois occupées du tracas des affaires, ne savent plus à quoi employer leurs journées. Le *caquetage* féminin devient alors leur ressource, et elles passent à contrôler les actions du voisin le temps que leur laisse le soin du ménage.

« La maison est généralement pour elles assez triste : le mari se rend à son cercle ; la femme, qui reste seule, visite ses commères; on jase sur les dépenses que fait l'un, sur le départ de l'autre; on fouille dans la vie privée; rien n'arrête la malveillance ; et ces femmes qui, pour la plupart, sont des femmes estimables, d'honnêtes

mères de famille, ne respectent même pas dans leurs propos la réputation des jeunes filles ; le plaisir de médire leur fait oublier que leurs enfants peuvent à leur tour servir de texte à la médisance et à la calomnie.

« Nous croyons la petite bourgeoise inférieure à la femme du peuple, conclut, avec un grand jugement et beaucoup de sincérité d'observation, Mme Romieu ; cette dernière est douée de plus de gaieté et d'esprit naturel. Si la bourgeoise n'a pas la brusquerie de la femme du peuple, elle n'en a pas non plus la franchise ; prétentieuse dans sa vulgarité, elle nous gêne par ses scrupules aristocratiques et nous choque par ses indiscrétions et sa familiarité de mauvais goût.

« La petite bourgeoise, surtout celle qui a toujours été ce qu'elle *est*, c'est-à-dire qui n'a pas été commerçante, a généralement l'esprit fort rétréci, ne connaît rien en dehors de son ménage et des nouvelles de son quartier ; aussi sa conversation roule-t-elle d'ordinaire sur les exigences de son mari, sur l'indocilité de sa servante, le prix des denrées et la conduite de ses voisins. Malgré ses ridicules elle est charitable, mais avec un peu d'ostentation.

« Il est peu de classes où les femmes se montrent sous des nuances plus diverses que dans la bourgeoisie moyenne. C'est parmi elles que l'on

trouve le plus de moralité ; peut-être manquent-elles d'imagination et de poésie, mais elles ont de la tenue et du bon sens. Lorsqu'elles passent une partie de l'année à la campagne, elles s'occupent d'œuvres de bienfaisance ; elles vivent presque toujours en famille, sortent et reçoivent beaucoup et sont dans un continuel échange de dîners entre elles et leurs amies. Ces réceptions sont rarement agréables ; on y est fort collet-monté ; les femmes se rapprochent les unes des autres et échangent quelques mots sur les modes et ouvrages à l'aiguille, tandis que de leur côté les hommes s'entretiennent des affaires du pays. »

En donnant large hospitalité à ces théories et observations extraites de *la Femme par rapport à la société*, dans le bel ouvrage de Mme Romieu, nous obéissons à certains scrupules qui nous portent à laisser une bourgeoise s'expliquer sur la bourgeoisie avec un calme affirmatif et une décision dans l'aperçu qui ne sont point pour nous déplaire. Nous avons pris parti dans presque tous les chapitres de ce livre ; ici nous étions d'autant plus embarrassé pour nous exprimer avec un sens critique qu'il nous semblait pouvoir être injuste et dépasser la limite. De plus, étions-nous bien en situation de juger de la bourgeoisie parisienne, alors que notre amour de la solitude et des voyages, notre attirance vers d'autres mi-

lieux, nous éloigna presque toujours des centres sociaux où l'on peut l'étudier? Mme Romieu nous épargne donc un cruel embarras dans ce début de physiologie d'ensemble, et nous lui ferons un dernier emprunt pour achever le tableau ébauché :

« Parlons, dit-elle, maintenant des classes plus hautes, qui forment pour ainsi dire un monde à part ; la grande dame de la société financière, qui n'a vraiment surgi que sous Louis-Philippe, et la grande dame de ce temps-ci, dont le nom nous rappelle de glorieux souvenirs de l'Empire, se confondent en quelque sorte ; toutes deux sont élégantes et riches, toutes deux ont ce charme un peu factice que l'habitude du monde peut seule donner.

« Celle du faubourg Saint-Germain offre un type plus aristocratique. Grande dame dans toute l'acception du mot, elle est d'une race qu'on ne trouve pas ailleurs ; étiolée à force de distinction, maniérée à force de grâce, elle conserve, au milieu des préjugés dont elle est imbue, une certaine noblesse de sentiments.

« Dans ces sphères élevées, le rôle de la femme est tout de charme et de séduction ; elle n'a d'autres devoirs à remplir que ceux qui lui sont imposés sous le nom de devoirs de société ; des visites à rendre ou à recevoir, des sorties ou des réceptions continuelles absorbent tous ses instants ;

elle n'a ni le temps d'être maîtresse de maison, autrement que pour faire les honneurs de son salon, ni celui d'être mère de famille ; ses gens sont dirigés par un intendant ou une femme de charge, ses enfants ont des gouvernantes ou des institutrices. »

Le croquis n'est-il pas joli et juste? Ajoutons-y quelques touches complémentaires :

Elle se trouve rarement avec son mari, puisqu'il est de bon ton d'avoir chacun son équipage. Isolée au milieu de sa famille, privée de toute responsabilité, sa seule occupation est d'être femme du monde. On la voit figurer dans une loge à l'Opéra, parce qu'il est de mode d'aimer la musique ; mais comme il serait vulgaire de s'amuser au spectacle, ainsi que le pourrait faire une bourgeoise qui n'a pas l'habitude d'y aller, elle doit affecter un ennui que du reste elle n'éprouve que trop réellement ; avoir l'air blasé est de mode ; paraître s'intéresser à quelque chose serait de mauvais ton. Souvent elle doit, durant la même soirée, aller à plusieurs réunions, et passer ainsi un certain nombre d'heures enfermée dans une voiture qui n'avance qu'au pas.

Paraître et briller, telle est l'existence de ces élégantes qui à force de vouloir s'idéaliser ont cessé d'être femmes ; le cœur ne bat plus sous ces étroits corsages sanglés pour la parade ; le sang

ne circule plus sous ces peaux mates et blanches; ces corps frêles ne semblent pas faits pour la maternité et la passion les briserait comme des roseaux. Elles ne vivent pas de la vie commune, ces coquettes enveloppées de soie et de dentelles qui se promènent couchées dans de splendides équipages ; une mise en scène continuelle les environne, et l'atmosphère dans laquelle elles vivent est aussi enivrante que factice.

Dans les soirées où elles paraissent un instant en compagnie de leur mari, elles ne sentent même pas le vide profond, la tristesse navrante de ces réunions correctes et guindées d'où la causerie un peu passionnée est exclue et où ne règne que la froide pratique des convenances, c'est-à-dire présentations, saluts et phrases échangés selon la formule du protocole mondain ; leur seule occupation morale est, à ces moments-là, d'observer les toilettes des « belles madames » qui y sont en représentation sociale, de remarquer la valeur des diamants exposés par elles sur leurs épaules et de passer la revue des robes du jour, afin d'avoir un prétexte à conversation active le prochain jour de réception, au *five o'clock*, où il est si difficile d'animer un peu le foyer, trop souvent peu ardent, des dialogues.

Mais abandonnons cette haute bourgeoisie mondaine et aristocratique dont on ne saurait expri-

mer le pittoresque ou la beauté que par une ironie amère, et revenons à cette heureuse médiocratie de la bonne bourgeoisie du centre, qui, ainsi que nous le disions plus haut, forme encore, dans son noyau, la classe la plus intelligente de la société parisienne.

La bourgeoise moyenne fournit la quintessence de la Parisienne. Intuitive, renseignée sur toutes choses, d'une éducation suffisante qui ne la rend jamais pédante, curieuse à l'excès des menus faits du jour, fureteuse, dénicheuse d'occasions, amoureuse des flâneries, des mouvements et des événements de la rue, elle aime passionnément son Paris et sait y vivre avec goût et quelquefois avec art, sans y éprouver un seul instant l'ennui de vivre, car ses occupations, pour futiles qu'elles soient, la font terriblement affairée. Elle dira à tout instant à ses amies : « Ma chère, je ne sais pas où je prends le temps de faire tout ce que je fais... mais je n'ai plus une minute à moi. »

Et de fait, sans qu'il y paraisse, la vie de la bourgeoise parisienne est surabondamment occupée. Ce n'est pas, à vrai dire, à d'excessives et sérieuses besognes qu'elle se dévoue, mais elle aime à s'exagérer l'importance de ses soucis et à considérer ses plaisirs directs comme des devoirs urgents. Songez donc, après avoir, le matin, consacré son temps à son ménage, à ses fournisseurs,

à ses enfants, à sa toilette, il lui faut, l'après-midi, comme pour de graves affaires, passer chez sa couturière, sa lingère, prendre jour chez son coiffeur, faire une visite à quelques amies, s'arrêter chez le pâtissier à l'heure du lunch, aller bibeloter à droite et à gauche, faire des commandes chez le grand épicier, acheter des fleurs au marché du jour, aller essayer une veste chez le tailleur, un chapeau chez la modiste, et, toujours courant, regardant sa montre, agitée et turbulente, se précipiter au *Louvre* ou au *Bon Marché*, refuge quotidien de tant de Parisiennes toujours en quête de soldes extraordinaires et d'occasions renaissantes.

Ah! ces magasins, de quelles ressources ne sont-ils pas aujourd'hui pour nos petites bourgeoises esseulées et ennuyées! Ce sont pour elles des prétextes, des excuses, des buts dans leur existence un peu désorbitée et vide. Elles y vont pour un rien, pour rendre quelques mètres d'étoffe ou acheter un éventail de deux sous, mais le bazar fait partie de leur promenade quotidienne. Au mari qui les questionne le soir, à l'heure du souper: « Qu'as-tu fait aujourd'hui, ma chérie? » elles répondent six fois sur dix: « Aujourd'hui?... J'ai fait un petit tour au *Bon Marché*. » Et, à moins que cette réponse mollement exprimée ne cache quelque fredaine adultérine, on peut,

en général, y attacher une sincère croyance.

On les voit, en effet, par foules compactes, se promener chaque jour avec une grâce charmante dans ces grands bazars de nouveautés, chercheuses, curieuses, furetcuses, inventoriant les soieries, les lainages, les lingeries, les parasols, les abat-jour et toutes les menues futilités de la toilette. Friandes d'occasions et de rabais déclarés, femmes de bric-à-brac et de provisions, mues par le plaisir de l'achat et les bavardages qui l'accompagnent, elles dépensent souvent sans utilité, sans besoin, par un caprice ou une boutade inexprimable, car elles ont une nécessité d'action, de distraction, ne rencontrant pas toujours dans ces *homes* de Paris où elles vivent de quoi assouvir leur appétit de mouvement et leur désir de se sentir enveloppées et couvées de tiède tendresse et d'attentions.

Là, elles s'attardent sans raison, trouvant au milieu de cette cohue féminine, dans cet écrasement, ce frôlement, ce va-et-vient perpétuel comme une sensation très alambiquée, très complexe, de griserie physique et morale à la fois profonde et étourdissante. Elles y subissent, en vérité, comme une impulsion, une poussée qui les gagne, les enfièvre et ne leur permet pas de sentir le poids du journalier temps.

Il faut ajouter qu'elles sont fort expertes, ces

gentilles bourgeoises du juste milieu, dans tout ce qui concourt à l'art de la coquetterie, et que leurs recherches dans le goût de leur habillement réclame d'elles quelque chose comme le tact nécessaire au peintre pour assortir un ton ou au littérateur pour harmoniser la cadence mystérieuse d'une phrase.

Même lorsqu'elles demeurent tapies dans leur intérieur, elles s'efforcent de peupler leur solitude de bibelots gais et éclatants qui accrochent sur les murailles ou les étagères des gammes de couleurs séduisantes et des séries d'objets de formes originales.

Elles empruntent à l'Orient ses chaudes lumières tissées, cloisonnées ou émaillées, ses chatoyantes draperies, ses bariolages bizarres, son chromatisme incomparable. Parfois, comme elles sont compréhensives, elles s'affolent du Japon, de ses crépons, de ses écrans, de ses faïences, de ses larges parasols, de ses éventails ou de ses bronzes et laques ; elles applaudissent à ces évocations de printemps brodées ou peintes sur étoffes et elles savent tirer un parti surprenant de ces jolies choses dont elles enjolivent leur nid avec une joie enfantine.

Mais la toilette surtout les accapare, la toilette dans ses dessous et ses dessus ; c'est là une grande préoccupation au renouveau de chaque saison ;

elles cherchent à prévoir la mode et à la devancer ; elles voudraient toutes être les premières à porter des costumes inédits, à arborer des fantaisies du lendemain, et c'est avec anxiété qu'elles assistent chez le *tailor* aux arrivages d'étoffes anglaises, qu'elles discutent la question de la jupe longue ou courte, de la jaquette cintrée ou en forme de sac, qu'elles épiloguent sur les coutures apparentes, sur la coupe droite ou en biais, sur la doublure, sur les parements, passementeries, ceintures, revers, cols, boutons et le reste.

Pour la Parisienne, la toilette est, comme disait l'auteur des *Guêpes*, un autel aux dieux inconnus; elle doit inspirer les hommages, attirer les agenouillements, symboliser la divinité. Elle est surtout aujourd'hui comme la préface révélatrice de la femme, de ses idées, de son goût, de son milieu; elle indique le rang de celle qui la porte, sa distinction, son sentiment d'harmonie ; c'est la synthèse du caractère général de l'élégante; on peut donc, à la rigueur, admettre l'importance considérable que la bourgeoise de Paris y attache.

Mais la bourgeoise parisienne est souvent maman, et si nous n'en parlons qu'incidemment ici, c'est que dans le dernier chapitre de ce livre nous développons ses qualités de maternité en faisant l'apologie sincère de ses vertus de foyer.

L'enfant est donc pour beaucoup dans les préoc-

cupations de sa vie quotidienne; il lui faut passer une partie de ses matinées à veiller à tous les soins de propreté des fils ou des filles, les habiller elle-même, leur donner les premières notions de lecture, d'écriture, de musique, les promener coquettement vêtus, en heureuse mère, fière d'attirer les regards sur la beauté et la gentillesse de monsieur ou mademoiselle Bébé ; les mener à Guignol, au jardin des Plantes, aux Tuileries, veiller sur eux en tout et partout.

Il est curieux de voir comme elles savent rester mères avec coquetterie, et de les observer alors que, sur quelque banc de promenade, elles coiffent leur moutard ébouriffé, lacent ses bottines défaites, essuient son petit nez ou sa bouche mignonne, salie par les salivations des sucreries absorbées; elles ont, dans l'accomplissement de ces menus devoirs, des grâces incomparables, restent souriantes et montrent, penchées sur le mioche, des lignes, des courbes, des attitudes qui ravissent encore le féministe auquel la vue de cette maternité sereine impose le respect.

Les mamans bourgeoises sont aisément popottes et ne quittent le logis que furtivement, en hâte, lorsque les chers enfants ne les accompagnent pas; elles tremblent sans cesse à l'idée qu'ils sont confiés à des mercenaires, et ne goûtent plus alors pleinement, entièrement, les distractions du de-

hors. L'idée seule que, là-bas, ils peuvent être malades ou mal endormis, les plonge dans une anxiété qui empoisonne tous leurs plaisirs.

Les soirées de nos moyennes bourgeoises que la maternité n'entrave pas sont également le plus souvent fort occupées par les dîners en ville, les sauteries, les bals et les réceptions intimes au coin du feu. Beaucoup sont des sauvages qui ont horreur du monde et qui fuient les réunions de toute nature, préférant, si elles sont heureusement mariées, les douceurs du nid à deux et les calmes occupations le soir sous la lampe ; mais nous ne voulons ici parler que de la généralité des Parisiennes agissantes et démonstratives, de celles dont la vie ne s'emprovincialise pas.

Celles-ci, le théâtre surtout les émoustille et les ravit. Dans leurs causeries de visites, c'est, avec la toilette, leur sujet préféré ; elles aiment à passer en revue les pièces du moment, dire : « Nous sommes allées » lundi aux *Variétés*, mercredi au *Français*, jeudi aux *Nouveautés*... Aussitôt à ces mots la conversation rebondit, on échange, dans un flux de paroles cristallines, ses impressions sur les pièces et les acteurs, et ce sont des : *Oh! moi, j'adore Bartet !* des ; *La petite Machinette est si gentille dans la scène du second acte...* ou encore : *Avez-vous vu la robe de Réjane dans la pièce de Donnay ?... — Oh! mais, Colette engraisse ;*

elle est boulotte aujourd'hui... — Un tel?... je n'ai jamais pu souffrir cet acteur-là; ce qu'il me porte sur les nerfs! Non, vrai! et cent phrases semblables.

Tout le monde parle à la fois, lorsqu'il s'agit de théâtre dans le salon d'une Parisienne ; c'est une causerie de concentration : jeunes ou vieilles, chacune y prend part ; c'est la grande littérature de ces dames qui lisent peu... En auraient-elles d'ailleurs le temps ? — Mais les pièces nouvelles, c'est si commode pour elles; il ne leur faut que fréquenter les théâtres où elles acquièrent un frottis d'esprit littéraire, de phrases musicales, de modes pratiques. Elles suivent les créations des principaux acteurs et arrivent à en parler familièrement, d'un ton dégagé et familier ; rien ne leur est plus agréable que d'encabotiner la conversation ; elles y trouvent des commodités d'échanges d'idées dont peu d'autres questions seraient susceptibles de fournir comme abondance l'équivalent.

La bourgeoise donne une fois ou deux par saison une réception qui fait révolution dans sa vie ; ce soir-là, son appartement est au pillage : les portes sont enlevées, les meubles déplacés, les chambres à coucher sont envahies par les buffets et les vestiaires ; mais l'on veut faire grand, étonner ses amies, frapper un grand coup, faire dire

d'elles : « Diable! les un Tels se mettent bien! »... et, cette idée les animant, elles ne se sont refusé aucun luxe... Un piano à queue dans le salon pour le concert qui précède le bal; des fleurs et arbustes dans l'escalier et à l'entrée; des laquais en livrée, très corrects, lançant les noms des invités, et, pour conclure, un souper renversant, installé par petites tables, comme dans la Haute.

Ces soirs-là, la courageuse organisatrice ne paraît aucunement excédée par les travaux auxquels elle s'est livrée dans la journée; elle est radieuse, élégante, coiffée à ravir; elle se montre sans rivale comme maîtresse de maison, sait être charmante et aimable pour ses invités, avoir, comme elles disent, un mot aimable pour chacun, et l'on peut dire que ces séduisantes fêtes ont un éclat de gaieté et un agrément infiniment supérieur à tout ce qu'on rencontre le plus souvent dans les fameuses réunions aristocratiques des « grandes madames, qui font leur tête et *tant d'épate!* »

Les petites réceptions intimes, dîners de six ou huit couverts, que la bourgeoise de Paris sait si bien l'art d'improviser, sont aussi le plus souvent délicieux de sans-façon, et c'est surtout dans ces assemblées restreintes que nos Parisiennes dégagent le mieux l'intelligente faculté, qui leur semble innée, de réchauffer leur *home* par leur charme

subtil et ingénieux d'hôtesse. On sent qu'elles prennent plaisir à recevoir et, en dépit d'une insuffisante domesticité, d'une médiocre étendue de local, elles sont si accueillantes, si bien en éveil sur vos moindres désirs, qu'on ne saurait vraiment les comparer à aucunes autres femmes du monde.

Balzac avait raison d'écrire : « Vous rencontrerez ailleurs, en Europe, d'élégantes manières, de la cordialité, de la bonhomie, de la science ; mais à Paris seulement, dans certains salons, abonde l'esprit particulier qui donne à toutes ces qualités sociales un agréable et capricieux ensemble, je ne sais quelle allure fluviale, qui fait facilement serpenter cette profusion de pensées, de formules, de contes, de documents. Paris connaît seul cette science qui change une conversation en une joute où chaque nature d'esprit se condense par un trait, où chacun dit sa phrase et jette son expérience dans un mot, où tout le monde s'amuse, se délasse et s'exerce ; là des causeries légères ondoient, tournent, changent de couleur et d'aspect à chaque phrase ; là tous les yeux écoutent, les gestes interrogent et la physionomie répond ; là tout est, en un mot, esprit et pensée. »

Ce centre décrit par Balzac, c'est dans la bourgeoisie moyenne qu'il se rencontre, c'est dans

cette intéressante classe de la société parisienne qu'il se manifeste, car c'est principalement parmi elle, sinon dans le peuple, que naissent et se développent toutes les femmes et tous les hommes de talent, d'esprit et de causerie, qui font encore, à l'heure actuelle, honneur à notre cher Paris. On a pu dire que le but de la vie civilisée était le repos ; il faut ajouter que la bourgeoisie parisienne repue et reposée a raffiné sur ce repos en découvrant l'art suprême de l'animer.

TROISIÈME PARTIE

LA FEMME HORS DES LOIS MORALES

LA BASSE PROSTITUTION — LA PROSTITUTION MOYENNE.

LA PROSTITUTION CLANDESTINE.

LES PHRYNÉS ACTUELLES : NOS HÉTAIRES.

CHAPITRE XV

LA FEMME HORS DES LOIS MORALES

LA BASSE PROSTITUTION

L'ARTIFICE DE LA PROSTITUTION CONTEMPORAINE.
LA RÔDEUSE DES FORTIFS.
LA GIGOLETTE ET SES SOUTENEURS.
LES RACCROCHEUSES ET PIERREUSES.
LES PETITES BOUQUETIÈRES. — LES FAUSSES OUVRIÈRES.
LE FILLES DE BRASSERIES. — LES ÉTUDIANTES.
LES FENÊTRIÈRES.

Voici celle qui règne, triste et sinistre souveraine, sur les nuits de Paris ; voici l'impératrice des luxures et des ruts, la démone qui sonde sans passion les cœurs et les reins, et qui vide les bourses. Elle est errante et multiforme ; vous la rencontrerez, chuchoteuse et frôleuse, aux carrefours comme sur les boulevards, au café comme à l'hôtel; de sa fenêtre elle vous fait signe, elle vous attend dès l'arrivée à la gare, elle vous guette

derrière une vitrine où elle dispose d'improbables étalages, — à moins qu'elle ne demeure tapie en quelque sombre maison close où elle offre à tout venant sa gorge polluée, ses lèvres peintes et sa croupe puissante de bête passive.

Elle est fille de la misère et du vice : c'est la prostituée. Ce qui la caractérise, c'est l'artifice ; on la dirait instituée par quelque décret diabolique pour satisfaire ce bizarre goût de l'anormal qui, aux époques de civilisation extrême telles que la nôtre, s'empare de l'homme désorbité, avide d'émotions neuves, de « frissons nouveaux », comme dirait Baudelaire, qui l'a chantée mieux que personne. Les fards, les parfums énervants ou grossiers, la science des pratiques secrètes, les complaisances sans nom, voilà ce qui caractérise la prostituée du bas en haut de l'échelle sociale.

Mettez-y le prix, la *pierreuse* des boulevards excentriques vous saura procurer d'aussi térébrantes sensations que l'*horizontale de grande marque*. Une autre caractéristique, c'est l'impersonnalité à laquelle elle arrive. Son affreux métier est bien pour elle un métier : elle vous en donne pour votre argent, car la prostituée qui *floue* le client est plus rare qu'on ne croit ; il faut que celui-ci soit bien niais ou bien jeune pour qu'elle essaye quelquefois de se soustraire au contrat passé. Il est même fréquent que les prostituées

de bas étage témoignent d'une certaine déférence à l'égard du monsieur bien mis qu'une fantaisie ou un rut subit a poussé chez elles.

Tout au bas de l'échelle, il y a la rôdeuse des fortifications. C'est une créature vieillie, flétrie, usée, qui se cache le jour et n'apparaît qu'à la nuit noire. Vous la voyez alors errer le long des talus, l'œil aux aguets de crainte des *flics*. Elle est généralement énorme ; ses chairs gélatineuses ballottent mal contenues par un jersey noir rapiécé. Elle revêt une jupe d'une couleur indéfinissable, « nuance toile d'araignée pleine de poussière dans l'angle d'un mur jaune », comme disait avec justesse un peintre impressionniste de nos amis.

Elle porte un tablier, bouche ses rides avec de la brique pilée, se *fait les yeux* avec un bout d'allumette brûlé et plaque ses cheveux grisonnants d'une pommade au jasmin ou à la rose à deux sous le pot. Quelle rose et quel jasmin ! Elle erre cahin-caha, attendant le client et ne se risquant guère aux invites, car elle craindrait qu'on ne la regardât de trop près, et elle sait, la pauvresse, qu'on prendrait vivement la fuite. Elle a pour clientèle des ouvriers terrassiers eux-mêmes fort misérables, mais surtout des soldats casernés aux bastions ou dans la banlieue. — Les soldats ne savent même pas son nom ; ils l'appellent *la*

paillasse, *Marie-mange-mon-prêt* ou *la boule de son*. Cette dernière appellation provient de ce que pour payer ses faveurs ils vendent leur pain dit *boule de son*. Ils lui remettent les cinq ou six sous que produit cette vente, et il n'en faut pas plus pour que cette Déjanire lève une tunique sous laquelle il n'y a pas souvent de chemise. Comme elle n'aurait pas de quoi payer la rétribution exigée par les tenanciers d'hôtels louches, elle prend pour boudoir le talus des fortifications. D'ailleurs les troupiers ne sont pas bien exigeants, eux non plus ; ils ne demandent pas de raffinements, — et puis il faut se presser, crainte des rondes et des patrouilles grises. La rôdeuse accueille très bien, — la misère pousse à ces expédients, — dix ou douze clients consécutifs ; pendant que l'un d'eux flirte sur l'herbe, les autres font le guet... parfois l'on tire à la courte paille pour savoir, comme dans la chanson du *Petit Navire*, le premier qui sera sacrifié.

Triste vie que celle de la rôdeuse des fortifs ! elle ne chante pas, elle ne rit pas ; elle est par trop épouvantail et ses bénéfices ne sont pas assez gros pour tenter un souteneur, mais elle est battue et parfois jetée dans les fossés par de dangereux sacripants qui rôdent aux barrières, histoire de lui voler les quelques sous qu'elle a gagnés à la sueur de son pauvre vieux corps. Quand

elle a fait une bonne recette, — deux ou trois francs, — elle se grise de basse eau-de-vie ou d'absinthe, puis elle va se terrer en quelque baraque en planche ouverte à tous les vents, et où elle dort sur un tas de loques nauséabondes. Quand les affaires marchent, elle se nourrit *d'arlequins* achetés chez d'infimes gargotiers ; sinon elle fouille dans les tas d'ordures : elle mange des détritus de légumes, elle ronge des os habités par les vers, elle suce des côtes de melon. Tant qu'elle peut marcher, humble, muette, résignée, elle se livre à qui veut bien ou ne peut mieux. Vers soixante ou soixante-dix ans, on la trouve un matin étendue au revers d'un talus, morte de faim ou de froid, ou peu s'en faut; sinon là, elle crève à l'hôpital ou à l'infirmerie du Dépôt, après avoir eu le bonheur d'être ramassée, inerte, par quelque ronde de police nocturne.

Mais on trouve aux barrières une autre espèce de rôdeuse autrement redoutable. C'est la *gigolette*, la maîtresse des assassins étrangleurs de la Villette ou surineurs de Grenelle, celle qui *aguiche* le client, l'attire dans un guet-apens, puis appelle d'un coup de sifflet son souteneur, qui accourt avec quelques copains pour *dégringoler le pante*. C'est une habituée des bals-musettes, ces endroits sinistres, sortes d'enfers où l'on vide

des saladiers de vin chaud à la française, où chaque danse coûte deux sous et dont le public se compose d'ouvriers tombés dans la gouape, de souteneurs, d'assassins, de voleurs de toutes catégories, de bonnes en bordée, d'ouvrières noceuses, de pierreuses, d'indicateurs de police, tout le joli monde dont le *Bal des vaches* du président T... était un des plus remarquables spécimens.

La gigolette est presque toujours jeune, souvent jolie, ou bien elle montre cette affriolante laideur de beaucoup de Parisiennes qui est pire que la beauté. Autant que possible elle se soustrait à la surveillance de la police; elle évite tant qu'elle peut la *mise en carte*. Si elle est arrêtée à la suite de quelque guet-apens ou *cueillie* dans une râfle, elle considère le séjour à Saint-Lazare comme un stage désagréable, mais elle n'est nullement assagie lorsqu'elle en sort, et le régime très sévère de cette prison ne fait que lui inspirer des idées de vengeance dans lesquelles elle est soigneusement maintenue par son aimable ami et souteneur.

Tant qu'elle n'est pas mise en carte, elle vagabonde de droite et de gauche, suit son p'tit homme de garni en garni, lorsque, pour échapper aux recherches de la police avec laquelle il a souvent maille à partir, celui-ci se croit obligé de changer fréquemment de résidence. Une fois

en carte, il lui est assigné un certain espace sur tel trottoir d'une rue, ou, selon, telle longueur de boulevard ; c'est là qu'elle *bat son quart* ou fait son *truc* ; elle va et vient, accrochant les passants par le bras et leur chuchotant des phrases dont voici la plus décente : « Montes-tu chez moi, mon chéri ? je serai bien gentille. » Si elle sort des limites qui lui sont fixées par la police, elle est passible d'une amende ; elle le tente quelquefois lorsque les agents ne sont pas là, et alors ce sont de terribles querelles avec ses camarades en possession d'une autre partie de la rue, — querelle terminée souvent par des coups. Les chiens à Constantinople n'agissent pas autrement. — Elle conduit les clients dans une chambre d'hôtel borgne qu'elle loue dès la nuit tombée (car il lui est défendu de sortir avant la nuit) à onze heures ou minuit, et qu'elle paye relativement très cher. Son souteneur, attablé chez quelque marchand de vin ou dissimulé dans une encoignure de porte, la surveille de près ; il la querelle et la frappe lorsqu'elle laisse échapper un client ; il exige qu'elle soit *sérieuse au turbin*. Lorsqu'il juge la recette suffisante, il vient la chercher, et tous deux regagnent leur quartier général à Belleville, à la Villette, dans certaines rues du quartier Clignancourt. Elle remet tout l'argent à son souteneur, et si elle tente

d'en dissimuler une partie et qu'elle l'ait mal caché, ce dernier lui allonge une *formidable tournée*. Lorsque la recette a été lucrative, qu'elle a *fait* quelque « *miché galetteux* » ou « entôlé » un ivrogne, son amant lui accorde un soir de congé; c'est alors qu'ils fréquentent tous deux les bals-musettes. Comme elle passe généralement la nuit à boire, elle dort tard le matin, se lève vers onze heures pour prendre l'absinthe, passe la journée à se traîner dans les *caboulots* en compagnie de son rouquin et des aminches de celui-ci, eux-mêmes accompagnés de leurs *marmites*. Elle est en général très fidèle à son homme; s'il est en prison pour peu de temps, elle ne le trompe pas et ne s'associe avec un autre *type* que si le sien est envoyé au bagne ou à la centrale. Alors même il arrive souvent que l'amant lui désigne un de ses « frangins » comme successeur.

Bien qu'elle soit battue, brutalisée, maltraitée par son « petit joyeux » d'une façon constante, elle en raffole, ne s'en plaint jamais, et si même il la frappe d'un coup de couteau, elle meurt héroïquement sans le dénoncer. Si par exception elle le dénonce, et que, de *marmite* elle devienne *casserole*, il est rare qu'elle échappe à la vengeance des autres souteneurs. Elle a beau changer de quartier, elle finit toujours par être *estourbie*. Avec ses semblables elle a de fréquentes disputes,

surtout si on a tâché de lui *choper* son homme. Ce sont alors des batailles terribles où le *surin* à virole joue un rôle. L'heureux mâle, objet de la querelle, assiste béatement au combat et s'adjuge celle qui remporte la victoire. La vie de la racoleuse est si étroitement liée à celle d'un souteneur, que plus tard, si, à la suite d'une certaine chance, elle arrive à monter d'un degré dans la prostitution, — généralement à la suite du *béguin* temporaire de quelque protecteur fortuné qui la met dans ses meubles, — elle ne se sépare pas de lui, le loge dans quelque recoin de son appartement, d'où il sort, le cas échéant, pour mettre à la raison le *miché* récalcitrant ou peu généreux.

La racoleuse continue son triste métier tant qu'elle n'est pas trop vieille, usée par la débauche et l'ivrognerie ou rongée par quelque maladie secrète. Il en est de quarante et cinquante ans; à mesure qu'elle vieillit, elle choisit son souteneur de plus en plus jeune. On nous a signalé des racoleuses de quarante à cinquante ans dont le souteneur n'avait que seize ou dix-huit ans. Naturellement, à mesure qu'elles vieillissent et se fanent, la recette diminue ; aussi, au lieu d'aller et venir le long du trottoir, elles se tapissent en quelque allée de maison borgne où elles louent une chambre un franc pour la soirée. Quasi invisibles dans l'ombre, elles appellent les clients.

En général, ce sont de formidables *dondons* aux appas en cascade gélatineuse, au visage ravagé, qui transsudent l'alcool. Leur voix éraillée, leur attitude avachie et leur visible lassitude ne sont pas pour plaire infiniment au passant. Aussi n'ont-elles guère que des ouvriers, des petits employés peu rétribués et des ivrognes trop éméchés pour faire attention à l'aspect de celles qui les invitent.

Il est impossible de localiser la basse prostitution; elle se rencontre partout: des femmes *font la retape* à deux pas des grands boulevards aussi bien qu'aux fortifications. Il est vrai que, comme nous l'avons dit, les racoleuses encore jeunes, les gigolettes étant souvent fort jolies, fournissent un contingent important à la prostitution affichée, que nous appellerons volontiers la *prostitution bourgeoise*. Mais il y a déjà un abîme entre cette prostitution moyenne, quasi affranchie dès qu'elle est dans ses meubles, et la condition précaire de ces femmes du peuple soumises à des individus immondes qu'elles aiment parce qu'elles sentent chez eux une dégradation pire encore que la leur propre, et que surtout elles craignent parce qu'ils n'emploient à leur égard que la brutalité.

Or la femme aime à être dominée; la femme du bas peuple, étant d'une intelligence en général rudimentaire, et ne pouvant par conséquent concevoir la soumission à une intelligence, — sou-

mission qui se fond toute en amour, — se soumet instinctivement à celui qu'elle craint le plus, au souteneur le plus vigoureux, et partant le plus brutal. Cela est si peu contestable que les *terreurs*, c'est-à-dire les souteneurs qui n'ont jamais été tombés, qui l'emportent sur tous leurs pareils en vigueur physique et en brutalité, règnent réellement dans le quartier qu'ils ont choisi pour théâtre de leurs exploits. Les autres souteneurs admettent la suprématie de celui-ci, n'osant l'empêcher, et même, à l'occasion, ils tolèrent que leur *marmite* paye une sportule à la *terreur*, à leur roi. Ajoutons que ce souverain omnipotent a droit de cuissage sur ses fiefs et qu'il cueille souvent les prémices des gigolettes qui débutent dans le *turbin*.

D'autre part, les vagabondes des coins de rues sont soumises à l'arbitraire de la police. Pour elles, il n'y a pas de loi, pas de justice; elles n'échappent au bon plaisir du souteneur que pour subir le bon plaisir du policier. Ainsi s'est formée une sorte d'étrange société sauvage, dominée par les instincts violents, abrutie par l'alcool, imprégnée de haine, qui vit et se développe de plus en plus dans les couches inférieures de la société. Est-ce leur faute à ces gens s'ils sont ainsi, ou la faute en est-elle aux conditions de vie créées par notre civilisation? Beaucoup de bons

esprits pensent que la faute en est à la société telle qu'elle est constituée. Peut-être ont-ils raison.

Donc les traits de caractère les plus communs dans la basse prostitution se constituent chez les errantes d'un sentiment instinctif de rancune à l'égard d'un ordre social qui les dégrade, d'une irascibilité entretenue par l'usage immodéré de l'alcool qui les précipite à tout propos les unes sur les autres et de mépris à l'égard du client qui les paye, — le moins possible, — pour location de leur bête. Ce sentiment bien naturel de répulsion se manifeste en ceci qu'une fille de rue n'embrasse *jamais* un client et ne souffre pas qu'on l'embrasse, surtout sur la bouche. Nous n'avons jamais entendu constater d'exception à cette règle. Et cela se conçoit : le baiser n'est possible qu'entre deux êtres amoureux sincères, soit par caprice momentané, soit d'une passion durable. Quand il n'y a chez l'un qu'une excitation locale suivie de dégoût dès qu'elle s'est satisfaite, et chez l'autre que désir de lucre, il ne peut y avoir ni amour, ni même sensation parfaite ; de là, d'une part, le désir de suppléer à cette sensation par le ragoût des pratiques anormales (goût de l'artificiel comme nous l'avons posé plus haut) ; d'autre part, adaptation à ce goût, suivie naturellement de révolte instinctive.

Il y aurait beaucoup à faire pour arriver à l'abo-

lition de la basse prostitution, mais en tout cas il y faudrait des efforts d'un tout autre ordre que ceux auxquels s'appliquent nos dernières ordonnances de police. Ce n'est pas en obligeant les péripatéticiennes à porter un chapeau (!) qu'on arrivera à des résultats favorables.

Un de nos amis, le poète Adolphe R***, qui fut naguère un curieux passionné de Paris jusque, sinon surtout, dans la misère affreuse de ses bouges et qui, depuis, passa *du Diable à Dieu*, a bien voulu naguère nous rapporter une conversation réaliste avec une pierreuse de la rue Frémicourt, quartier de l'École militaire.

Là, tous les rez-de-chaussée ou à peu près ont une sorte de petite boutique au seuil de laquelle se tient une femme de quarante à cinquante ans qui vous invite à entrer ; si vous acquiescez, elle vous demande quelques sous pour aller chercher un litre de vin ou un flacon d'alcool. La vitrine est garnie d'un rideau de lustrine vert ou d'andrinople rouge qui tamise le jour et ne laisse régner dans la boutique qu'une demi-obscurité. Une table, quelques chaises; au mur, des gravures prises dans les journaux illustrés. Chez la corpulente personne qui nous avait recueillis, nous raconte R***, ces gravures représentaient des soldats russes et français se donnant l'accolade et un portrait du général Boulanger. Derrière la bou-

tique il y a une sorte de cabinet obscur où se trouve un mauvais divan, dur comme du bois et garni d'un oreiller, — l'instrument de travail, — une chaise, quelques serviettes et, par terre, les vases à ablutions au milieu d'un fouillis de bouteilles.

La *pierreuse* alla chercher un litre de vin, puis, revenue, nous demanda si nous voulions payer une... *consomme*... Nous lui expliquons que nous désirions seulement causer un instant avec elle, par simple curiosité, mais que, néanmoins, nous payerions la... consommation. Après un moment d'hésitation, comme si elle pensait que la somme nous semblerait trop considérable, elle dit : « C'est 3 francs. » On les lui donna, puis, après avoir trinqué, nous lui demandâmes si les affaires marchaient bien.

« Ah ! dit-elle, les *troubades* n'ont pas un *pelot* (sou) et les *civelots* (civils) sont *chiens*... Mais des fois, des jours de paye, j'ai dix ouvriers à dix ronds chacun... Ça fait tout de même une *thune*[1]. Maintenant j'ai un vieux, un habitué qui vend des *brocantes* (bric-à-brac) ; il vient tous les lundis, et il me donne dix balles. Mais il est très dégoûtant, il veut toujours des choses...

1. Les *ronds* ou les *pelots* sont des sous ; une *thune*, 5 francs ; au-dessus de 5 francs on compte par *balles :* dix balles, 10 francs. Un billet de banque s'appelle un *fafiot*.

— Mais est-ce que cela ne vous fatigue pas encore davantage de recevoir dix ouvriers ?

— Oh! ça, c'est le *turbin* (travail); on y est habituée ; c'est vite fait d'abord, et puis c'est *à la papa* (naturellement).

— N'avez-vous pas quelquefois des *michés rupins?*

— Si, des fois, mais ils vous ont des manières ; ceux-là, on les fouille, et s'ils se rebiffent on leur flanque le *trac* du *mec*... Ce sont des mufles, ajouta-t-elle avec une expression de haine.

— Mais votre *ami*, vous prend-il toute la *galette?*

— Lui, non... Nous nous retrouvons ensemble toutes les nuits et nous partageons. C'est un *môme* de la fabrique de tabacs de Grenelle, il a seize ans et il est tout plein *chouette*, avec une peau *suivée* (blanche) comme celle d'une *gosseline* (petite fille) et des *mirettes* (yeux) longues comme ça... Non, il est rien doux et je le *gobe,* mais les autres le gâteront.

Elle avait en parlant de son amant une expression de tendresse quasi maternelle.

— Et la police ne vous embête pas ?

— Les *flics?* Ah! les rosses! On devrait les *estourbir* tous.

— Enfin, qu'arrivez-vous à gagner dans la semaine ?

— Des fois trente balles, des fois quarante, mais il faut en donner quinze par semaine pour la *turne;* j'ai guère plus de 10 à 15 francs de reste... Puis, quand on va à la *messe* (la visite médicale), on fait toujours la noce.... Alors tout file.

— Et comment vous nourrissez-vous?

— Oh ! avec n'importe quoi : des portions chez le *troquet.* Et puis on ne *brife* (mange) pas beaucoup... On boit trop dans le métier... Le *pétrole* (l'alcool) ça soutient, mais ça bouche *les* estomacs.

L'interview prit fin ; nous connaissions l'essentiel.

Certain peintre impressionniste distingué nous proposa, quelques jours après, d'aller recueillir des documents esthétiques et psychologiques en un établissement bien connu à Montmartre sous le nom de *Café des Assassins.* C'était derrière le Sacré-Cœur, sur la pente septentrionale de la butte, aux environs de la rue Cortot : une petite maison à un étage peinte en rouge, avec un jardin à tonnelles et à balançoire. Une clientèle hétéroclite y fréquentait. On y rencontrait des artistes, des poètes, des chansonniers, et aussi des souteneurs avec leurs *gigolettes* venus pour se rafraîchir à la sortie d'un bal-musette du voisinage. Deux de ces intéressants personnages buvaient à l'intérieur, en compagnie de deux *mar-*

mites de dix-huit à vingt-deux ans : l'une brune, au teint mat, avec une profusion de frisons sur le front et une bouche de piment aux fortes lèvres sensuelles. Elle balançait à ses oreilles des pendeloques en celluloïd et faisait briller avec ostentation un bracelet en doublé ; petite et bien faite, le corsage moulé dans un jersey noir ; elle portait une jupe beige à rayures rouges et un ruban ponceau dans les cheveux. L'autre était assez grande, blonde, aux yeux verts, avec de longs cils et des sourcils bruns passablement rebondis. Toutes deux étaient fardées avec excès et toutes blanches de poudre de riz. Ces dames se disputaient avec ces messieurs au sujet d'une pièce de quarante sous fausse (*carantqué à la manque*) qu'il s'agissait de *refiler* au *bistro*. Nous serons obligé d'atténuer beaucoup en rapportant leurs propos, et de ne pas donner la plupart des termes d'argot employés, car ils appartiennent à l'argot des bouchers de la Villette (profession probable des deux chevaliers de la rouflaquette), lequel est le plus compliqué de tous et le plus obscur qui existe. Après quelques préambules, qui se terminèrent de notre part par l'offre d'un saladier de vin chaud, notre ami leur proposa de faire leur portrait. Ces dames, excessivement flattées, acceptèrent, après avoir toutefois consulté leurs seigneurs et maîtres. Ceux-ci acquiescèrent

d'un air digne, tout en conservant à notre égard une attitude de haute dignité, qui n'allait pas sans une certaine goguenardise, — vu notre qualité de *pantes*.

— Étant aussi jolie, demandons-nous à la brune, vous ne devez pas manquer d'admirateurs ?

— Oui, dit-elle, mais voilà, ça m'ennuie, c'est des gens pas chics, — du monde grossier... Moi, j'aime ceux qui sentent bon et puis qui se rasent tous les jours, et qui ont du linge comme mon petit homme. S'il voulait, j'irais au Moulin-Rouge, où que je ferais des *levages* vraiment *chouettes*, mais il veut pas.

— Si tu parles encore de cela, je vais te *ramollir le ciboulot* (donner des coups de poings sur la tête), déclara le petit homme en question... Plus souvent que je te laisserai aller au Moulin-Rouge, pour que tu prennes un béguin pour quelque calicot et que tu me *plaques* comme un *pante!*

— Et vous, mademoiselle, demandons-nous à la blonde, aimez-vous les hommes du Moulin-Rouge?

— Oh! moi, ça m'est égal; tous les hommes sont des saligauds... J'aime mieux Stéphanie.

Et elle embrassa son amie.

— Te v'là encore avec tes saletés, s'écria l'autre petit homme... Que je t'y repince. Tu te rap-

pelles, l'autre fois, ce que je t'ai épousseté ton *panier à crottes* (secoué la jupe)... Recommence et tu verras. Faut pas faire ces *magnes*-là, ça c'est bon pour les *largues* (femmes) de la haute.

La blonde leva les épaules, et dit à l'oreille de Stéphanie : « *Berdurem lourpem luilem, attige l'occase* [1]. »

Afin de rompre les chiens, nous lui demandons si le *truc* marchait bien.

— Des fois, dit-elle ; seulement il est trop exigeant aussi, mon homme, il ne trouve jamais que j'en fais assez. Avec ça que c'est commode ! les *cognes* vous pourchassent tout le temps. Il y a le *chien* du commissaire qui m'a fait souvent des propositions ; j'aurais bien accepté ; qu'est-ce que cela peut me faire à moi, mais celui-là ne veut pas que je l'écoute ; il a ses idées !

— Je te *surine* si tu marches avec lui, déclara en effet péremptoirement « celui-là ».

— J'ai faim, dit la brune.

Nous offrons quelque chose : des gâteaux...

— Non ; j'aime bien la *mouïsse* (viande), dit la brune, mais il n'y en a pas ici ; payez-nous du pain et du fromage.

Nous fîmes venir de vagues victuailles, puis lui demandons si elle a bon appétit.

1. Décemment traduit : « Zut ! pour lui... Guette l'occasion. »

— Quand j'ai pas trop *trimardé,* oui; mais les trois quarts du temps, comme on boit des tas de tournées sur le zinc avec les *michetons* ou bien pour se donner du cœur à faire le *truc,* le lendemain on a le *plomb* (la bouche) en compote, et il n'y a que l'absinthe qui vous remette d'aplomb.

La causerie se prolongea sur un ton analogue et qui deviendrait fastidieux : passons donc outre, il n'est que temps.

Un fait caractéristique est celui-ci, que toutes les gigolettes raffolent de la danse, — en quoi elles sont bien de vraies filles de Paris. Si leur protecteur ne les obligeait pas à faire le *truc,* elles iraient, dès qu'elles auraient quelques sous, les dépenser au bal. Mais c'est une récompense qui ne leur est accordée qu'une fois par semaine environ, quand elles ont *fait beaucoup de galette.* Encore, tant qu'elles sont jeunes, sont-elles un peu ménagées par ces messieurs, mais dès qu'elles se flétrissent, ce qui arrive de bonne heure étant donné leur vie infernale, les coups pleuvent, — et il faut qu'elles triment, même malades, afin de nourrir leur *mec* à ne rien faire. Sous leur apparence de *je m'enfichisme,* toutes sont en général foncièrement tristes; elles adorent la romance sentimentale, les causeries douces et, sauf de la part de leurs souteneurs, qui ne se gênent guère avec elles, les gros mots les révol-

tent. Dès qu'elles sont avec un type « chic », elles affectent beaucoup de tenue et n'ouvrent l'écluse aux paroles crapuleuses que lorsqu'elles sont complètement ivres.

Une grande quantité de prostituées appartenant à la basse prostitution, afin de se mettre à l'abri des poursuites de la police, feignent d'avoir un métier. Ce sont surtout les mineures, et les plus jeunes parmi ces mineures : il en est de quinze ans et même moins. Il n'est pas rare, par exemple, que l'on soit abordé par une gamine de douze à treize ans qui offre un petit bouquet de fleurs fanées, — simple invite au passant que ses goûts portent à désirer ces petits corps maigriots, dépravés, dégageant une inquiétante perversité, mais aussi d'une douteuse propreté. — On les trouve partout, les petites bouquetières-mendiantes; elles sont une plaie et une honte; elles vont le long des terrasses des cafés, s'arrêtant devant le consommateur qu'un flair déjà développé leur désigne comme susceptible de céder à leurs invites. Elles tournent surtout autour des vieux messieurs, plus portés, comme on sait, à cette sorte de débauche. Elles ont les yeux luisants de vice, des tortillements du torse significatifs, des gestes frôleurs. Si le monsieur cède et les emmène, soit chez lui, soit à l'hôtel, soit dans un fiacre, elles le suivent docilement, le subis-

sent passives, — à moins qu'elles ne se mettent à crier afin d'attirer les individus qui les dressent à cette manœuvre; c'est le coup du chantage, préparé souvent par les propres parents de ces petites racoleuses. — Lors même qu'il n'y a pas chantage, c'est, au dire des curieux de ces malingres verdeurs, un assez médiocre régal. Généralement d'ailleurs, elles sont fort laides, étant presque toutes dans cette période qu'on a baptisée l'âge ingrat.

D'autres, au lieu d'offrir des bouquets, ont imaginé de se faire passer pour ouvrières. Vous rencontrez ces faux trottins avenue de l'Opéra, rue du Quatre-Septembre ou sur le boulevard. Elles flânent deux par deux, un carton ou un panier à la main, l'œil au guet et, contrairement à l'habitude des vraies ouvrières qui rient volontiers au nez des amateurs, elles se montrent peu farouches aux invites, acceptent volontiers une consommation et ne se font guère prier pour monter dans un de ces fiacres providentiels dont les coussins en ont tant vu et dont les cochers, depuis longtemps philosophes, ne s'étonnent plus de rien et savent prendre l'allure qu'il convient.

Toute cette prostitution ambulante possède différents degrés. — Mieux nippées, plus âgées aussi sont ces bandes de femmes portant des chapeaux à plumes extravagants, des robes aux

nuances criardes, qui rôdent à toute heure de l'après-midi, mais surtout dès la nuit tombée, sur le boulevard et dans les rues adjacentes. Ce sont de véritables moineaux pillards en quête de l'occasion ; elles vont d'un pas de promenade ou feignant d'être pressées, vous heurtent d'un coup de coude au passage, à moins qu'elles ne vous décochent une œillade significative vous invitant à les suivre. Si vous emboîtez le pas, elles vous mènent en quelque sordide hôtel meublé de ce quartier qui va de la rue des Martyrs à la rue d'Amsterdam et de la rue Lafayette au boulevard Rochechouart.

Depuis le commencement du siècle elles ont là leur quartier général, surtout rue Notre-Dame-de-Lorette (d'où leur vient l'appellation démodée sous laquelle on les désignait encore il y a quelque vingt ans), rue de La Bruyère, rue Chaptal, rue Bréda. Elles y forment des colonies qui remplissent des maisons entières. Véritables *pandémoniums* que ces « boîtes à femmes » endormies jusque vers midi et remplies pendant la journée d'un va-et-vient de créatures dépeignées, en camisole sale, qui crient, rient, s'injurient, traînent des savates par les escaliers, s'attrapent avec les garçons crasseux, fument des cigarettes, se font monter de l'absinthe et, jusqu'à l'heure du « travail », c'est-à-dire cinq heures du soir environ,

jouent entre elles ou avec leurs amants de cœur d'interminables parties de cartes où elles perdent l'argent soutiré au passant ramené la veille au soir. Le souteneur proprement dit devient assez rare dans ce milieu ; il est remplacé par l'amant de cœur, calicot ou employé, qu'on aime « à l'œil », à moins que ce ne soit par des amitiés féminines, car le saphisme règne dans des proportions considérables au quartier Bréda.

Il faut que la dèche sévisse durement ou que le propriétaire de l'hôtel se montre exigeant quant aux dettes de location, de mangeaille et de boisson accumulées, pour que ces dames se décident à sortir avant la nuit ; mais régulièrement chaque soir la chasse à l'homme reprend avec âpreté.

D'abord il s'agit de dîner ; pour cela, à l'heure de l'apéritif, elles vont s'installer à la terrasse d'un café, bien en vue, parfois en compagnie de l'amie adorée, soupesant de l'œil les consommateurs, interrogeant les garçons avec qui elles sont du dernier bien, parlant haut, riant fort. Si un monsieur allumé, soit par leur manège, soit par de nombreuses consommations, se laisse tenter, tout va bien, la soirée est assurée et la recette de la nuit aussi. Sinon ce sont de longs pèlerinages à travers les cafés ; elles vont de l'un à l'autre, font le tour des tables, frôlent les clients ou les re-

gardent bien en face afin de scruter leurs dispositions. Si, vers dix heures du soir, elles n'ont rien trouvé, elles tâchent d'apitoyer un garçon afin qu'en échange de leurs faveurs il paye les deux ou trois sandwiches et le bock qui constitueront tout leur dîner. Si elles n'arrivent à aucun résultat, alors elles se privent de manger et elles vont aux lieux de plaisir. Là encore ne rencontrent-elles pas le sauveur, alors on les voit errer à travers les établissements de nuit, et telle qui finit par trouver à se faire offrir, vers trois heures du matin, une modeste choucroute garnie, soupe et dîne du même coup.

Tout n'est pas rose dans le métier. Il est vrai qu'elles ont toujours l'espérance de rencontrer quelque brave monsieur sérieux qui s'engoue d'elles et les lance, mais cet heureux hasard se produit rarement. Aussi l'appellent-elles de tous leurs vœux et la tireuse de cartes n'a-t-elle pas de ferventes plus fidèles. Sinon, elles continuent à tourner dans ce même cercle — vicieux — de la chasse quotidienne.

Après quelques années de cette vie nocturne, détruites par la mauvaise nourriture et l'alcool, elles finissent par se flétrir et les maquillages les plus outranciers n'arrivent guère à les récrépir. Elles ont beau sangler dans d'impitoyables corsets leurs appâts débordants, elles ne peuvent

lutter contre cet envahissement de la graisse qui déforme à la longue la plupart des prostituées ; elles deviennent « vieilles gardes ». — Comment finissent-elles ? Les unes dégringolent vers la misère la plus sordide, d'autres tiennent des tables d'hôte louches où fréquentent les adeptes de Lesbos ; d'autres encore louent un appartement où elles reçoivent des vieux messieurs qu'elles mettent en relation avec de très jeunes filles, et elles finissent tôt ou tard par se faire arrêter par la police pour excitation de mineures à la débauche.

Mais toutes ces malheureuses appartiennent à la prostitution rive droite. Sur la rive gauche, et notamment au quartier latin, les choses se passent d'autre sorte. D'abord vous y rencontrez encore certain nombre de ces établissements à peu près disparus de la rive droite, qui s'appellent des brasseries de femmes. Mais même sur la rive gauche, quelle décadence ! Il nous souvient d'un temps où ces établissements pullulaient boulevard Saint-Michel, rue Monsieur-le-Prince, rue de Vaugirard, partout où il y a des étudiants et des potaches. Le *Louis XIII*, le *Médicis* et le *Tir Cujas* furent quasi célèbres il y a une vingtaine d'années. On y rencontrait de jeunes et jolies femmes. Aujourd'hui, les verseuses de bocks sont d'antiques « rouleuses », échouées là faute de mieux, qui trimbalent

mélancoliquement leurs chairs veules autour des tables désertées. Les potaches mêmes les délaissent. — La femme de brasserie vient prendre son service à midi; elle est nourrie par la maison, et il lui est remis une série de jetons représentant 5 francs; cette série épuisée, il lui en est octroyé une nouvelle, et ainsi de suite au fur à mesure de la consommation. Elle doit rendre à la caisse 5 fr. 50 par série de 5 francs, le soir, à la reddition des comptes. Comme bénéfice, elle a les pourboires des clients. Elle est tenue de pousser férocement à la consommation, et pour cela, de boire elle-même considérablement. Aussi, vers la fin de la journée, est-elle en général complètement grise. A deux heures du matin, enfin elle est libre. Mais, comme nous l'avons dit, les brasseries de femmes sont en pleine décadence. Bientôt ce ne sera plus qu'un souvenir.

Elles sont remplacées par la prostitution ambulante à travers les cafés et les brasseries fréquentés par les étudiants. Si la grisette a complètement disparu, — peut-être n'a-t-elle jamais existé que dans l'imagination de Murger et consorts, — les femmes de la rive gauche sont, en général, plus jeunes et plus jolies que leurs congénères de la rive droite. C'est *au quartier* qu'elles débutent; il y a des modèles qui posent rarement ou plus du tout, des ouvrières tombées dans « la fête »,

des femmes de chambre mise à la porte à la suite d'une grossesse indiscrète. Beaucoup sont encore fraîches ; il s'en trouve même qui n'ont pas plus de dix-sept à dix-huit ans. Elles n'ont pas l'âpreté au gain et la parfaite indifférence à l'égard du *miché* des femmes de la rive droite, plus anciennes dans le métier ; elles s'attachent volontiers à un étudiant, et vivent avec lui — *à la colle* — pendant le temps de ses études ; elles lui sont assez fidèles et ne le trompent guère que pour satisfaire un *béguin* passager ou, à la fin du mois, lorsque la pension du « *bébé* chéri » est mangée et que la dèche sévit. Elles accompagnent leur amant au café, prennent part aux interminables parties de cartes par lesquelles ces « espoirs de la France » préludent à l'exercice des professions libérales, s'ennuient fort aux conversations de droit ou de médecine, mais sont très fières, vis-à-vis de leurs compagnes, réduites au *miché* quotidien renouvelable, de leur situation de maîtresse en titre d'un étudiant. Certaines s'éprennent pour tout de bon, et lorsque leur amant les quitte, soit pour retourner en province après ses études finies, soit pour convoler avec une autre femme, elles se suicident fort tragiquement ou tout au moins tentent de se suicider. Un café, boulevard Saint-Michel, le café d'Harcourt, a été, à en croire les journaux, le théâtre, en une même année, d'une

série de tentatives de ce genre. Cinq ou six pauvres délaissées, coup sur coup, y avalèrent le contenu d'un flacon de sublimé corrosif. Une mourut.

L'*étudiante* aime la danse ; elle fréquente passionnément Bullier et s'y livre, sous l'œil paternel du municipal, à des quadrilles éperdus. Celles qui n'ont pu y trouver leur cavalier de la nuit vont à *la laiterie;* on a ainsi nommé plusieurs établissements peut-être disparus actuellement rue Racine, rue Monsieur-le-Prince et au bas du boulevard Saint-Michel ; ce sont des boulangers ou des charcutiers, qui restent ouverts jusqu'à quatre heures du matin, et qui débitent des victuailles et du lait, — mais aussi, en tapinois, du vin blanc atroce et de l'alcool frelaté. Si là encore nos étudiantes en chasse échouent de nouveau, elles rentrent chez elles seules ou avec une amie, ou bien s'en vont aux Halles, chez Baratte, dernier espoir à l'horizon auroral des noctambules qui désirent voir lever le soleil d'or du *Louis*.

Une autre sorte de prostitution, qui existe un peu partout, s'intitule « faire la fenêtre ». A l'entresol ou au premier étage d'une maison quelconque, une femme en cheveux, fardée et vêtue d'un peignoir voyant, ayant derrière elle une lampe et quelque rideau rouge à fleurs, fait des signes aux passants. Elles sont expertes et discrètes. C'est, paraît-il, une sorte de débauche fort goûtée de

maints bourgeois; elle appartient à la prostitution assise.

Les *fenêtrières* pourraient donner prétexte à une curieuse étude. Nous ne nous y attarderons pas, et tirerons le volet sur ce chapitre déjà trop éclairé.

CHAPITRE XVI

LA PROSTITUTION MOYENNE

LES INSOUMISES. — LEURS PROCÉDÉS, D'APRÈS M. LECOUR.
LEUR ACCROISSEMENT. — RUSES ET DÉTOURS.
DÉCADENCE DES MAISONS OFFICIELLES.
MŒURS DES RECLUSIÈRES. — LA TRAITE DES BLANCHES.
LES BALS PUBLICS DE PARIS.
PETITS TRUCS DE LA PROSTITUTION EN MARAUDE.

Les miséreuses filles d'amour dont nous venons, dans le précédent chapitre, d'esquisser l'existence, peuvent, pour la plupart, être considérées comme des légales vendeuses de plaisir ; le commerce qu'elles font d'une chair dont elles ne peuvent satisfaire les naturels appétits que par le vice se trouve patenté par l'Administration, car elles sont inscrites à la Préfecture de police, « *La Préfectance* », comme elles disent, et exercent sous sa protection leur terrible métier de « ramollisseuses », avec une carte dûment en règle, visée par l'autorité.

A côté de celles-ci, cataloguées dans les bureaux comme filles soumises, il existe des légions de femmes dans l'armée des vénériennes qui sont non moins dangereuses et peut-être même plus redoutables, car elles « travaillent » sans brevet de la *Princesse ;* ce sont les irrégulières, dites insoumises, et qui ont pu habilement échapper aux exigences de l'inscription.

Un ancien chef de l'administration policière les a pu étudier de près; écoutons M. J. Lecour, homme de métier, qui les présentera mieux que nous ne le pourrions faire:

« Les insoumises sont partout, dit-il: dans les brasseries, les cafés-concerts, les théâtres et les bals. On les rencontre dans les établissements publics ;... il y en a sur toutes les promenades, aux devantures de la plupaıt des cafés. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, elles circulent nombreuses, sur les plus beaux boulevards, au grand scandale du public qui les prend pour des prostituées inscrites en infraction aux règlements, et qui, dès lors, s'étonne de l'inaction de la police à leur égard ; mais il n'en est rien.

« Beaucoup de ces filles ne racolent pas ouvertement à la façon des prostituées en carte. Elles jouent de la prunelle ou du coude, ricanent, appellent l'attention par leur démarche, leur costume, se font accoster, mais n'accostent point,

cherchent l'occasion et acceptent tous les hasards.

« Il y a des cafés où elles consomment sans bourse délier, aux frais du chef de l'établissement, à moins qu'un consommateur ne paye pour elles, ce qui a lieu d'ordinaire ; des restaurants connus du monde de la débauche où elles mangent gratis en raison des aubaines qu'elles ont procurées ou procureront, et des cochers qui sont à leurs ordres aux mêmes conditions. L'été, le racolage se fait par l'installation devant un café, le marivaudage avec un consommateur, soit directement, soit par l'intermédiaire de quelque mendiante marchande de bouquets ; il s'opère aussi en voiture allant au pas et longeant le trottoir ; à côté de la dame il y a une place à prendre et qu'elle semble offrir aux passants. Celui qui la prendra payera la course et le reste. Aussi le cocher est-il de moitié dans les mines et les anxiétés de sa cliente.

« Au théâtre, où elles arrivent tard pour se faire remarquer, elles attirent l'œil par des excentricités de costumes ; elles sortent à chaque entr'acte, quittent et reprennent quelque vêtement aux couleurs voyantes, parlent haut, rient bruyamment, jouent de la lorgnette ou de l'éventail. Comment ont-elles mangé? Qui les reconduira? Où coucheront-elles? Autant de problèmes.

« D'autres, habituées de brasseries ou de cafés-

concerts, vont de table en table, rieuses, tapageuses, provocantes, en quête d'un mot qui crée une liaison d'une nuit. Pour le plus grand nombre, — et ce sont les plus jeunes et les moins perverties, — l'unique moyen de racolage c'est le bal, et il y en a pour toutes les toilettes et pour tous les goûts.

« Quand toutes ces tentatives ont été vaines, il reste la rue et la ressource de l'hôtel qui ouvrira sa porte *si l'on ne rentre pas seule*... L'heure a beau s'avancer, on trouve toujours de ces femmes attardées... Des passants isolés les croisent et les regardent. Est-ce une aventure? qu'importe, cela en sera une, et un dernier couple s'éloigne dans l'ombre. »

Il y a environ à Paris soixante mille filles insoumises au minimum; elles constituent pour la plupart ce que nous nommons ici volontiers la prostitution bourgeoise, c'est-à-dire la prostitution moyenne. Celle-ci est alimentée par les petits fonctionnaires, les marchands, les commis-voyageurs, les négociants de province en tournée à Paris, les étrangers, les rentiers, toute la classe des opportunistes de la luxure; et le diable sait si elle est nombreuse, cette classe d'êtres égoïstes qui vont à la fille comme ils vont à la gargote, au risque de s'empoisonner, par un vague besoin de galanterie qui les regaillardit ainsi qu'une

véritable bonne fortune. Ce ne sont pas les célibataires qui forment la majorité des amours d'une heure de l'insoumise, ce sont au contraire les hommes mariés qui aiment à se payer le luxe d'une infidélité hâtive dont la médiocre volupté relève pour eux la fadeur du pot-au-feu conjugal. Il faut croire que, malgré l'effroyable concurrence de ces marchandes d'adultères faciles, le métier est bon et l'amateur nombreux, car le nombre des insoumises augmente dans des proportions inquiétantes, et toutes les mesures de police ne peuvent rien contre un tel pullulement qui défie le recensement.

D'où viennent ces conquérantes de la voie publique? Comment se sont formées ces légions envahissantes? Beaucoup de successeurs de Parent-Duchâtelet se sont efforcés de répondre à ces questions sans parvenir entièrement à nous donner satisfaction. Ni Maxime Du Camp dans ses excellentes notes sur *Paris*, ni Lecour, ni Macé, ni Yves Guyot, ni F. Carlier, observateurs de cet océan inendigué des insoumises, n'ont pu encore l'éclairer au fond même de ses glauques et ténébreux mystères.

La misère, certes, est la principale pourvoyeuse, et l'on a vu, aux chapitres précédents de ce livre, l'effroyable état des salaires de la femme laborieuse, presque incapable de se nourrir après des

journées de dix à quatorze heures de travail. Mais, à côté de la misère apparaissent, il faut bien le dire, la paresse, la vanité, le calcul ; car, fait étrange à constater, ce ne sont pas les ouvrières qui ont grossi davantage les rangs des insoumises, ce sont les domestiques, les demoiselles de la petite bourgeoisie, les paysannes, les institutrices sans place, les anciennes élèves de la Légion d'honneur de Saint-Denis, les orphelines, les divorcées, les indépendantes de tout ordre qui n'ont pu prendre leur parti d'une vie laborieuse et réglée.

« Beaucoup de ces insoumises, nous dit un policier, sont des filles de campagne venues à Paris pour se placer. Des camarades, parfois des *payses* déjà corrompues, les ont fait sortir de place sous prétexte d'avantages quelconques. On a mangé dans les crémeries, couru dans les bals, fait de mauvaises connaissances. On a laissé le bonnet pour le chapeau, la robe modeste pour le vêtement au goût du jour. On a vécu d'aventures d'abord, puis de prostitution.

« Parmi ces filles, il y a la catégorie des calculatrices et des ambitieuses, parties de leur village à la suite de quelque éclat et s'étant ôté, par des vantardises, la possibilité du retour. Elles ont rêvé pour début une domesticité favorisée, puis pour galant un habile ouvrier devenant un mari

et un chef d'établissement. Au lieu de cela, elles n'ont trouvé que le séducteur de hasard, quelques satisfactions de coquetterie, la guinguette, la mansarde, l'abandon, le dénuement et la dégringolade finale.

« D'autres, après avoir vécu maritalement et dans l'oisiveté, se voyant abandonnées par leurs concubinaires et, par suite, forcées de travailler, préfèrent la prostitution au travail et au retour dans leur pays. On les repousse, on les rapatrie si faire se peut. Il y a chez elles une telle absence de ressort moral que, malgré tout, elles glissent inertes dans la débauche payée.

« Vient ensuite le grand nombre de ces femmes, sortes de spécialités de la vie parisienne, qui, après avoir débuté par une ou plusieurs équipées amoureuses, et sans rompre complètement avec des traditions d'un certain ordre, dont elles se tiennent néanmoins éloignées, vivent d'abord avec un peu de travail au milieu de la dissipation et du plaisir, perdent peu à peu le sens moral, poursuivent, avec l'espoir de l'atteindre, quelque relation galante qui leur procurera des ressources dans le présent et dans l'avenir, et en attendant finissent par descendre dans la rue.

« Il y a enfin, dit le même pornographe, des filles jeunes, mais cyniques et perverties, faisant de la débauche comme tant d'autres travaillent

et pressées d'arriver à la fortune. L'une d'elles disait : « Je n'ai pas de chance, *si seulement* j'avais 6.000 francs de *vrais* diamants, ce serait une mise de fonds et je gagnerais de l'argent ; il en faut pour commencer. »

Il y a encore les victimes du proxénétisme, les inconscientes de leur vice, celles qui furent dressées dès l'enfance à l'immoralité ; puis, parmi ces malheureuses, il convient de parler de celles dont on fait la traite, — la traite des blanches, — et qui, sous prétexte d'un travail honorable qui les attend en province, sont traîtreusement dirigées sur quelque maison de débauche dont elles restent pensionnaires. — Ceci nous amène à la *maison close*, qui fait, hélas ! également partie de notre sujet parisien.

La maison close, officielle, le couvent des religieuses de Vénus, subit depuis quelques années, en raison de la concurrence des insoumises, une décadence analogue à celle des brasseries de femmes. La prostitution ambulante l'emporte de plus en plus. En vain, dans maints endroits, chaque femme fait-elle, à tour de rôle, le guet devant la porte, multipliant avec ardeur les invites au client, ils sont rares ceux qui se laissent encore tenter par ces reclusières de Cythère. Et cette décadence est générale aussi bien dans les maisons luxueuses et confortables des quartiers riches que

dans les boîtes infimes des boulevards extérieurs. « Les affaires ne vont plus », disait récemment en gémissant de marasme une tenancière du boulevard Rochechouart. Hélas ! non, les affaires ne vont plus dans ces demeures discrètes dont Maupassant et Jean Lorrain esquissèrent la vie intime.

La femme en maison est un être singulier qui roule de ville en ville ou de quartier en quartier, possédée d'une bizarre inquiétude qui la pousse à changer sans cesse. Presque toutes ces *Dictériades* modernes viennent de province, et beaucoup même sont des Parisiennes. Rien de plus rudimentaire que leur intelligence ; littéralement ce sont des bêtes à plaisir, ce que Montaigne appelait déjà des *garces à jouir*. L'habitude d'accueillir quiconque se présente et paye les rend parfaitement indifférentes au physique du client. Elles sont en cela inférieures aux *baladeuses* de tout ordre qui, elles au moins, gardent toujours la liberté de choisir et de ne pas suivre n'importe qui.

Une fois, naguère, en maison, ces tristes créatures n'en sortaient plus, à moins qu'un client ne vînt à s'éprendre de quelqu'une, à lui payer ses dettes et à la tirer de là. En effet, elles furent terriblement exploitées. On leur fit payer le quadruple de la valeur réelle des objets dont elles avaient besoin, et, comme elles ne pouvaient jamais s'acquitter

d'elles-mêmes, ces malheureuses demeuraient à la merci des patrons à perpétuité. Quand elles avaient envie de changer, le patron de la maison où elles se trouvaient étant en relations avec tous ses confrères en prévenait ceux dont le personnel n'était pas au complet. On donnait aussitôt à choisir à la femme, et le choix fait, son nouvel acquéreur payait ses dettes, dont elle restait naturellement comptable vis-à-vis de lui, et ainsi de suite. Aujourd'hui ces usages barbares, indignes d'un pays démocratique, ont heureusement pris fin. Depuis une quinzaine d'années seulement, croyons-nous, et grâce à des règlements de police plus équitables, établis par une loi, les reclusières de Vénus sont devenues relativement libres d'aller, de venir, de quitter et de réintégrer la maison close. Leur vie est fort simple. Levées à dix heures, elles traînent en peignoir lâche toute la matinée ; elles déjeunent à midi, puis se livrent au coiffeur. Une fois coiffées, elles se maquillent, opération compliquée, car de toutes les prostituées, la femme en maison, ayant le plus besoin de montant, se montre la plus fardée. Dès deux heures de l'après-midi elles sont à leur poste, attendant le client au salon ; elles babillent sur des choses vides, toujours les mêmes, sur les mille riens que leur suggère leur cervelle d'oiseau. C'est l'incohérence même, aucune suite dans les idées, une

série d'impressions sans le moindre lien. Elles se querellent, fument, braillent des romances sentimentales ou des obscénités, boivent de l'alcool. Elles portent des peignoirs transparents et flottants, des bas noirs ou de couleur qui leur servent de bourse, car elles y mettent tout l'argent qu'elles recueillent; elles portent des bijoux de clinquant d'un effroyable goût.

On en trouve de toute sorte et pour toutes les esthétiques : des brunes, des blondes, des rousses, des mulâtresses, des albinos, des laides, des jolies, des maigriottes et des grasses aux chairs croulantes. Les plus jeunes ont vingt et un ans, car elles ne peuvent être admises avant leur majorité ; les plus vieilles portent quarante, et même davantage, dans les maisons tout à fait inférieures. Et tout cela végète sous l'œil de la sous-maîtresse, femme de confiance de la patronne, qui les mène à la baguette, gronde, instruit, met à l'amende, fait des rapports, — véritable pion de la débauche. A trois heures du matin, celles qui ne sont pas retenues pour la nuit, — on dit : *faire un couché*, — règlent leur compte de la journée avec la patronne, — vieille dame généralement bien mise et d'aspect respectable, — et regagnent les mansardes, où elles ont un lit pour deux, un fort mauvais lit, d'ailleurs, étroit, composé d'une paillasse, d'un traversin et d'une couverture de coton ; deux chai-

ses avec cela, et la table où elles se fardent et qu'elles appellent *l'établi*. Vie affreuse, cercle d'enfer oublié par le Dante.

Elles sont sous la haute surveillance de la police, numérotées, surveillées, soumises à des visites sanitaires bi-hebdomadaires. — Elles n'ont plus d'intérêt à s'enfuir, étant libres de le faire, mais elles doivent aviser la police de leur changement de domicile, sauf contravention. Du temps de Solon, l'institution de ces reclusières était évidemment plus prospère et surtout plus pratique. Les femmes en maison ont droit à un jour de sortie par semaine. — Si elles veulent sortir plus souvent, elles sont obligées de payer leur sortie, 5 francs dans certaines maisons, 10 francs dans d'autres. Elles sortent le soir, et doivent être rentrées le lendemain à midi au plus tard. Très peu ont des amants de cœur; l'abus des hommes les dégoûte de l'homme, — mais le saphisme règne parmi elle sur une grande échelle, d'après le témoignage des médecins pornographes. Elles sortent avec leur amie, vont se promener aux environs de Paris ou, en hiver, rôdent de café en café. D'autres ont une chambre en ville, où elles remisent leurs achats de toilette et leurs bijoux de valeur, quand elles en ont, — et où elles entraînent leurs suiveurs, si l'occasion vient à se présenter. D'aucunes ont un enfant en ville; qu'elles vont

voir chaque fois qu'elles sortent, dont elles raffolent et qu'elles ne laissent manquer absolument de rien.

Passons aux bals publics, qui sont les champs de foire les plus peuplés de la prostitution. — Les bals publics sont fréquentés par toutes les catégories de filles soumises et insoumises, — depuis la pierreuse et la gigolette, affolées de bals-musettes, dont nous avons déjà parlé, jusqu'à la grande cocotte qui, les soirs de gala, ne dédaigne pas de se rendre au *Jardin de Paris*, au Casino, sinon au Moulin-Rouge. Sauf Bullier, où les femmes sont jeunes, souvent jolies, et qui est fréquenté d'ailleurs par des modèles, des petites ouvrières et des demoiselles de magasin aussi bien que par les *étudiantes*, les bals sont, en général, des endroits assez mornes et même d'une funèbre gaieté. Il n'y a rien de bien divertissant à voir ces créatures errer machinalement avec mélancolie, presque toujours deux par deux, autour des gambades de quelque étoile du chahut. Elles ne dansent d'ailleurs pas, ou si peu : « Ce n'est pas la peine de se fatiguer inutilement ; puis on sue et le fard se détache », disent-elles. Les bals ne sont guère pour elles que des abris, lorsque le temps est mauvais, car il y devient plus facile de chercher un client qu'au café. Ce dernier espoir est d'ailleurs souvent déçu. Il en est de même pour les *Folies-*

Bergère, le *Casino de Paris* et autres endroits analogues. Malgré tout, le grand centre reste surtout le boulevard. Dans les cafés où elles sont admises, car il en est plusieurs où on ne leur permet pas de venir seules, elles ont davantage de chance de rencontrer un monsieur cossu, ne serait-ce que parmi les étrangers de toute sorte qui affluent en ces endroits, attirés par la renommée de plaisir extravagant qu'ils possèdent de par le monde. Cette réputation est d'ailleurs singulièrement usurpée et surfaite. Rien de plus monotone que la prostitution ; les lieux dits de plaisir, à Paris, ressemblent singulièrement aux établissements analogues dans toutes les grandes villes d'Europe ; ils ne sont pas plus gais. Partout, la prostituée est bête, avide, ennuyée et ennuyeuse ; ce n'est guère que prise d'alcool qu'elle se livre à des extravagances, et alors sa gaieté est encore plus attristante et plus sombre que son habituelle passivité. Il faut vraiment être tout à fait optimiste pour éprouver quelque plaisir à suivre ses mouvements, paroles et attitudes de bête rusée, souvent affamée, — et qui fait un effroyable métier.

Mais la prostitution a bien d'autres ressources que celles de l'abordage banal au café, sur le boulevard ou ailleurs. Il y a des gens polis, austères et prudents qui ont besoin d'illusions : la prostitution avouée leur déplaît ; ils veulent des ména-

gements. Pour ceux-là, il existe une sorte de prostitution bourgeoise, décente et discrète, qui singe les allures de ce qu'on est convenu d'appeler les honnêtes femmes.

Voici une personne bien mise, vêtue de couleurs sombres, qui marche d'un pas mesuré, ne risque pas d'œillades à droite et à gauche, exhale un parfum discret et parle à mi-voix. Elle est accompagnée de sa bonne chargée de petits paquets. Peu de fard, les yeux à peine avivés au crayon, de la poudre de riz dans des proportions raisonnables, des gants frais, un en-tout-cas, et comme bijoux, à peine, au poignet l'éclair discret d'un bracelet d'or mat. Vous croiriez à quelque jeune bourgeoise en train de faire des courses. La bonne se tient bien, garde les yeux baissés et ne cause pas à Madame. Suivez cette prude et honnête personne jusqu'à sa porte sans oser lui parler, vu son air réservé et la présence de sa bonne. Arrivé là, comme elle est jolie, vous serez ému, excité, — vous aurez cru à une femme honnête... et vous serez très surpris qu'on vous fasse signe de monter. Cependant vous montez, croyant à quelque caprice en coup de foudre inspiré à la dame par votre physique sans nul doute irrésistible. Une fois dans l'appartement, la personne congédie la bonne, ôte son chapeau et vous dit : « Vas-tu me faire bien riche, mon chéri ? » A moins que ne vous

jugeant trop austère, — car elle vous a soupesé, jaugé, jugé d'un coup d'œil, — elle ne vous prie poliment de vous asseoir et ne vous offre une tasse de thé, réservant pour plus tard, lorsqu'elle vous aura accordé, pouce à pouce, ses faveurs, la question financière. Ces aventures n'arrivent que l'après-midi et généralement sur cet extraordinaire boulevard, où il y a de tout, depuis les derniers boulevardiers et les plus spirituels des chroniqueurs, jusqu'à de la vertu ou soi-disant telle.

Il y a bien d'autres ficelles encore... Voyez cette petite femme en arrêt devant la devanture d'un bijoutier, dévorant des yeux une paire de solitaires ou un bracelet. Vous la croiriez quelque honnête bourgeoise à qui ses moyens ne permettent pas de s'offrir l'objet de sa convoitise. Vous vous approchez, et, amusé par son air suppliant, vous lui offrez le bijou. Après quelques simagrées, fausses hontes, hésitations bien jouées, elle finit par accepter en vous jurant qu'elle est toute confuse, mais qu'elle a tellement envie de ce bijou que, dussiez-vous la juger bien légère, elle n'a pas le courage de refuser. Vous payez le collier ou la bague, — fort cher, — et naturellement vous offrez votre bras à la petite femme délicieusement rougissante. Arrivé à sa porte, elle vous invite à monter, son mari n'est pas là... dit-elle. Elle vous narre une histoire

longue et romanesque... toujours la même... et le tour est joué.

Mais qu'est-ce que cela ? La prostitution connaît bien d'autres détails. Cette jeune mère, aux Champs-Élysées, qui surveille les ébats d'un baby enrubanné ! Intéressez-vous à l'enfant, on ne fera nulle difficulté de lier conversation avec vous ; — de là, à un rendez-vous, il n'y a qu'un pas. Et une fois à la maison, on vous racontera les malheurs les plus pathétiques, on vous exposera la situation la plus embarrassée, et vous ne pourrez pas faire autrement que d'offrir votre bourse, votre aide, vos protections à l'infortunée ; c'est une liaison qui commence et qui peut vous mener loin.

Partout, de toutes les façons, la prostitution vous guette. C'est la grande chasse à l'homme, avec l'emploi de mille rets et panneaux ingénieux, tous à peu près renouvelés des Grecs comme le jeu de l'oie. Elle vous frôle à pied et vous invite en voiture, son boudoir roulant ; elle ne connaît pas d'obstacles et ses stratagèmes sont infinis.

Nous allons d'ailleurs inventorier, dans le chapitre suivant, quelques-uns des masques les plus usités par ces dames dans la multiforme mise en scène des singulières comédies du vice à Paris.

CHAPITRE XVII

LA PROSTITUTION CLANDESTINE

LES MODES D'ACTION DIVERS DE LA PROSTITUTION CLANDESTINE : LES GARES — LES HÔTELS. — LES MARCHANDS DE VIN. LES BUREAUX D'OMNIBUS. — LES BOUTIQUES FALLACIEUSES. — LES FAUSSES VEUVES. — FILLES ET MÈRES. — LES MARIEUSES. — FEMMES DE THÉATRE. LES PETITES ANNONCES. — MAISONS DE RENDEZ-VOUS.

La prostitution clandestine est à Paris la plus intéressante à étudier, car c'est la plus ingénieuse, la plus fertile en ressources, la plus habile dans l'art de parer la marchandise, la plus experte à perpétuer une vague illusion. Les écrivains qui se sont occupés de pathologie sociale ont tous classiquement rangé les insoumises parmi les prostituées clandestines. Nous pensons que c'est là une erreur. La fille qui vit au grand jour du produit de la rue, celle qui s'attable dans les cafés, qui use des procédés connus, qui fré-

quente les bals, les concerts, les foules, qui fait ostensiblement son quart sur les grandes dunettes du vaisseau parisien... « *Fluctuat nec mergitur* », la vulgaire *apéritive* des *five o'clocks* du plaisir, pour irrégulière et insoumise qu'elle soit ne fait point partie de ce que l'on entend, à notre avis, par prostitution clandestine.

Ainsi que son nom l'indique, cette province du vice est bien à part, fort mystérieuse et travaillée par un merveilleux comédisme dont on ne saurait démasquer toutes les ficelles et les ruses. La prostitution clandestine est arachnéenne et tend ses filets dans l'ombre. Elle a ses limiers, ses courtiers, ses rabatteurs et ne procède pas toujours directement ; mais quels que soient ses modes d'action, elle ne s'affiche que rarement et emploie d'admirables et extraordinaires détours pour dissimuler son commerce. Elle construit des labyrinthes dont les policiers ne connaîtront jamais tous les dédales, et elle affecte parfois des mises en scène qui détournent absolument les plus subtils observateurs de l'idée de la pièce qui va peu après se jouer. Elle recrute ses grands premiers rôles parmi les *lionnes pauvres*, les actrices qui accordent des représentations privées, les femmes « d'un certain monde » dans l'embarras, les jeunes filles qui se vendent ne trouvant pas à se donner, toutes les nécessiteuses de

l'échelle sociale dont la langue dorée d'adroites messagères sait avoir raison.

A Paris, la prostitution clandestine se manifeste partout ; elle enveloppe l'homme dans tous ses actes et toutes ses fonctions ; à l'hôtel, au restaurant, dans les boutiques ou dans les magasins, dans les bureaux d'omnibus, dans les musées du Louvre ou du Luxembourg où elle se présente sous la protection d'un *Bædeker*, prête à guider les étrangers. On la voit dans certains mondes, même officiels, où elle apparaît discrète, voilée, presque impénétrable ; elle se faufile dans les poches sous forme de circulaires, de cartes de visite, d'invitations bizarres ; elle se glisse en annonce, à la quatrième page des journaux, où elle sait prendre tous les euphémismes du massage, de l'épilation, de la teinture, de la manicure ou de la gymnastique de chambre. Elle s'introduit à domicile sous des prétextes variés de charité, de littérature, d'art, de recherches d'emplois ; elle se montre chez les photographes, dans les pièces à maillot des théâtres, dans les salles de lecture et bibliothèques, dans les *bars ;* elle a toutes les souplesses, emprunte tous les déguisements, se démasque lentement et ne se livre qu'à bon escient, lorsque l'heure est opportune.

C'est elle qui triomphe en ce début de siècle, où le plaisir égoïste et mystérieux, l'amour du con-

fortable et de la discrétion, la recherche des voluptés térébrantes et anormales sont si en faveur parmi les êtres blasés et à vau-l'eau de cette génération. La prostitution courante n'a pas l'attrait nécessaire pour certain public qui n'aime point à embourgeoiser ses sensations dans des débauches trop ordinaires ou trop flagrantes ; on veut du piment, du relevé, de l'*inédit ;* on rêve d'orgie parfumée, subtile, gracieuse, de galanterie voilée et dissimulée sous d'honnêtes apparences mondaines et comme il faut. La prostitution clandestine apporte avec elle le ragoût de son sadisme particulier, car chacun sait pouvoir y rencontrer toutes les corruptions féminines, y satisfaire toutes les luxures frénétiques et insatiables, et celles qui, en des coins sombres et à l'abri des recherches, sous de fallacieuses enseignes, ont ouvert des boutiques de pamoisons variées, sont en général de très expertes cordons bleus des cuisines sensuelles qui détiennent des échantillons de tous les vices, qui connaissent toutes les bizarreries, les dépravations sensorielles, les folies cérébrales, les besoins antiphysiques et qui s'achalandent en conséquence de créatures susceptibles d'être sacrifiées à la Vénus Polluta.

Efforçons-nous de donner un léger aperçu des déguisements divers, des feintes, malices, roublardises et perfidies très ingénieuses de la prostitu-

tion clandestine à Paris, aussi bien dans la rue et les lieux publics que dans les boutiques, théâtres, petits hôtels et maisons de rendez-vous.

Au dehors, la prostitution clandestine foisonne; beaucoup la coudoient sans la reconnaître, car il faut déjà une observation aiguisée par un long séjour à Paris et une curiosité innée pour ne point s'y méprendre, tant les apparences démentent cette coupable industrie. Les vieux suiveurs, les cotillonniers impénitents, les braconniers du trottoir, tous ceux qui aiment la chaussée parisienne pour les femmes qu'on y croise, les chasseurs de tournures, les collectionneurs avisés de frais minois, que l'exercice quotidien des pourchas a mis en éveil, ne s'y trompent jamais. — Ils flairent partout le racolage discret et en pente douce, et ils n'ont que rarement tort.

« Croyez-moi, nous disait l'un d'eux, sur cent jeunes femmes seules que vous rencontrez flânant parmi nos rues et boulevards, vous pouvez être assuré que, — quelle que soit l'honnêteté de leur maintien, — il faut compter sur la totalité plus d'un tiers de coureuses d'aventures... *quærens quem devoret!* Il ne peut être question, notez-le bien, des filles qui s'affichent; je ne prétends parler que de celles qui ont une tenue décente, un regard candide et une placidité presque bourgeoise et cossue... Disons quarante pour cent et

nous serons sur le chemin de la vérité, mais plutôt au-dessous qu'au-dessus.

« Tenez, poursuivait-il, inspectons : Voyez cette jeune fille qui trottine, un rouleau de musique sous le bras... Vous en augurez que c'est une artiste ou quelque demoiselle sortant d'un cours. — O sainte naïveté ! — Suivez quelques instants, selon les bons principes, avec méthode et lenteur, de façon à ne pas effaroucher ce prudent gibier ; accostez au moment psychologique, en quelque passage, carrefour ou cul-de-sac vers lequel la rusée commère vous aura conduit, vous saurez vite, dans une chambre hospitalière, de quelle nature sont les leçons de cette petite pseudo-conservatoireuse, et vous pourrez aussitôt sans difficulté, je vous l'assure, ébaucher, avec plus ou moins de virtuosité, un duo d'accordailles en *louis* majeur.

« Poursuivons : Remarquez cette jolie femme en grand deuil, fort élégante et bien prise dans sa robe funèbre ; sa charmante figure blonde s'encadre à merveille sous la capote en crêpe anglais, et l'air d'affliction qui s'épand sur ce visage créé pour le rire chiffonneur de fossettes inspire au promeneur un sentiment de réelle pitié. — La pauvre petite veuve ! se dit-on, à son âge ! quelle tristesse !

« Consolateurs, hâtez-vous ! Emboîtez le pas de

l'affligée... C'est une de celles qui *font le deuil* pour une clientèle spéciale. Maupassant les décrivit, un mois avant sa folie, sous ce nom : *les Tombales*, dans un de ses derniers contes prestigieux. La sombre attristée vous conduira en quelque église déserte où elle s'effondrera sur un prie-Dieu en d'inextinguibles sanglots ; vous vous approcherez pour calmer ces convulsions larmoyantes, ces affreux hoquets de douleur par d'obligeantes paroles, et la pauvre dolente, touchée de vos attentions dans un ultime spasme du chagrin qui la secoue, vous tombera tendrement dans les bras en murmurant tout bas, d'une voix qui semblera encore avaler des larmes : « Merci, monsieur, merci ! Oh ! que vous êtes bon ! J'ai tant souffert ! Vos paroles me font un bien !... Merci ! »

« *Nota :* La scène se passe indifféremment à l'église ou au cimetière, sur la tombe de quelque officier tué au Tonkin. La conquête de la veuve demande trois heures environ ; quatre heures pour les raffinés qui aiment prolonger le chemin après la scène larmoyante des cyprès. La femme en deuil joue, selon les jours, la veuve, l'orpheline, la jeune mère ayant perdu une fillette adorée, etc., etc. ; ses « faire-part » sont à tiroirs variés, à regrets multiples.

« Ne vous étonnez point trop, voici mieux

encore : cette adorable demoiselle qui passe en compagnie d'une respectable dame, n'est-ce pas une élève de quelque lycée de filles? A la voir fraîche, mignonne, à l'état d'un bouton de rose qui s'entr'ouvre à peine, vous vous extasiez devant tant de jeunesse duvetée et songez aux heureuses fiançailles de cette belle enfant. Candide gobeur que vous êtes! Regardez mieux la vénérable dame; échangez avec elle un imperceptible sourire souligné d'un coup d'œil de malin, qui « ne coupe pas dans le pont ». Après quelques instants, devancez la mère et la fille, et, au détour de la première rue, retournez-vous, arrivez face à face avec la matrone, saluez-la comme une femme du monde, complimentez-la sur les grâces de l'infante, offrez-lui de faire une prompte visite; informez-vous des heures de réception, de l'adresse et, si vous aimez les primeurs, vous trouverez chez la fillette un délicieux petit corps de primitif déjà mis au service d'une intelligence dépravée et froidement calculatrice. »

Combien d'autres supercheries la prostitution clandestine n'emploie-t-elle pas! On peut donner carrière à son imagination, tout en restant au-dessous de la vérité; on en arriverait à tout soupçonner, ce qui fait comprendre que les policiers et les aliénistes voient le crime, la prostitution et la folie un peu partout avec excès.

Les mères qui livrent leurs filles dès treize ou quatorze ans sont, hélas ! trop nombreuses et se promènent dans la rue avec des allures qui n'échappent pas aux initiés ; on rencontre encore de fausses bonnes, de fausses ouvrières, de faux modèles, de fausses infirmières, même de fausses sœurs de charité, qui sont chargées de recruter au dehors ou à domicile une clientèle pour les nombreux salons clandestins de la capitale, lorsqu'elles ne travaillent point pour leur propre compte. — Il en est qui ont l'amour du costume et qui exercent leur métier avec autant d'art en leur genre que les fins limiers Vidocq, Soudan ou Rossignol. Chaque jour elles sortent équipées différemment pour tenter des conquêtes diverses en des mondes variés ; ce sont des habiles qui, à l'aide des fausses apparences sociales qu'elles savent se donner, se font une clientèle infiniment plus nombreuses que toutes les autres dans tous les milieux du monde parisien.

Ces dernières exercent de préférence dans les gares, et principalement à la gare de l'Ouest, où les femmes grouillent tellement que l'on pourrait supposer que la gare Saint-Lazare est ainsi nommée parce qu'elle donne issue pour les prostituées à la prison sanitaire de ce nom.

Ce qu'elles y guettent, en vérité, c'est l'étranger et le provincial, l'Anglais, qui arrive par

Dieppe, et le suburbain, qui, venant à Paris pour affaires, peut souvent se laisser séduire par une petite frasque dans un *garni* ou *garnot* voisin où la femme paye quatre francs une chambre chaque fois qu'elle arrive accompagnée.

Beaucoup de ces simili-voyageuses se munissent d'un plaid ou d'une sacoche et s'habillent à l'anglaise, façon tailleur ; elles ne se contentent pas alors de fréquenter la salle des pas perdus, les salons d'attente ou les cafés les plus proches, mais elles voyagent de Paris à Saint-Germain ou parcourent la ligne *Ouest-Nord* passant par Argenteuil, Enghien et Saint-Denis, itinéraire qui semble très favorable à leur petit commerce. Quelques-unes font *Paris-Versailles*, où l'étranger donne abondamment. Toutes circulent en première ; elles passent l'inspection du train, choisissent un compartiment occupé par un homme seul et, tandis que roule le wagon, elles s'efforcent avec beaucoup de mesure de provoquer l'attaque. Si elles réussissent, elles réalisent leur bonne fortune, soit sur-le-champ *au comptant*, en risquant une contravention d'inspecteur circulant sur les marchepieds des wagons, soit *à terme*, c'est-à-dire à l'arrivée ou au retour, directement ou par rendez-vous.

D'autres « clandestines » fréquentent les Expositions de peinture, le Tattersall, l'Hôtel Drouot,

les salles de conférences, les cabinets de lecture du *Bon Marché* et du *Louvre*, la Bibliothèque nationale chère aux travailleurs. Elles y guettent des hommes sérieux et affectent elles-mêmes de s'intéresser aux beaux-arts, aux sports, à la littérature et à toutes les choses intellectuelles. Ce sont souvent les plus intelligentes, celles qui ont le plus d'acquit et qui défrayent le mieux la conversation.

Quelques-unes ne cultivent que les grands hôtels où, avec la connivence des portiers, valets, grooms ou maîtres d'hôtel, elles se procurent les noms des nouveaux arrivés, s'enquièrent de leur situation financière et mettent le siège devant la victime qu'elles se sont désignée. Elles procèdent alors, soit par lettres, — et combien ingénieusement rédigées ces épîtres ! — soit par des visites comme courtières de chemisiers, de bijoutiers ou de tabagistes. Il en est qui n'hésitent pas à louer une chambre dans le même caravansérail, si le personnage convoité est de marque et en vaut la peine ; l'intrigue se noue alors de façon plus pratique, par relations d'imprévu voisinage.

Ici encore, les mères de louage interviennent, et souvent elles accompagnent leurs filles qu'elles viennent recommander à la protection d'un étranger comme se destinant à la carrière théâtrale,

où il est si nécessaire d'avoir un appui, un guide, un conseiller sérieux. Le Parisien ignore généralement cette retape déguisée à l'hôtel, mais il est intéressant de s'enquérir auprès des étrangers qui sont l'objet de ces attentions. Depuis le XVIIIe siècle, où Sterne nous initia aux facilités de certains hôtels de la rive gauche, il faut croire que les progrès dans la proposition de la femme à demeure sont considérables ; il n'y a guère qu'à Buda-Pesth que nous soyons surpassés pour les plaisirs sollicités à domicile, et aussi au Japon ; mais l'Occident toutefois n'a rien à envier à l'Orient. Paris n'a pas encore le *tout à l'égout,* mais il possède un multiple réseau supérieurement installé du *Tout à la femme.*

La prostitution clandestine s'exerce quelquefois par lettres, circulaires ou par le journal, grâce à la « petite annonce »; c'est là un de ses moyens distingués, corrects et peu connus, mais qui prend une énorme extension.

La Petite Annonce, comme le remarquait un chroniqueur anonyme, est un document moderniste. Elle a pris la femme contemporaine comme la pieuvre, — dans les endroits où elle abonde, — saisit le pied d'une baigneuse.

Ce serait une singulière et réjouissante énumération, celle des femmes qui *font* les petites annonces ; ce serait également un curieux recueil,

celui qui mentionnerait les divers libellés de ces annonces : appels simulés ou sincères à l'amour, effets de pensées, détresse, folies ou vices, plus simplement. Dans ce genre, elles excellent, et savent merveilleusement y amorcer la chimère.

La femme libre, la femme entretenue, la fille clandestine, la mercenaire isolée, — institutrice ou gouvernante à la recherche d'une affection, — jettent là le trop-plein de leurs ambitions, l'espoir angoissé de leurs désirs d'avenir doré.

La Parisienne quêteuse d'une aventure qui la désennuiera, qui brisera la monotonie de ses jours, — aussi de ses nuits, — la femme riche et maussade qu'un inconnu attire tentent le hasard de l'annonce, et c'est alors, pour elle comme pour les pauvres gens, « au petit bonheur ».

La petite annonce les inquiète, les trouble toutes, nos femmes parisiennes, aussi bien les détraquées, les vicieuses, les névrosiques, les curieuses, les rêveuses, les sincères, que les oisives et les *roublardes*. Il n'est donc pas étonnant que la prostituée d'un certain milieu ait eu recours à ce pont suspendu jeté sur l'inconnu et qui tente le lecteur libre et aventureux qui passe.

La femme des petites annonces, généralement, est instruite, originale, spirituelle d'écriture. Elle porte au *Don Quichotte* ou au *Beaumarchais*, qui les insère, des phrases de ce genre :

« Ève s'ennuie. — Qu'on lui écrive, X. Y. Bureau du journal. »

Ou bien : *Hirondelle frileuse cherche un nid!* Qui le lui donnera ?

Et elle reçoit des réponses banales ou amusantes, crânes, arrogantes ou gobeuses qui, si elle a du flair, indiquent suffisamment l'état moral et la situation sociale du correspondant. C'est donc un excellent procédé pour les femmes galantes, qui en usent chaque jour davantage, en concurrence avec quelques femmes du monde. La petite annonce est devenue l'*Intermédiaire des chercheuses et des curieuses de ce temps*.

Les proxénètes en font usage fréquemment avec d'extraordinaires libellés, surtout celles dont nous parlons plus loin.

Les théâtres de genre qui spéculent sur la curiosité publique en montant des pièces à femmes sont encore des nids favoris de la prostitution clandestine. Soit qu'on y joue des féeries qui sont la joie des enfants, soit qu'on y donne des *Revues de fin d'année* qui fourmillent de personnages à maillot, toutes les petites grues vaniteuses de leurs formes, glorieuses de leur plastique, s'empressent d'accourir, car elles savent y trouver, sous prétexte d'un bout de rôle à interpréter, une favorable occasion de s'exhiber dans le plus grand déshabillé possible et de montrer, à défaut de

talent, des rondeurs bien dessinées, des jambes suggestives, moulées par le tricot de soie rose, une chute de reins d'autant plus provocante et capiteuse qu'elle apparaîtra au-dessous de résilles s'entr'ouvrant à chaque mouvement des hanches.

Les directeurs de ces scènes, qualifiées d'éminemment parisiennes, ne se font aucune illusion sur le métier qu'ils font, et beaucoup d'entre eux répondraient fort bien comme le Bordenave mis en lumière par Zola dans *Nana* et qui, parlant des *Variétés* au sieur La Faloise, s'écriait avec conviction : « Mon théâtre; dites plutôt mon bor...! »

Comment nommer autrement, en effet, ces exploitations, où ni l'art ni la littérature ne peuvent avoir des droits? C'est bien l'excitation charnelle nettement affichée, et le spectateur qui de son fauteuil passe la revue de ces bataillons féminins évoluant sous des costumes divers durant toute une soirée peut jeter son dévolu en connaissance de corps, car on ne lui cache rien des marchandises qui lui sont offertes. — Que ce soit le Petit « chat blanc », le « toutou noir », l' « ange » qui plane dans les frises, la petite « *Alliance franco-russe* », la « commère », le « gavroche » l' « oseille » de la pièce, il peut se lancer hardiment, inviter à souper, demander un rendez-vous

pour le soir même ou le lendemain ; l'ouvreuse est là, affable messagère des amours, qui, diligente, portera, avec des fleurs, le billet explicite à la divinité d'outre-rampe, et fournira la réponse.

Ces demoiselles ne la font pas à la vertu ; elles ont beaucoup sollicité pour être engagées, ont subi déjà les fantaisies du directeur, de ses amis et de la critique ; elles ne s'exhibent en public que pour conclure des affaires, car elles ne sont pas payées et on leur dit cyniquement : « Avec tes cuisses, ma fille, ton succès est sûr : tu feras chaque soir les avant-scènes. »

Et le succès de ces aimables petites réside surtout dans leur plastique, leurs mines, leurs sourires, leur allure canaille et provocante, leur veulerie même, sinon dans leurs bijoux, si elles sont déjà lancées, car leur devoir est de porter à la peau et elles ont tout intérêt à n'y pas manquer. La nature de leurs triomphes est donc absolument physiologique et explique le mot très dix-huitième siècle d'un régisseur de quelqu'une de ces scènes licencieuses à une gentille grue lui demandant si l'effet de son couplet avait porté : « Superbe, ma chère, le parterre est dans le délire, l'enthousiasme, il ne se contient plus... les cœurs bondissent, il est midi partout ! »

Pendant les entr'actes, les cercleux, *petits ver-*

nis et vieux fêtards mornes qui forment la clientèle de ces théâtres à femmes sont admis dans les bienheureuses coulisses, endroits généralement sordides, poussiéreux, empuantis par les gaz et la sueur humaine, et là s'ébauchent de lamentables *flirts* avec ces filles passives, secouées par de gros rires bêtes, égrenant le vocabulaire des lieux communs, les *à peu près* idiots et les vagues niaiseries sans couleur d'originalité, expression ou caractère. Quelques-unes affectent le genre comme il faut, la tenue *chic*, le style horizontale de marque ; ce sont celles qui sont cotées ou qui se croient de *la haute ;* elles ont chevaux, voitures, petit hôtel ou vaste demeure aux Champs-Élysées ; elles posent et sont d'autant plus insupportables que l'opacité de leur intellect fait ressortir le ridicule de leurs prétentions.

A la *sortie des artistes*, les amateurs, conducteurs, soupirants, amants et curieux attendent par groupes ; tous se regardent comme des chiens de faïence, se toisent, flairant des rivaux. Bien comique, ce petit monde de gens qui, souvent en costume de soirée, consentent à faire le pied de grue avec d'angéliques patiences au-devant de ces sorties de coulisses qui sont d'affreux endroits sales, humides, à relents de vespasiennes, dont aucun de ces messieurs n'affronterait l'abord si l'*Eros vaniteux* n'était pas en question.

Nous devons encore dépister la prostitution clandestine dans des milieux moins accessibles, où le hasard, à défaut d'observation, la fait souvent découvrir, car les invitations y sont fort discrètes et, à première vue, rien n'indique au flâneur le genre d'opération ou de faux négoce qu'il a sous les yeux. Nous voulons parler des boutiques, appartements, salons divers, où des femmes exercent l'œuvre de chair sans provocation flagrante, et, au premier rang de ces maisons, il convient de parler des magasins de parfumerie, gants, fleurs artificielles, cols, cravates, chemises, photographies, gravures, et même de librairies modernes.

L'extérieur n'offre rien de particulier, si ce n'est que l'étalage est fort clairsemé et qu'il laisse voir, grâce à des rideaux de soie entr'ouverts, un intérieur de boutique élégant, mais nu, au milieu duquel, devant un bureau chargé de menus bibelots, une femme coquette et souriante minaude gracieusement en se tournant vers la rue dès qu'elle se sent observée. Le passant qui inspecte la montre doit regarder la jolie marchande et lui sourire imperceptiblement ; un sourire conventionnel lui répond aussitôt ; il peut entrer, on tire les rideaux par discrétion, et la conversation amène vivement l'exposé des motifs ; la dame ne fait pas difficulté de se démasquer ; elle présente

une de ses amies, le plus souvent une fillette, non moins accueillante qu'elle-même, mais d'un aspect plus fluet... Il est des goûts de toute nature, et, pour dix visiteurs que des vallonnements à la Rubens séduisent, dix autres préféreront de maigres collines et des contours sous lesquels se lisent encore les muscles et l'ossature. On ne fait aucune opposition pour vous montrer l'arrière-boutique, cabinet de travail de ces dames, qui souvent possèdent également entresol ou sous-sol, selon la disposition du logis, la nature du labeur d'art exercé et le nombre des amies associées.

D'habitude, elles ne sont que deux: une mûre d'un puissant embonpoint et une jeunette, maigriote, aux cheveux tressés à la gamin sur le front, à la mine fatiguée, aux lèvres taries, aux yeux vidés par d'inquiétantes voluptés. Elles mettent leur débauche en commun et s'en partagent chaque soir scrupuleusement les bénéfices. Leur maison opère de midi à minuit environ. Il est des passages à Paris où cette prostitution boutiquière compte deux ou trois officines ; le quartier de la Trinité fut longtemps abondamment doté de ces fallacieux magasins.

Dans les parages de la rue Montorgueil, des boulevards Bonne-Nouvelle et du Château-d'Eau, des établissements d'un autre genre apparaissent : ce sont de fausses modistes, confectionneuses,

bijoutières, logées en des entresols de maisons louches; sur les portes se lisent, gravées, ces inscriptions: *Mme Jeanne : fleuriste... Mlle Alexandrine : Modes... Fiorina: artiste,* ou bien encore: *Pauline : plumes métalliques.* — Il appartiendrait aux Martial, aux Suétone, aux Juvénal de ce temps de décrire les mœurs décadentes de ces bouges où l'art phénicien triomphe non moins que l'irrumation antique; — n'insistons pas.

Nous ne parlerons qu'en passant des logeurs en garni et des marchands de vin qui favorisent si fort à Paris l'exercice de la basse prostitution clandestine. La police a accumulé les ordonnances à leur endroit sans réussite; le nombre des contraventions augmente chaque jour. Les femmes qui se tiennent dans ces établissements, à la disposition des consommateurs sont ou des bonnes de la maison, ou des habituées admirablement dressées à leur affreux métier, et, tandis que le patron ferme les yeux sur le trafic de chair et prête ses salles d'arrière ou ses sous-sols, celles-ci poussent à la boisson et réclament de leurs clients des « consommes » de prix, surtout des liqueurs religieuses, Chartreuse ou Bénédictine, tarifées très haut quand ce n'est pas du Champagne.

La moyenne des « rencontres » quotidiennes de ces filles exerçant chez de louches mastroquets

est stupéfiante ; elle varie de dix à douze les jours de semaine, de quinze à vingt les dimanches et jours de fêtes. Ce sont là de basses mœurs clandestines dont la statistique ne laisse pas que de surprendre, et, à en croire un tableau publié il y a vingt ans déjà, les prostituées exerçant clandestinement dans les garnis parisiens seraient au nombre de 15.000 ; celles trafiquant en boutiques se nombreraient par 2.000 ; 20.000 femmes « travailleraient » en chambres isolées, et les coureuses d'établissements publics, bals et concerts, ne dépasseraient pas le chiffre de 3.000. Il convient de remarquer que ce sont là des calculs optimistes.

Ceux que nous ignorerons toujours concernent la haute prostitution clandestine exercée par l'entremise des proxénètes et fondatrices de maisons de rendez-vous. La statistique ici perdra toujours pied, car le terrain est mouvant et incertain. A en croire les expertes matrones, femmes d'âge très distinguées, vénérables grand'mères, qui président aux destinées de certaines maisons de récréation de la capitale (très célèbres dans le monde où l'on s'amuse et à proximité des boulevards ou des quartiers élégants avoisinant l'arc de triomphe de l'Étoile), Tout-Paris féminin serait à vendre. En dehors d'un personnel courant facile à convoquer, et dont on voit en divers albums de

photographies les portraits plus ou moins décolletés, les mines, les sourires et attitudes, presque toutes femmes de théâtres, demi-mondaines, gentilles inconnues ou bourgeoises masquées, à des tarifs variés qui vous sont aussitôt fournis, sont proposées aux clients dont le portefeuille est abondamment garni. Ces agréables procureuses aux manières comme il faut, aux gestes onctueux, au langage pondéré et mielleux, vous affirment qu'elles se chargent bien volontiers d'amener au soupirant un peu patient toute femme en vue qui semble à celui-ci plus particulièrement désirable. Elles sont organisées, prétendent-elles, pour amener à docilité toutes les femmes de la métropole que leur situation de fortune ne met pas à l'abri de certaines tentatives d'embauchage. Et, en effet, elles ont des courtières d'une adresse prodigieuse, qui partent en chasse dès le matin, visitent les grands magasins où elles jettent leur dévolu, soit sur les jolies vendeuses, soit sur de modestes et coquettes acheteuses que leur flair leur désigne ; elles passent la visite chez leurs diverses complices, filles de chambre, tireuses de cartes, marchandes à la toilette, coiffeurs pour dames, et apprennent de ces différents recruteurs les indications des victimes à pourchasser. Très élégantes, elles fréquentent, l'après-midi, les grands couturiers, lient connaissance avec les clientes, s'in-

forment des « jolies madames » qui peuvent avoir de grosses dettes insoldées, tiennent registre du Tout-Paris exploitable par elles, et, le soir, elles « font » les théâtres, voient ces demoiselles, s'enquièrent auprès des habilleuses des crises financières qui sévissent sur les belles-petites, et dès que la dèche noire est fatale et prévue, elles battent en brèche la place avec mille précautions oratoires, elles font briller des horizons dorés, si l'on veut être bien gentille, bien raisonnable et répondre un tout petit peu à la flamme d'un gentleman élégant qui attendra tel jour, à telle heure, dans une maison tierce. Mystère et discrétion sont assurés.

Quelques-unes de ces pourvoyeuses organisent chez elles des fêtes joyeuses où tout le ban et l'arrière-ban des « belles minettes » se donnent rendez-vous en vue d'y rencontrer des clubmen étrangers, des millionnaires d'Amérique, des provinciaux cossus. On y taille des *bacs* monstres, on y tient la roulette, le *trente et quarante*, et tandis que le jeu accapare les habitués, la matrone, dans les petits coins ou salons privés, fait ses présentations, règle les conditions de prise de possession avec autant de sagacité et de sérieux qu'une notairesse ; elle fait des mariages à termes fixes de trois, six, neuf mois renouvelables, sur le prix desquels elle prélève sa commission. Les

unions de la main gauche ont de nombreuses agences à Paris, où l'on obtient tout ce que l'on désire, selon les prix que l'on peut y consacrer, depuis la petite ouvrière ou l'institutrice qui se fiance pour cinquante à cent écus, par mois jusqu'à l'horizontale de haute marque qui cède une part de sa mise en commandite moyennant deux cents louis mensuels honnêtement garantis par contrat impliquant « tacite reconduction ».

Comment n'a-t-on pas écrit d'ouvrage sur la haute prostitution clandestine parisienne ? Cela paraît incroyable. Ce livre serait plus amusant que l'histoire d'*Ali-Baba* au XIXe siècle, et il défierait comme vérité invraisemblable tous les documents naturalistes accumulés depuis quinze ans. L'un des plus curieux ouvrages à signaler à ce sujet a pour titre : « *Les Maisons d'Illusions* » et pour auteur M. Maurice Talmeyr. Il est très original et d'une intéressante documentation sur les *maisons de rendez-vous* et les femmes qui les fréquentent — c'est une Révélation! —

C'est à regret que nous devons clore ce chapitre qui ferait aisément un volume, mais l'*Hétaïre* nous attend ; sans plus tarder, présentons-la.

CHAPITRE XVIII

LES PHRYNÉS ACTUELLES

LES HETAIRES

LA GRANDE COCOTTE ET LES BELLES-PETITES.
OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Une anecdote nous conte que, sous Louis-Philippe, à une réunion de la société secrète des *Saisons*, un Républicain fort naïf proposa à l'assemblée d'organiser une conscription parmi les femmes de toutes classes, afin d'assurer le service public de la prostitution, unique moyen, disait-il, d'éviter que les seules filles pauvres servissent éternellement au plaisir des riches.

« La bonne *blague!* riposta malicieusement un ouvrier en matière de protestation..., faut pas *nous la faire*, les riches n'ont que nos restes, nous le savons bien tous ici! »

Rien n'est plus vrai. C'est généralement au

bénéfice de la classe ouvrière que se produisent les premières excitations à la débauche, et l'on pourrait émettre cet axiome sociologique : « Presque toujours, c'est dans sa propre classe et parmi les hommes de sa condition que la vierge rencontre son initiateur au plaisir des sens. »

Le pauvre Guy de Maupassant formulait ainsi cette constatation faite par tous les statisticiens du vice à Paris : « Les riches payent le bouquet cueilli ; ils en cueillent aussi, mais sur les secondes floraisons ; ils ne le coupent jamais dans la première. »

La plupart de nos femmes galantes, aujourd'hui recherchées, célèbres et qui constituent ce grand demi-monde qui s'affiche, dont on se cite les noms et les exploits divers et qui monte jusqu'aux reines de la main gauche ; celles dont on vante les toilettes, les petits hôtels, les écuries, dans les journaux dévoués à leur caste, sont issues du peuple, y ont été déflorées, ont connu les pires misères de la plèbe, ont fréquenté d'abord dans les faubourgs avant d'arriver peu à peu, à l'ancienneté, vers la notoriété publique, à un âge qui assure une consécration à leurs talents de courtisanes, mais qui déjà leur a retiré depuis longtemps toutes les grâces heureuses des joyeux printemps.

Depuis quelques années, les exceptions à la

règle se font moins rares, et quelques fringantes filles de la bourgeoisie se glissent en plus grand nombre dans les bataillons des grandes cythéréennes, mais l'origine peuple domine encore parmi elles dans des proportions considérables.

Il est un fait à constater, c'est que nos actuelles Phrynés, nos modernes hétaïres, ne gagnent, quatre-vingt-dix fois sur cent, leurs chevrons de célébrité que lorsqu'elles pénètrent dans les régiments de la vieille garde. Inspectez nos plus fameuses grandes professionnelles, *belles-petites*, *tendresses*, *agenouillées*, *horizontales*, ou *dégrafées*, car tous ces noms leur ont été donnés depuis vingt ans sans parvenir à effacer la dénomination de *cocotte* qui date du second Empire, étudiez ces demoiselles de grande marque et vous vous étonnerez d'en rencontrer si peu de jeunes, de fraîches, de vraiment jolies, d'éminemment spirituelles. Les unes ont un genre acquis, une certaine tenue, une correction voulue ; d'autres, par le frottis des hommes qu'elles ont fréquentés, se sont assimilé certain ton et diverses phrases qui ne manquent point d'esprit mondain ; mais combien rares sont les capricieuses, les étranges, les cérébrales, les prodigues, les originales, les fringantes et les indiscutablement fraîches et jeunes !

Les courtisanes de race ont disparu ; nos hétaïres ont été plutôt gâtées qu'améliorées ou policées

par les succès financiers qui les ont embourgeoisées, rendues poseuses, arrogantes et ridiculement maniérées. Toutes, à de rares exceptions, ont perdu la gaieté et l'insouciance des Musettes d'antan pour devenir des thésauriseuses, d'affreuses et froides calculatrices, rançonneuses d'amour. Elles n'agitent plus le moindre grelot de folie, mais elles exercent leur profession de bêtes de luxe concourant à la vanité et au train de vie de certains hommes, avec une conscience, une précision, un ordre et une méthode de vendeur de denrées de choix livrant sa marchandise contre payement immédiat.

Ces pécheresses sans intellect, sinon sans intelligence, sans instruction et sans orthographe, — nous parlons ici des généralités, — n'ont plus dans leur vie l'excuse d'emballements passagers, de caprices soudains, de sauts de cœur instinctifs ; l'intérêt seul les guide, les domine et les aveugle : le petit dieu porte-bandeau a depuis longtemps abandonné leur ploutocratie, où il n'y a plus de place désormais que pour les prises de rentes, les placements et les spéculations hâtives.

Un ciseleur de *médaillons littéraires*, qui désire garder l'anonyme, a justement miniaturé dans un Journal du vieux Boulevard l'hétaïre contemporaine en quelques lignes assez véridiques :

« Elles ont, dit-il, de splendides toilettes, de

somptueux appartements, non par besoin de ce qui est beau ou par goût artistique, mais parce que c'est une nécessité de la profession. Ces accessoires sont indispensables, de même qu'il est indispensable à un dentiste d'avoir un salon d'attente convenablement meublé.

« C'est la professionnelle qui vous dira, si en un jour de désir vous lui envoyez des fleurs, que vous auriez mieux fait de lui donner l'argent qu'elles ont coûté.

« C'est elle encore qui étendra soigneusement des housses sur le canapé que, en d'amoureux ébats, vous pourriez piétiner ou abîmer.

« Dans son cabinet de toilette, à leurs patères numérotées, sont soigneusement pendues les chemises de nuit de chacun de ses *amis*.

« Pas d'erreur à craindre avec elle, pas de surprises désagréables; elle a bien trop d'ordre pour cela!

« Sa comptabilité est soigneusement tenue, les rentrées sont enregistrées avec soin, les frais occasionnés par chaque nouvelle conquête sont mis en balance avec les recettes produites. Rien n'est laissé au hasard.

« Et, grâce à cette régularité parfaite, la professionnelle sera toujours en mesure pour ses échéances et donnera des étrennes à sa concierge qui en dira le plus grand bien.

« Au bout de dix ou quinze ans de cette existence, elle se retirera, achètera des obligations de la ville de Paris et, avec l'orgueil du devoir régulièrement accompli, dira aux débutantes :

« — Voyez-vous, mes petites, pour *arriver*, il faut être comme moi : *une femme sérieuse!* »

Cependant il est bien peu de ces grandes-prêtresses de Cythère qui soient arrivées seules et par elles-mêmes, sans secours d'autrui ; le succès, à Paris, a toujours besoin de bruit, d'éclat et d'intermédiaires. Les directeurs de théâtre sont les Barnums des comédiens ; les éditeurs, les porte-réclames des écrivains ; les marchands de tableaux, les thuriféraires des peintres, et les proxénètes, pour les mêmes raisons, sont les apologistes de la femme entretenue. — Écoutons plutôt M. Maxime Du Camp sur ce sujet :

« Les filles qui occupent le premier rang dans la haute galanterie, dit-il, ont, presque toutes, été lancées par des femmes qui, reconnaissant en elles quelque beauté, devinant que les semences du mal germeraient vite sur le fumier des mauvais instincts, les ont recherchées, décrassées et poussées en avant. La femme qui fait ce métier est l'*ogresse,* elle a une part proportionnelle sur les bénéfices de sa pupille. Dans cette sorte de commerce, qu'on ne sait de quel nom appeler, l'exploitation atteint des proportions extravagan-

tes. Pour conduire une de ces pauvres filles dans un monde élégant et riche, il faut qu'elle soit au moins convenablement vêtue ; elle ne possède généralement que quelques nippes bien simples et très usées ; l'ogresse intervient et loue la toilette complète : bagues, bijoux, robes et châles, montres et colliers, à des prix léonins qui parfois dépassent la valeur de l'objet. On loue tout, jusqu'à des billets de banque qu'on peut montrer pour prouver que l'on est riche et que l'on doit être traitée avec quelque considération. Beaucoup de blanchisseuses font ce métier en été, et louent les robes de mousseline de leurs clientes à des filles dénuées de vêtements. L'ogresse est généralement marchande à la toilette à ses moments perdus, et remplit volontiers un personnage intermédiaire dont les vieilles comédies ont souvent parlé. »

L'horizontale de grand vol a besoin plus que jamais, aujourd'hui, d'une commanditaire qui la lance et lui fournisse un fonds de roulement initial, car, pour être classée, cataloguée dans *la haute*, pour être sérieusement tarifée et sortir du commun, il lui faut, l'hiver, courir à Nice, se montrer à la promenade des Anglais en grand falbalas, attirer les regards et les hommages des gens du monde, qui ne consentent guère à fréquenter qu'une certaine catégorie de demi-mondaines bien

en vedette, sous quelque nom d'emprunt, de tournure aristocratique: Liane de Cougy, Laure de Rubempré, Blanche Daniche, Alice de Korrigan ou quelque autre pseudonyme distingué digne de flatter dans leur vanité jusqu'aux plus vulgaires rastaquouères.

Elle doit apparaître à Monte-Carlo et s'attabler autour du tapis vert, assez bien munie de louis pour nourrir des espérances à la roulette et attendre la venue d'un sauveur qui partagera ses gains avec elle. Combien de toilettes ne lui sont-elles pas nécessaires, non tant pour séduire les hommes que pour s'attirer l'envie des honnêtes femmes, dont la jalousie doit contribuer à asseoir sa réputation. Elle est, ainsi qu'une actrice, toujours en scène, obligée de tenir l'attention éveillée, en étonnant sans cesse par ses manières, ses coiffures, ses bijoux, ses robes, ses chapeaux, ses manteaux, ses dentelles, ses conquêtes même, fussent-elles simulées. — Du moment où les honnêtes femmes indignées diront, en parlant d'elle: « Il n'y a que ces créatures pour déployer un luxe aussi scandaleux! » elle sera consacrée.

Mais l'hétaïre, une fois lancée, devra, pour conserver ses distances avec les humbles grues, déployer une activité d'enfer, se montrer dure, impitoyable avec les hommes attachés à son char fleuri, leur tenir, selon la locution admise, la

dragée haute, faire valoir la concurrence des hommages et le nombre des soupirants qui l'enveloppent de leurs attentions agenouillées. De plus, il lui faudra soumettre son corps à toutes les exigences de la vie élégante, se conformer à toutes les règles du snobisme, étudier le code des lois mondaines contemporaines, et, pour ce faire, elle apprendra l'équitation, afin d'être en mesure de montrer sa bonne « assiette » au Bois, en amazone de style simple, dans le goût des écuyères de haute école ; elle saura conduire une auto, un phaéton ou une charrette anglaise ; elle devra, par genre, potasser superficiellement la langue du *Pall Mall Gazette,* afin d'échanger avec sa domesticité les phrases d'outre-Manche qu'il convient de dire pour rester *dans le train* sans se faire *monter des bateaux*. Elle devra également recueillir des notions de tous les genres de sports, s'informer des principales maisons de l'almanach de Gotha, connaître la vie cosmopolite, être relationnée à Paris dans tous les mondes, se donner un vernis d'esprit, s'entourer de confortable avec à-propos, et choisir des bibelots et des meubles qui ne sentent point trop la parvenue. Ses toilettes seront toujours du lendemain, jamais de la veille, sa livrée impeccable, ses gens très stylés. Tout cela demande du temps, de l'entraînement, du travail, des collaborateurs secrets. Il ne faut

donc pas s'étonner si l'âge a déjà posé sa griffe sur ces jolis visages, si l'empâtement de la quadragénaire est arrivé ou sur le point de paraître lorsque la belle-petite décroche définitivement la timbale de la vogue.

A travers cette vie mouvementée où le printemps se passe à Paris, l'été à Trouville ou à Aix, l'automne, en quelque campagne suburbaine, que d'obstacles à franchir avec prudence ! que de *lapins* à éviter ! (On sait que ces dames désignent ainsi les terriers de la duperie ou l'art de jouer les femmes par-dessous jambe, par la fuite, à la façon des léporides.) Quelle circonspection à apporter dans les relations de quelque durée, pour ne point perdre les bénéfices d'un attachement de plusieurs semaines ! Souvent il arrive que des hétaïres haut cotés soient roulées dans des proportions extravagantes par des aventuriers de belle mine et très titrés, rencontrés aux eaux et qui ont su capter la confiance des vaniteuses créatures en leur promettant de les épouser dès le retour à Paris, ce qui les ravit toujours. Elles patientent donc jusqu'à ce qu'un beau matin elles constatent la disparition du cher ami, et aussi celle de leurs plus précieuses parures de diamants et de leurs économies variées. Il n'est point de saison où la chronique sandaleuse ne nous apprenne l'escroquerie d'un de ces Alphonses de haute

mer,.. et les journaux de rire, et le public de s'amuser à la lecture de ces faits divers exposés sous ces rubriques : *Un lapin monstre* ou *Une horizontale levée par un rasta.*

L'auteur d'une étude sur *les Souteneurs en habit noir* constate que dans le demi-monde il y a toute une catégorie spéciale de souteneurs : ce sont les lanceurs, les émules des *ogresses*. Il ne faut pas croire qu'il suffise à une jeune personne, même très jolie, d'avoir une envie folle de se mal conduire pour arriver du jour au lendemain à posséder une clientèle d'adorateurs. Il y faut quelque apprêt. On parle sans cesse de gardeuses de dindons venues en sabots à Paris et qui, l'année suivante, ont chevaux et voitures. Avant d'arriver au luxe, elles passent par une période d'entraînement. Ce sont les lanceurs qui se chargent de produire ces nouvelles arrivantes sur le turf de la galanterie. Deux choses sont indispensables : les toilettes provocatrices et un appartement luxueux. Le lanceur avance l'argent pour acheter les unes et pour répondre de l'autre. A quels intérêts, on le devine. Ce n'est pas seulement le prêt à la petite semaine, les échéances sont plus rapprochées encore. Il y a tel de ces ruffians qui, chaque matin, va faire sa recette. Il récupère ses débours dans des conditions telles que les plus vilains usuriers de la capitale les

trouveraient exorbitantes. Quelques milliers de francs sont décuplés en peu de mois. Des comptes fantastiques de dépenses faites au dehors viennent s'ajouter au prêt initial. Et comme l'appartement et les meubles sont au nom de ces honnêtes messieurs, le moindre retard, la plus petite hésitation, aboutit à une expulsion instantanée où les huissiers n'ont rien à voir. Qu'il ait les mains gantées ou nues, le souteneur ne connaît que la poigne, et il en use.

« Le type de lanceur est le rastaquouère au teint mordoré, à la chevelure huileuse, aux bagues aveuglantes. Au fond, c'est la même race que le souteneur de barrière. Comme disent les anthropologistes, les caractères généraux sont les mêmes; le surplus n'est qu'une question de linge. Quand le lanceur a perdu au jeu (d'où sort le premier argent) tout ce qui lui a été remboursé par la femme, il devient menaçant et terrible. Les exemples sont là, encore présents à toutes les mémoires : Prado et Pranzini étaient des lanceurs décavés. Souteneurs en habit noir, ayant même une instruction variée, — Prado ne manquait pas de lettres, — ils ont fini comme des souteneurs de barrière, par l'assassinat. »

Dans la haute comme dans la basse prostitution, on le voit, les dangers sont les mêmes. Ces femmes tant enviées, ces *belles minettes* dont on

juge la profession si facile, la fortune si aisément acquise, ne sont pas exemptes de terribles mécomptes; leur vie brillante à l'extérieur réclame de leur part, pour être protégées contre les embûches qui se dressent de toutes parts, une attention soutenue, une défiance très subtile; il leur suffit d'une heure de légèreté, d'une inconséquence, pour perdre le fruit d'une conduite savamment étayée, d'une diplomatie basée sur le soupçon que doit leur inspirer tout homme qui s'offre à elle au cours d'une existence souvent trop ouverte à tous les mondes.

De plus, elles ont une famille... Et quelle famille ! Une mère qui s'est faite parfois la gouvernante de la maison; une sœur qu'il s'agit de pousser vers la fortune; un père qui, après avoir longuement parlé du déshonneur de sa fille, implore d'elle sans cesse de nouveaux subsides ou réclame une rente pour ses vieux jours; un frère qui souvent fut leur premier lanceur; toute une horde d'affamés, en un mot, qu'il faut gagner à sa cause ou tenir à distance pour éviter des scandales qui pourraient éloigner pour longtemps le protecteur, ami avant tout de sa tranquillité, des convenances, du « qu'en-dira-t-on », c'est-à-dire de son intègre réputation.

D'autre part, si elles rencontrent quelque puissant seigneur qui s'attache à elles et qui fixe sérieu-

sement leur situation, ce ne sera presque jamais, de la part de celui-ci, par amour de cœur ou par frénésie sexuelle. Les hommes du monde qui affichent une liaison de durée avec une horizontale signent en quelque sorte un contrat sans passion, aux clauses duquel ils prennent une maîtresse qui dirigera pour eux une maison bien tenue, correctement montée, dont le luxe leur fera honneur, où ils pourront conduire leurs amis et collègues de cercle en compagnie de leurs belles-petites, où ils tailleront des bacs, s'offriront des excentricités, et seront dans l'intimité grossiers à loisir, libres jusqu'à l'ivresse, indépendants jusqu'à la brutalité.

Ils exigeront, ces gentlemen haut cotés, de la femme qu'ils entretiendront (comme ils entretiennent un yacht, une écurie ou un domaine de chasse), tout ce qui peut concourir au bon renom de leur fortune et à celui de leur *chic*, dans ce monde où l'on s'observe et s'apprécie selon le train qu'on déploie. C'est ainsi qu'ils seront plus sensibles aux toilettes de leur amie qu'à sa beauté même ou à sa jeunesse; ils l'estimeront davantage si elle galope fièrement une bête de sang que si elle montrait un esprit à la Sophie Arnould; ils l'aimeront infiniment pour ses prodigalités, ses caprices, sa superficialité, non pour ses qualités de sagesse, d'affection ou d'intimités cares-

santes. Ce qu'ils veulent d'elle, ce n'est ni de l'amour ni de la volupté, c'est la consécration de leur renom de viveurs. Il est donc dans le rôle de ces Phrynés contemporaines d'être exigeantes et de gaspiller en bijoux, en robes et en mobilier un argent qu'elles ont principalement mission de faire rouler; plus elles auront ruiné d'hommes, plus on les tiendra pour dangereuses et insatiables, plus on viendra à elles, car leur célébrité grandira en proportion des banqueroutes mondaines qu'elles auront provoquées. Ainsi le veut l'éternelle vanité humaine, qui ne change guère et demeure aussi folle que les mœurs qu'elle inspire.

Physiologiquement, l'horizontale entretenue inspire peu son « Monsieur », qui parfois, pour la « bagatelle », court se satisfaire ailleurs, en quelque banale gargote d'amour. Elle est l'amie, la représentante de son élégance, le porte-manteau de son chic, mais les relations sont plus officielles que réalisées ou plutôt consommées en tête-à-tête. Pourvu qu'elle tienne son rang, qu'elle ne manque pas une séance à *l'Hippique*, que sa mise soit toujours remarquée, qu'au Bois on parle d'elle, Monsieur n'en demande pas davantage. Si, avec cela, elle apporte quelque goût dans ses réceptions, si sa froideur est hautaine et généreuse, si elle « *chauffe* » avec habileté, bicyclise avec grâce,

chasse avec crânerie et reste soigneusement ignorante comme une carpe des choses d'art et de littérature, ce sera pour celui qui se l'est attaché la femme parfaite, idéale, valant son pesant d'or et de considération.

On comprendra que pour beaucoup de filles intellectuelles, vibrantes d'un restant d'esprit romanesque, ou même quelque peu bohèmes de tempérament, cette existence soit pénible à supporter, sinon absolument inacceptable, il s'ensuit que les horizontales de marque sont en majorité de gentilles acéphales qui correspondent assez exactement, dans l'échelle de la race anthropologique, à ce que sont dans l'espèce canine les élégants lévriers, plus décoratifs qu'intelligents, mais qui sont en vogue et font partie d'un chenil respectable.

Celles qui ont pu conserver toute leur indépendance d'esprit dans ce snobisme mondain n'y demeurent que le temps d'y arrondir leur escarcelle, mais encore réussissent-elles moins bien que d'autres plus bécasses et moins affinées. Elles rencontrent rarement, celles-là, l'entreteneur rêvé et sont obligées de faire appel à la commandite et de se partager entre trois ou quatre *quarts d'entreteneurs* auxquels sont assignés leurs jours, leurs devoirs et attributions hebdomadaires.

De toutes les diverses classes de prostituées

dont nous avons successivement esquissé la silhouette en quelques traits au cours de ces chapitres consacrés à *la femme hors de la loi morale*, la moins intéressante est assurément l'hétaïre et l'horizontale de marque, dont nous venons si sommairement d'indiquer les détresses cachées sous le luxe aveuglant dont elles éblouissent les passants. Plus l'on monte du reste les échelons de l'échelle sociale, moins l'on rencontre le véritable pittoresque. Ce nous semble même une des caractéristiques de ce livre de montrer que le gazouillement des femmes d'en bas est plus intéressant pour l'observateur que l'éclat isolé de celles qui sont en haut, où, quel que soit le blason des parvenues, on voit plus de fonds de gueule et plus d'or que d'azur, plus de sable aux yeux que de bonheur réel. Il y a une loi des compensations dont on ne tient pas assez compte ici-bas. Les revanches de la misère sont souvent plus indigentes, plus pitoyables et plus inhumaines que la misère elle-même.

QUATRIÈME PARTIE

PSYCHOLOGIE DE LA CONTEMPORAINE

FILLE, FEMME ET MÈRE

CHAPITRE XIX

PSYCHOLOGIE DE LA CONTEMPORAINE

FILLE, FEMME ET MERE

LA VÉRITABLE PARISIENNE DANS LA VIE MONDAINE : SA CHARITÉ, SES CROYANCES, SES DEVOIRS, SES ASPIRATIONS, SES DÉVOUEMENTS. — SES RÔLES SUPÉRIEURS DANS LA VIE ACTUELLE. — SES PLAISIRS : LA PEINTURE, LA MUSIQUE ET LA LECTURE. — PARIS, ENFER ET PARADIS DES FEMMES ; LES DÉMONS QUI Y MÈNENT GRAND BRUIT EMPÊCHENT DE DÉCOUVRIR LES ANGES QUI Y DOMINENT.

Nous l'avons dit, dès le premier chapitre de ce livre : la femme légère ou galante, la demi-mondaine et la fille, si répandues, si bruyantes, si fort en vedette sur l'affiche quotidienne du spectacle parisien, ne constituent, après tout, qu'un phénomène de surface. Elles sont comme l'écume inconsistante dont la mince couche empanache la vague et suffit à masquer la limpidité des eaux

profondes. Nous en avons étudié et fixé d'un trait de plume les facettes et le chatoiement, mais ce serait faire de la Parisienne un portrait singulièrement incomplet et menteur que de s'en tenir là. Nos mères, nos femmes, nos filles, les élues de nos cœurs, et celles, si nombreuses, qui, à travers les œuvres de charité et la complète abnégation de soi, poursuivent un haut idéal humanitaire ou religieux, manqueraient au tableau. Il est temps de les y mettre, en un relief de premier plan qui relègue le reste au rang d'accessoires, et de montrer sous ses aspects variés, toujours nobles, parfois héroïques ou sublimes, d'ordinaire gracieux et touchants, la femme honnête.

Les autres sont une bande nombreuse, d'ailleurs hétérogène et disparate, mais qui fait parler d'elle par ses misères, ses travaux et ses scandales : la femme honnête, elle, est silencieuse, mais elle forme légion.

ne faudrait pas que l'exception nous fît oublier la règle. Or la règle, pour la femme, c'est d'être fidèle, dévouée, croyante, charitable et maternelle.

La perfidie et les trahisons féminines fournissent à nos romanciers un sujet inépuisable et presque unique. L'étude de mœurs se réduit, quatre-vingt-dix fois sur cent, à inventer ou à analyser les voies et moyens de l'adultère. A lire

nos auteurs en renom, à entendre les conversations de club ou de fumoir, il semble qu'un homme ne puisse pas rester dix minutes en tête à tête avec une femme sans la prier de consommer son déshonneur, et que, pour peu que la prière se répète, celle-ci ne puisse s'empêcher de s'y rendre.

Nous en sommes fâché pour le roman national et pour ses prétentions réalistes, naturalistes, psychologistes et « véristes », — mais c'est plutôt le contraire qui est vrai.

Nulle part une femme n'est mieux gardée que dans son ménage, surtout si elle a des enfants; et les hommes sont rares, qui sont tentés d'entreprendre ce siège difficile, dont le succès, en admettant qu'ils l'obtiennent, ne peut qu'introduire dans leur vie un élément de trouble et de danger.

Qu'on ne vienne pas nous opposer tels ou tels exemples. Nous n'avons jamais songé à nier les violences de la passion, les frasques du tempérament, ni même les sottises de la vanité. Mais il n'y a là que des cas isolés. Ce sont des accidents qui, pour être éclatants, n'en sont pas plus nombreux, et dont la très grande majorité des femmes, à Paris comme ailleurs, sinon mieux qu'ailleurs, sait se préserver à merveille.

La vie mondaine la plus intense, matinées, *five o'clock, teas*, théâtres, bals, réceptions, visites,

promenades au Bois, courses en auto, *garden-parties*, voyages, stations hivernales, villes d'eaux, flirts et sports, tout cela est insuffisant pour entamer, chez tant de Parisiennes bien en vue et dont les noms se pressent sous notre plume, le sentiment et l'observation du devoir. Telle grande dame traverse les salons dans un rayonnement aussi pur qu'une lumière de nimbe. Quand elle aura, par un mariage prudemment ménagé et habilement conclu, établi sur un bon pied sa fille dans ce monde dont elle est la gloire, elle s'en retirera peu à peu, pour se livrer aux œuvres pies et charitables. La bourse de la quêteuse remplacera dans sa main l'éventail de la femme élégante et mondaine. L'un n'est-il pas, d'ailleurs, compatible avec l'autre ? On a dansé le soir, on s'est amusé et réjoui. Quelle meilleure préparation pour disposer une femme, — être de tendresse et de sympathie — à solliciter l'obole qui jettera un peu de joie et de jouissance au milieu de la tristesse et des peines de l'indigent ?

C'est dans ce sentiment que les femmes du monde s'empressent de prendre une part active aux ventes de charité, aux loteries organisées sous le manteau pour secourir quelque infortune, aux souscriptions de bienfaisance, aux associations généreuses dont le but est de venir en aide aux soldats blessés, aux filles déchues, aux pau-

vres sans pain et sans asile, aux orphelins dénués.

Il en est beaucoup à qui cette charité collective, et qui ne va guère sans quelque ostentation, ne suffit pas. Celles-là sortent le matin, par les rues étroites et boueuses, s'engagent dans des allées obscures dont les murs suintent, montent des escaliers aux marches tremblantes, à la rampe visqueuse, bravent l'haleine des plombs ouverts sur les paliers, s'imprègnent de miasmes et de relents, pour avoir la sensation exquise et quasi céleste d'un pâle sourire sur les lèvres d'une mère alitée, à qui elles apportent quelque cordial pour elle, de chauds vêtements pour les gosses et de quoi payer le loyer du taudis.

Les bureaux de bienfaisance, l'assistance publique, voilà, en théorie, de belles institutions, et qui pourraient faire honneur à un grand peuple! Pourquoi faut-il que cette bienfaisance, que cette assistance soit si impersonnelle, si aveugle et si dure, quand elle n'est pas, — comme il arrive parfois — outrageusement partiale et criminellement intéressée? Le pain, le bon de vêtements ou de linge, la pièce de cent sous, voire de vingt francs, que le pauvre après interrogatoire inspection et enquête, — si la mort lui laisse le loisir d'attendre, — en obtient quand il est heureux, l'aident sans doute à prolonger son

existence misérable ; mais dans cette charité administrative, mesquine, brutale, vexatoire et insuffisante, rien ne touche le cœur ; et l'assisté l'est de telle façon qu'il a, la plupart du temps, la rancune du bienfait.

C'est une chose étrange que l'argent des pauvres, celui de l'assistance publique, — qu'il provienne de l'impôt, cette cotisation de tous, de la dîme des théâtres, du jeu des courses, d'anciennes fondations ou de dons nouveaux, — serve tout d'abord à nourrir, vêtir, loger et fournir de monnaie de poche une nuée de fonctionnaires, dont quelques-uns prélèvent annuellement une somme suffisante à l'entretien de quinze ou vingt familles de miséreux. « Vendez votre bien et distribuez-en le prix aux pauvres », disait le Christ. Ici, c'est le bien des pauvres qu'on distribue et dont on se fait des rentes ou des propriétés. L'éternel Lazare a, juste comme autrefois, les miettes qui tombent de la table, avec cette aggravation, cependant, que la table et les mets dont elle est chargée sont à lui.

Comme il serait mieux que tant d'argent vînt trouver le pauvre, sans qu'il s'en perdît rien en route, par l'entremise de ces femmes au cœur desquelles toute douleur éveille un écho, dont la grâce enchante et dont la parole console, et qui, par le fait seul de leur venue, enlèvent au

malheureux le fond même de son désespoir, qui n'est que le sentiment même de son abandon !

Il se peut que nous nous égarions aux pays d'Utopie, c'est encore le plus sûr moyen de pénétrer dans l'avenir. Et la chimère est bien venue, dont le vol nous emporte loin des bas-fonds de la présente réalité.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre, tout impossible qu'on la veuille prétendre, a pour l'accomplir un instrument tout prêt, et cet instrument c'est la femme de Paris, disons plus juste : la femme de France.

Ne l'a-t-on pas vue, à une époque dont le souvenir douloureux est en nous comme une blessure toujours vive, revêtir le tablier d'infirmière, ceindre son bras de la croix de Genève, et prodiguer à nos soldats blessés les soins les plus tendres et les plus délicats ? Les ambulancières se sont recrutées dans tous les rangs de la société ; la femme du peuple, qui si souvent a chez elle une ambulance à demeure, — homme et enfants à soigner, — coudoyait sous la toile des campements et dans les hôpitaux improvisés la bourgeoise et la grande dame. C'était une émulation dans le sacrifice qui ne se démentit jamais, et qui se manifestera demain avec autant de force, si la triste occasion venait à s'en renouveler.

Cette charité, — la vraie, puisque non seule-

ment elle est gratuite, mais encore qu'elle exige le renoncement aux intérêts et au bien-être personnels, en même temps que l'acceptation des privations et du danger, — on est toujours sûr de la trouver chez la femme à Paris. Toutes les croyances sont sapées ou détruites, le scepticisme est universel, la société n'a plus pour mobiles directeur que le *struggle for life* et la culture du moi, comment la charité peut-elle pousser dans cette terre aride ? Est-ce miracle ou absurdité ?

Ni l'un ni l'autre. La terre ne semble aride qu'à cause des poussières qui s'y déposent ; elle reste, en dessous, fraîche et féconde ; le fond du cœur humain ne saurait changer.

Il serait intéressant d'examiner de près ce scepticisme contemporain, ce déchaînement d'égoïsmes, dont les uns se plaignent et les autres se vantent. On trouverait, croyons-nous, pas mal de vivants derrière les murs de ce sépulcre blanchi. Mais c'est de la femme que nous avons à nous occuper ici ; et, qu'on s'en étonne ou non, qu'on feigne de s'en indigner ou qu'on nous approuve, nous n'hésitons pas à déclarer que si les femmes donnent tant d'exemples de tendresse désintéressée, de bonté rayonnante, de charité active et d'héroïque dévouement, c'est qu'elles conservent en elles-mêmes ardemment la Foi.

La Foi, ce levier tout-puissant qui transporte

des montagnes, trouve un point d'appui partout. L'amour abstrait de l'humanité, les aspirations vers un meilleur et plus juste état social, les religions, les superstitions, relèvent de la foi et peuvent susciter les mêmes vertus, produire les mêmes merveilles, comme aussi précipiter aux mêmes excès. Le tout est d'avoir une croyance, de poursuivre un but, de se laisser guider, comme les bergers par l'étoile, à la lumière d'un idéal.

Le raisonnement, ce produit si souvent avarié de la raison, arrive quelquefois, chez l'homme, à détruire tout idéal, en lui persuadant que c'est une gênante superfluité. La sottise vaniteuse, le cynisme brutal peuvent amener le même résultat, en apparence du moins. Mais il est bien rare que la femme se soumette à l'une de ces trois influences. Le sentiment vaut pour elle toutes les argumentations ; elle est spirituelle, fine et consciente de sa faiblesse physique ; la grossièreté la blesse et la rebute. Il faut qu'elle aime et qu'elle croie.

C'est la religion dans laquelle elle a été élevée qui, naturellement, bénéficie de cette tendance et de ce besoin. La Parisienne est, en énorme majorité, catholique.

Elle n'est pas, avouons-le, dans la même proportion pratiquante. Sa religion est à éclipses et intermittences. Elle s'engourdit assez facile-

ment au train-train d'une vie tranquille. Mais elle se ranime et s'exalte sous le coup des grandes joies ou des profondes douleurs. On reprend alors le chemin du confessionnal longtemps délaissé; le désir renaît des joies eucharistiques; on fait des vœux et on les tient. La guérison du mari malade vaut des cierges à la Sainte-Vierge; un enfant sauvé du danger vaut des messes à l'église paroissiale et des aumônes aux paroissiens nécessiteux.

Nous formulerons cet état d'âme en un aphorisme mathématique:

La religion de la Parisienne est en raison directe de son émotion.

Émue ou non, elle n'aime pas qu'on la plaisante sur ses croyances. A part quelques esprits forts, qui font profession de philosophie et affectent de n'accepter la religion que sous bénéfice d'inventaire, à l'instar d'une pilule qui peut faire beaucoup de bien sans, en aucun cas, faire de mal, ou, comme nous le disait récemment une Américaine avisée et dédaigneuse du *cant*, parce que c'est, pour l'esprit qui s'y repose, une situation *confortable*, la Parisienne ne souffre point qu'on doute de son orthodoxie. Si elle ne va pas à la messe, c'est qu'elle s'est levée trop tard, que ses enfants l'ont retenue, que la couturière a manqué de parole, et qu'elle « n'a pas une robe

à se mettre », enfin qu'elle en est empêchée par quelque obstacle insurmontable comme ceux que nous venons de mentionner. Mais la vérité est que, malgré toutes les difficultés et toutes les occupations d'une matinée de Parisienne, elle y va de plus en plus, et même qu'elle s'efforce, non toujours sans succès, d'y entraîner son mari, en lui persuadant, avec mutinerie, que c'est faire acte d'indépendance et d'opposition au gouvernement.

Cette manifestation frondeuse est amusante et inoffensive. Mais elle a sa contre-partie, plus importante et moins gaie. Sous prétexte de neutralité religieuse, l'autorité travaille depuis des années à une besogne ingrate et ardue, qu'on appelle d'un nom barbare : la laïcisation des hôpitaux. Cela consiste à remplacer auprès des malades les sœurs par des surveillantes et des infirmières. Nous avons déjà abordé cette question attristante au chapitre des *Femmes d'Administration*. — Pour les sœurs, soigner les malades, c'est accomplir la mission qu'on a librement choisie par amour du prochain et par amour de Dieu ; c'est faire fructifier le sacrifice initial et définitif du renoncement au monde, aux parents, aux intérêts terrestres ; c'est réaliser en quelque sorte son idéal et gagner le ciel.

Pour l'infirmière, soigner les malades, c'est

faire un métier rebutant, mal payé, dont on se débarrasse à la hâte, afin de vaquer plus tôt à des affaires personnelles, de veiller à sa famille, de se distraire et de prendre du plaisir.

Il serait vraiment puéril de demander qui, de la sœur ou de l'infirmière laïque, donne les meilleurs soins.

Pour qu'une infirmière présente les mêmes garanties qu'une sœur, il faut que la notion d'humanité soit chez celle-là aussi puissante que la notion de Dieu chez celle-ci. Le fait se présente peut-être, mais il n'est assurément pas commun. Le dévouement qui vise les récompenses de la vie future et aspire au paradis est déjà bien pénible à entretenir d'une façon complète et continue ; croit-on qu'on en puisera le courage et la force dans les maximes comme : « Nous sommes tous frères » ; — « Il se faut entr'aider » ; — Chacun se doit à tous » ? sans qu'on soit soutenu par d'autre espérance que celle d'une gratification ou d'un bout de ruban, retenu par d'autre crainte que celle d'une amende ou d'un blâme ? L'héroïsme qui se nourrit de telles abstractions est trop élevé pour n'être pas très rare. Et, en réalité, ceux de nos amis qui en ont fait la dure expérience, même les athées, nous disent que cet héroïsme, ils ne l'ont point rencontré dans les salles d'hôpitaux laïcisés.

La Parisienne n'apporte, d'ailleurs, qu'un bien faible contingent à ce personnel hospitalier : le monde des boursières, surveillantes, gardes et infirmières se recrute surtout parmi les femmes de province venues à Paris en quête d'emploi, et qui s'avisent de briguer celui-là après avoir essayé de cent autres, comme pis-aller.

On trouverait, au contraire, la Parisienne en grand nombre dans les couvents et congrégations, les plus aristocratiques comme les plus humbles, ardente qu'elle est à alimenter son mysticisme et à poursuivre à tout prix l'idéal. Elle porte avec la même vaillance et la même grâce la bure de la carmélite et le noble et beau costume des dames de l'Assomption. Elle trottine avec bonne humeur, enveloppée dans la mante de la petite sœur des pauvres. Elle dresse son doux profil émacié sous la cornette des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Partout elle est à l'aise ; les plus rudes devoirs lui sont une source de plaisirs, parce qu'elle les accomplit, radieuse, dans l'enthousiasme de sa foi.

Être naturellement nerveux et imaginatif, la femme à Paris est encore affinée, exaltée par l'éducation individuelle et par la civilisation ambiante. Les germes religieux qu'ont fait éclore dans l'enfant les paroles et les exemples de la mère, que les leçons et la vie du couvent cultivent et forti-

fient chez la jeune fille, prennent plus tard toute l'âme et déterminent d'irrésistibles vocations.

On ne se rend pas assez compte de la puissance impressionnante qu'ont les cérémonies du culte sur le cœur, — nous dirions même sur les sens, — d'une jeune fille que tout prépare à la confiance en un Dieu, à l'amour absolu du Divin. Quel écrivain nous dira la joie profonde, l'émotion délicieuse, le frisson de jouissance supra-terrestre de la vierge qui, sous les arceaux du chœur, dans la lumière auréolante des vitraux, au milieu des fumées capiteuses de l'encens, devant la splendeur des ornements et la majesté des prêtres revêtus des blancheurs diaconales ou des brocarts sacerdotaux, chante les louanges de son Créateur, du Maître qui l'aime, du doux Rédempteur qui est mort pour la sauver !

Quelles pensées éclosent sous ce front pur, chargé des boucles soyeuses d'une chevelure de vingt ans ? A quelle méditation donne naissance la lecture interrompue ? Quelles impressions, quels désirs, quelles suggestions montent de ce livre fermé au cerveau de la femme, encore presque enfant ? Rêve-t-elle au bal d'hier, à la toilette de demain ? Une image préférée passe-t-elle dans le miroir intérieur de ses yeux hypnotisés, tandis que son cœur se serre doucement ? Dans quelle

contemplation de l'avenir se perd-elle ? Est-ce le bruyant éclat des triomphes mondains ou les joies calmes de la famille, dont la vision anticipée absorbe son jeune esprit ? Ce peut être cela ; mais il est permis également de penser que toutes les suppositions, apparues vraisemblables à notre bon sens terre à terre, soient vaines, et que, comme sainte Thérèse, cette rêveuse jeune fille s'abîme dans l'insondable volupté d'avoir Jésus pour amant.

Les mêmes causes produisent différents effets. Le mysticisme excite aussi bien qu'il engourdit. L'une s'anéantira dans les béates torpeurs de l'extase, fera de sa vie un rêve jalousement caché à tous, se cloîtrera pour être toute et uniquement à Celui qu'elle aime. L'autre voudra combattre et conquérir. Que servirait qu'elle soit convertie, si elle ne convertissait son prochain ? Prosélyte, le prosélytisme est à ses yeux le seul moyen dont elle puisse reconnaître, en y faisant participer le plus grand nombre possible de ses semblables, le bienfait qu'elle a reçu. Admirable instrument de propagande, de persuasion, d'entraînement, rien ne l'effraye ni ne la rebute. C'est elle, pour n'en citer qu'un exemple, qui, sachant à peine quatre mots de français, affublée d'une robe piteuse et d'un chapeau grotesque, envahit Paris sous l'étendard du maréchal Booth, circule sans

honte entre les tables à la terrasse des cafés, et offre, avec une persistance touchante et ridicule, aux sceptiques et aux cyniques du boulevard, le journal de l'armée du Salut, le « bon journal », *En avant*.

Entre cette guerrière de la milice du Christ et la femme véhément orateur des réunions publiques, qui revendique ses droits politiques ou dénonce les iniquités sociales, il n'y a point une différence aussi grande qu'on le pourrait croire.

Celle-là aussi a la foi. Sa religion prend plus facilement racine entre les pavés de Paris que celle de la petite salutiste. C'est un fait que nous constatons sans l'apprécier. Mais le mobile qui la fait agir et parler est du même ordre. C'est toujours un idéal qu'elle veut atteindre. Seulement elle a limité son horizon à la terre et à la vie présente : pour elle l'émancipation de la femme, voilà le salut. Nous ne nous attarderons pas à rechercher ce que la femme sera quand elle aura conquis cette émancipation hors de laquelle il n'y a, paraît-il, point de bonheur. A en juger d'après les personnes qui s'émancipent le plus à la réclamer, il se pourrait bien que ce qui, pour nous, est toute la femme, son charme, sa grâce, son parfum délicieux et troublant, disparût du même coup, et qu'il ne restât plus, toutes réformes faites, qu'une sorte d'homme manqué, enjuponné gau-

chement. Mais ce ne sont pas là, du moins pour le moment, nos affaires.

Toutefois, sans nous appesantir sur cette doctrine contre nature qui dépouille la femme de son auréole d'amour et de maternité, nous ne pouvons nier que les adeptes du socialisme féminin ne soient animés d'un vif esprit de charité. Elles s'occupent énormément d'œuvres de bienfaisance, elles créent des sociétés pour remédier à la prostitution, et sont encore utiles en ce sens que les esprits sérieux, suggérés par leurs théories, sont davantage poussés à se demander quels sont les progrès qui peuvent logiquement s'opérer dans les facultés intellectuelles de la femme.

Mais le véritable rôle de la femme n'est pas là, et les émancipatrices tendent plutôt à lui faire méconnaître les obligations que la nature lui a imposées plutôt qu'à la pénétrer de ses droits et de sa dignité.

« La puissance réside dans le calme, s'écriait avec raison Mme Romieu. Qui reste calme est maître de soi et seul vraiment fort. Les malédictions des pythonisses et des énergumènes n'ont pas, dans ce siècle, le droit d'émouvoir et de convaincre. »

Mais revenons à notre théorie de l'idéal féminin.

La déviation de ce courant mystique, si puissant et irrépressible, ne s'arrête pas là ; elle s'égare

jusqu'aux plus invraisemblables superstitions ; elle conduit ses victimes aux fontaines miraculeuses, aux pèlerinages intéressés, vers ces personnes habiles qui ont *le don* et qui guérissent avec des paroles, avec un léger attouchement tout au plus. Elle leur fait tendre la main aux diseuses de bonne aventure, consulter avec une naïve confiance les somnambules, les oracles de la cranioscopie, de la chiromancie, de la graphologie, monter aux antres des sibylles qui lisent l'avenir dans le marc de café ou dans un paquet de cartes légué par Mlle Lenormand.

Il n'y a là, d'ailleurs, qu'un accident fort curieux, mais peut-être négligeable. L'exaltation mystique, avec ses manifestations diverses, ne sévit pas dans tous les cerveaux féminins. Le plus grand nombre est mieux équilibré, plus sage, et, disons-le, plus humain. Devant ces ardeurs à conquérir de vive force pendant cette vie une place paradisiaque dans l'au-delà, nous ne pouvons nous empêcher de penser à l'astrologue qu'a connu La Fontaine, et qui, pour avoir été trop familier avec les étoiles, se laissa choir dans un puits. La femme à Paris, en dehors des catégories d'êtres d'exception, sublimes souvent, mais toujours un peu maladifs, dont nous venons de nous occuper, a dans son intérieur et son entourage de quoi satisfaire tous ses besoins intellectuels et moraux, de quoi aussi

exercer toutes ses vertus. Sans parler des distractions mondaines, que nous avons déjà indiquées, des solennités religieuses, des expositions, des conférences, — sans quitter son chez soi, humble ou luxueux, — la femme sait se donner des jouissances variées et d'un ordre supérieur. Le dessin, la peinture, la musique, tous les arts lui offrent les joies qu'ils tiennent en réserve pour leurs seuls initiés.

Nous savons ce qu'on peut dire, ce que nous avons dit nous-même en un précédent chapitre, — et fort sincèrement, — des talents d'amateur, surtout lorsque cet amateur est une femme. Mais il ne s'agit point ici de ce qu'elle donne en fait d'art; il s'agit de ce qu'elle y trouve. Les « professionnelles » sont à part; elles ont d'autres visées; en s'adressant au public, elles provoquent la critique et autorisent les exigences. Mais une femme dont la prétention est d'occuper aimablement ses loisirs en s'exerçant à reproduire des beautés dont elle sent la valeur et le charme, qu'importe, je vous prie, qu'elle ait du talent ou non? — Elle peut faire des « machinettes », des « petites horreurs », en sûreté de conscience, nul n'a le droit de les lui reprocher. Et si elle obéit à un goût personnel, et non pas à une mode ou à une vanité, elle y trouve certainement des excitations intellectuelles et des sensations d'art aussi

intenses qu'en peut avoir un peintre de génie en produisant un réel chef-d'œuvre.

Le talent est, du reste, à l'heure actuelle, une chose bien partagée, mieux que le bon sens du temps de Descartes. Beaucoup de femmes en ont très suffisamment pour faire de jolies choses qui plaisent au mari, éveillent le goût chez les enfants, égayent et embellissent les foyers.

Mais la musique surtout est pour la Parisienne une source de consolation, de réconfort, de volupté cérébrale. Les exécutantes habiles sur le piano ne se comptent plus. Et puis, il n'est même pas besoin d'être très habile : il suffit d'avoir le sentiment musical, de comprendre les thèses et les développements des maîtres, de vibrer intimement à leur unisson, pour se laisser enlever à leur suite au delà des choses immédiatement réelles, dans le monde des rêves et des chimères, et y pénétrer plus loin qu'eux parfois, au gré de sa fantaisie personnelle et de ses propres aspirations.

Après la musique, plus que la musique même, car l'oreille est un serviteur du cerveau moins fidèle et plus capricieux que l'œil, la lecture fournit à l'imagination féminine un aliment inépuisable et infiniment varié. La poésie, musique qui touche directement l'esprit en réduisant au minimum l'intermédiaire des sens, a encore et aura

toujours ses adeptes. Un sonnet, quelques strophes, une douzaine de lignes, en voilà assez pour faire sourire, pour faire pleurer, pour alanguir ou raffermir l'âme, pour donner leur vrai sens aux choses de la vie ou pour ouvrir dans l'idéal et l'impossible des horizons illimités. Lire peu, rêver beaucoup, formule magique qui explique le flirt éternel du poète et de la femme.

Le roman a la part plus grosse, sinon plus belle. Bien rares sont les femmes qu'il ne séduit et ne captive pas. Les degrés d'éducation, les différences de fortune, les inégalités sociales disparaissent devant le goût du roman. Sans doute les préférences varient avec les situations, et telle étude psychologique qui fait pâmer les femmes du monde pourrait bien ne récolter que des bâillements auprès des lectrices des feuilletons dramatiques. Mais entre ces extrêmes s'étend un terrain très vaste où toutes se rencontrent dans la même curiosité et le même intérêt. Qui n'a pas entendu cent fois cet aveu sortir d'une gentille bouche : « Du moment que j'ai commencé à lire un roman, je ne peux plus m'en arracher ; il faut me faire violence pour aller m'asseoir à table, et, le soir, dans mon lit, je ne m'endors qu'après la dernière page, pour en rêver toute la nuit. » Cela va si loin que des femmes réellement élégantes et distinguées, dont la délicatesse est, pour tout

le reste, plus susceptible que la blancheur de l'hermine, ne répugnent pas à mettre un livre de cabinet de lecture sali par des mains de tout acabit en contact avec les dentelles de leur chevet.

Nous ne faisons point de morale en ces pages légères, et il ne nous siérait pas de reprendre en sous-œuvre les graves dissertations d'hommes illustres et doctes sur le bien ou le mal que l'on peut retirer de la lecture des romans. Les plus mauvais ne sont pas les plus grossiers, ceux-ci rebutant les lectrices honnêtes dès les premières pages, par leur grossièreté même. Quant aux autres, les plus insidieusement corrupteurs ne sont guère dangereux, croyons-nous, que pour les femmes en coquetterie avec le danger, qui prévoient déjà, et appellent peut-être de leurs vœux secrets, le moment où elles y succomberont.

Les légendes, les voyages, les récits historiques ne sont point dépourvus d'un attrait romanesque et échappent au reproche de frivolité. Cela leur assure la clientèle des femmes sérieuses ou qui veulent le paraître, de celles qui, élevant leurs enfants auprès d'elles, s'astreignent à des lectures sévères pour se donner l'autorité de n'en point permettre d'autres, et aussi de celles à qui un léger vernis d'érudition et de science ne déplaît pas, qui se piquent de ne point oublier les sous-préfectures de France et la liste chronologi-

que de nos rois, et que flatte la réputation de savoir distinguer un triangle isocèle d'un triangle équilatéral.

La pente est dangereuse ; pour peu qu'on s'y laisse glisser, on arrive tout droit à disserter sur l'atavisme, le capital, les phénomènes psychiques, le bimétalisme, le bonheur du peuple, les drames d'Ibsen et l'évolution. Il y a des femmes qui lisent Darwin dans Mme Clémence Royer et qui citent Schopenhauer d'après feu M. Caro. Si encore elles y étaient obligées! Dieu nous garde de railler les malheureuses qui, se sachant abandonnées dans le conflit des égoïsmes et des appétits, se forgent des armes pour la lutte, se bourrent la mémoire et se noircissent les doigts, passent des examens, deviennent agrégées, doctoresses, institutrices, postières ou électriciennes. Elles ne sont pas plus ridicules ni blâmables que l'ouvrière des fabriques qui se fait un gagne-pain parce que le salaire du travail de l'homme ne suffit plus à la nourrir, elle et les petits. Mais être pédante pour le plaisir, de gaieté de cœur ou par pose, il n'est guère pour la femme de rôle plus grotesque et plus sot.

Nous sommes, — qui l'ignore ? — en plein règne de cuistrerie, et les marmiteux tiennent le haut du pavé. Il ne faut donc point s'étonner outre mesure que la femme dans son besoin d'être

dirigée et de se régler sur des exemples, prenne quelque chose des manières d'être et du ton qui distinguent si avantageusement les maîtres du jour. On a, du reste, créé de toutes pièces une énorme machine, qui ne pouvait manquer d'amener ce résultat. Je veux parler de ce qu'on appelle aujourd'hui l'éducation des filles. Naguère encore la jeune fille, qu'elle fût élevée dans une pension laïque, au couvent ou dans sa famille, recevait une instruction, élémentaire sans doute, mais parfaitement suffisante au rôle social qu'elle avait à remplir. On s'attachait à développer, dans des conditions de santé morale et dans une direction raisonnable, les côtés élégants, délicats et tendres de sa nature, tout en lui enseignant avec soin quelque art d'agrément et en lui donnant des « clartés de tout ». Les leçons maternelles, les exemples qu'elle avait autour de soi, l'initiaient sans appareil doctrinal, mais d'une façon juste et sûre, à ses devoirs futurs de maîtresse de maison, d'épouse, de mère. On ne croyait pas qu'il fût nécessaire de la soumettre à des cours de morale civique et de législation matrimoniale, pour faire d'elle une compagne douce, aimable, utile, digne d'un honnête homme. On appliquait, en les dégageant de ce qu'elles ont de chimérique et d'excessif, les vues de Fénelon et de Mme de Lambert ; on se conformait le mieux

possible, suivant les circonstances et les cas particuliers, aux préceptes pratiques de Mme de Maintenon. Qu'il y eût des abus, des erreurs, des défauts, qui en doute? On nous obligerait fort en nous montrant une institution qui en soit exempte! Mais le système était perfectible, et de jour en jour se perfectionnait. Il ne tendait, en tout cas, qu'à faire de nos filles de vraies femmes, parées de toutes les grâces et prêtes à toutes les obligations de leur sexe. Peut-être n'y réussissait-il pas trop mal, après tout, puisqu'il avait fait de nous, grâce à l'influence des femmes, la nation réputée comme la plus polie du monde entier.

Aujourd'hui, l'étranger ne vient plus apprendre les belles manières et la courtoisie en France; en revanche, nous empruntons à l'étranger le sans-gêne et la brutalité dont justement il tâche à se débarrasser parce qu'il en a honte. De plus en plus, les filles reçoivent une instruction encombrante, lourde de mille notions superflues quand elles ne sont pas nuisibles, et leur éducation, suivant la même marche, devient de plus en plus garçonnière. C'est une course aux brevets et aux diplômes; à chaque session, les candidates se présentent plus nombreuses, et, par une conséquence inévitable, la difficulté des examens s'accroît: les programmes se chargent, les questions

se compliquent, l'histoire devient un arsenal d'énigmes, et les mathématiques une fabrique de casse-tête chinois. On apprend tout aux jeunes demoiselles de notre temps : depuis les dynasties égyptiennes jusqu'à la mythologie scandinave, le système métrique et la trigonométrie, la tenue des livres et les langues modernes, latin, grec, grammaire comparée, histoire naturelle, physique, chimie, littérature, astronomie, tout s'entasse dans ces cervelles d'écolières, affolées par l'ambition de passer un brillant concours. On y joint la gymnastique et les sports, et, aux moments perdus, des personnes compétentes, dûment appointées pour ce faire, les initient aux mystères du surjet et de l'arrière-point, du bifteck aux pommes et des roux.

Voilà des personnes accomplies ! On leur explique la loi Naquet pour les engager à être des épouses dévouées, et la théorie de la parturition pour leur donner l'envie d'avoir des enfants !

Cependant, leur nature se fausse, leur corps et leur esprit gauchissent de concert ; elles se déféminisent sans se viriliser, inaugurant ainsi un troisième sexe dont l'Auvergnat même ne laisserait pas de s'étonner.

Et tout cela, pourquoi ? — En retirent-elles, du moins, quelque bénéfice direct à divers points de vue ? — En seront-elles plus riches, plus respectées, plus heureuses ?

La réponse est lamentable. Nous n'avons pas le courage d'y insister. Il suffit de dire que, pour les favorisées de la fortune et du sort, ce bagage d'érudition, sans croyance pour contrepoids, laisse la femme déséquilibrée, désorientée, ballottée de son devoir à son caprice, incapable de se conduire et, de plus, impossible à diriger, car elle est convaincue que son instruction la place au-dessus de toute direction. Pour les autres, c'est-à-dire pour la très grande majorité, — car dans tous les rangs sociaux la jeunesse est en proie à cet affolement, — il résulte de cette indication des mariages mal assortis, où la femme se croit supérieure au mari, un encombrement déplorable d'ambitieuses et de besogneuses aux portes des carrières que l'État a dû ouvrir aux capacités qu'il avait créées, des milliers de déclassées qui vont de la misère à la prostitution, et une cause de plus à la dépopulation croissante.

Voici un bon conseil à suivre, quand vous vous marierez : à une jeune fille qui résout des problèmes au tableau noir, qui est familière avec les Sassanides, qui possède son opinion sur la Querelle des investitures et qui sait l'anatomie, préférez une humble demoiselle qui ne méprise pas le crochet, que la tapisserie intéresse et qui aime à broder au tambour. Mais hâtez-vous, car il est à craindre qu'il n'en reste bientôt plus.

Quoi qu'il en soit, deux choses nous rassurent : d'un côté, l'exagération même du système, qui doit forcément et à brève échéance amener une réaction ; de l'autre, le bon sens de notre race, dont les mauvaises institutions et les raisonnements faux n'ont jamais pu sérieusement entamer le fond.

Paris est l'alambic où se déversent, se combinent et se distillent toutes les qualités comme tous les défauts de nos provinces si diverses dans leur homogénéité, et son produit quintessencié est l'être charmant et fin qui fait le sujet de ce livre : la Parisienne. Quelles que soient les apparences, nous ne croyons pas nous tromper en affirmant que la Parisienne a, d'une façon générale, su se préserver du fléau. Elle a pris la maladie, mais comme une vaccine, pour l'empêcher d'être mortelle, et elle sait s'en gausser à l'occasion.

L'esprit parisien, frondeur, gouailleur, blagueur, de quelque épithète qu'on le décore, fût-ce celle de badaud, qu'il trouve le moyen de mériter en même temps que les autres, garde, dans ses engouements les plus fous, dans ses emballements les plus irrésistibles, je ne sais quel sourire narquois, qui trahit tout au fond de l'âme un doute possible, une réserve, et partant, au moment le plus inattendu, un arrêt et un recul. La femme,

par nature insaisissable et protéenne, l'est bien davantage dans un tel milieu. Rien n'est donc absolu dans ce que nous venons de dire. Nous avons entrepris de peindre un portrait où la fluidité des contours et la fugacité des nuances ne devraient jamais atteindre la précision de la couleur et la netteté du trait.

Il est clair pourtant qu'en dépit d'une éducation encyclopédique dont la tendance évidente est de substituer l'appétit à l'idéal, et malgré les ravages que cette éducation a dû exercer dans les âmes, la Parisienne garde ce qui fait la force et la noblesse de la femme : le sentiment de la maternité. Femme du peuple, grande dame, boutiquière, financière, femme d'employé, bourgeoise, toutes sont mères passionnément bien qu'elles ne renouvellent guère l'expérience après le premier ou le second baby. Les exceptions sont et paraissent monstrueuses, en nombre infime du reste, et plus que compensées, d'une originale et touchante façon, par la quantité de femmes légères qui se métamorphosent en femmes sérieuses, prévoyantes et respectables, dès qu'il s'agit de leur enfant.

On a beau faire, la nature garde ses droits. Il est, dans le jargon de sensiblerie en usage chez les chansonniers et romanciers d'il y a un siècle et plus, une formule que nous reprenons volontiers pour notre compte, parce qu'elle exprime

simplement une persistante vérité : « Avant tout, la femme est amante et mère », et des deux c'est la seconde qui demeure.

Si l'allaitement maternel a des partisans en dehors du corps médical, c'est parmi les femmes de Paris qu'il faut les chercher. On ne sait pas la répugnance, allant parfois jusqu'à la haine, que les nourrices inspirent à la plupart de celles mêmes que leur santé, leurs occupations, le souci du pain quotidien ou même les prétendus devoirs sociaux, d'autant plus tyranniques qu'ils sont de convention, obligent à s'en servir.

Plus tard, c'est la mère qui donne à l'enfant les premières leçons. Si c'est un garçon, il faut bien s'en séparer de bonne heure, et ses études sortent promptement du cercle des connaissances maternelles. Elle le suit cependant, un peu inquiète et effarée, comme une poule lorsqu'elle voit les canetons qu'elle a couvés courir à l'eau. Il en est qui ne se découragent pas, et qui « potassent » la grammaire latine et la géométrie pour pouvoir faire répéter ses leçons à l'enfant, prenant soin de se maintenir toujours en avance d'un chapitre sur lui. C'est dans ce cas, semblerait-il, que les bachelières et les universelles savantes de ce temps pourraient prendre l'avantage. Mais il ne nous est pas prouvé que ces doctes personnes aient des enfants comme les autres, ni qu'elles

aiment comme les autres ceux qu'elles peuvent avoir. Cela serait-il que leur mérite serait moins haut, leur effet moindre, et, par une conséquence forcée, l'effet produit très inférieur. Les pères instruits, ceux surtout dont la profession est d'enseigner les autres, échouent le plus souvent dans l'éducation de leurs propres enfants. Les mères masculinement élevées dans les sciences de l'homme n'y réussiraient point mieux sans aucun doute.

Pour ses filles, la sollicitude de la Parisienne est plus à l'aise, et peut se prolonger, sans trop d'entraves, jusqu'au mariage de l'enfant. Pour elles, elle rapprend le catéchisme, creuse les questions théologiques, et inspire des rédactions religieuses qui font la joie du vicaire et sa propre édification. C'est grâce à elle, à son désir de vivre tant qu'elle le pourra la vie de son enfant, qu'on a inventé les cours, auxquels elle assiste, où elle prend des notes, et dans l'intervalle desquels elle collabore véritablement avec sa fille, partageant l'orgueil des succès, humiliée et volontiers soupçonnant des machinations ténébreuses, quand la note obtenue ne correspond pas au travail et au légitime espoir.

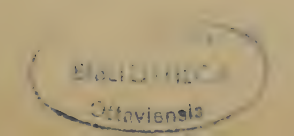
C'est sur cette impression de maternité heureuse dans et par son dévouement que nous clorons ces pages. Là est, en effet, la véritable mis-

sion de la femme : créer, maintenir, perpétuer la famille par l'enfant. Et, en dépit de l'exubérance des démonstrations extérieures, c'est ce sentiment primordial que nous trouvons parfois encore, quoi qu'on en dise, au cœur de la Parisienne.

On a eu raison de dire : « Au matin de la vie, la femme est le sourire et le charme de l'homme, au soir de l'existence elle en est la consolation. » La Parisienne ne fait pas exception à la règle. Sous ses dehors frondeurs et ses expressions passionnelles, elle cache les qualités de sacrifice et de dévouement les plus rares. Elle est charitable, elle sait sécher les larmes, elle est sensible à l'esprit, au talent, à la gaieté plus encore qu'à la richesse. Elle est bohème de cœur et de goûts plus qu'aucune autre femme, et quoi qu'on en puisse dire ou penser, elle est toute pleine de ce lait de la bonté humaine dont parle Shakespeare et qu'elle prodigue abondamment à tous ceux qu'elle aime et souvent à ceux qui l'aiment. La vierge modeste, l'épouse raisonnable, la mère prudente se rencontrent à Paris autant et plus que partout ailleurs, parce que Paris est à la fois l'enfer et le paradis des femmes. Les démons qui s'y agitent avec véhémence empêchent souvent d'y découvrir les anges. Les anges y dominent cependant, mais sans jamais attirer l'attention.

FIN

TABLE DES CHAPITRES



ACHEVÉ D'IMPRIMER
le quinze septembre mil neuf cent dix
PAR
CH. COLIN
à Mayenne
pour le
MERCVRE
DE
FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VIe

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

---

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France: elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : Georges Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthélemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiatrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Ch. Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Esotérisme et Sciences Psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Ph. Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais ; Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : F. de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

France		Étranger	
Un numéro	1fr.25	Un numéro	1fr.50
Un an	25 »	Un an	30 »
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

MAYENNE, IMPRIMERIE DE CHARLES COLIN


a39003 0003077436


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 05 08 02 07 4